This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
B 4 598 397

REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Class

[illegible]
BOOKSELLER
PARIS [illegible]
[illegible]

[illegible]
BOOKSELLER
[illegible]
[illegible]

LES

RÉVOLUTIONS

DE

LA PAROLE

PAR

F.-D. BANCEL

ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

PARIS
(BIBLIOTHÈQUE LIBÉRALE)
DEGORCE-CADOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
37, RUE SERPENTE, 37

1869

Tous droits réservés

LES RÉVOLUTIONS

DE

LA PAROLE

LES

RÉVOLUTIONS

DE

LA PAROLE

PAR

F.-D. BANCEL

ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

> Magna eloquentia, sicut flamma, urendo claresc
> TACITUS.
>
> Maxima pars eloquentiæ constat animo.
> QUINTILIANUS, *Orat. instit.*, l. I, cap. II.
>
> La parole est la lumière de l'humanité, comme la lumière est la parole de la nature.
> E. QUINET, *Génie des Religions*.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

PARIS
DEGORCE-CADOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
37, RUE SERPENTE, 37

1869

Tous droits réservés

T

PN 4023
B 3

A LA BELGIQUE.

Son hôte

F. D. Bancel.

Je dédie ce livre à la Belgique. Cependant il est plein du souvenir de la France.

Celle-ci a été le but constant et invariable de mes vœux, de mes travaux, de mes espérances.

Mais les paroles que, par le malheur des temps, je n'ai pu prononcer chez moi, la Belgique m'a permis de les prononcer chez elle. L'asile accordé à la personne du proscrit, elle ne l'a pas refusé à sa pensée; et c'est l'hospitalité véritable.

La fin de mon exil ne m'a point ôté la mémoire. Je me souviens que, sous l'égide des lois d'un peuple libre, j'ai pu,

203241

pendant dix années et devant un auditoire sans cesse grandissant, parler de droit, d'égalité, de progrès, d'humanité, d'honneur; d'où il m'est permis de conclure que ces principes sont, en effet, gravés dans le cœur des Belges.

Qu'ils les conservent à jamais, et qu'ils les considèrent comme le plus sûr garant de leur indépendance!

Immortels, ces principes n'appartiennent en propre à aucun peuple, ni à aucune date spéciale de l'histoire. — Le grand dix-huitième siècle les emprunte au seizième, qui les tenait de l'antiquité; et, si mon pays a été leur terre nourricière, on peut dire qu'ils germaient dans la conscience universelle.

Ils ne tarderont pas d'ailleurs à refleurir sur le sol de la France. L'étoile du matin retrouvera sa clarté qui manque au monde. L'avenir ne nous trahira pas, comme a fait le passé. Chassés, pour un jour, de l'héritage des aïeux, les petits-fils y rentreront en maîtres.

Rien ne prévaudra contre l'esprit de la Révolution.

Bruxelles, janvier 1868.

F. D. Bancel.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

PRÉFACE.

Madame de Staël a écrit un livre sur la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales. Par là, elle a inauguré une critique nouvelle.

Le xvii^e et le xviii^e siècle avaient jugé les écrivains anciens et modernes comme autant d'êtres abstraits, dépouillés de leurs mœurs, de leur tempérament, de leur patrie, forclos de leur histoire et reposant sur les nuées.

Madame de Staël considéra les lettres comme l'expression d'un état déterminé de la civilisation des peuples. Elle jugea les écrivains, non pas seulement comme des artistes, mais comme des citoyens et des hommes. Elle arracha l'esprit français à l'admiration exclusive de soi-même, et révéla, par son livre de l'Allemagne, qu'au delà du Rhin, vivaient des poëtes, des philosophes, des historiens. Elle apprit à la France que Goethe et Schiller, Herder et Kant sont les égaux de Corneille, de Racine, de Bossuet et de René Descartes.

Je sais que ce beau livre généreux parut, aux yeux de Napoléon, une œuvre anti-patriotique, et valut à Mme de Staël son quatrième exil. Mais Napoléon, sans doute, avait ses raisons pour étendre aux productions de l'esprit son blocus continental.

A quoi Madame de Staël dut-elle, échappant à l'infatuation et au préjugé, de devenir le premier libre-échangiste de la pensée humaine ?

Elle le dut à l'exil, à ses tristesses salutaires, à ses amertumes fortifiantes, à ses souvenirs obstinés, à ses indomptables espérances. Elle comprit que le foyer des gens de cœur est partout où persévèrent la liberté et la dignité. Elle s'assimila les œuvres des diverses patries au sein desquelles elle cherchait à se consoler d'avoir perdu la sienne. Chassée de France, elle embrassa l'humanité ; car l'humanité seule peut adoucir le regret de la terre natale. Pour oublier le foyer paternel, ce n'est pas trop de l'univers.

Madame de Staël réfugiée en Suisse et en Allemagne, apprit à juger sa patrie, sans cesser de l'aimer ; elle abjura les préjugés nationaux sans renoncer au patriotisme ; se dépouilla de ses illusions, sans renier ses croyances ; amie persévérante de la révolution de 1789, elle ne baissa pas les yeux devant la gloire.

C'était le temps où l'Empire, qui domptait l'Europe, ne pouvait exténuer l'âme d'une poignée de proscrits. Devant le despotisme, persistait le droit, comme l'écueil devant la vague ; et il vint un jour où l'écume des flots ayant été balayée par le vent, le vieux rocher apparut dans sa virginité immortelle. — Les exilés de Bonaparte rendirent fidèlement le dépôt qu'ils avaient emporté. — A leur tour, les exilés de Louis XVIII témoignèrent, imperturbablement et jusqu'au bout, de la justice de leur cause. Quelques-uns, en dépit de la cruelle parole de

M. de Serres, revinrent en 1830 pour assister au réveil de la liberté, et mourir. Je vous salue, ombres altières et vénérables !

L'avenir dira ce qu'ont fait les exilés de 1852, et s'il leur fut donné de voir renaître les principes pour lesquels ils avaient combattu.

Jeune encore, j'ai été élevé à cette rude école, et féconde. Elle m'a élargi l'âme. Ne pouvant être pour moi un châtiment, elle a été un agrandissement d'horizon. J'ai suivi de loin la trace de mes aînés, à pas inégaux, comme le petit-fils d'Anchise suivait les pas de son père, au sein des ruines de la patrie ; et si mon exil n'avait été l'exil même du droit et de la République, je serais tenté de le bénir.

Le livre que j'achève aujourd'hui, est le résumé de cinq années d'enseignement public à l'université de Bruxelles.

Dans ma pensée, ce livre est une introduction à l'histoire de l'Éloquence pendant la Révolution française. Celle-ci, pareille aux épopées, ferme un monde et en ouvre un autre. Assise sur les débris du passé, elle regarde l'avenir, d'un œil inondé d'espérance. Par elle, a été détruit le règne de la grâce, et fondée l'ère de la justice.

La parole de la Révolution, faussée tant de fois, même par ses amis, demeure imprescriptible. Je me propose de l'évoquer un jour. Alors, du fond de toutes les provinces, du milieu des assemblées populaires, du cœur des tribuns, des entrailles des choses et de la conscience de l'histoire, nous entendrons sortir le cri de liberté. C'est pour elle que nos pères sont morts, ignorant que leurs fils rétabliraient, sous d'autres noms, la servitude.

Où gît, en effet, l'unité morale des hommes de la Révolution, c'est qu'ils ont tous voulu, même par la violence et la Terreur, asseoir la liberté. Je repousse leurs moyens, j'adopte leur principe, et je sens que la patrie est avec moi.

Heureux, si, dans ces pages écrites loin d'elle, mais éclairées par la lueur sacrée du souvenir des anciens jours, la France reconnaît la main d'un fils et la parole d'un ami !

LES
RÉVOLUTIONS
DE LA PAROLE.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

INTRODUCTION.

DE L'IMPORTANCE DE LA PAROLE.

I.

Qu'est-ce que la parole? D'où vient-elle? Où va-t-elle? Quelles ont été ses transformations essentielles? Quel doit être son rôle parmi les hommes? C'est ce que je me propose d'examiner.

S'il faut en croire la tradition mystique du genre humain, le monde aurait été créé, ordonné, éclairé par le Verbe.

« Qu'existait-il au commencement? » demande le prophète, dans le Zend-Avesta. « Il y avait, » répond la voix d'en haut, « la lumière et la parole incréées. » — Parole et lumière sont deux mots identiques dans la langue de Zoroastre.

La sainte légende chinoise dit : « Le Verbe fut le grand « ancêtre des éléments subtils et primordiaux, l'organisa« teur de la terre et du ciel. »

« Dieu dit : que la lumière soit! et la lumière fut, » écrit Moïse, engendrant ainsi la clarté sidérale des profondeurs de la parole de l'Être.

Platon, dans l'Epinomis : « Le Verbe très-divin a arrangé « et rendu visible cet univers. »

« Au commencement était le Verbe; » dit Jean de Path« mos, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. « Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont « été faites par lui; et rien de ce qui a été fait, n'a été fait « sans lui. En lui était la vie; et la vie était la lumière des « hommes. »

Indra, Zeus, Jéhovah et Jésus affirment l'éternité du Verbe et sa fécondité. Les religions ne sont autre choses que ses évolutions dans le temps et l'espace.

La lumière elle-même est un langage où vibrent tour à tour les couleurs et les ombres.

Le matin, quand la Nature s'éveille, tout parle; un immense dialogue s'engage entre les arbres, les oiseaux, les insectes, les fleurs et l'herbe des champs. Le soir, quand elle s'endort, des murmures indistincts se prolongent. On entend, la nuit, la voix de la mer et des fleuves mêlée aux bruit vagues des bois, et au chœur lointain des étoiles.

Cette parole des choses sort de l'Infini. L'Infini ne se tait jamais.

« Quand, aux jours où la terre entr'ouvrait sa corolle,
Le premier homme dit la première parole,
Le mot, né de sa lèvre et que tout entendit,
Rencontra, dans les cieux, la lumière, et lui dit :
« Ma sœur, envole-toi ! plane ! sois éternelle !
Allume l'astre ! emplis à jamais la prunelle !
Echauffe éthers, azurs, sphères, globes ardents ;
Eclaire le dehors ; j'éclaire le dedans.
Tu vas être une vie et je vais être l'autre ;
Sois la langue de feu, ma sœur, je suis l'apôtre.
Surgis, effares l'ombre, éblouis l'horizon,
Sois l'aube ; je te vaux, car je suis la raison !
J'existais avant l'âme. Adam n'est pas mon père.
J'étais, même avant toi. Tu n'aurais pu, lumière,
Sortir, sans moi du gouffre où tout rampe enchaîné.
Mon nom est : *fiat lux* ! et je suis ton aîné ! »

V. Hugo. *Contemplations.*

La parole humaine vient de l'âme et va à l'âme. Elle est le témoin des abîmes, la messagère de l'idéal.

N'avez-vous jamais réfléchi à cette force irréductible et changeante ; à cette puissance invisible et manifeste ?

La parole, hors de vous s'élance et répand l'amour, la haine, le soupçon, l'enthousiasme, l'espérance. Levé avant l'aube des jours, le Verbe, semeur divin, sème la passion et la vie. Il imprime aux sentiments et aux pensées une sorte de frémissement continu semblable aux vibrations de la lumière ; il agite et répercute incessamment les ondes sonores de l'esprit. Parfois, comme une révélation soudaine, il illumine l'âme d'un homme, il éclaire et secoue l'âme d'un peuple. Il a la splendeur de l'aurore et la rapidité du rayon.

Avez-vous vu, sous le souffle du vent, les épis se courbant et se relevant tour à tour ? C'est l'image de l'humanité agitée par la parole.

II.

« L'opinion, » disait Pascal, « est la reine du monde. » La parole est la mère de cette reine auguste et misérable. Les révolutions, qui ne sont autre chose que les changements climatériques de l'opinion, et qui, sorties des entrailles du droit, s'incarnent dans le fait, ont été accomplies par la Parole. Elle fait le jour. Elle est lumière. Le progrès étant un accroissement de lumière dans les âmes et dans la loi, la parole est son compagnon de route dans la marche ascendante du genre humain.

A toutes les époques critiques de l'histoire, aux heures solennelles qui changent l'axe moral du monde, elle sonne la diane, elle bat la charge, elle prophétise. De son sein tumultueux l'événement surgit. Elle engendre, elle répand, elle vulgarise, s'épanche, ruisselle, éclate, vivifie, et sur les sillons humains fait germer, lever et mûrir les idées, ce froment des peuples.

D'où vient cette puissance du Verbe? Il s'adresse à la foule. — Sorti du cœur de l'homme il parle au cœur du peuple ; il se fait pain d'initiation, il se distribue soi-même ; il est à la fois la vigne, le vin et la coupe ; il est démocratique et fraternel. Sa puissance est là, tout entière. Fille de l'égalité, elle ne durera qu'en lui restant fidèle.

Le livre, au contraire, s'adresse à la solitude, à la méditation. Dieu me garde de mal penser du livre, ou d'en médire! Nul, plus que moi, ne respecte sa mission civilisatrice et sa grandeur. Je ne proscrirai pas Guttenberg par amour pour Démosthènes et Mirabeau.

Une urne funéraire, que contient-elle ? Un peu de cendre et un souvenir. Elle est vénérée cependant. Le livre est l'urne de la vie. Il contient la science, la bonté, la douleur, le rêve. C'est la confession d'une âme, l'asile, le saint des saints, le victorieux de la mort, le transfiguré.

Je parle ici des confidences sereines qu'adresse au public le grand écrivain, chaste, grave, discret; et non des appels irritants de la chair à la fange. — Mais, dans le livre, que cherchons-nous ? Je veux y reconnaître l'accent de la vie morale, la cristallisation transparente du Verbe intérieur. — La science elle-même, sœur de la Beauté, ne se peut passer de grâce, de chaleur, d'élévation, d'éloquence. Quoi de plus oratoire et de plus poétique que certaines pages de Képler, de Copernic et de Galilée ? Ces grands inventeurs étaient de puissants artistes, des écrivains incomparables. Ils ignoraiont l'art de parler platement de l'infini. Interlocuteurs accoutumés des astres, ils se pliaient malaisément au jargon de monsieur Jourdain.

« Dans ce beau temple de l'univers, » s'écriait le grand astronome polonais, « quel endroit convient mieux pour « placer la lampe, que celui d'où elle peut tout éclairer ? Ce « n'est point à tort que les uns ont appelé le Soleil le flambeau, d'autres l'âme, d'autres le guide du monde. Mercure « trismégiste l'appelle Dieu visible, et Sophocle le nommait « l'universel voyant. Assis, comme sur un siége royal, le Soleil gouverne toute la famille des astres dans leurs évolutions circulaires. La terre conçoit du Soleil et s'imprègne « chaque année de son action féconde : *concipit interea a sole « terra et impregnatur annuo partu.* »

C'est l'accent même de Lucrèce, la confession de l'immuable amour :

Hominum divômque voluptas!...
Alma Venus!...

Galilée, dans son dialogue entre Salgredo et Salviati, sur la terre mobile ou immobile, *la terra mobile o quiescente*, revendiquait l'immensité de la connaissance pour l'immensité du désir spirituel. Convive du banquet de l'idéal, il y buvait éternellement comme les dieux d'Homère, toujours buvant et toujours altéré ; à la fois Tantale et Gargantua. Éloquent, enivré d'air, d'espace et de soleil, il écrit un journal, *le Messager des Étoiles, Sidereus nuncius ;* pages immortelles où revivent l'ampleur, et la grâce de Platon unies à l'enjouement de Voltaire. Déjà Léonard de Vinci, Michel-Ange et Brunelleschi avaient éprouvé et satisfait cette curiosité de l'universel. O pèlerins de l'inconnu, où êtes-vous allés ? Où êtes-vous, navigateurs des océans invisibles ?

III.

La puissance et la liberté de la parole, tour à tour acclamée, subie, tolérée, redoutée, proscrite, peuvent être considérées comme la mesure de la civilisation.

« On peut, » a dit l'abbé de Lamennais, « juger de la civi-
« lisation d'un peuple par le degré de liberté spirituelle dont
« il jouit. »

Or l'indépendance de l'esprit se manifestant par la parole, celle-ci ne peut être entravée sans un notable dommage pour la dignité humaine, sans une diminution intellectuelle des peuples.

Mais si la parole a des droits, elle a aussi des devoirs. Désertant le devoir, elle compromet le Droit. Je veux qu'elle conserve sa grandeur et sa force, en s'appuyant sur la justice.

Je pense, comme Cicéron, que l'orateur doit être nourri des principes d'une philosophie élevée et d'une morale austère.

J'affirme l'union de l'éloquence et de la philosophie, l'identité de l'esprit et du verbe.

Plus je médite sur les vicissitudes de l'histoire et sur les changements des choses, plus je me persuade que rien n'est l'œuvre du hasard, ni d'une volonté surnaturelle. L'homme est l'artisan responsable de sa destinée.

Plus je considère l'Art, dans sa pure essence, ou dans ses transformations, plus je m'assure que sa plasticité obéit aux lois invisibles de l'idéal; en sorte que l'œuvre des peintres, des soulpteurs, des musiciens et des poëtes, est le reflet d'eux-mêmes, l'écho vivant et harmonieux de leur âme associée à l'âme universelle.

Homère et Phidias, Pindare et Rembrandt, Virgile et Raphaël, Beethoven et Mozart traduisent la Bible intérieure de l'Humanité. Ils sont le timbre sur lequel frappe la beauté éternelle.

De même, l'éloquence est le son que rend une âme passionnée, qui, jusque dans la passion, se gouverne soi-même.

La beauté interne engendre la splendeur de la parole.

A chaque école philosophique correspond une école oratoire. Anaxagore produit Périclès. Platon produit Démosthènes.

L'éloquence étincelle et gronde, comme une vague, sur le profond océan orageux de la pensée. La passion l'amoncelle, la volonté la règle, l'art la mesure et la colore, la raison l'éclaire, la pitié l'attendrit, la justice la divinise.

En effet, les sophistes et les rhéteurs ont été engendrés par le scepticisme et le matérialisme (1). Ces doctrines, efféminées ou brutales, énervent la virilité de la parole et conspirent la ruine des républiques.

Gorgias, Callimaque, Prodicus de Céos, Trasymaque de Chalcédoine, avides d'argent, affamés de dignités et d'honneurs, impatients des lois, étaient les fils du doute, et les pères de la démagogie athénienne. Courtisans du peuple, ils le caressaient pour l'endormir et le volaient pendant son sommeil.

Socrate les combattit, et après lui, Platon, élargissant le cercle tracé par le maître, écrivit contre eux la plupart de ses dialogues, aussi admirables par l'éclat, la variété, la souplesse, la grâce et la transparence du style, que par l'audace des théories et la sûreté de la méthode. Traités de morale où respire et resplendit la justice, ils donnèrent à Athènes Lysias, Hypéride, Cimon, Lycurgue, et partagèrent, avec les souvenirs de Marathon, l'honneur d'inspirer les derniers défenseurs de l'indépendance nationale. Ils conservaient chez les orateurs et préservaient la virginité de la parole, après que Platée, Salamine et Mycale avaient sauvé la virginité de la Patrie. — Nul orateur complet, s'il n'y a en lui du héros.

L'héroïsme est la doctrine même de Zénon le stoïcien. — Retranché dans un ascétisme hautain contre les doctrines séduisantes d'Epicure, le stoïcisme ne put jamais s'acclimater en Grèce. Le pays d'Alcibiade, d'Aspasie et d'Hélène, la molle Ionie, Corinthe et Rhodes avaient abdiqué la fierté dorienne. La vieille Thrace aux sommets neigeux, l'âpre Lacédémone elle-même oubliaient leur rudesse. Le scythe Anacharsis se serait volontiers attardé au banquet de Platon.

---

(1) J'entends par ce mot la doctrine philosophique de l'intérêt personnel considéré comme la seule base des actions humaines; et non les spéculations scientifiques sur l'origine et la fin des choses.

Rome, au contraire, offrit à la dure école du Cypriote naufragé une terre adoptive plus favorable que la contrée natale. Accueilli par ces paysans du Latium, race sobre, patiente et avare, le stoïcisme, conforme d'ailleurs à leur génie, y forma Caton et les Gracques. Même un Scipion, je l'entrevois. Mêlé plus tard au platonisme et à la rhétorique d'Aristote, il animera Crassus, Caton d'Utique, Cicéron, Helvidius, Thraséas, qui tiendront de lui l'art de bien penser, de bien parler, de bien mourir. Le stoïcisme, après la chute des lois, debout encore sur la pierre tumulaire de la République, sera pour les vaincus la dernière consolation et la suprême espérance.

IV.

La plus grande et la plus profonde des révolutions religieuses et sociales a été annoncée, formulée et propagée dans le monde par la parole du maître et de ses disciples. — Aux heures sombres et silencieuses de l'empire romain, sous le règne de Tibère, voici que la Judée tressaille au bruit d'un verbe inconnu. Le fils d'un charpentier de Nazareth reprend la tradition des prophètes, en la pénétrant d'un esprit nouveau. Autrefois Isaïe, Jérémie, Ezéchiel rappelaient le peuple hébreu au respect de la loi de Moïse. Maintenant Jésus le convie à connaître la loi humaine et à la pratiquer. — L'Évangile est un livre oratoire. A chacune de ses pages, vibre la parole du Christ. Simple, grave, caressante, virginalement paternelle, elle s'adresse à Marthe et à Marie, aux petits enfants, au Samaritain, aux pauvres, à la pécheresse Magdeleine dont les larmes coulent et qui, pareille à la plupart des femmes, gravit à la religion par l'amour. Ample et souveraine, elle a, dans le sermon sur la montagne, un accent égalitaire qui rappelle celui de Spartacus et des Gracques. Familière, pittoresque, pastorale, elle mêle, dans ses paraboles, la grâce du poëme de Ruth à la fraîcheur des idylles virgiliennes. Navrante, elle crie sur la croix le déchirant sanglot : « *Eloï! Eloï! lamma sabachtani?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Lorsque le christianisme aspire à se répandre hors des vallées d'Israël, « Allez! dit Jésus à ses apôtres, évangélisez les nations. » Nulle arme que la parole, nul autre glaive de combat que l'épée radieuse du Verbe. Par là, il a vaincu. Surchargé de rites, de symboles, de cérémonies, embarrassé par la robe traînante du flamine de Jupiter, majestueux encore, splendide et muet, le polythéisme ne touchait plus le cœur des peuples; impuissant à les retenir, si non par la magie des pompes religieuses, par l'habitude invétérée du culte, et surtout par la solide attache des légendes poétiques. Ce ne fut pas sans regret que le monde abandonna la religion d'Homère, d'Eschyle et de Phidias. Prêt à déserter les temples de Jupiter, il se retourna plus d'une fois vers l'Illiade, l'Orestie et les statues marmoréennes. L'art seul restait debout sur les ruines de la civilisation antique. Pendant de longs siècles, le monde, affranchi du joug des dieux, hésita à se dérober aux artistes et aux poëtes. Ebranlées par la critique de Socrate, d'Evhemère, de Lucrèce, les idoles taillées dans les blocs de Paros par le ciseau de Praxitèle, assises sur l'admiration des hommes, empreintes de la sérénité des choses qui ne doivent pas finir, demeuraient. Comment renier un culte professé par les héros des guerres médiques? Comment ne plus parler à ces immortels qui parlaient jadis à Diomède, et dont les caprices divins faisaient soupirer et rougir les vierges de Corinthe et d'Argos? L'humanité ne se pouvait résoudre à divorcer avec la beauté sculpturale d'Apollon, de Minerve et de Vénus.

Cependant, sous le souffle de la parole, comme une paille sous la bise, on vit le chœur des anciens dieux se disperser, s'évanouir. Mystérieuses, invisibles, des voix criaient dans l'air : « Les grands dieux s'en vont! »

Ils disparurent, en effet, devant un gibet de supplicié.

V.

A partir des Empereurs, il faut traverser bien des siècles avant que l'éloquence reparaisse. Dégradé de ses hautes fonctions, l'art oratoire dégénère en déclamations vaines, ou se prostitue à d'indignes flatteries. La parole, cette vestale, se change en courtisane. L'âme est partie, la conscience s'en est allée, la dignité est par terre. L'éloquence alors se réfugia chez les historiens. Chassée du sénat et du forum, exilée avec la liberté dont elle subissait la défaite après avoir partagé sa fortune, Tite-Live lui ouvrit ses décades, Tacite l'accueillit en ses histoires et en ses annales. Fastueuse en Tite-Live, mais honnête, pleine des grands souvenirs de la république immolée, pieuse envers les mœurs antiques, elle attirait à son auteur le surnom de Pompéien, qu'Auguste lui inflige dans ses moments de bonhomie impériale. Brève, incisive, en Tacite, mélancolique, elle gronde sourdement comme un tonnerre qui s'éloigne. C'est l'écho douloureux des temps évanouis, la triste image des héroïsmes disparus, le spectre des grands hommes, le soupir d'une âme indomptable et d'un cœur ulcéré, le dernier murmure de l'âme romaine. — Tacite mort, vous n'entendez plus rien, sinon les clameurs d'un peuple hébété qui divinise ses tyrans.

Cependant Saint-Paul disait à l'aréopage d'Athènes assemblé sur la colline de Mars : « Je viens vous annoncer le Dieu « inconnu. » — « Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, « avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'é« tranger, il ira en cette Grèce polie, la mère de la philoso« phie et des orateurs ; et malgré la résistance du monde, il « y établira plus d'Églises que Platon n'y a gagné de dis« ciples par cette éloquence qu'on a crue divine. » (Bossuet, *Panég. de Saint-Paul.)*

Le Christianisme se répandait alors en Asie et en Grèce, mêlé aux souvenirs de Parménide et d'Anaxagore.

Trois cents ans écoulés, l'éloquence religieuse née à Nazareth, trempée au sang du Juste crucifié, imprégnée de la philosophie des Écoles d'Athènes, rayonne dans les chaires d'Antioche, de Césarée, de Ptolémaïs, de Cyrène et de Constantinople. Les Pères de l'Église agrandissent le Verbe de toute l'ampleur de l'absolu. Leur parole habite ces régions dont parle Lucrèce, « où pénètrent des ombres à forme humaine, d'une pâleur étrange. »

... Quædam simulacra, modis pallentia miris.

Apôtres et tribuns, ils fondent, pour un jour, la cité des égaux sur les ruines de l'Orient et de l'Occident.

VI.

Après eux, l'éloquence s'écroula sous le choc des Barbares. Ces étranges rajeunisseurs des vieux empires commencèrent par les dévorer. D'un bout du monde à l'autre, on entendit craquer sous leurs mâchoires les villes, les royaumes, les arts, l'humanité. Dogues affamés, centaures farouches, ils essuient au linceul du Christ leurs gueules sordides et leurs sabots sanglants. Repus, ils se couchent pêle-mêle sur les marbres de Rome. Le forum cicéronien leur sert de chenil, et ils parquent au cirque de Pompée.

Pareille à ces îles qui émergent des profondeurs des océans, on vit sortir, peu à peu, du sein de la Barbarie, une société nouvelle, à la fois jeune et vieille, chargée, en naissant, du poids de deux civilisations éteintes.

Partout où s'est montrée alors la liberté, la parole a repris sa dignité et sa puissance. Elle retrouvait, çà et là, les lambeaux de sa robe de pourpre : en Italie, dans les républiques de la ligne lombarde ; en France, dans les États généraux ; en Belgique, dans les communes ; en Angleterre, dans les parlements.

Rienzi, à Rome, évoquait le fantôme de la vieille grandeur latine et disparaissait, après avoir cru, comme tant d'autres, que l'on peut fonder une république avec des souvenirs. Le ferrarais Hyéronimo Savonarole protestait contre les opprobres de la Papauté, et l'égoïsme des bourgeoisies ; il annoncait à Florence, à Rome, à l'Italie, un châtiment inévitable, la nécessité de passer par la mort pour arriver au réveil dans la cité du juste. Sa parole sanglote et ahanne comme le Peuple dont il défend les droits et qui tout à l'heure expire : « Florence,» s'écriait-il, « qu'as-tu fait? Veux-tu que je te le dise? Ton « iniquité est comblée; prépare-toi à quelque grand fléau. « Seigneur, tu m'es témoin qu'avec mes frères je me suis « efforcé de soutenir par la parole cette ruine croulante; mais « je n'en puis plus; les forces me manquent. Ne t'endors « pas, ô Seigneur, sur cette croix ! Ne vois-tu pas que nous « devenons l'opprobre du monde? Que de fois nous t'avons « appelé! que de larmes! que de prières! Où est ta provi« dence? où est ta bonté? où est ta fidélité? Étends donc ta « main, ta puissance sur nous ! Pour moi, je n'en puis plus; « je ne sais plus que dire. Il ne me reste plus qu'à pleurer « et qu'à me fondre en larmes dans cette chaire. Pitié! pitié! « Seigneur! » (Trad. d'Ed. Quinet : *Révol. d'Italie.)*

La bourgeoisie de Florence et la papauté répondirent à Savonarole par le bûcher. Il ne résista pas à Rome. Le peuple le renia ; les enfants lapidèrent son cadavre.

Auparavant, Jacques Van Artevelde sauvait la ville de Gand de la misère et de la honte. Il mourut, assassiné par le peuple; mais avec la triple gloire d'avoir défendu, de sa parole plébéienne, les intérêts de son pays dans le conseil des rois; résisté aux menaces et aux caresses de la France; jeté les bases de la grande fédération démocratique et communale de l'avenir, et préludé à l'ère auguste et pacifique des États-Unis de l'Europe.

A Paris, en 1358, Étienne Marcel succombait, avant d'avoir achevé son œuvre. Il périt, de la main des siens, mais son esprit ne mourut pas. Je le retrouve en 1484 dans ces fières paroles du sire Philippe Pot, seigneur de La Roche, grand sénéchal de Bourgogne :

« L'histoire nous enseigne, et j'ai appris de mes pères,

« qu'au commencement, les rois furent créés par la volonté « du Peuple souverain..... » « Quiconque possède, par force « ou autrement, sans le consentement du Peuple, le gouvernement de la chose publique, n'est qu'un tyran et un « usurpateur du bien d'autrui..... » « J'appelle Peuple, non « la plèbe, mais les trois États réunis, et j'estime les princes « eux-mêmes compris dans les États-généraux. »

Il renaît en 1560, lorsque Michel de l'Hospital s'écrie : « Ostons ces mots diaboliques, noms de partis, factions et « séditions, luthériens, huguenots, papistes : ne changeons « le nom de chrestiens. »

Il éclate, en 1789, lorsque, dans la salle du jeu de Paume, à Versailles, nos pères prêtent le grand serment :

« Vous prêtez le serment solennel de ne jamais vous séparer, de vous rassembler partout où les circonstances « l'exigeront, jusqu'à ce que la constitution du royaume « soit établie et affermie sur des fondements solides. »

Ainsi, à travers les âges, est nouée l'immortelle alliance des âmes libres. — Le Verbe de la Révolution donne la réplique aux doléances du Tiers-État; la parole de Mirabeau ajoute l'indignation aux plaintes qui ont traversé le moyen-âge et qui sont le timide écho des douleurs populaires, le soupir dédaigné d'une nation ensevelie.

Parfois les pauvres se redressaient terribles. Jacques Bonhomme saisissait le bâton ferré et la torche des Bagaudes et des Pastoureaux. Mais il retombait bientôt après, disparaissait dans l'ombre de la misère.

Depuis le XVI^e siècle, nulle autre éloquence que celle de la chaire où demeurait quelque dignité, et des parlements où balbutiait l'indépendance.

Combien sont misérables ces débats d'où la nation est absente, auprès des épopées oratoires de Rome et d'Athènes! Qu'est-ce que le surintendant Fouquet auprès du proconsul Verrès? Et combien pâlissent les mémoires de Pellisson devant les harangues de Marcus Tullius!

VII.

Muette en Italie, asservie en France, la Parole résonnait, comme un clairon, par toute l'Allemagne. Mêlée au bruit des armes, elle fondait les Provinces-Unies hollandaises. La république de Genève se constituait par elle.

Dès longtemps préparée, en Bohême, par les sermons de Jean Hus et de Jérôme de Prague et par les combats des Taborites; en Angleterre, par Wiclef; en France, par les Albigeois et les Vaudois; fécondée par le sang de ses martyrs, la Réforme éclatait en Souabe, en Franconie, en Hollande, à la voix d'Ulric de Hutten, de Franz de Sickingen, de Luther, de Marnix de Sainte-Aldegonde et d'Érasme.

On a coutume de dire que la protection des princes, électeurs et margraves, l'ambitieuse puissance des seigneurs féodaux, en un mot, la force, l'ont enracinée? Je reconnais l'utilité de ces défenseurs ceints de la pourpre et du glaive, et ne suis pas de ces platoniques amants de l'Éloquence qui, toujours pérorant, dogmatisant, laissent échapper l'heure d'agir; et, comme endormis au branle de leur métaphysique, somnambules de l'absolu, argumentent sur la lumière du Thabor quand l'ennemi bat les portes. L'Allemagne, l'Angleterre, les États scandinaves, les États-Unis, sont des preuves durables et vivantes de ce que peut la force alliée au droit.

Mais la prédication n'a-t-elle pas été l'arme principale des réformateurs? La fougue monacale et tribunitienne de Luther, la pénétrante douceur de Mélanchton, les prêches de Zwingli simples comme les fleurs des Alpes, purs comme l'eau des glaciers de Glaris, les colloques de l'âpre Calvin au style fort et amer, ont renoué la chaîne des temps, restauré la tradition oratoire des premiers âges du christianisme, ressuscité les chaires de Césarée et d'Antioche, prophétisé la tribune. Les réformateurs, en effet, étaient à la fois des docteurs, des apôtres, des tribuns, des prophètes. Etudiants des universités, moines des abbayes, rompus aux syllogismes de l'école, assouplis à la gymnastique des thèses, surchargés de la scholastique du moyen-âge, l'immense orage de la Renaissance souffle sur leur face de clercs, de basochiens, de religieux, de soldats et, tout-à-coup, les transfigure. Ils sont les sentinelles avancées de la Révolution française.

VIII.

A ceux qui, au XVI^e^ siècle, avaient dit : « Tous les chrétiens sont frères, » la Révolution répondra : « Tous les hommes sont égaux. »

De même qu'aux temps de la décadence romaine et de la flexibilité byzantine, la philosophie chrétienne avait créé l'éloquence des Athanase, des Basile et des Chrysostôme; de même, au XVIII^e^ siècle, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Mably, Jean-Jacques, créèrent une légion d'orateurs. L'esprit des publicistes et des philosophes qui, dans la poussière des âges, retrouvaient les titres perdus du genre humain, inspira les hommes de 89 et de 92. Ai-je besoin de nommer ces sublimes agitateurs de la pensée humaine? Ils sont debout sur les sommets rayonnants et sanglants de la Révolution. Le monde entier parle d'eux. Chaque peuple affranchi les considère comme ses libérateurs; chaque époque de gloire, de vertu, d'héroïsme, les reconnaît pour ses contemporains. Ils sont nos pères! Je ne renierai pas leur mémoire! C'est Mirabeau, fils de Montesquieu, de Beccaria et de Turgot; c'est Danton, fils de Diderot; voici les Girondins formés par Quintillien et par Voltaire; les montagnards disciples des Gracques et de Rousseau! Ennemis pendant leur vie, inflexibles, implacables, dévorés par l'amour sombre et jaloux de la république et de la liberté, qu'ils soient réconciliés dans la mort! La tombe est l'arche d'alliance.

89, écoulement naturel de la réforme, conséquence politique de ce mouvement doctrinal, à Luther revendiquant les droits de la conscience, ajoutera les constituants et les conventionnels proclamant les droits de l'homme. La Diète de Worms où le frère Martin résistait à l'Empereur sera dépassée par ces Assemblées héroïques où la royauté disparut devant la souveraineté du Peuple.

La Parole est l'épée de la Révolution et son bouclier. La Révolution attaque et se défend par elle. Les cahiers des bailliages renvoient à Paris les murmures et le cri douloureux des provinces. C'est la parole du tiers-Etat et des communes insurgés au nom du Droit. Vergniaud et Danton jettent aux frontières cent mille va-nu-pieds héroïques. C'est la parole de la France combattant au nom de la justice. Alors la France, tribun et soldat de l'idéal, parle et meurt, non pour elle seulement, mais pour l'humanité. L'Illiade s'agrandit, l'Agora s'élargit, le Forum se prolonge. Achille, Ajax, Démosthènes, Jules César étaient les héros et les orateurs de leur patrie;

Hoche, Marceau, Mirabeau, Kléber, sont les orateurs et les héros du monde. Les guerres d'Asie, les Philippiques, les Olynthiennes, les Verrines, les guerres d'Espagne et des Gaules, même Dyrrachium et Pharsale s'agitaient en un cercle limité et ne touchaient qu'aux intérêts politiques. Les guerres vendéennes, les guerres d'Allemagne et d'Italie, les discours des constituants et des conventionnels se meuvent dans la sphère infinie des principes. L'idée flamboie. La parole attise cet incendie qui éclaire le genre humain.

L'éloquence politique, née avec la Révolution, mourut avec elle, le jour où un factieux courba sous sa volonté les conseils avilis. Alors, « on n'entendit, dans le silence de l'abjec-« tion, que la voix du délateur et le bruit de la chaîne de « l'esclave..... » (Chateaubriand).

Jusqu'à cette date fatale, la Parole, pendant huit années, n'avait cessé de retentir : d'abord puissante et souveraine; c'était la voix de la constituante; puis grondante et formidable: c'était le grand cri orageux de la convention; puis humble, timide, sophistique, écho mourant des grandes discussions : c'était l'imbécile murmure des Cinq-Cents et des Anciens. Elle se tut, après brumaire, effrayée peut-être de sa puissance, et des ruines qu'elle avait amoncelées, et des miracles qu'elle avait accomplis.

Chaque étape de la Révolution a été marquée par un discours, par une harangue, par une apostrophe, par un mot.— Exclu de l'Assemblée des nobles Provençaux *posssédant fiefs*, Mirabeau relève l'injure et s'écrie : « Pour moi, qui, dans ma « carrière publique n'ai jamais craint que d'avoir tort; moi « qui, enveloppé de ma conscience et armé de principes, bra-« verais l'univers; soit que mes travaux et ma voix vous

« soutiennent dans l'Assemblée nationale, soit que mes vœux « seuls vous y accompagnent, de vaines clameurs, des pro« testations injurieuses, des menaces ardentes, toutes les « convulsions des préjugés expirants ne m'en imposeront « pas !... Non, les outrages ne lasseront pas ma constance. J'ai « été, je suis, je serai l'homme de la liberté publique, l'homme « de la constitution. Malheur aux ordres privilégiés si c'est « là plutôt être l'homme du peuple que celui des nobles ! car « les privilèges finiront, mais le peuple est éternel! »

Par ces mots, le fils des proscrits de Florence donnait la formule de la Révolution. Rejeté d'entre ses pairs, il montait à l'Assemblée, porté par le tiers-État ; exilé de sa caste, il se réfugiait, se retrempait et grandissait au sein du Peuple. La parole de Mirabeau sera plus dissolvante et plus féconde que la résistance des corps privilégiés n'a été immuable et stérile.

Un mot du dogmatique Siéyes donne aux États généraux de France, le nom auguste qui leur sied. Ils s'appelleront désormais Assemblée nationale, marquant par là, la fusion de tous les ordres, leur égalité; donnant une même âme à la patrie.

Le même, en un jour de courage, affirmait la souveraineté parlementaire : « Nous sommes aujourd'hui ce que nous « étions hier ; délibérons ! »

Un mot de Camille Desmoulins, sous un arbre du Palais-Royal, lance Paris sur la Bastille. Vergniaud précipite le roi dans la déchéance. Saint-Just l'achève.

La parole pousse, tour à tour et pêle-mêle, le peuple à l'héroïsme, à la vengeance, aux meurtres; les partis au pouvoir ou à la guillotine. Instrument de vie et de mort, sagesse et démence, flambeau ou torche, Minerve ou Némésis, elle dégage incessamment de l'immortalité. — C'est là sa grandeur.

Elle assassine les grands hommes, mais elle les immortalise.

Sa puissance éclate partout. Vous la touchez à toute heure. Vous en êtes pénétrés, imprégnés, enveloppés, accablés. Elle vous environne, vous presse et vous domine. Le catholicisme règne par ses chaires tantôt humbles, tantôt superbes, mais toujours souveraines. Où sa voix sonne-t-elle plus haut? où est-elle plus pieusement écoutée, recueillie, obéie? Au Vatican ou au village? Du haut des chaires de Saint-Pierre ou de Saint-Jean-de-Lâtran il aspirait à régenter les rois; il gourmande et flagelle les peuples. Par la chaire du hameau, il dirige et pétrit l'âme des simples. Toute lumière morale en descend sur la plèbe, toute consolation suprême en découle, toute espérance s'y rattache. Vous lui abandonnez le monde invisible; vous souffrez qu'il soit propriétaire incommutable des âmes. Vous vous croyez habiles, en réservant pour vous le domaine politique. Il garde le domaine religieux qui contient tous les autres. — N'est-ce pas lui qui mesure à chacun de nous sa part de respiration dans l'atmosphère des idées? Jusques à quand serons-nous complices de cette dictature?

Que la philosophie et la raison prennent à leur tour la parole, non-seulement au sein des académies et des universités, mais dans la plus pauvre des communes et la plus misérable des bourgades! Que l'esprit moderne se mesure avec l'esprit du moyen-âge! Que l'archange combatte le spectre! Que Montesquieu, Voltaire et Mirabeau succèdent à saint Bernard, à saint Thomas et à Bossuet! Que la Révolution et ses principes se déroule et s'enseigne en face de l'Église et de ses dogmes? Nous assisterons alors à la transformation du monde; car ne croyez pas qu'il change aussi longtemps que vous resterez oisifs, pétrifiés dans je ne sais quelle prison aristocratique de l'intelligence, désintéressés de ce qui est le fond même de la vie; je veux dire la connaissance et la propagation des vérités éternelles.

Vainement, affranchis d'hier, vous vous targuez d'une liberté chimérique. La marque de l'esclavage est sur vous, sur votre femme et votre enfant. Vous avez, contre vous, près de la pierre du foyer domestique, l'immuable héritier du droit d'aînesse. Que m'importe l'étendue de vos biens, la sagesse et la douceur de vos lois, vos systèmes, vos théories superbes, votre matérialisme ou votre spiritualisme? Celui dont la parole dispose du Ciel et de l'Éternité, saura, si vous ne veillez, reprendre l'empire de la terre.

IX

Pour moi, j'irai, j'interrogerai les morts de la Grèce, j'évoquerai les ombres romaines, je réveillerai les réformateurs et les tribuns, je demanderai leurs conseils et j'étudierai leur poussière. Pauvres soldats couchés sur le champ de bataille des idées, martyrs de la parole, crucifiés de l'histoire, votre souvenir sera mon refuge, ma leçon, mon espérance. Quelle que soit l'amertume des temps où le sort m'a fait vivre, l'entêtement que met la fortune à couronner le sophisme et la honte sera égalé par l'obstination de ma volonté à réclamer la vérité et l'honneur.

Soyons dignes de nos ancêtres. Notre lignée est vieille et glorieuse. Elle remonte aux héros de l'Éloquence antique. Elle va de Démosthènes à Mirabeau; elle unit Socrate à Descartes; elle associe les souvenirs de Rome aux souvenirs d'Antioche; nous sommes les descendants de Caton, des Gracques et de Tacite, les fils des constituants et des conventionnels.

Ce respect filial nous suffira-t-il? Est-ce assez de nous enfermer dans le culte de ces grandes ombres? Il faut les continuer, ressaisir leur œuvre, l'agrandir, joindre l'action à la parole, prendre part à la lutte où, depuis soixante-dix ans, la Révolution et la contre-Révolution sont aux prises. Lorsque se perd la tradition du vrai, lorsque l'ère des libertés conquises fait place au règne aléatoire de libertés octroyées, et que le Droit s'écroule sous l'arbitraire du prince et la complaisance du juge, il convient d'apporter le poids de sa conscience dans les balances éternelles où la justice pèse les destinées des peuples.

« Nous, Brutus, » disait Cicéron avec une mélancolie pénétrante et profonde, « puisque la mort d'Hortensius nous a « laissés, pour ainsi dire, les tuteurs de l'éloquence orpheline, « veillons sur elle, et qu'elle trouve chez nous un asile digne « de sa noblesse!

II.

ORIGINES DE L'ÉLOQUENCE.

I.

J'ai cherché à vous pénétrer de l'importance de la parole humaine. Je l'ai montrée se mêlant à toutes les grandes transformations des peuples, préparant les révolutions, marquant d'un mot chacune des étapes de l'histoire.

« Connais-toi toi-même » dit Socrate. — « Aimez-vous les uns les autres » dit Jésus. — « Liberté de conscience » dit Luther. » — « Souveraineté du Peuple, » s'écrie l'assemblée de 89. — Et jusques dans les profondeurs de l'infini, l'humanité dit : Justice.

La parole conserve la dignité au sein même de l'abjection; et, dans la servitude, elle garde le secret des indomptables espérances; en sorte que le Verbe est véritablement force, vertu, lumière.

> O main de l'impalpable ! ô pouvoir surprenant !
> Mets un mot sur un homme, et l'homme frissonnant
> Sèche et meurt, pénétré par la force profonde.

Nous avons considéré que cette puissance consolante et redoutable vaut d'être étudiée, en ses origines, son caractère, ses développements. Nous avons interrogé les mœurs, les monuments, les Dieux; et partout le Verbe nous a répondu : Je suis la loi, le mouvement, la vérité, la vie.

Aujourd'qui je voudrais rechercher à quelle époque a commencé l'éloquence et quelles sont les origines de l'art oratoire.

La plupart des historiens et des critiques adoptent, après Aristote, un thème tout fait sur les origines de l'éloquence. Ils s'accordent à prétendre qu'elle naquit en Sicile, et qu'elle eut pour pères Corax et Tisias. Vers 440, un autre Sicilien, Gorgias de Leontium l'aurait transportée en Attique où elle ne tarda pas à s'acclimater et à fleurir. Triste origine, si elle était la vraie ! car, malgré ses richesses, son opulence, son commerce sur toutes les mers, ses guerres avec Carthage, les miroirs d'Archimède et les pastorales de Théocrite, Syracuse a été la sentine du monde antique. La parole humaine, dans sa pudeur vaillante et sa virginité, n'a pu naître chez cette nation de marchands, de mercenaires et d'esclaves.

D'ailleurs, si vous admettez que l'éloquence a été transportée à Athènes par des Siciliens, si vous considérez ce don merveilleux comme une marchandise d'exportation, que faites-vous de la spontanéité, de l'originalité, de l'*ingegno?* Je cherche vainement l'autonomie, l'âme de l'Attique. Les Grecs se disaient autochtones, nés du sol sacré, fils de la Terre nourricière, enfants des Dieux; et vous les envoyez à l'école chez les pédagogues de Syracuse? L'esprit grec, ce premier né de la beauté, pour s'exprimer congrûment aurait attendu les leçons de ces messies oratoires qu'on appelle les sophistes? La langue de la vérité et de la liberté serait la fille de l'idiôme du sophisme et de la servitude? Le vaste et puissant murmure de l'Agora serait l'écho des aboiements de Scylla et de Charybde? Ces deux chiens de la mer auraient engendré ce lion? Admirable système qui renverse les règles élémentaires du progrès intellectuel, et destitue Homère au profit d'Aristarque ! — Que les Grecs, à la fois naïfs et raffinés, crédules et sceptiques, pareils à ces bourgeois qui confondent le rouge et le blanc de théâtre avec les saines couleurs de la jeunesse, aient pris les périodes de Gorgias pour l'éloquence elle-même, je le comprends. Mais j'admire qu'après Démosthènes, Cicéron, Crassus, Fox, Chatam, Burke, Mirabeau, on s'obstine à nous donner pour l'éloquence ce qui en est l'antipode; je veux dire la rhétorique. Quoi! nous sommes les petits-fils de ceux qui renversèrent un monde et en créèrent un autre par l'énergie vivante de leur parole, et nous resterions liés au cadavre de la scholastique! Héritiers de Danton, de Vergniaud, du général Foy, de Manuel et de Royer-Collard, nous répudierions cet héritage pour le maigre patrimoine de Le Batteux et de Bouhours! Après avoir, sans pâlir, vu traîner au ruisseau trois ou quatre couronnes de rois ou d'empereurs, nous resterions à genoux devant un bonnet d'âne!

Soutenir que les sophistes ont créé l'art oratoire, c'est dire que l'esclave joueur de flûte de Caïus Gracchus composait les harangues de son maître, et que le vénérable Libanius d'Antioche a rédigé les homélies de Jean Chrysostome (1).

Les artistes, poëtes, sculpteurs, orateurs, sont les fils aînés de l'intelligence. Sortie frémissante de leurs entrailles, leur œuvre tient à eux par un lien viscéral. Ces mères inépuisables s'accouchent elles-mêmes. Elles conçoivent et enfantent mystérieusement dans la solitude. Elles ont pour époux l'idéal, pour matrice l'infini, pour nourrissons les peuples.

« Moquez-vous donc, croyez-moi, » disait Cicéron, « de « ceux qui, pour avoir suivi les leçons de ceux à qui on « donne aujourd'hui le nom de rhéteurs, s'imaginent posséder « ce qui fait l'orateur véritable. » (Cicéron, *de l'Orateur*, liv. III, ch. 14.)

Et Pétrone ajoute : « Maîtres, ne vous en déplaise, vous « tous les premiers, vous avez tué l'éloquence. Oui, vos puérils « cliquetis de mots, vos jeux de phrase artificiels ont eu « pour effet d'énerver ce corps vigoureux et de l'abattre. On

---

(1) L'éloquence savante, c'est-à-dire la rhétorique, voilà ce qui florissait en Sicile, et c'est là sans doute ce qu'entend Cicéron lorsqu'il dit : « *Siculi, cauta gens et controversa natura.* » (*Brutus* XII, 46.)

« n'enchaînait pas encore la jeunesse à des déclamations, au « temps où Sophocle et Euripide trouvaient les paroles et la « langue qu'il leur fallait. Jamais poudreux rhéteur n'avait « encore perdu les intelligences. » (Pétrone, dit Arbiter, *le Satyricon*, II.)

II.

L'Eloquence est née avec la Grèce. Nul pays dans le monde n'a été marqué plus manifestement du signe de la parole. Épopée, drames, philosophies, histoire, tout y revêt le charme et l'ampleur oratoire. Depuis Hésiode jusqu'à Plutarque, j'y sens palpiter une âme de tribun. Avez-vous oublié l'Illiade et l'Odyssée fertiles en harangues ? Ces Grecs vaillants à la guerre, le sont-ils moins dans les délibérations ? Soldats braves, discoureurs intrépides, leur langue est affilée comme leur glaive. On peut leur appliquer le mot de Caton sur les Gaulois : habiles à parler, *arguté loqui.* — Tous les tons oratoires se rencontrent et se mêlent harmonieusement dans la symphonie d'Homère. Il semble que la mer d'Ionie ait donné aux discours des héros la mélodieuse sonorité de ses vagues.

C'est Hector, accablant d'humiliantes paroles Pâris aux formes divines :

« Malheureux Pâris, sois donc fier de ta beauté, mainte« nant, guerrier efféminé, lâche séducteur ! Ils rient aux éclats « les Achéens à la longue chevelure, eux qui te croyaient un « vaillant champion, parce que tu possèdes un beau visage ; « mais tu n'as dans le cœur ni courage, ni force. »

Ce sont les vieillards Troyens, Priam, Xanthoüs, Thymétès, Lampus, Hicétaon, Anténor, tous anciens du Peuple, assis au-dessus des portes de Scée, et qui, lorsque passe Hélène, fille de Tyndare, couverte de longs voiles blancs, se disent à voix basse :

« Ce n'est pas sans raison que les Grecs aux belles cné-

« mides et les Troyens supportent pour une telle femme de « si longues souffrances. Son visage est aussi beau que celui « des déesses immortelles. »

C'est le divin Agamemnon, roi d'Argos, chef des peuples, qui ne sait « ni se livrer au repos, ni trembler, ni refuser le combat, » Agamemnon parcourant à pied les rangs des guerriers, s'approchant de tous les Grecs aux chevaux rapides, exaltant par ses paroles le courage des soldats :

« Argiens, ne bannissez point de vos cœurs cette valeur « irrésistible ! Car Jupiter le Dieu paternel ne viendra jamais « en aide à la perfidie ! Les vautours dévoreront les chairs « palpitantes de ceux qui, les premiers, ont violé les serments ! « Et nous, lorsque nous aurons pris la ville de Priam, nous « emmènerons sur nos navires et les épouses des Troyens et « leurs petits enfants. »

Vous diriez une proclamation du général Bonaparte à l'armée d'Italie.

C'est Nestor, formant les rangs de ses compagnons, les excitant à la guerre, mais leur recommandant aussi de retenir leurs chevaux et de ne point se porter au hasard dans la mêlée : « Que tous ceux qui aborderont les chars ennemis se « portent sur eux la lance en arrêt : c'est le parti le plus « sage. Nos ancêtres, l'âme remplie de prudence et d'ardeur, « renversèrent, en combattant ainsi, les villes et les remparts. »

C'est Ulysse, « destructeur de villes, inspiré par Minerve « aux yeux étincelants, » Ulysse, dont le vieil Anténor disait à Hélène :

« O femme ! tout ce que tu dis est vrai ; car déjà le divin « Ulysse et le vaillant Ménélas sont venus ici comme ambassadeurs à cause de toi. Je leur donnai l'hospitalité ; je les « reçus en amis dans mon palais, et j'appris à connaître leur « caractère et leurs sages conseils. Quand tous deux se mêlaient aux Troyens assemblés, Ménélas était d'une taille « plus élevée ; mais s'ils s'asseyaient, Ulysse semblait être plus « majestueux. Lorsque au milieu de tous, ils se mettaient à

« haranguer, Menélas était bref; il parlait peu, mais claire-
« ment, avec concision, et jamais il ne s'écartait de son sujet,
« quoiqu'il fut le plus jeune. Le prudent Ulysse, lui, se le-
« vait tout à coup, les yeux baissés, les regards attachés à la
« terre: il tenait son sceptre en repos, sans l'agiter d'aucun
« côté, comme un être inhabile : on aurait dit un homme
« saisi de colère ou privé de sa raison. Mais lorsqu'il laissait
« échapper de sa poitrine une voix sonore et que ses paroles
« se précipitaient comme la neige qui tombe en flocons durant
« les hivers, alors personne n'eût osé se comparer à Ulysse. »
Incomparable tableau de l'homme qui va parler, et que la méditation éclaire, et qu'agite le Verbe intérieur. — Faut-il vous rappeler enfin les suaves discours de Vénus, où j'entends le bruit des baisers des colombes, les harangues de Minerve aux bras blancs, les invectives de Junon aux grands yeux? — Lorsqu'ils viennent en ambassade sous la tente d'Achille, le suppliant de reprendre ses armes, d'abjurer sa rancueur, les harangues d'Ulysse, de Phœnix et d'Ajax n'ont-elles pas tour à tour la grandeur, l'éclat, la sénile et tendre familiarité, l'emportement qui conviennent au caractère de chacun des orateurs?

Nulle prière n'est plus touchante que celle de *Priam*, père désolé de cinquante fils tués par les Grecs, et qui vient, en pleurant, conjurer Achille de lui rendre le cadavre d'Hector. Nulle élégie n'est plus douce et plus triste que les paroles d'Hélène au long voile; ou d'Andromaque, mère d'Astyanax; ou de Briséis, semblable à la blonde Vénus, versant sur le corps de Patrocle ses regrets et ses larmes. — Nul dithyrambe n'est n'est plus retentissant que les paroles du fils de Pélée aux chevaux de son père; et lorsque l'un des coursiers répond à son maître, j'éprouve je ne sais quelle terreur à ouïr cette parole surnaturelle.

Ainsi, par le génie d'Homère, est nouée une chaîne d'éloquence qui va de l'homme aux Dieux et du héros à ses serviteurs. Immense chaîne lumineuse sur laquelle court la parole humaine, des plaines d'Illion et des rives d'Ithaque, aux sommets de l'Olympe et de l'Ida; lien d'égalité entre les mortels et les immortels; libre échange de la pensée des Dieux exprimée par la langue des hommes. — Ainsi parlaient les Grecs des temps monarchiques, les chefs d'Argos et de Mycènes. C'est le Verbe des héros.

III.

— Après la disparition des monarchies, le talent de la parole devint le premier de tous les talents.

Il ne nous reste rien des œuvres des premiers législateurs de Sparte et d'Athènes, sinon quelques fragments de Lycurgue; mais comment supposer que ces hommes d'état, ces fondateurs d'institutions, ces réformateurs des mœurs et des lois, n'ont pas connu l'éloquence (1)? Solon, penseur et poëte, auteur d'élégies patriotiques et morales où respire mélodieusement l'âme d'un homme de bien, Solon, dont un critique a dit: « Riche et puissante nature où se confondaient dans une « merveilleuse harmonie le courage et la prudence, l'enthou« siasme et la réflexion, la raison pratique et la spéculation « savante, la force et la grâce, l'homme aimable et le grand « homme; » lui, à qui Plutarque prêtait la maxime suivante :

> Plusieurs méchans deviennent riches gens,
> Et plusieurs bons deviennent indigens;
> Mais toutefois, changer notre bonté
> Nous ne voudrions à leur méchanceté;
> Car la vertu est ferme et perdurable,
> Et la richesse incertaine et muable (2).

qu'aurait-il appris aux leçons de Gorgias?

Que dirai-je de Pisistrate? « La persuasion était assise sur « ses lèvres, » disait Cicéron dans Brutus. « Il avait, dit Plu-

---

(1) Cicéron attribue l'origine de l'éloquence aux fondateurs de villes et aux législateurs. (*Quintil.* l. III, c. 2.)

(2) *Plut.* d'Amyot.

« tarque, une figure imposante, une éloquence persuasive à « laquelle le son de sa voix prêtait de nouveaux charmes. »

Et de Thémistocle, âme des conseils de la Grèce? Il relevait les espérances; employant tour à tour la persuasion et l'adresse, la prudence et l'activité; entraînant tous les esprits, moins par la force de son éloquence, que par celle de son caractère; toujours entraîné lui-même par un génie que l'art n'avait pas cultivé, et que la nature avait destiné à gouverner les événements et les hommes. (Thucyd., c. 1; *Plut. in Them.*)

Le triomphe de son génie fut de décider un peuple d'artisans et de laboureurs à hasarder leurs richesses et leurs personnes sur des navires, à confier à la mer le sort et l'avenir de la patrie.

Insinuante, passionnée, irrésistible, l'éloquence de ce soldat inspiré n'était que « l'assaisonnement de la raison. » (*Plut. in Them.*)

Elle amena la victoire de Salamine, elle sauva la Grèce, c'est-à-dire l'esprit et les religions de l'Occident; elle fut l'écueil sur lequel se brisèrent l'insolence, l'ambition, l'indolence et le despotisme de l'Asie.

A côté de lui, n'entendez-vous pas son rival, Aristide, dont les avis l'emportèrent souvent dans les assemblées du peuple athénien, à force d'honnêteté, de probité et de grandeur; car, en dépit de certains Figaros de la parole, Machiavels avortés, les conseils honnêtes sont les seuls grands; et, parmi les hommes, celui-là est le plus habile qui est le plus ferme et le plus droit. La rectitude du cœur est la mère de la force de l'esprit.

Aristide-le-Juste, cela dit tout. Simple, rigide et doux, Lycurgue tempéré par Solon; il méritait qu'on lui appliquât, en plein théâtre, les vers d'Eschyle sur Amphiaraüs;

« Il ne veut point paraître brave, mais l'être; son âme est « un sol fécond où germent les prudents conseils. »

IV.

Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, dont les œuvres, pareilles à celle d'Homère, sont véritablement génératrices, créateurs de types immortels, sculpteurs de figures indélébiles, par les chœurs de leurs tragédies et de leurs comédies, introduisirent sur la scène, les délibérations de la place publique. Le chœur, en effet, c'est la foule qui suit l'action du drame, s'y intéresse, s'y plonge, applaudit, conseille, murmure, s'irrite, s'attendrit ou s'apaise, suivant que la légende tragique déroule sous ses yeux le juste ou l'injuste, le crime ou l'innocence, l'impunité ou le châtiment. Par le chœur, l'élément lyrique et oratoire fait irruption dans les œuvres tragiques, l'éloquence envahit le théâtre et s'y déploie avec une ampleur tribunitienne. Plaintive, miséricordieuse, indignée, elle résonne comme un écho de la conscience, en sorte que le chœur est à la fois un personnage collectif mêlé au drame, un hérault qui en annonce les péripéties, un magistrat d'honneur qui les observe et qui les juge. Le chœur proteste au nom de la justice contre la fatalité, au nom des hommes contre les Dieux. Quoi de plus navrant, de plus pénétrant que les plaintes de Prométhée et que les consolations du chœur des Océanides?

« O Prométhée, je déplore ton lamentable destin. Un ruisseau de larmes coule de mes yeux attendris, humide rosée qui mouille mon visage... Le seul Dieu que j'eusse vu jadis chargé des chaînes d'airain de la douleur pesante, c'était cet infatigable Titan, Atlas, dont le dos supporte un immense et écrasant fardeau, le pôle des cieux. La vague des mers tombe sur la vague et mugit; l'abîme pousse un gémissement, l'enfer ténébreux frémit dans les profondeurs de la terre; les sources des fleuves à l'onde sacrée exhalent un

« douloureux murmure : tout dans le monde pleure sur les « tourments d'Atlas. »

Ouvrez l'Orestie, ce temple du génie épique et sacerdotal d'Eschyle, monument grandiose où s'unissent la mesure attique et l'énormité pélasgique, voici l'adultère Clytemnestre, meurtrière de son époux ; elle se pavane, monstrueuse et superbe, dans son assassinat, et, s'adressant aux vieillards d'Argos :

« S'il était permis de verser des libations sur un cadavre, « c'est ici surtout qu'il serait juste de remercier les Dieux; « cet homme avait comblé d'exécrables horreurs la coupe des « Pélopides; et c'est lui-même qui l'a bue au retour... Mon « cœur ne tremble pas. Louange ou blâme, tout ce que tu « diras de moi m'est égal. Voilà Agamemnon, mon époux ; « et voilà la main qui l'a tué. L'ouvrage est d'une bonne ouvrière. J'ai dit. »

A cette femme qui s'enveloppe du meurtre comme d'un manteau royal, à cette fanfaronne du crime qui se considère comme l'épée des Dieux, le chœur répond, au nom de l'éternelle justice :

« Tu as renversé ton époux, tu l'as égorgé ; objet de la « haine des citoyens, tu vivras dans un éternel exil. Ton « cœur est plein d'audace ; l'orgueil éclate dans tes discours; « le carnage t'a enivrée ; la fureur trouble ton âme. Mais le « sang dont les gouttes souillent ton visage, ce sang doit être « vengé ! »

Cette éloquence haute et âpre, ces *mots* au *panache flottant*, comme les appelait Aristophane, ces gémissements des âmes convulsives, est-ce que Gorgias ou Corax les avaient appris à Eschyle ? L'âme du soldat de Marathon avait-elle été formée par la doctrine des rhéteurs ? Est-ce que le vol de cet aigle fut réglé par des apprivoiseurs de passereaux ? Pensez-vous que les professeurs de rhétorique, ces maîtres de maintien de la parole, eussent trouvé jamais, en leur arsenal de formules, les sanglots du chœur des suppliants, de Sophocle, les prières des Thébains conjurant Œdipe de les sauver de la peste, les supplications de Philoctète à Néoptolème et ses adieux aux forêts et aux rochers de Lemnos; les cris d'Hercule dévoré par la robe de Nessus; les mélodieuses larmes d'Iphigénie, et la sombre éloquence d'Oreste? Les parabases d'Aristophane qui explique, devant les Athéniens, l'intention de ses comédies, et révèle superbement leur tendance aristocratique, ces morceaux oratoires où l'esprit pétille à côté du bon sens qui sourit, et de l'imagination qui étincelle, sont-ils sortis tout vivants des traités de Protagoras? Un de ces émondeurs de l'art lui inspira-t-il les discours de Lysistrata? et le dialogue de l'assemblée des femmes, l'a-t-il emprunté aux recueils des pédagogues?

Lorsque Euripide, plus enclin cependant aux recherches vaines et aux subtilités, met sur les lèvres d'Hécube, dans les Troyennes, ces mots philosophiques où s'affirme, cinquante années d'avance, la doctrine de Platon :

« O Jupiter, invisible, impénétrable, puissance, nécessité
« de la nature, ou intelligence des hommes, par des voies se-
« crètes tu gouvernes toutes choses selon la justice. »

Cette confession de l'ordre et de la loi suprême, l'avait-il puisée aux archives des sophistes siciliens? Non, non, l'héroïsme qui parlait jadis par la voix d'Homère, s'exprimait encore par celle des quatre dramaturges, dont l'enfance fut nourrie au sein des mœurs de la liberté, bercée au souvenir des victoires de la patrie, et qui, à ses mamelles divines avait bu l'amour de la vérité et de la beauté. Car ce sont là, les sources intarrissables de toute poésie et de toute éloquence. Tels sont les maîtres que j'aspire à vous donner; je n'en connais pas d'autres; et s'il est un moyen de paraître grand par la parole, en conservant la bassesse de l'âme, ce n'est pas ici qu'il doit être enseigné.

V.

L'art oratoire n'existait pas seulement chez les poëtes. En germe chez Lycurgue et Dracon, il florissait chez Aristide et Thémistocle. Je pense, en outre, que les grands philosophes tels que Pythagore, Zaleucus, Thalès de Milet, Phérécyde de Scyros, Anaximandre le Milésien, unissaient à la sagesse de leurs doctrines la science du discours. Sobre, concise, leur éloquence se meut dans l'abstrait. Elle est le vêtement sévère de l'idéal. La parole descendit de ces hauteurs. Jadis philosophique, sacerdotale, elle devint humaine et politique. De plus en plus libre du joug des théories et des systèmes, elle prit part aux affaires.—Périclès fut essentiellement un orateur. J'en ai pour garant son gouvernement dictatorial de vingt années ; dictature de la raison, de la grâce, de la persuasion, de la splendeur littéraire, et pour tout dire, de la Parole. — Certes je n'ai de goût pour aucune dictature, mais au train dont vont les choses, je ne crois pas que celle-ci soit à craindre ; et si l'on me presse je ne ferai nulle difficulté de m'écrier : qu'on me ramène à Périclès !

Son habileté politique, son prestige oratoire sont confirmés par les trois discours rapportés par Thucydide. Songez, en outre, au portrait que traçait de Périclès l'austère exilé de Scapté-Hylé, historien grave et profond, écrivain supérieur aux passions étroites, sans faiblesse et sans illusions ; animé de cette bienveillance triste et mélancolique, fruit des révolutions et qui est comme la marque des vigoureux esprits.

« Périclès, disait-il, aussi éminent par son intelligence « que par la considération dont il était entouré, supérieur « évidemment aux séductions de la vénalité, contenait le « peuple par son ascendant et se laissait bien moins conduire « par lui qu'il ne le dirigeait lui-même. Cela tenait à ce que

« n'ayant pas acquis sa puissance par des moyens illicites il « ne flattait pas le peuple dans ses discours et savait au « besoin lui résister avec autorité et colère. Quand il voyait « les Athéniens s'abandonner hors de propos à une insolente « confiance, il les ébranlait, les modérait par sa parole ; s'il « s'apercevait qu'ils fussent abattus sans raison, il relevait « leur courage. »

J'ajoute qu'il ne promettait pas d'accorder un jour la liberté comme un don de sa grâce, mais qu'il la considérait comme l'apanage du genre humain.

La dignité, le respect de soi-même, l'autorité du discours, l'attitude fière et calme par où il imposait aux Athéniens, et les dominait (car rien ne réussit mieux que la gravité, près d'un peuple frivole et tumultueux), Périclès les avait appris à l'école du philosophe Anaxagore :

« Celui qui fréquenta plus avec lui, dit Plutarque, « et qui « lui donna cette gravité et cette dignité qu'il gardait en « tous ses faits et dicts, plus seigneuriale que ne comporte « la condition de ceux qui ont à haranguer devant un peuple « libre, et qui lui éleva les mœurs jusqu'à une certaine ma- « jesté qu'il avait en toutes ses façons de faire, fut Anaxa- « goras le Clazoménien, lequel par les hommes de ce siècle « là, était communément appelé le Nùs, c'est-à-dire l'enten- « dement, soit parce qu'ils avaient en singulière admiration « la vivacité et subtilité de son esprit à rechercher les causes « naturelles, soit parce qu'il fut le premier qui attribua la « disposition et le gouvernement de ce monde, non à la for- « tune, ni à la nécessité fatale, mais à une pure et simple « intelligence. » — « Périclès donc ayant ce personnage en « singulière admiration, par lequel il avait été à plein in- « struit en la connaissance des choses naturelles, mêmement « de celles qui se font en l'air et au ciel, en prit non-seule- « ment grandeur et hautesse de courage... mais apprit aussi « à chasser hors de soi et mettre sous ses pieds toute supers- « tition, crainte des signes célestes lesquelles apportent « grandes terreurs à ceux qui en ignorent les causes, et à

« ceux qui craignent les Dieux d'une frayeur éperdue, parce « qu'ils n'en ont aucune connaissance certaine (1). »

Platon fait dire à Socrate dans le Phèdre que « Périclès l'a « emporté sur tous les orateurs pour avoir été le disciple « d'Anaxagore et que le philosophe lui avait enseigné entre « autres sciences, quelle sorte de discours était propre à faire « impression sur chacune des parties de l'âme. »

Je ne sais si la dialectique spiritualiste d'Anaxagore se pliait à ce point aux délicates analyses du cœur et des passions humaines ; mais Périclès, en ses doctes entretiens avec le René Descartes du v^e siècle avant Jésus-Christ, puisa les solides connaissances indispensables à l'orateur ; s'accoutuma à charger sa parole de méditation, à regarder les événements et les hommes d'un œil éclairé par la lumière interne ; à supporter les coups de la fortune et ses faveurs, plus dangereuses que ses disgrâces, avec la sérénité d'un sage ; à aimer le peuple et à le respecter au point de ne le flatter jamais ; à contempler les lointains horizons et les lointaines perspectives, à y convier prudemment les hommes d'Athènes ; en un mot, Périclès, par la philosophie, apprit a élargir son âme, à la purifier, à la tenir dans une région saine, en sorte que, revêtu d'un pouvoir irrégulier et d'une autorité presque sans limites, il ne s'en servit que pour la grandeur nationale.

Sa naturelle majesté l'avait fait surnommer l'*Olympien.* Mais ceux qui lui succédèrent, « n'ayant entre eux aucune « supériorité bien marquée, et aspirant chacun de leur côté « au premier rang, commencèrent à flatter le peuple et sou- « mirent l'administration à ses caprices. » (Thuc.)

Ce furent les démagogues, et plus tard les tyrans, élèves des sophistes. — La philosophie maintint donc la liberté grecque ; la sophistique la perdit. Les éclipses du droit tiennent, en effet, à un vice du cœur ou de l'entendement des nations. Pour conserver la liberté ou la reconquérir, il faut être intelligent, honnête, courageux. Les dictatures imposées par la force ne durent que par la complicité de la bassesse. Tout ce qui élève les hommes les affranchit, et tout ce qui les affranchit les élève. Il y a connexité entre les mœurs et la loi. Partout où la raison vacille, la justice chancelle; et si vous éteignez le flambeau du libre examen, tout s'abîme et disparaît dans la nuit de la servitude. La plus folle des chimères c'est de penser qu'on fondera la liberté d'un peuple sur les ruines de sa conscience et de sa volonté.

---

(1) *Plut.* d'Amyot.

VI.

C'est pourquoi il importe de connaître ces artisans de décadence dont l'œuvre a été mêlée aux luttes de la politique et de la parole.

Gorgias de Leontium, Protagoras d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Elis, Trasymaque de Chalcédoine, Alcidame d'Elée, Antiphon qui écrivit le premier plaidoyer, Polycrate, Théodore de Byzance, un de ces hommes que Pluton appelle λογοδάδαλους, tous les sophistes enfin se vantaient de posséder la science universelle. C'est le leurre accoutumé, le piége tendu, l'appât offert aux niais par les charlatans. Philosophique, politique, médicale, religieuse, sociale, c'est l'énorme panacée promise aux appétits de la foule par les Fontanarose de tous les temps.

Le fonds de la Sophistique était un scepticisme absolu. Gorgias enseignait « qu'il n'y a rien de réel, que rien ne peut « être connu, et que les mots ne répondent pas à des objets « véritables. » C'est, mot pour mot, la doctrine de Marphurius dans *le Mariage forcé.*

Protagoras faisait de l'homme, selon son expression même, « Ανθρωπος ταντων μετρον, *la mesure de toutes choses.* » Il niait « toute distinction entre la vérité et l'erreur, et réduisait « la réalité à l'opinion présente du sujet pensant. Porte complaisante ouverte aux chimères, aux fantaisies, à l'illuminisme, et par où, plus tard, entrèrent à petit bruit, conduites par les bons pères, la direction d'intention et les opinions probables

Les sophistes sont en effet les ancêtres des casuistes. Athènes tout entière se laissait éblouir, caresser et corrompre par cette école du néant. Trop enclin déjà à jouer avec les idées et les mots, le peuple athénien menaçait de devenir un peuple d'écolâtres.

Pareille soif de disserter sur le Rien, se reproduisit au moyen-âge, comme une sorte de lèpre de l'esprit. C'est la plaie scholastique que M. Michelet a si bien nommée « *la création du Peuple des Sots.* »

Cette école du vent, cette science du creux furent fermées et comblées par Roger Bacon. Le grand et solide Anglais, élève d'Oxford et de Paris, ayant épuisé la théologie de son temps, sondé sa profondeur stérile, apprit l'hébreu, le grec, l'arabe, prépara, dès 1250, l'avènement de Rabelais et de Luther ; affirma, trois siècles d'avance, la Réforme, par cette héroïque parole : « *Il n'y a point de chrétien que celui qui sait lire l'Écriture,* » et la Renaissance, par cette fière déclaration des droits de la pensée humaine : « *L'observation et l'expérience nous donneront le monde.* » « *L'Esprit humain peut tout, en se servant de la Nature.* »

Le colossal *Opus majus*, cinq cents ans avant Condorcet, formulait hardiment la loi essentielle de la vie : le progrès éternel et incessant dans la nature et dans l'humanité. Roger Bacon prophétisait ces paroles de Lessing :

« Un jour viendra où la lumière qui nous éclaire aujourd'hui, ne sera plus que ténèbres et obscurité, à côté de la « lumière plus éclatante qui aura surgi. »

La sophistique de la Grèce, non moins dangereuse pour la raison que la scholastique du moyen-âge, fut démasquée, arrêtée, déshonorée, domptée par un héros, par un saint, je veux parler de Socrate.

« Le bon orateur, disait-il, celui qui se conduit selon les

« règles de l'art, visera toujours à ce but la justice, et dans « les discours qu'il adressera aux âmes et dans toutes ses « actions; son esprit sera sans cesse occupé de faire naître « la justice dans l'âme de ses concitoyens et d'en bannir « l'injustice; d'y faire germer la tempérance et d'en bannir « l'intempérance; d'y introduire enfin toutes les vertus et « d'en exclure tous les vices. »

Telle est la Loi.

« Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous « inspire des sentiments nobles et courageux, » disait La Bruyère, « ne cherchez pas une autre règle pour juger de « l'ouvrage; il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Si, après avoir entendu un homme, vous vous sentez meilleurs, plus fermes à la fois et plus indulgents; si la bonté, cette vertu des forts, pénètre votre âme, en même temps que le jour se fait en votre esprit; ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'orateur : cet homme est éloquent.

III.

DE LA PAROLE A ATHÈNES.

I.

Dans l'antiquité, trois villes gardèrent tour à tour le dépôt des arts, des lettres, de la philosophie et des sciences : Athènes, Alexandrie, Rome.

Ces trois métropoles de l'esprit ont laissé, dans la mémoire des hommes, un souvenir religieux, et tracé, dans l'air moral, un sillage de lumière.

Il se mêle cependant quelque réserve à notre admiration pour Rome et pour Alexandrie. La ville de Lucrèce, de Scipion Emilien, de Caton, de Marcus Tullius, de Virgile et de Juvénal, a été la ville de Néron, de Tibère et d'Elagabale. La pourpre des Empereurs dérobe le laurier virgilien à nos yeux attristés. Les sombres palais du mont Palatin, hantés par les ombres de Locuste et de Britannicus, cachent le frais Tibur où Horace méditait ses vers laborieux, *operosa carmina,* et Tusculum où Cicéron se reposait des luttes oratoires, et tâchait d'oublier les violences des partis.

Alexandrie n'enferma dans ses murs qu'une lignée de savants, de scholiastes, de chorizontes. Nul génie créateur. L'école alexandrine fut la sonore et brillante école du vide. Les livres amassés par les Ptolémées ne produisirent pas un homme ; tant il est vrai que rien ne peut suppléer l'œuvre du temps, et que les orateurs et les poëtes sont plus malaisés à évoquer du sol que les soldats. Le printemps des âmes, comme celui des fleurs, échappe aux dictatures.

Mais Athènes nous attire, nous séduit, et nous garde. Elle est la ville sainte, la Jérusalem des penseurs. Nul ne l'a visitée sans émotion. Le pied qui la touche, foule un sol sacré. Il semble qu'elle soit la terre nourricière de l'occident et de l'orient, la patrie du genre humain.

Lorsque M. de Chateaubriand raconte son entrée dans Athènes, une âme grecque et païenne s'éveille en lui. Il trouve des accents émus, pénétrants, qui ne seront pas surpassés par les pages écrites en présence du Calvaire. Sa foi d'artiste égale sa ferveur chrétienne. Avec le même respect, il s'agenouille devant le saint Sépulcre, et il contemple les Propylées.

« Enfin le grand jour de notre entrée à Athènes se leva.
« Le 23, à trois heures du matin, nous étions tous à cheval;
« nous commençâmes à défiler en silence par la voie sacrée.
« Je puis affirmer que l'initié le plus dévot à Cérès n'a jamais
« éprouvé un transport aussi vif que le mien. »

Et ailleurs, émerveillé de la lumière des cieux athéniens :
« J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le Soleil se lever entre les
« deux cimes du mont Hymette..... Les sculptures de Phidias,
« frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et
« semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des
« ombres du relief; au loin, la Mer et le Pirée étaient tout
« blancs de lumière; et la citadelle de Corinthe, renvoyant
« l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant,
« comme un rocher de pourpre et de feu. » *(Itinéraire de Paris à Jérusalem).* Plus tard, à l'époque de la guerre de Morée, un jeune homme, au front large, aux yeux vifs, perçants et doux, aux cheveux flottants, à l'attitude résolue; savant, soldat, poëte; songeur comme un philosophe, aventureux comme un Klephlte, vint s'asseoir, son fusil entre les jambes, sur les ruines d'Athènes. Deux choses le frappèrent alors : la solidité de ces ruines et la beauté qui s'est à jamais emparée

du ciel, des paysages, des horizons, et respire, vivante, sur les débris.

« En considérant qu'il reste ainsi pour chaque époque le té-
« moin le plus nécessaire, je me demande si certains monuments
« sont éternels, à l'égal des pensées qu'ils représentent. »

Et plus loin :

« A mesure que mes yeux plongeaient dans l'atmosphère
« embrasée, une idée de beauté toute semblable au génie
« athénien me venait de chaque point de l'horizon. Il me
« semblait que ce type de style commun à Platon, à Thucy-
« dide, à Sophocle, avait pris une figure immobile dans les
« coupes de ces montagnes, et que le génie de Phidias avait
« lui-même courbé et arrondi les cimes du Pentélique et du
« Pœcile. » (Ed. Quinet.)

Je voudrais reconstruire, par la pensée, quelques-uns des quartiers et des monuments athéniens; faire revivre, sous vos yeux, en même temps que les mœurs et l'esprit du Peuple, le Pnyx retentissant du bruit de la tribune aux harangues, et les portiques où parlent les philosophes à une jeunesse curieuse, avide de connaître la cause des choses. Je voudrais vous conduire du Pirée, où nous abordons, au temple de Jupiter Panhellénien, au temple de Thésée, à celui de Minerve, aux platanes qui ombragèrent les entretiens d'Aristote; au théâtre de Bacchus où se déroulèrent les grands drames d'Eschyle, les tragédies harmonieuses de Sophocle, et où secouent leurs grelots les comédies d'Aristophane.

Parcourons rapidement ces portiques qui se présentent le long des rues et de la Bibliothèque d'Athènes, et sous lesquels les passants s'abritent de la pluie et du soleil. Les philosophes et les gens oisifs y passent une partie de la journée. Alcibiade y promène son chien; Agathon y étale sa nonchalante beauté; Socrate y fuit sa femme. Le portique royal où siége le second des archontes, nommé l'archonte-roi, est orné de statues en terre cuite représentant Thésée qui précipite Sciron dans la mer, et l'Aurore qui enlève Céphale. A la porte, un Pindare de bronze, le front ceint d'un diadème, assis, grave et serein, tient dans sa main la lyre, et, sur ses genoux le livre des odes triomphales. Salut à toi, poëte de la conscience! dispensateur équitable de la gloire ! grand lyrique de la vérité ! confident de la Némésis divine !

Près du portique royal, voici le portique de Jupiter libérateur où le peintre Euphranor a prodigué les trésors de son pinceau. Plus loin, je vois blanchir le faîte du temple de Castor et Pollux. Je traverse la rue des Trépieds; je touche à l'Odéum, commencé par Périclès, achevé par Lycurgue, fils de Lycophron ; et, levant les yeux, j'aperçois, sur un sommet baigné de lumière, sur un rocher de huit cents pieds de long sur quatre cents de large, la citadelle, les Propylées de marbre construits sous Périclès, le temple de la Victoire; derrière les Propylées, le Pandroseum et le temple de Neptune Erechtée et de Minerve-Polias ; enfin, sur la cime de l'Acropolis, le temple de Minerve protectrice d'Athènes, Pallas-Athénè. Ainsi, le front dans l'azur, la sagesse préside aux destinées de ce peuple.

L'intérieur de l'Acropolis est rempli de statues. Là, dans une fraternité héroïque, les images de Phormion, d'Iphicrate, de Thésée, de Thémistocle, se mêlent aux images des Dieux. Phidias, Scopas, Alcamène ont immortalisé les grands hommes. En sorte que je comprends l'étonnement du Scythe Anacharsis : « Ces sortes d'apothéoses me frappèrent vive-
« ment à mon arrivée dans la Grèce. Je croyais voir, en
« chaque ville, deux espèces de citoyens; ceux que la mort
« destinait à l'oubli, et ceux à qui les arts donnaient une
« existence éternelle. Je regardais les uns comme les enfants
« des hommes, les autres comme les enfants de la gloire.
« Dans la suite, à force de voir des statues, j'ai confondu
« ces deux peuples. » (Barthélemy.)

Là, en effet, gît le fond de l'âme athénienne. Ce peuple artiste s'est divinisé soi-même, donnant à Mars et à Hébé les traits des héros de l'Attique et des vierges d'Argos et de Corinthe. Au lieu d'ensevelir ses Dieux dans l'ombre redoutable des mystères de l'Inde et de l'Égypte, il les a plantés, fièrement, debout, sur les places publiques, au sein de temples bâtis sur des sommets inondés de clarté, sur des rochers et des promontoires. Les temples de Diane, de Vénus, de Minerve Chalciœcos, le Theseum et le Parthénon attestent l'esprit démocratique des religions grecques.

Je ne parle point ici de la religion primitive de la Grèce, qui n'était autre chose que la divinisation des forces de la nature, sous les noms de Zeus, de Démèter, d'Hermès, Cora, Poseïdon, Ephestos, Aphrodite, Dyonisios; Zeus, Dieu de la lumière; Démèter, déesse de la terre; Hermès, qui rapporte du sein de Démèter des trésors de fertilité; Cora, divinité de la nature printanière et hivernale; Poseïdon, Dieu des eaux; Ephestos, Dieu du feu céleste et terrestre; Aphrodite, mère des amours ardentes et fécondes; Dyonisios, Dieu de la nature florissante, mourante, rajeunie, éternelle. Ces premiers Dieux, issus du Naturalisme, émanations du Panthéisme oriental, se transforment dans Homère, Hésiode et Phidias. Les poëtes et le sculpteur ont créé, taillé, ciselé de nouveaux Dieux. Échappés aux étreintes de la Nature, ils se personnifient, s'incarnent dans l'Humanité. Ils étaient auparavant des abstractions; ils sont des êtres. Leur visage voilé par les nuées, caché sous les brumes invisibles, s'éclaire du même rayon que la face de l'homme. Alors changent en même temps le culte et le temple grecs. Vainement chercherez-vous l'architecture de l'Égypte et de l'Orient, les longues avenues de sphinxs au front de bélier, accroupis, placés face à face, les péristyles qui succèdent aux péristyles, les enceintes continues où sont marqués les progrès de l'initiation, le sanctuaire gardé par des statues colossales, vaguement et sinistrement éclairé par quelques rares ouvertures, où le jour se glisse à peine. Au contraire, suivant l'expression hardie et pittoresque de M. E. Quinet, « Le dogme est désormais au grand jour. » Le temple grec est celui d'un peuple qui étale ses Dieux sur la place publique pour les contempler à toute heure, les interroger librement, les juger, au nom de sa conscience, et, s'il le faut, les détruire; car une religion doit disparaître de qui le sein n'est plus assez ample pour contenir les aspirations du genre humain. — Dis-moi quel est ton Dieu, je te dirai quelle est ta loi. Les dogmes sont les moules des institutions (1). Et si ce Peuple converse ainsi librement avec les immortels; si sa religion n'est autre chose qu'un permanent échange d'activité entre le Ciel et la terre; s'il est cousin des Dieux; comment se courberait-il sous un maître? Égal aux souverains du monde, aux esprits régulateurs de l'univers, l'homme d'Athènes vivra dans une société d'égaux. La liberté et les orages du sénat Olympien auront pour écho l'indépendance et les tempêtes de la place publique.

III.

La place publique, en effet, est l'asile de l'indépendance, le véritable sanctuaire de la nationalité, le saint des saints.

Deux portiques y conduisent. L'un est celui d'Hermès; l'autre est le Pæcile où enseignera Zénon le Cypriote. A la porte du Pæcile, voici la statue de Solon, père de la Constitution d'Athènes. Les murs intérieurs, chargés de boucliers enlevés aux Lacédémoniens, sont enrichis des ouvrages de Polygnote, de Micon, de Panseus. La place, vaste, sonore, profonde, est ornée d'édifices destinés au culte des Dieux ou au service de l'État. Au milieu de dix statues qui donnèrent leur nom aux tribus d'Athènes, le premier archonte tient son tribunal. C'est le bruyant quartier du Pnyx confinant à l'opulent quartier du Céramique. Là s'assemblait le Peuple, là s'agitaient les questions principales, là se décidaient la paix et la guerre. L'air y vibre encore.

« Le Pnyx est une esplanade pratiquée sur une roche es-

---

(1) Et c'est pourquoi je ne serai pas rassuré, même par les plus belles conquêtes politiques et civiles, tant que durera l'alliance du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. La Grèce, pour asseoir sa liberté, échappait aux religions de l'Asie. Il nous faut rompre avec Rome.

« carpée, au revers du Lycabettus. Un mur, composé de « pierres énormes, soutient cette esplanade du côté du nord; « au midi s'élève une tribune creusée dans le roc même, et « l'on y monte par quatre degrés également taillés dans la « pierre. » (Chateaub., *Itin.*)

Tribune auguste où montèrent Périclès et Démosthènes! Tribune périlleuse où parlèrent Aristide et Thémistocle, deux exilés! Tribune misérable où parurent les lâches qui vendaient leur patrie aux Macédoniens ou aux Romains! Elle fut tour à tour le trépied des grands hommes ou le tréteau des charlatans. Les premiers s'y transfigurèrent et les autres s'y avilirent. N'est-ce point l'histoire de la Parole humaine suivant, en son flux et reflux, la marée des idées, des passions et des intérêts?

« Il y a, » disaient les députés de Corinthe aux Spartiates, « un peuple qui ne respire que nouveautés; prompt à conce- « voir, prompt à exécuter, son audace passe sa force. Dans « les périls où souvent il se jette sans réflexion, il ne perd « jamais l'espérance; naturellement inquiet, il cherche à « s'agrandir au dehors; vainqueur il s'avance et suit sa vic- « toire; vaincu il n'est pas découragé. Pour les Athéniens, la « vie n'est pas une propriété qui leur appartienne, tant ils la « sacrifient aisément à leur pays! Ils croient qu'on les a privés « d'un bien légitime toutes les fois qu'ils n'obtiennent pas « l'objet de leurs désirs. Ils remplacent un dessein trompé « par une nouvelle espérance; leurs projets à peine conçus « sont déjà exécutés. Sans cesse occupés de l'avenir, le pré- « sent leur échappe : peuple qui ne connaît point le repos et « ne peut le souffrir chez les autres. » (Thucydide, liv. I.)

Ses institutions étaient souples, flexibles, mobiles comme lui-même. Moins sévère que Dracon, moins âpre que Lycurgue, Solon avait ajusté ses lois au tempérament du Peuple qui les devait recevoir et pratiquer.

« Je ne leur ai pas donné les meilleures, » disait-il avec un sens politique remarquable, « mais celles qu'ils pouvaient supporter. »

— Vous n'attendez pas de moi un traité de la législation de Solon, de ce doux réformateur, parfois complaisant, dont l'Athénien Camille Desmoulins, né en Picardie, écrivait dans le n° 7 du *Vieux Cordelier :*

« A Athènes, Solon fut proclamé par l'oracle le premier « des Sages, quoiqu'il ne fît aucune difficulté de confesser « son penchant pour le vin, les femmes et la musique. »

— Je n'en veux retenir que ce qui touche à mon sujet, c'est à dire les règlements des assemblées populaires. Pendant les trente-cinq ou trente-six jours que la classe des prytanes était en exercice, le peuple s'assemblait quatre fois : *le 11, le 20, le 30 et le 33* de la prytanie, et c'était là les assemblées ordinaires. Chacune d'elles traitant d'un objet spécial et déterminé, tel que confiscation de biens, nomination ou destitution de magistrats, compte-rendu de héraults ou d'ambassadeurs, l'imprévu en était absent, et les Athéniens ne s'y rendirent que par violence jusqu'au jour où chaque citoyen reçut un droit de présence de trois oboles :

« Allons à l'assemblée, citoyens, » chante le chœur dans l'*assemblée des femmes* d'Aristophane; « en avant! en avant! « le thesmotète a déclaré que ceux qui arriveraient dès le « point du jour, couverts de poussière, l'œil hagard, sans « avoir pris le temps de rien manger que de la saumure à « l'ail, recevraient seuls le tribole. »

Outre ces assemblées, il s'en tenait d'extraordinaires lorsque l'État état menacé d'un prochain danger. Alors, si les circonstances le permettaient, on y convoquait tous les habitants de l'Attique. L'assemblée commençait de très-grand matin; elle était présidée par les chefs du sénat; les principaux officiers militaires y avaient une place réservée; parfois même on voyait l'archonte les prier de monter sur l'estrade, comme au jour où Cimon et les généraux, ses compagnons d'armes, décernèrent à Sophocle la couronne du concours dramatique. La garde de la ville, composée de Scythes, maintenait l'ordre. Dirai-je l'enceinte purifiée par le sang des victimes, le héraut qui se lève et récite une formule de vœux, les imprécations contre l'orateur qui aurait reçu des présents pour tromper le Peuple, l'impatience, le tumulte, les railleries, les interruptions?

« O Athènes! Athènes! » s'écrie Dicéopolis dans les Acharniens; « moi je ne manque pas de venir ici avant tous les « autres, et là me voyant seul, je geins, je bâille, je m'étire, « je ne sais que faire, je dessine sur la poussière, je m'épile, « je réfléchis, je songe à mes champs, je fais des vœux pour « la paix. Je maudis la ville, et je regrette mon cher bourg « qui ne me disait jamais : « Achète du charbon, du vinaigre, « de l'huile. » Là on ne connaissait pas le mot qui me scie « en quatre : *acheter!* j'y récoltais tout gratis. Aussi suis-je « venu à l'assemblée bien préparé à huer, à interrompre, à « injurier les orateurs s'ils parlent d'autres choses que de la « paix. »

IV.

Ajoutez à cet instinct de tumulte, à ce besoin d'agitation et de bruit, à cette frivolité, à cette inconstance, le sentiment le plus vif et le plus délicat des charmes du langage. Songez que ces dix mille citoyens d'Athènes, si impressionnables, si faciles à séduire, si prompts dans leurs résolutions, non moins rapides et imprévus dans leurs retours soudains, étaient dix mille puristes. Imaginez les flots grondants d'une multitude inquiète, jalouse, impatiente, blasée, accoutumée aux merveilles du discours, curieuse de nouveauté, avide de scandale, souvent docile aux méchants conseils, aux bons rebelle, ouvrant à Cléon une oreille complaisante fermée pour Nicias; et mesurez par là le génie des orateurs qui parvenaient à la dompter. — Par combien de travaux, de veilles, de méditations ils se préparaient à aborder cette tribune redoutable, Cicéron nous le révèle dans sa prodigieuse énumération des qualités de l'orateur. C'était un long noviciat. Ils commençaient d'ordinaire à s'essayer dans les tribunaux, et quand ils s'y étaient distingués par le talent de la parole et la connaissance des affaires, ils prenaient part aux débats publics.

« Leur profession, » écrit Eschine dans une de ses lettres, « leur profession, à laquelle ils se dévouent dans un âge très-« peu avancé, exige, avec le sacrifice de leur liberté, des « lumières profondes et des talents sublimes. »

« C'est peu, » dit Aristote, « de connaître en détail l'his-« toire, les lois, les besoins et les forces de la république, « ainsi que des puissances voisines ou éloignées; c'est peu « de suivre de l'œil ces efforts rapides ou lents que les États « font sans cesse les uns contre les autres, et ces mouve-« ments presque imperceptibles qui les détruisent intérieu-« rement, de prévenir la jalousie des nations faibles et alliées, « de déconcerter les mesures des nations puissantes et enne-« mies, de démêler enfin les vrais intérêts de la patrie à « travers une foule de combinaisons et de rapports; il faut « encore faire valoir en public les grandes vérités dont on « s'est pénétré dans le particulier; n'être ému ni des menaces « ni des applaudissements du Peuple; affronter la haine des « riches en les soumettant à de fortes impositions, celle de « la multitude en l'arrachant à son plaisir ou à son repos, « celle des autres orateurs en dévoilant leurs intrigues; payer « de sa disgrâce les projets qui n'ont pas réussi, et quelque-« fois même ceux que le succès a justifiés; paraître plein de « confiance lorsqu'un danger imminent répand la terreur de « tous côtés, et par des lumières subites relever les espé-« rances abattues; courir chez les peuples voisins; former « des ligues puissantes; allumer avec l'enthousiasme de la « liberté la soif ardente des combats; et après avoir rempli « les devoirs d'homme d'État, d'orateur et d'ambassadeur, « aller sur le champ de bataille, sceller de son sang les avis « qu'on a donnés au peuple du haut de la tribune. »

Il ne suffisait donc pas de défendre son opinion par la parole, il fallait la défendre par l'épée. — Ce double caractère d'orateur et de soldat, de tribun du Peuple et de tribun militaire, qui faisait dire à un conventionnel : « Nous avions l'éloquence et les baïonnettes au bout, » constitue l'originalité de l'éloquence antique. C'est pourquoi la parole athénienne est encore vivante; la volonté y palpite et y respire; j'y reconnais le caractère auguste de la responsabilité, c'est-à-dire de la virilité. — Je ne parle ici que des orateurs dignes de ce nom, laissant dans l'ombre d'un dédaigneux oubli les artisans et les artistes de périodes cadencées, habiles à flatter la multitude, incapables de défendre la Patrie. Mais la plupart des hommes d'Etat éloquents furent d'habiles et vaillants capitaines. Thémistocle, Aristide, Périclès, Alcibiade, Cimon brillaient par la parole et par le glaive. A Rome, les Scipion, les Paul Émile, les Jules César continuèrent cette tradition; Cicéron lui-même commanda une armée et fut salué du titre d'imperator. De nos jours, Lacoste, Saint-Just, Baudot, Merlin de Thionville, Prieur, Soubrany portèrent dans les camps la flamme de la tribune. — Un danger immense pouvait sortir de ce double rôle de général et d'orateur; c'est que le même homme, revêtu de la majesté de la toge et de l'éclat des armes, ne dominât par la persuasion en même temps que par la force. On le vit, sous Périclès, dans Athènes, et, sous Jules César, dans Rome. Gardons-nous donc de regretter ce passé disparu. Les conditions des gouvernements modernes diffèrent essentiellement de celles des républiques antiques. Armes de conquête et d'esclavage, cités composées de vingt mille citoyens libres et de quatre cent mille asservis, elles subissaient, parfois sans murmurer, une double dictature qui satisfît à leurs instincts de proie et de bataille, et les préservât des périls intérieurs. Avons-nous encore le droit de leur reprocher cette abdication de la de la liberté?...

Athènes d'ailleurs prévoyait, redoutait l'empire que des hommes si habiles et si braves prendraient sur les esprits. Elle édicta de sages lois pour le modérer, le tourner vers le bien public. Elle voulut qu'on ne fît usage de leurs talents qu'après s'être assuré de leur conduite. On voit par le discours d'Eschine contre Timarque jusqu'où était portée cette sévérité tutélaire.

« Elles éloignent de la tribune celui qui aurait frappé les « auteurs de ses jours ou qui leur refuserait les moyens de « subsister; parce qu'en effet on ne connaît guère l'amour « de la patrie quand on ne connaît pas les sentiments de la « nature. Elles en éloignent celui qui dissipe l'héritage de « ses pères, parce qu'il dissiperait avec plus de facilité les « trésors de l'État; celui qui n'aurait pas d'enfants légitimes, « ou qui ne posséderait pas de bien dans l'Attique, parce que « sans ces liens, il n'aurait pour la république qu'un intérêt « général, toujours suspect quand il n'est pas joint à l'intérêt « particulier; celui qui refuserait de prendre les armes à la « voix du général, qui abandonnerait son bouclier dans la « mêlée, qui se livrerait à des plaisirs honteux, parce que, « la lâcheté et la corruption, presque toujours inséparables, « ouvriraient son âme à toutes les espèces de trahisons, et « que d'ailleurs tout homme qui ne peut ni défendre la pa- « trie par sa valeur, ni l'édifier par ses exemples, est indigne « de l'éclairer par ses lumières. »

Il semble qu'on entende l'intrépide et inflexible Saint-Just formuler en sentences âpres et brèves les devoirs de représentant du peuple. Trempé dans l'antiquité grecque et romaine, cet implacable membre du comité de salut public, le Saint-Just de l'armée du Rhin, considérant que la vertu est le ressort même du gouvernement républicain :

« La République n'est point un Sénat, » disait-il dans son rapport du 8 ventôse an II, » (26 février 94) « elle est la « vertu. » — « Bronzez la liberté. » — « Le bonheur que « nous vous offrons n'est pas celui des peuples corrompus. « Ceux-là se sont trompés qui attendaient de la Révolution « le privilége d'être aussi méchants que la noblesse et les ri- « ches de la monarchie. »

IV.

Mais les lois vainement se proposent d'asseoir la modération, la probité, la justice. Vainement, sur le bronze, le marbre on la pierre, vous inscrivez ces vertus. La perspective même de l'échafaud ou de l'ostracisme ne suffit pas à les faire respecter. Toujours jurées, toujours trahies, c'est dans la conscience qu'il les faut graver. Comment? par l'instruction gratuite et obligatoire de la commune et de l'État; par l'enseignement laïque, libre et vivant! Car c'est l'esprit qui mène le monde, et c'est l'enfant qui décide du citoyen. — Quelle que fut, en effet, la juste inquiétude du législateur athénien, et sa sollicitude jalouse pour la dignité de la Tribune, la Parole roula dans le même torrent que le reste.— Au commencement, alors que les mœurs se souvenaient encore de l'intrépidité des Thermopyles, de la fougue de Marathon; au temps héroïque et humain où Eschyle tenait l'épée de la même main qui devait écrire Promethée et l'Orestie, ceux qui parlaient en public n'accompagnaient leurs discours que d'une action noble, tranquille et sans art.

« Et l'on se souvient, » dit Eschine, « que Thémistocle,
« Aristide et Périclès, presque immobiles sur la tribune, et
« les mains dans leurs manteaux, imposaient autant par la gra-
« vité de leur maintien que par la force de leur éloquence. »

« Loin de suivre ces modèles, » observe Plutarque dans la vie de Nicias, « la plupart des orateurs ne laissent voir dans
« leurs traits, dans leurs cris, dans leurs gestes et dans leurs
« vêtements que l'assemblage effrayant de l'indécence et de
« la fureur. »

Alors le chœur des chevaliers dans Aristophane peut à bon droit invectiver Cléon :

« O coquin, impudent, braillard, tout est rempli de ton
« audace, l'Attique entière, les finances, les décrets, les tri-

« bunaux. Tu as bouleversé notre ville comme un torrent
« furieux; tes vociférations ont assourdi Athènes, et posté
« sur une roche élevée, tu guettes l'arrivée des tributs, comme
« un pêcheur guette le thon. » — « O fripon qui fais ar-
« gent de tout, qui voltiges de concussion en concussion,
« puisses-tu rendre gorge aussi vite que tu t'es gavé ! » —
« Voler, se parjurer, se faire receleur, trois conditions pour
« arriver haut. »

Combien différaient des démagogues flagellés par Aristophane les orateurs graves et simples dont parle Thucydide !

L'éloquence athénienne a parcouru trois âges principaux dont Périclès, Démosthènes et Cléon sont les types. Rien ne diffère plus que le caractère de leurs discours. Chez Périclès la gravité, chez Démosthènes la passion, chez Cléon la violence.

M. E. Quinet a pénétré les causes de ce changement des mœurs oratoires d'Athènes qu'il associe aux transformations de l'histoire et aux périodes critiques du tempérament populaire.

Aux diverses causes historiques et physiologiques développées par ce rare et puissant esprit, dans son *Génie des religions*, il convient d'ajouter que la simplicité grave des premiers orateurs tenait, sans doute, à la naïveté de l'auditoire, à la sincérité des convictions, à la spontanéité de l'émotion. Le peuple n'avait pas encore assisté au spectacle énervant des trahisons et des palinodies. Il ne lui venait pas à la pensée que ses orateurs cherchassent à le séduire, à l'éblouir, à le corrompre. N'ayant point été dupe, il n'était pas méfiant. Il croyait aux harangues des hommes d'État comme à la parole de gens d'honneur. Plus tard, lorsque les mœurs publiques se dégradèrent, il se tint en garde contre l'habileté des tribuns, il ne se laissa plus aussi facilement entraîner ; il voulut, avant de se décider, connaître « ces pensées de derrière la tête » dont parle Pascal. En outre, son goût littéraire alla s'épurant, se raffinant, en même temps que son patriotisme diminuait. Il souhaita d'être charmé. Difficile désormais à émouvoir, blasé, sceptique, désintéressé de la chose publique, dédaigneux des principes, il ne branla que sous le coup des débats violents et scandaleux où la figure attristée de la patrie disparaissait dans les compétitions personnelles. De là ces morceaux oratoires, déclamatoires et fastueux, de Démosthènes et d'Eschine; le Ciel, la Terre, les Dieux pris à témoin; ces invectives, cette éloquence accusatrice, âpre, stridente; ces dénonciations emportées, ce débordement de soupçons, de fiel et d'injures, succédant à la sérénité des anciens jours (1).

Périclès lui-même hâta cette décadence, car il apprit au peuple, comment on parle la langue de la liberté en conspirant la dictature.

V.

En quoi diffère l'éloquence antique de l'éloquence de nos jours; il serait, à coup sûr, utile de le rechercher, car le passé ressuscité sert de guide au présent et d'éclaireur à l'avenir.

Une chose me frappe, parmi beaucoup d'autres : l'éloquence des beaux temps de la Grèce est le combat d'une âme avec les événements de l'histoire, et avec les passions humaines. Elle se propose de dominer les uns et de diriger les autres. L'orateur est un conducteur de peuples, un pasteur d'hommes, le confident et le révélateur des lois primordiales.

Aujourd'hui, vaincus et dépravés par le spectacle tragique de révolutions serviles que nous adorons comme autant de décrets de la puissance invisible; enchaînés à un fatalisme sans conscience et sans frein; désarmés, par nos propres mains, des vertus viriles et résistantes; préparés d'avance à tout subir; incapables de rien empêcher; submergés par la marée montante du succès; indignes de nos pères, nous n'osons plus entrer en lutte avec la destinée.

---

(1) Appliquez ce principe à la Révolution française; comparez les orateurs de 89 à ceux de 93. Chez les premiers éclate le verbe des Fédérations; chez les autres le tocsin de la guerre civile.

L'orateur aspire à être le verbe de son temps, quel qu'il soit, l'écho de la foule, le complaisant et le complice de l'histoire.

Les habiles décorent cela du nom de sagesse politique et de tactique parlementaire.

Je dis que c'est l'abdication de la parole.

Est-ce qu'il n'y a plus de grandes questions dans le monde? En sommes-nous descendus à ce point, que les débats de la tribune n'étant désormais qu'un assaut aux dignités, aux richesses, aux honneurs, au crédit, à la faveur du Peuple ou du Prince, l'âme soit pour jamais extirpée du discours? Répéterons-nous la maxime de M. de Montalembert : « Il n'y a de légitime que ce qui est possible? » Et le droit est-il l'éternel exilé? Dirons-nous, comme M. Guizot, à une bourgeoisie cupide et avare : « Enrichissez-vous? » Dirons-nous au Peuple : « Le devoir est un mot, le sacrifice une duperie, l'héroïsme une chimère? » Et lui ravirons-nous l'espérance?

Je me défie de ces hommes qui se vantent de leur néant et se glorifient de leur poussière.

Est-ce que ces entretiens où s'épanche mon âme, où, depuis dix années, elle communie avec la vôtre, sont pour vous un spectacle, un jeu de la Parole? Venez-vous, comme les Athéniens au temps de Prodicus et de Gorgias, apprendre ici l'art de parer les sophismes des couleurs de la vérité, et de couvrir d'un lambeau de pourpre le cadavre de la morale et le spectre du Droit? Suis-je le courtisan de vos passions, de vos intérêts, de vos partis? Vous ne me faites pas cette injure. Je ne suis pas non plus votre maître. Il est en vous. C'est là qu'il faut regarder. Mes paroles passeront; mais votre conscience restera; et je n'aurai rien fait, si elle ne garde l'amour des grands principes, la religion de l'idéal, de la patrie et de l'Humanité.

IV.

ÉCOLE SOCRATIQUE.

I.

Un an, environ, après la bataille de Pharsale, Cicéron, amnistié par César, rentra dans Rome. Il revoyait cette patrie sauvée autrefois par son éloquence. Il l'avait défendue contre Catilina; il la devait défendre, avant de mourir, contre Clodius et contre Antoine; mais il la revoyait esclave; l'autorité de la parole se taisait devant la force des armes. Parmi ce silence de la tribune et du barreau, en proie à la tristesse qui fut le partage des conventionnels exilés, et que les hommes d'état, les orateurs et les écrivains des partis vaincus éprouvent de nos jours, tristesse vénérable, car elle pleure sur la tombe du droit et des libertés publiques, Cicéron se consola par la composition d'ouvrages sur l'Art oratoire et la philosophie. « Puisque la patrie repousse mes « services, ou qu'elle ne peut plus les employer, disait-il, « qui pourrait me blâmer de me faire une autre vie? » (Ép. à Varron).

Le dialogue sur les orateurs illustres, Brutus, *De claris Oratoribus*, est un fruit de ces loisirs. Écrit sous les ombrages et au bord des eaux de Tusculum, le Brutus est l'histoire la plus complète que l'antiquité nous ait laissée de la littérature romaine. L'auteur y raconte les commencements et les progrès de l'art oratoire, les noms et la vie des orateurs qui se sont distingués. Il marque leurs défauts et leurs perfections; il définit tous les genres d'éloquence; et révèle, comme en se jouant, les mystères de ce grand art. Il semble avoir voulu joindre l'exemple au précepte, car nul livre ne parcourut avec plus d'abondance, de souplesse et de grâce tous les tons de l'éloquence, depuis la simplicité la plus familière, jusqu'à la plus souveraine majesté. Au chapitre huitième, esquissant les transformations de l'art oratoire en Grèce, il écrivait :

« Quand je porte mes regards sur ce pays, Atticus, votre
« chère Athènes se présente d'abord et brille à mes yeux.
« C'est là que s'est élevé le premier orateur; c'est là que le
« premier discours conservé par l'écriture a été transmis à
« la postérité. Avant Périclès, dont on cite quelques écrits,
« et Thucydide qui, comme lui, vivait dans un temps où
« Athènes était bien loin de son berceau, on ne trouve rien
« qui soit embelli des ornements de l'éloquence. On croit
néanmoins que longtemps auparavant, Pisistrate, Solon,
« un peu plus ancien que Pisistrate, et Clisthènes avaient
« pour leur siècle un grand talent oratoire. Quelques années
« plus tard, comme on peut le voir par l'histoire d'Athènes,
« parut Thémistocle, aussi grand orateur qu'habile politique...
« Après lui Périclès, Cléon, Alcibiade, Critias, Théramène.
« Leur style était noble, sententieux, plein dans sa préci-
« sion, et par sa précision même un peu obscur. Dès que l'on
« comprit tout l'effet d'un discours composé avec soin, et qui
« fut en quelque sorte un ouvrage régulier, alors s'élevèrent
« tout à coup une foule de professeurs dans l'art de parler.
« Gorgias le Léontin, Trasymaque de Chalcédoine, Protagoras
« d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Élis, acquirent une
« grande réputation. Beaucoup d'autres, à la même époque,
« se vantaient, avec une présomptueuse arrogance, d'ensei-
« gner comment la cause la plus faible (c'est ainsi qu'ils
« s'exprimaient) pouvait, à l'aide de la Parole, devenir la
« plus forte. Socrate se prononça contre eux et réfuta leurs

« systèmes avec une dialectique fine et ingénieuse; ses « doctes entretiens formèrent une foule de savants hommes, « et c'est alors que fut trouvée la philosophie, non celle qui « explique les secrets de la nature (elle est plus ancienne), « mais celle qui traite du bien et du mal, et qui donne des « principes de morale et de conduite. Comme cette science « n'entre point dans le plan que nous nous sommes tracé, « renvoyons les philosophes à un autre temps, et revenons « aux orateurs. »

J'imiterai l'exemple de Cicéron, regrettant seulement que nos entretiens n'aient pas lieu sous le platane qui prêta son ombre à ceux de Crassus, d'Atticus et d'Antoine.

Il y avait donc à Athènes trois éducations bien distinctes, et non pas deux seulement comme l'a supposé M. Villemain: 1° l'éducation de l'État destinée surtout à former des citoyens; 2° l'éducation des philosophes aspirant à former des sages; 3° l'éducation des sophistes se vantant de produire des orateurs. Je pense que la première fut trop rigide, et, qu'au profit de la collectivité nationale, elle risquait d'étouffer l'initiative individuelle. Je pense que ce dur et austère enseignement des anciennes républiques immolait la liberté aux pieds de la patrie, et que s'il est vrai qu'il ait enfanté les héros de Marathon, des Thermopyles et de Platée, il ne l'est pas moins qu'il tendait à détruire toute personnalité et tout *ingegno*. Mais je préfère, je l'avoue, ce communisme de l'esprit et cette discipline des mœurs, aux complaisances contradictoires des sophistes, à leur savante gymnastique sur le Rien, à leur promiscuité du juste et de l'injuste.

L'éducation exclusive de l'état portait atteinte à la liberté; celle des sophistes submergeait la conscience. Les philosophes ont été les modérateurs de l'une et les redresseurs de l'autre.

Ils allièrent le culte de la science, la soif de connaître, à l'amour du progrès, et par là, ils formèrent non-seulement des savants, des médecins, des avocats, des magistrats, des écrivains, des professeurs; mais des citoyens et des sages, c'est-à-dire des hommes.

II.

Aristophane, qu'il ne faut se lasser de consulter lorsqu'il s'agit des travers de son temps, introduit, dans sa comédie des *Nuées*, deux personnages fantastiques : le juste et l'injuste, qui se disputent, entre eux, l'honneur de donner des leçons à Phidippide, fils de Strepsiade. Le juste vante l'ancienne éducation et les anciennes mœurs; l'injuste fait le panégyrique des mœurs du jour et des nouvelles doctrines. Le juste vante la justice, la modération, la tempérance. L'injuste enseigne à jouir de la vie. Surtout il se pique d'apprendre l'art d'en imposer aux hommes : « Les philosophes, » dit-il « me nomment l'injuste parce que, le premier, j'ai imaginé les moyens de contredire la justice et les lois; mais « c'est chose qui vaut des sommes d'or de prendre en main « la cause la plus faible et puis de la gagner. »

Il est impossible de mieux résumer la doctrine des sophistes.

Le crime d'Aristophane fut de la confondre volontairement avec celle de Socrate. Aveuglé par son intolérance, par sa haine aristocratique de toute nouveauté, il confondit dans la même satire, enveloppa dans le même ostracisme, les sophistes et leur adversaire. A dessein, de propos délibéré, il couvrit la face socratique du masque de ces marchands de paroles; livra ainsi à la risée et plus tard à la ciguë le maître de Platon.

Il faudrait citer toute la scène, digne de Molière :

STREPSIADE *à Socrate* :

« Ne t'inquiète pas, instruit Phidippide mon fils.
« C'est une nature très-intelligente. Tout petit, il s'a-
« musait déjà chez nous à fabriquer des maisons, à
« sculpter des bateaux, à construire des petits cha-

« riots de cuir; il savait à merveille faire des gre-
« nouilles avec des écorces de grenade. Apprends-
« lui les deux raisonnements, le fort et le faible qui,
« par des arguments injustes, triomphe du fort; si-
« non les deux, au moins l'injuste, et par tous les
« moyens. »

SOCRATE :

« C'est le juste et l'injuste qui vont l'instruire
« eux-mêmes. »

Ici, paraissaient deux personnages symboliques, apportés sur la scène dans des cages, comme des coqs qui vont combattre, peut-être même costumés en coqs, ou du moins portant une tête de coq.

Ils combattaient, en effet, d'ongle et de bec, d'éperon et d'aile; ils luttaient d'esprit, de gaieté, de sophismes, d'invectives et d'insolence; après quoi, Socrate s'adressant à Strepsiade :

« Eh bien! remmènes-tu ton fils, ou veux-tu que
« je l'instruise à parler? »

STREPSIADE :

« Instruis-le, châtie-le, et ne manque pas de bien
« lui affiler la langue, d'un côté pour les petits pro-
« cès, de l'autre pour les grandes affaires. »

SOCRATE :

« Ne t'inquiète pas; je te le rendrai sophiste
« accompli. »

J'ai dit le succès des sophistes, le nombre de leurs disciples. Le style de ces maîtres étranges valait leur doctrine; la nullité de celle-ci n'était égalée que par la platitude de celui-là; platitude régulière, rectiligne et consciencieuse. Nous possédons une page authentique écrite de la main de Gorgias. C'est un fragment d'oraison funèbre en l'honneur des guerriers morts pour leur pays, reste de quelque discours d'apparat par lequel le sophiste de Leontium comptait bien effacer le souvenir des adieux pénétrants et virils adressés par Périclès ou par Cimon à leurs compagnons morts sur le champ de bataille.

Gorgias construit ses phrases au cordeau, au compas, à l'équerre, en losange, en quadrilatère, en quinconce, en boulingrin. C'est à lui qu'il conviendrait d'appliquer le mot que le roi Louis-Philippe infligeait, dit-on, à un de ses ministres : « Monsieur *** bâtit d'abord sa phrase avec soin, « après quoi il cherche l'idée qu'il pourra y faire entrer. »

« Que désirer en eux de ce qui convient à des hommes ? » s'écriait Gorgias, avec un geste à la Périclès. « Que regretter en eux qui fit tort à des hommes ? Je pourrais dire ce « que je veux, mais je voudrais ne dire que ce qui convient. « Aussi le regret de leur mort n'est pas mort avec eux ; il « survit à ce corps mortel qui a cessé de vivre... etc. »

C'est là ce que les Grecs appelaient *Gorgiaser*, γοργιαζειν, et que Polos d'Agrigente et Alcidamas surpassèrent encore.

Je ne m'étonne pas que les sophistes aient été suspects aux philosophes, car ce style subtil, raffiné, cachait le vide de l'âme et le néant de la doctrine. Les sophistes siciliens jouaient, dans Athènes, le rôle que les *cultos*, ou raffinés d'Espagne, jouèrent, en France, au commencement du XVII^e siècle. Ils menaçaient de changer l'esprit national et de pervertir l'idiome d'Homère et de Thucydide.

Cependant ces précieux ridicules, véritables Mascarilles de l'éloquence, oubliant d'aventure leurs finesses de Scaramouche, rencontraient des idées justes et saines. Semblables à M. Jourdain, ils faisaient de bonne prose sans le vouloir, et disaient tout uniment : « Belle marquise, vos beaux yeux « me font mourir d'amour. »

Nous devons à un sophiste, Prodicus de Céos, la belle allégorie du vice et de la vertu se disputant l'âme d'Hercule, allégorie à laquelle Basile de Césarée rend hommage, dans son fameux discours sur la lecture des livres profanes.

Mais ces leçons hautes et sévères sont rares dans l'œuvre des sophistes. Celle-ci appelait un réformateur. Sous peine de périr, l'esprit Athénien devait se retremper aux sources de la raison et de la sagesse.

Le réformateur fut Socrate.

Je voudrais esquisser son caractère, ses luttes en l'honneur de la vérité, sa mort déjà racontée éloquemment par Jean-Jacques Rousseau, mais bien plus tragique dans les dialogues platoniciens, enfin ses doctrines sur le Beau et sur l'éloquence.

III.

Son enfance avait été bercée aux noms de Thémistocle et de Miltiade, aux souvenirs épiques de Marathon et de Salamine. Il eut pour maître Archélaüs qui lui « raidit l'âme et les muscles. » Jeune, il porta les armes comme tous les Athéniens. Intrépide, infatigable à la marche, indifférent à la faim, à la soif, au froid, à la chaleur, supportant tout, même sa femme, esclave du devoir, comme il le prouva par sa mort, dédaigneux des honneurs publics, adversaire déclaré des pédants et des sots, affranchi des liens de la superstition, Socrate était naturellement désigné à la haine des médiocrités dévotes et jalouses. Il avait l'impudence d'annoncer un Dieu unique, créateur et conservateur, pure essence, lumière et sagesse, sans bornes dans l'espace, sans durée dans le temps, éternel, universel, infini. Par là, il blessait les pieux adorateurs des quatre mille dieux du polythéisme. Mélitus, homme zélé, partisan des saines doctrines, *dans l'intérêt du ciel appris à tout souffrir*, dressa contre lui l'acte d'accusation que nous a conservé Diogène de Laerce :

« Mélitus, fils de Mélitus, du bourg de Pithos, accuse So-
« crate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce : Socrate
« est coupable en ce qu'il ne reconnaît pas les dieux de la
« République et met à leur place des extravagances démo-
« niaques. Il est coupable en ce qu'il corrompt les jeunes
« gens. Peine : la mort. »

Enseigner la vérité, proscrire le surnaturel, c'est être impie! Ah! Rousseau, âme orageuse, esprit inquiet, cœur troublé et frémissant, toi qu'irritait l'injustice, mais que ton imagination égara trop souvent, et qui, plus d'une fois, sacrifias la vérité à l'orgueil d'un système, ta main calviniste écrivit-elle, sans trembler, ces dures et sèches paroles?

« Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint « aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile « mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout « son esprit, fut autre chose qu'un sophiste! »

Je sais que, par cet abaissement du fils de Sophronisque, tu voulais relever le fils de Marie; ta froideur en face de la coupe empoisonnée faisait jaillir plus violemment les larmes versées sur les plaies du juste crucifié; la prison de Socrate disparaissait ainsi dans l'ombre du Calvaire.

Pour être respectée des hommes, la croix du jeune philosophe de Nazareth n'avait pas besoin de cette antithèse misérable, double injure à Socrate et à Jésus. Le plus pur hommage à rendre à l'auteur des choses, c'est de l'étudier dans les âmes qu'il habite: et celui-là se trompe qui, par son dédain de l'homme, s'imagine ajouter à la lumière incréée des rayons et des espaces à l'infini.

L'orateur Lysias lui apporta un discours travaillé, pathétique, habile, entraînant, pour l'apprendre par cœur et s'en servir devant ses juges. « Ami, » lui répondit Socrate, « de même « que si vous m'eussiez apporté des souliers à la socinienne, « je ne m'en servirais point, parce qu'ils ne conviendraient « point à un philosophe; ainsi votre plaidoyer me paraît « éloquent et conforme aux règles de la rhétorique, mais peu « convenable à la grandeur d'âme et à la fermeté d'un « sage. »

Heureux sans doute de mourir pour la justice, ou plutôt d'arriver à une vie meilleure et de se reposer dans l'immortalité, Socrate se défendit lui-même. Jamais l'éloquence ne s'éleva à de plus sereines hauteurs, jamais elle ne rendit des sons plus pleins, plus graves, plus pénétrants; jamais elle ne rayonna d'une clarté plus intense; jamais elle ne glorifia en termes plus magnifiques la sainteté du Devoir, la permanence du Droit, la souveraineté de la Conscience humaine.

Condamné à mort, « il est temps de nous quitter, » disait-il à ses juges, « moi pour mourir et vous pour vivre. « Qui de nous a le meilleur partage? C'est là un mystère « pour tout le monde, excepté pour Dieu. » (Platon, *Apol.*)

Tel était l'homme. Son père Sophronisque avait fait de lui un sculpteur. Il eût été un grand artiste, à en juger par un groupe des trois Grâces sculpté et taillé par son jeune ciseau. Mais il quitta bientôt l'outil de Phidias, pour se livrer à l'étude de la sagesse, Il voulut, selon l'inscription du temple de Delphe, qu'il avait adoptée pour devise, « *se connaître lui-même.* » Il se fit ciseleur et sculpteur d'âmes. Il ne s'enferma point dans une contemplation muette, en un monologue interne avec l'idéal et l'absolu. Il voulut être le précepteur, le maître d'école de ses compatriotes. Apôtre du bon sens, de la tempérance, de l'esprit, de la morale, il n'enfouit pas ses trésors dans les mystérieux sanctuaires de Delphes ou d'Eleusis.

Son apostolat, comme celui de saint Paul, recrutait des néophytes au grand jour, en plein soleil. Abstracteur de quintessence, philosophe à huis-clos, réformateur du coin du feu, révolutionnaire en catimini, et libéral in partibus, Socrate ne le fut pas; mais plutôt vulgarisateur, semeur. Il allait, dès l'aube, répandant, à mains pleines, le grain de la philosophie. On le voyait, sur la place publique, discutant avec les uns et les autres, et travaillant de toutes ses forces à éclairer leur raison, à corriger leurs défauts, à former leurs esprits aux saines idées du vrai, du beau, du juste et de l'honnête.

Comprenant néanmoins la grandeur et l'utilité des méditations solitaires, habitant de l'ombre, songeur, comme tous les grands esprits, « on dit que souvent il restait debout « dans la même attitude, pendant tout le jour, et même

« pendant la nuit, depuis le lever du soleil jusqu'au retour « de l'aurore, sans faire uu seul mouvement, sans remuer « les paupières, toujours à la même place, la tête et les yeux « fixes, l'âme plongée dans des pensées profondes, et comme « isolée du corps par la méditation. » (Aulu-GeLe.)

IV.

Sa lutte contre les sophistes, il la commença dès l'arrivée de Gorgias, et la continua, sans paix, ni trève, durant quarante années.

Sa mort elle-même fut une protestation contre leurs doctrines. Ils enseignaient qu'il n'y a ni juste ni injuste; lui, mourut en confessant l'éternité du droit. Ils faisaient métier du mépris des lois; lui, mourut, victime volontaire des lois de son pays. Ils affirmaient le néant de la tombe; lui, mourut en proclamant l'immortalité. Ancêtres de Tartufe, ils dogmatisaient sur les capitulations de conscience; aïeul de Jean Huss et de Luther, il mourut pour l'honneur et l'intégrité de son âme.

Ainsi, par sa mort, il confirma sa vie. Assuré de revivre dans ses disciples, il disait comme le dit plus tard le poëte Horace : *Non omnis moriar!* Et en effet, « habile à accou« cher les esprits, exerçant sur eux l'art de sa mère, la sage « femme Phénarète, » il a laissé, après lui, une lignée de penseurs libres qui s'étend de Platon à Abailard, d'Abailard à François Bacon et à Descartes, de Descartes à Voltaire. C'est la grande école des philosophes de l'humanité, armés à la fois de critique et d'imagination, de raison et de sentiment, soldats de l'expérience et paladins de l'idéal.

La méthode de Socrate, sa dialectique insinuante, passionnée, railleuse, étincelante, irrésistible, on peut s'en pénétrer par les dialogues platoniciens, tels que le Protagoras, le Phédon, le Banquet, le Gorgias, le Phèdre. Celui-ci, œuvre poétique par la jeunesse printanière de la forme, par le pittoresque des détails, par la fraîcheur des idées associée à la fraîcheur de la source des nymphes, annonce cependant l'ampleur du Philèbe et de l'Apologie. Socrate, en compagnie d'un seul interlocuteur, parcourt et définit toutes les sphères de l'intelligence; expose, à la façon de Pythagore, la préexistence des âmes et leurs transmigrations; analyse l'amour, ses effets et ses symptômes; décrit sa grandeur et sa faiblesse, suivant que l'homme succombe à l'appétit charnel, ou qu'il résiste et se maintient dans la virginale région de la chasteté; enfin, agrandit le domaine de la rhétorique et de l'éloquence, en leur assignant pour but la science et la sagesse :

« Avant, » dit Socrate, « de connaître la vérité de ce qui « fait le fonds du discours parlé ou écrit, de pouvoir définir « l'essence de chaque chose, et, après l'avoir définie, la diviser en ses diverses espèces en descendant jusqu'à celles « qui sont indivisibles; avant d'avoir approfondi de cette « manière la nature de l'âme, trouvé la forme du discours « qui convient à chaque caractère, et disposé et ordonné le « discours de manière qu'on offre à une âme mobile des discours pleins de variété et d'harmonie, et à une âme simple « des discours simples, il n'est pas possible de manier avec « talent l'art de la Parole, ni pour enseigner, ni pour persuader, comme nous l'avons montré longuement dans tout « ce qui précède....

« Va dire à Lysias qu'étant descendus dans le ruisseau « des Nymphes et dans le séjour des Muses, nous avons « entendu des discours qui nous commandent de dire à « Lysias et à tous les orateurs, à Homère et à tous les « faiseurs de poëmes qui s'accompagnent ou non du chant, « à Solon et à tous ceux qui, sous le nom de lois, composent « des écrits politiques, que si quelqu'un, en faisant ces ouvrages, était en possession de la vérité, s'il était en état de « les défendre lorsqu'on vient à les réfuter, et qu'il puisse « encore par ses paroles éclipser ses écrits, il ne doit pas tirer « son nom des choses que nous venons de nommer, mais de « celles auxquelles il s'est appliqué... »

Phèdre :

« Et quel nom veux-tu lui donner? »

Socrate :

« Celui de sage, Phèdre, me paraît trop relevé et « ne convenir qu'à Dieu; mais le nom de philosophe « pourrait lui être appliqué avec plus de justesse et « de convenance. »

En effet, qu'est-ce que le poëte, l'artiste, l'orateur, sinon un philosophe inspiré, passionné, harmonieux, éloquent? Eschyle, Sophocle, Périclès procèdent de Parménide, de Pythagore et d'Anaxagore de Clazomène. La philosophie respire en eux, s'avance, à demi-voilée, sous la robe transparente de leur poésie et de leur éloquence. Démosthènes descend de Platon; Bossuet, de la Bible et de Descartes; Mirabeau, de Beccaria et de Montesquieu. La philosophie respire en eux, s'affirme, se propage par la puissance de leur verbe.

Léonard de Vinci, Michel-Ange, ces génies universels, représentaient aussi la sagesse et la science de leur temps. La philosophie respirait en eux et resplendissait, armée du pinceau qui peignit la Cène et la Joconde, et du ciseau qui sculpta le Penseroso de Florence, ou Moïse aux cornes lumineuses.

L'orateur doit être à la fois poëte, artiste, philosophe. La parole humaine est harmonie, inspiration, flamme, raison, flambeau. L'âme haute et profonde de l'orateur est triple, *robur et æs triplex; tres torti radios.* Elle contient Eschyle, Socrate et Phidias.

Eschyle lui donne la puissance, Socrate la sagesse, et Phidias la beauté.

V.

La manière socratique est surtout alerte, gracieuse, vivante dans le *Gorgias*. Là, éclatent cette verve primesautière, cette ironie bienséante à laquelle Socrate a donné son nom, sorte de politesse incisive, urbanité qui vous perce de flèches enrubannées; un sourire qui mord.

Là, brille, comme une épée souple et aiguë, cette escrime du dialogue dans laquelle excellait Platon, un des génies les plus dramatiques de l'antiquité.

La modestie de Socrate égalait sa malice. Il y avait en lui la grâce d'Abailard, la mordante bonhomie de La Fontaine, l'ingénuité puissante de Rabelais, la raillerie de Plaute et de Molière. Ennemi des pédants, des faux savants, des docteurs *in utroque* :

« Tout ce que je sais, » leur disait-il, « c'est que je ne sais « rien. »

Ils le croyaient volontiers.

Désertant les chimères de la métaphysique, les hypothèses démesurées et fantastiques des Ioniens et des Éléates, Socrate s'interdisait toute spéculation sur la nature universelle des choses. « Il ramena la philosophie du ciel sur la « terre, » disait Cicéron.

Par là, il ouvrit la route où marcheront les libres-penseurs de tous les temps et de tous les pays. Il détrôna le rêve. Il chassa la légende philosophique et mystique devant la critique et la morale. Il arracha la science aux initiations et aux mystères, la philosophie aux écoles dogmatiques et rivales, la religion à l'état, pour les répandre et les élargir au sein du peuple et de l'humanité. Il fut le grand émancipateur de la pensée humaine, le Christophe Colomb du nouveau monde de l'esprit.

« *Connais-toi toi-même !* » disait-il. Descends, ô homme, en cet endroit de l'âme où la vérité luit, où la candeur habite ; éclaire ces abîmes des lueurs de la raison et de l'observation. De la connaissance exacte de ton être, sortira, comme la conséquence sort de la cause, la connaissance de Dieu et du monde ; car tu portes en toi l'étincelle divine et l'image des univers. L'homme est un microcosme où se reflète et s'affirme l'immense création.

« *Connais-toi toi-même !* » A cette maxime, répondit, à deux mille quatre cents ans de distance, le *cogito ergo sum*, « je pense donc je suis,» de René Descartes. Par cette proclamation superbe des droits de la pensée personnelle, par cette affirmation héroïque de l'identité de la pensée et de la vie, le grand exilé volontaire de 1636, exilait, à son tour, la théologie, l'alchimie, la sorcellerie, la nécromancie, tous les fantômes du moyen-âge, et, sur cette poussière, fondait la souveraineté de la raison. — « Je ne chercherai plus d'autre science, » disait-il, « que celle qui pourra se trouver en moi-même, ou dans le grand livre du monde. »

VI.

Socrate avait sur le Beau, sur l'éloquence, des idées qu'on ne saurait trop méditer, car elles touchent aux conditions essentielles de l'Art. Ce génie, profondément naturaliste, non moins spiritualiste, éclairant la nature des rayons de l'invisible lumière, et pétrissant l'esprit dans le marbre, comprenait Phidias, Zeuxis, Scopas, Euphranor, Praxitèle. Il eut compris Raphaël, Michel-Ange, Rembrandt, Véronèse et Rubens.

A ses yeux, le Beau véritable, celui qui élève l'âme, celui qui la ravit en admiration, en enthousiasme, est inséparable du Bon. Le mot grec αγατος, exprimait à la fois beauté, bonté, bravoure.

Socrate ne donnait pas le nom de poëte au versificateur creux et sonore ; il refusait le nom de peintre et de sculpteur aux copistes exacts des modèles ; il n'avait garde de confondre le métier et l'art, l'artisan et l'artiste ; dans les poëmes, sur les toiles, dans les marbres, il cherchait l'âme. Homère, Appelle, Praxitèle, sont, en effet, les hôtes mortels de l'idée impérissable. « Il faut, disait-il un jour au sculpteur Criton, « que la statuaire exprime, par des formes, les actions de « l'âme. »

D'où l'on voit que l'artiste doit représenter l'invisible par le visible. Il est le collaborateur de la nature. Saisi, limité par le temps, il appartient cependant à l'éternité. Son génie est contemporain des heures changeantes et immortelles. Toute œuvre d'art est à la fois personnelle et humaine. Elle jaillit, Minerve armée, du cerveau d'un homme; mais cet homme est plongé dans l'universel. Qui sait par combien d'incubations elle a passé avant d'éclore? Si Phidias ressuscitait, ne se reconnaîtrait-il pas en Michel-Ange? et la Fornarina de Raphaël, n'a-t-elle pas la grâce puissante et radieuse de l'Hélène de Zeuxis?

Le beau est éternellement semblable à lui-même.

Le génie ouvre ses ailes palpitantes, sous lesquelles il appelle et réchauffe les peuples, comme une poule ses petits.

On peut mesurer une œuvre à la quantité d'immuable et d'infini qu'elle contient; et c'est la marque des créations durables.

Hamlet, sans doute, à ne le considérer que sous l'angle du relatif, est un prince, à moitié fou, d'Elseneur en Danemarck. Pourquoi est-il si grand? C'est qu'il contient en lui l'immensité du doute, et qu'ainsi il est l'héritier d'Oreste et le précurseur de Faust. Ophélia, jeune fille entraînée par les eaux, en cueillant des myosotis sur la rive, contient l'immensité de l'amour; elle descend de Didon et de Francesca di Rimini, elle annonce Marguerite et Manon. Job et Prométhée, sur le fumier et la cendre de Huts et sur la cîme du Caucase. Job grattant son ulcère avec un têt de bouteille, Prométhée offrant son foie toujours vivant au bec du vautour de Zeus, contiennent l'immensité de la conscience; ils sont les ancêtres de Jean Huss, de Luther et de Soubrany. Tartufe, dévoré de toutes les convoitises charnelles et de toutes les concupiscences, enveloppant d'un jargon mystique son instinct de luxure, contient l'immensité de l'hypocrisie.

Les génies aspirent à l'immuable, même dans l'éphémère, et ne sont à l'aise qu'au sein de l'absolu.

Appliquez à l'art oratoire ces principes qui émergent de la doctrine de Socrate, et concluez.

Parmi le mouvement du monde, au milieu des révolutions, sous les écroulements et les débris d'empires, sur la poussière des vivants et sur la cendre des morts, au sommet de toutes les intelligences sereines, dans le mystère de toutes les consciences pudiques, une chose est, incorruptible, une et universelle : la justice. Frappée, elle se redresse; outragée, elle se venge; exilée, elle revient; morte, elle ressuscite, ou plutôt elle ne meurt jamais. Qu'elle soit donc la règle et le fondement de la parole!

L'éloquence a pour but et pour devoir de conserver, parmi les institutions changeantes, les principes invariables de vertu, de vérité, de probité, d'honneur; de maintenir l'immuable morale dans la loi éphémère; d'embrasser l'humanité dans la patrie.

V.

ÉCOLE PLATONICIENNE.

I.

Un homme, dont on a dit qu'il pensait en philosophe et qu'il parlait en orateur, le chancelier d'Aguesseau, prononçait, en 1695, à l'ouverture des audiences du parlement, les paroles suivantes :

« L'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées
« le même jour, et leur union est aussi ancienne dans le
« monde que celle de la pensée et de la parole. On ne sépa-
« rait point autrefois deux sciences qui, par leur nature, sont
« inséparables. Le philosophe et l'orateur possédaient en
« commun l'empire de la sagesse; ils entretenaient un heu-
« reux commerce, une parfaite intelligence entre l'art de
« bien penser et celui de bien parler, et l'on n'avait pas en-
« core imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs,
« ce divorce funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison,
« des expressions et des sentiments, de l'orateur et du philo-
« sophe. »

Divorce funeste, en effet, où périssent le respect et la dignité de la parole.

Mais, dupe de sa probité candide, et séduit par l'idéal qu'il se fait de l'orateur, d'Aguesseau se trompe, lorsqu'il affirme que l'antiquité n'a pas connu cette distinction injurieuse. Elle a fait plus que la connaître, elle l'a pratiquée savamment. Les sophistes grecs, combattus par Socrate, mais non extirpés, les rhétheurs d'Alexandrie, de Rome et du Bas-Empire furent les maîtres de cet art déplorable. Ils se plaisaient à soutenir que tout est défendable, et par conséquent indifférent; qu'il n'y a ni juste ni injuste; que la morale est superflue; et, sur la justice ainsi ruinée, établissaient le culte de l'argent, la convoitise des honneurs, l'appétit de la popularité et l'adoration du succès.

Un parti politique sortit, tout armé, des leçons de Gorgias et de Protagoras : le parti des démagogues. Effrontés courtisans de la plèbe, ils la flattent, la caressent, se courbent sous le vent capricieux de sa faveur et de ses volontés, abdiquent en apparence, entre ses mains, vantent indifféremment ses vertus et ses vices, et aspirent, en effet, à devenir ses exploiteurs et ses maîtres.

Tout démagogue a en lui l'âme d'un despote; son hypocrisie d'égalité n'est que le masque de son instinct de dictature.

Dès qu'Athènes se fut laissée corrompre par les enseignements des sophistes, elle devint la proie des démagogues, et ceux-ci la conduisirent aux tyrans. La corruption, d'ailleurs, était ancienne. Elle remontait à Périclès, qui, le premier, partagea aux Athéniens les terres conquises; leur distribua, pour leurs jeux et leurs spectacles, les deniers publics, fit décréter un salaire pour assister aux tribunaux, aux élections; en un mot, remplaça le devoir par l'intérêt. Son génie expliquait, sans la justifier, sa dictature. Les premiers usurpateurs des droits populaires s'appellent, en effet, Périclès, Jules César, Bonaparte, et les nations se livrent à ces victorieux. Qu'elles apprennent, par l'histoire de leurs successeurs, à ne jamais abdiquer aux mains d'un homme!

Les successeurs de Périclès, idoles et courtisans du peuple, n'étaient autres que les orateurs politiques formés par les sophistes.

Le seul d'entre eux qui paraisse avoir eu quelque talent et quelque courage, est Cléon. Habile, très-souple et très-varié, rompu aux stratagèmes oratoires, dans sa harangue contre ceux de Mytilènes, il parle en sage, en disciple d'Aristide ou de Cimon, bafoue les discoureurs, gourmande et châtie les stériles pugilats de la parole. — « En attendant, disait-il, « c'est la république qui paie le prix des combats de ce « genre, et elle n'y gagne pour elle-même que des dangers. « La faute en est à vous, à la légèreté de vos décisions dans « ces sortes de joûtes, car il est dans vos habitudes d'être « spectateurs des discours et auditeurs des actions; vous « jugez de la possibilité des événements à venir sur les « belles paroles de l'orateur... Esclaves en tout de l'extraordinaire, dédaigneux de ce qui est habituel, chacun de « vous prétend avoir le don de la parole; sinon, il contrarie « ceux qui le possèdent, pour ne pas avoir l'air de suivre « l'opinion d'un autre; chacun veut être le premier à louer « une pensée piquante... Dominés entièrement par le plaisir « de l'oreille, vous ressemblez plutôt à des spectateurs assis « pour entendre des sophistes, qu'à des citoyens délibérant « sur les intérêts de l'Etat. » (Thucyd., liv. III, ch. 38.)

Sage, prudent, modéré, merveilleux Cléon, pourquoi faut-il qu'Aristophane t'envoie à la postérité tout meurtri des morsures de la *Comédie des Chevaliers?* Pourquoi faut-il qu'il t'ait cloué au pilori de cette satire immortelle?

Cléon était un ambitieux sans principes, un homme ardent, emporté, vicieux, fangeux. Son éloquence, emphatique et vulgaire, se ressentait à la fois de la violence de son caractère et de la bassesse de son âme. Plein de verve d'ailleurs, enchantant les Athéniens par les éclats de sa parole militaire, Thucydide disait de lui :

« Cléon, fils de Cléenète, était le plus violent des citoyens « en toute occasion, et l'homme qui avait le plus d'ascendant sur le peuple. »

« Homme turbulent, » disait Cicéron, « mais non sans « éloquence. »

Il lui fut donné de prévaloir, jusqu'à sa mort, sur les plus hommes de bien; car il est des temps lamentables où un seul homme obstiné et pervers triomphe des honnêtes gens. On dirait que l'humanité s'endort et se refroidit dans l'ombre de son crime.

L'éloquence des démagogues commença la ruine d'Athènes que précipitèrent les armes de Philippe et d'Alexandre, et qu'acheva la conquête romaine.

Il vint un jour où Flaminius, acclamé aux jeux ithsmisques, pour avoir promis aux Grecs qu'ils conserveraient, sous le proconsulat romain, leurs franchises municipales, la Grèce entière se précipita sous la sandale du vainqueur, ignorant que la première des libertés est la liberté politique, et que l'indépendance octroyée par l'étranger est la pire des servitudes.

Mais avant de périr, la ville d'Eschyle, de Thémistocle et de Périclès, donna au monde le spectacle d'une parole patriotique inspirée par la philosophie la plus haute et la plus pure. Antiphon, Lysias, Cimon, Démosthènes parlèrent à la tribune du Pnyx un langage digne de Socrate et de Platon.

II.

Je voudrais étudier, avec vous, les principes essentiels de la philosophie platonicienne, vous montrer son étroite union avec l'art oratoire, et justifier la maxime que Quintilien emprunte à Cicéron : « L'éloquence découle des sources les plus profondes de la sagesse. »

La plupart des disciples de Socrate se bornèrent à cultiver la sagesse à la façon de leur maître, et ne furent que de purs socratiques. D'autres, plus ambitieux, prirent des directions particulières ; et tout en restant fidèles à la méthode de Socrate, ils fondèrent des écoles originales. Presque tous, socratiques ou chefs d'école, avaient laissé des écrits estimés. On peut citer Criton, le thébain Simmias, Glaucon d'Athènes, le cordonnier Simon, Eschine le philosophe, Cébès, Aristippe, Euclide de Mégare. Leurs ouvrages ont péri. Perte considérable pour ceux qui recherchent les systèmes philosophiques, leurs rapports, leurs filiations, leurs développements; mais pour nous qui ne poursuivons ici que les doctrines du beau, du vrai, du juste, et que la philosophie socratique intéresse surtout en tant qu'elle est liée à l'art oratoire et à la pratique de la vie, nous avons de quoi nous consoler de l'injure infligée par le temps aux livres de Cébès ou d'Eschine. Il nous reste Xénophon et ses ouvrages, son apologie et ses mémoires de Socrate, dans lesquels les paroles du maître ont été recueillies avec une scrupuleuse exactitude. Nulle originalité sans doute, nulle hardiesse en dehors ou au-delà de l'enseignement socratique. C'est l'œuvre d'un disciple à imagination frugale, à génie tempéré, sans aucune de ces audaces qui entraînent et trop souvent égarent l'esprit du lecteur. Xénophon, comme il l'avouait lui-même, ne sent pas en lui les vibrations de l'enthousiasme; il n'est pas éclairé par la flamme de la passion. Modeste, sage, sensé, c'est un homme du nord par la raison et par la méthode. Résolument opposé d'ailleurs aux sophistes, il écrivait dans le dernier chapitre de son traité de la chasse :

« J'écris pour être vrai ; non pour faire des sophistes, mais des sages et des gens de bien. Je veux que mes ouvrages soient utiles, et non-seulement qu'ils le paraissent; je veux que nul n'en puisse jamais renverser les principes. »

Il nous reste surtout Platon, le plus éloquent, le plus savant des disciples de Socrate. Il ne suivit les leçons du maître que durant trois années; mais dès qu'il l'entendit pour la première fois, il brûla ses tragédies, ses essais épiques, renonça à la peinture, à la musique, à la sculpture, à tous les arts plastiques dans lesquels il promettait d'exceller, et s'adonna tout entier à la philosophie. Avant de mourir, Socrate put lire le *Phèdre*, premier dialogue de Platon, et s'écria :

« Que de choses ce jeune homme me fait dire à quoi je n'ai jamais pensé. »

Cet homme divin, comme l'appelaient les Grecs, avait le caractère aussi élevé que le génie. Il s'efforça de sauver Socrate, il le défendit devant l'assemblée du peuple ; mais le peuple, impatient de voir mourir un juste, ne lui permit pas d'achever son discours. Poursuivi pour le crime rare et glorieux de fidélité à un vaincu, de piété envers un supplicié, Platon quitte la ville d'Athènes, va à Mégare auprès d'Euclide; parcourt l'Italie, la Lybie, l'Égypte, assiste aux entretiens des philosophes qui perpétuaient les traditions de Parménide, d'Héraclite et de Pythagore ; s'arrête deux fois à Syracuse, une première fois chez Denys l'ancien, qui le vend comme esclave ; une seconde chez Denys le jeune qui le chasse ; retourne en sa patrie, et, dans les jardins d'Académus, enseigne pendant quarante années. Il meurt enfin, ou plutôt s'endort, à 80 ans, et, souriant, s'apprête à entrer en possession de l'invisible.

III.

« Platon, » dit Apulée, « surpassa les héros en vertu, et
« devint l'égal des Dieux en puissance... Il donna un nou-
« veau lustre à la sagesse que lui avait enseignée son maî-
« tre. Il s'efforça de la répandre dans les esprits. Par l'élo-
« quence de son esprit, il sut la parer de tous les charmes
« et de toute la pompe du style... Il s'adonna profondément
« à l'étude des découvertes de Parménide et de Zénon, si
« bien qu'il a rempli ses ouvrages des vérités admirables
« éparses dans chacun d'eux. Le premier, il a réuni en un
« seul corps la philosophie divine. De ces membres de la phi-
« losophie pris à différentes écoles, de la physique d'Héra-
« clite, de la philosophie intellectuelle de Pythagore, de la
« morale de Socrate, il composa un seul corps qui semblait
« être sa propre création.

« *Naturalis ab Heracliteis, intellectualis ab Pythagoreis,*
« *moralis ex ipso Socrates fonte, unum tamen ex omnibus, et*
« *quasi proprii partus corpus effecit.* »

(*De dogmati Platonis*, lib. I, 7.)

Son génie, naturellement et profondément dramatique, s'est répandu en dialogues dont nul écrivain n'a égalé la grandeur, la vivacité, la grâce, et qui sont le testament et les mémoires de la plus belle âme de l'antiquité. Il n'entre pas dans mon sujet de les parcourir en entier. Qu'il me suffise d'en marquer les points qui touchent à l'éloquence : je veux dire les idées de Platon sur la Divinité, sur l'âme, sur le Beau, sur la liberté, la tempérance, et surtout la Justice, qui forme la base de ses préceptes, et qui est, en effet, le fondement et le sommet de tout.

Le Dieu qu'annonce le philosophe, et qu'il proclame sous les arbres des jardins, parmi l'ombre et les fleurs, est un Dieu unique, immuable, infini. Il est l'Être céleste, ineffable, sans nom, αρρητον, ακατονομαστον. Centre de toutes les perfections, source intarissable de l'intelligence et de la vie, avant qu'il eût fait l'univers, avant qu'il eût déployé au dehors sa puissance, avant que, de son sein immense et solitaire, il eût engendré l'océan, la terre et les astres, il était; car il n'a point eu de commencement; il était, en lui-même; il existait dans les profondeurs de l'éternité.

Également éternelle, la matière subsistait, en fermentation, en éruption, comme un volcan incréé; contenant les germes de tous les maux, à l'état de laves inconnues; pleine de mouvements impétueux qui cherchaient à réunir ses parties, et de principes destructeurs qui les séparaient sans cesse; susceptible de toutes les formes, incapable d'en conserver aucune.

« L'horreur et la discorde, » suivant l'expression du maître dans le Timée, « erraient sur les flots bouillonnants. »

Ainsi, existaient de toute éternité, Dieu auteur de tout bien, et la matière, principe de tout mal.

Et il y avait en Dieu un modèle, un idéal éternel, un plan invisible et vivant, d'après quoi il devait créer, ou plutôt ordonner l'univers.

Quand l'instant prévu par la sagesse infinie et l'immuable volonté fut arrivé, elles donnèrent leurs ordres au chaos, et aussitôt toute la masse fut agitée d'un mouvement fécond et mystérieux, pareil au tressaillement d'une femme qui va enfanter. Ses parties, qu'une haine implacable divisait auparavant, coururent se réunir, s'embrasser, s'enchaîner. L'universel amour cimenta l'harmonie. Dieu plaça au centre du monde une âme, étincelle de l'âme divine, et qui, revêtue de matière, imprima aux choses le mouvement. L'univers était plein de vie. Ce fils unique, ce Dieu engendré, avait reçu la figure sphérique, la plus parfaite de toutes ; il était assujetti au mouvement circulaire, le plus simple de tous. L'Être suprême jeta des regards de complaisance sur son visage, et l'ayant rapproché du modèle invariable, il reconnut, avec plaisir, que les traits principaux de l'original se retraçaient dans la copie.

« Dieu vit que cela était bon, » dit la Genèse.

Mais l'éternité, attribut du monde intellectuel, matrice auguste des idées qui vivent à jamais au sein de la substance infinie, l'éternité ne pouvait appartenir à l'univers. Dieu fit le temps, cette image mobile de l'éternité immobile.

Il alluma le Soleil et le lança dans la vaste solitude des airs. Il chargea des génies, ou divinités inférieures, de l'administration des astres, et du soin de peupler d'habitants les mers, les airs et la terre. L'homme alors parut, âme détachée de l'âme du monde et contenant une parcelle de l'âme divine, l'homme attaché à des destinées irrévocables, capable de connaître Dieu et de le servir, de discerner le juste et de le pratiquer, l'homme, éclairé par la double et sainte lumière de la conscience et de la raison, récompensé ou puni par l'immortalité.

Telles sont les idées essentielles de Platon sur Dieu, la création, l'âme, et l'harmonie des hommes et des mondes.

Je les retrouve dans toutes les cosmogonies. Elles sont le fonds religieux de l'Humanité.

Orphée, le hiérophante, avait dit :

« Zeus est le grand ancêtre de tout ce qui existe. »

« Il est la force dans son essence, le Dieu un, le grand « principe de tout. »

« Il est le corps suprême, et un, dans lequel tout tourne « en cercle, le feu et l'eau, la terre et l'air, la nuit et le « jour, et l'intelligence par qui toutes choses ont été faites, « et l'amour, qui unit et charme tout. »

Euripide :

« Tu vois, au-dessus de nos têtes, cet éther sans bornes « qui enveloppe la terre de ses bras humides. Crois que c'est « Jupiter, et songe que c'est Dieu. »

Sophocle :

« Il n'y a qu'un seul Dieu; il n'y a qu'un Dieu qui a créé « le ciel et la terre, et la mer azurée, et l'océan de l'air. »

Ménandre dira :

« Dieu est présent partout; tout ce qui est, il le voit. »

Virgile :

« Principio cælum, ac terras, camposque liquentes,
« Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra
« Spiritus intus alit; totamque infusa per artus
« Mens agitat molem, et magno se corpore miscet. »

Hermès aussi disait :

« La nature de Dieu est telle, qu'il ne peut tomber sous le « sens; on ne peut ni le mesurer, ni le diviser, et rien ne « lui ressemble. Il n'est ni flamme, ni eau, ni air, ni souffle; « mais toute chose est par lui. »

Le Manava Darma Sastra avait dit :

« Le monde était plongé dans l'obscurité; imperceptible, « dépourvu de tout attribut distinctif, il semblait entièrement « livré au sommeil. Alors le Seigneur, existant par « lui-même, et qui n'est pas à la portée des sens externes, « rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les « autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut « et dissipa l'obscurité. Celui que l'esprit seul peut concevoir, « qui échappe aux organes des sens, qui est sans

« parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul
« ne peut comprendre, déploya sa splendeur. »

Les Védas :

« Le Dieu créateur est l'idée, la conception, l'intelligence.
« Toute chose est fondée sur l'intelligence. »

Le livre de Lao-Tseu :

« J'étais avant la manifestation d'aucune forme corpo-
« relle. J'étais présent au développement de la grande masse
« première, et je me mouvais au milieu de l'espace vide. »

L'inscription du grand temple d'Enech :

« Le verbe divin est l'esprit créateur de l'univers, le prin-
« cipe de vie des essences divines, le soutien de tous les
« mondes. » (1.)

O tradition des âges! héritage des siècles! irai-je vous répudier pour le stérile domaine d'un système ou d'une église ? Libre de me mouvoir dans l'espace et dans la lumière universelle, capable d'embrasser l'infini, irai-je me confiner au sein d'une secte, me pétrifier sur un dogme, et m'immobiliser à jamais sur une minute du temps?... Je donnerai la main à Confucius et à Zoroastre, à Platon et à Jésus, aux prophètes hébreux et aux philosophes grecs, à Moïse et à Homère, à Isaïe et à Eschyle, à Sophocle et à David. Je demanderai le secret des premiers âges et le mystère des religions primitives à Hermès, à la Bible et aux Védas ; j'écouterai les cèdres du Liban et les chênes de l'Hymalaïa, les murmures du lac de Tibériade et le bruit de la mer sur l'archipel indien ; je contemplerai les rayons de la croix du Sud et la tremblante lumière de l'étoile de Bethléem ; je dilaterai mon âme et j'élargirai mon esprit, et le mouvement religieux du monde palpitera dans mon intelligence. Livres, lois, dogmes, dieux, je vous jugerai au nom de ma raison ;

---

(1) PIERRE LEROUX. *Revue indépendante.*

elle fixera sur vous ses yeux candides et étincelants; et je dirai comme disaient les sages: la religion est à la fois permanente et progressive, la révélation est éternelle dans la nature et dans l'humanité; la création est incessante; la vie est inépuisable et les idées sont immortelles.

« Dieu remplit la profondeur des abîmes et l'immensité des « cieux; la science, les biens, les vertus, la lumière, la vie, « ne sont qu'en lui, *c'est lui*. Il aime les hommes d'un amour « singulier, et ne les a créés que pour les rendre heureux; « mais comme il est la sainteté et la justice même, il ne rend « heureux que ceux qui lui ressemblent par la justice et par « la sainteté, et il punit ceux qui ont corrompu le sacré « caractère qu'il leur avait imprimé en les créant à son « image. » (Dacier, *Œuv. de Platon,* discours préliminaire.)

De ces cimes métaphysiques découlent les opinions de Platon sur le Beau, que Cicéron résume merveilleusement dans ce passage de l'orateur :

« J'émets d'abord en fait qu'il n'y a rien de si beau, dans aucun genre, qui ne soit supérieur en beauté à cette autre chose dont il reproduit les traits, à cet original que ne peuvent percevoir ni les yeux, ni les oreilles, ni aucun sens, et que seules embrassent la pensée et l'intelligence. Ainsi nous pouvons imaginer des œuvres plus belles même que les statues de Phidias qui sont ce qu'on voit de plus parfait en ce genre... Et quand cet artiste façonnait la figure de Jupiter et de Minerve, il n'avait pas sous les yeux un modèle vivant dont il tirât la ressemblance; mais il y avait dans son esprit une image incomparable de beauté, qu'il voyait, qui fixait son attention, dont son art et sa main cherchaient à saisir les traits... Cet idéal, ces formes primitives des choses, Platon les appelle idées... Il dit qu'elles ne naissent point, qu'elles sont de tous temps, et qu'elles sont contenues dans la raison et dans l'intelligence. »

Pareillement, il existe un modèle de cité, un exemplaire de perfection sociale et politique vers lequel sans cesse doit tendre l'humanité. C'est, si je l'ose dire, le soleil immobile autour duquel, comme autant de planètes idéales, gravitent les institutions et les lois.

Platon, dans sa République, a rêvé qu'il atteignait cet exemplaire. Ame puissante, imagination prodigieuse, il s'est élancé par delà le réel, et plongé héroïquement dans la mer des chimères et de l'utopie. Je ne l'y suivrai pas.

Aussi bien que personne, je connais et je déplore les aberrations de ce magnifique génie. Il me serait aisé, après tant d'autres, et si j'aspirais à une facile victoire, de protester, au nom de la famille, contre cette république barbare qui enlève leurs enfants aux mères pour les parquer en une sorte de bercail de l'état; au nom de la pudeur, contre la communauté des femmes; au nom de l'égalité, contre la division de la cité en trois castes : les artisans, les militaires et les philosophes; les uns destinés à enrichir, les autres à défendre la patrie, les troisièmes à la gouverner; au nom du droit, contre l'abolition de la propriété, cette couronne du travail; et contre l'abolition de l'héritage, lien des générations, main tendue aux fils, par le père, à travers le tombeau.

Mais il me semble peu courageux d'attaquer les vaincus. A l'heure où je parle, les utopistes ne sont pas à redouter, mais plutôt les corrompus et les satisfaits.

Le poëte, en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui, qui sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue.
Faire flamboyer l'avenir !

Foule qui répands sur nos rêves
Le doute et l'ironie à flots
Comme l'Océan sur les grèves
Répand son râle et ses sanglots;

L'idée auguste qui t'égaie,
A cette heure encore bégaie;
Mais de la vie elle a le sceau.
Eve contient la race humaine,
Un œuf l'aiglon, un gland le chêne;
Une utopie est un berceau.

De ce berceau, quand viendra l'heure,
Vous verrez sortir, éblouis,
Une société meilleure
Pour des cœurs mieux épanouis;
Le devoir que le droit enfante,
L'ordre saint, la foi triomphante,
Et les mœurs, ce groupe mouvant
Qui toujours joyeux, ou morose,
Sous ses pas sème quelque chose
Que la loi récolte en rêvant (1).

Platon est l'aïeul charmant et vénérable de ces génies, faits à moitié de lumière et d'ombre, qui traversent l'histoire, comme des voyageurs venus d'une contrée virginale et céleste à laquelle ils retournent, sans avoir touché à nos fanges humaines. Il y a en eux un vague souvenir des anciens jours, un reflet adouci de l'aube matinale du monde. Éternellement jeunes, ils ont les sourires, les impatients désirs, la naïveté, les colères et la curiosité de l'enfance. Leur instinct de justice briserait, comme verre, nos tristes sociétés, si la bonté de leur cœur ne calmait l'audace de leur pensée. Élancés à plein vol dans l'idéal, ils aperçoivent à peine les obstacles du chemin aride et glorieux de l'humanité ; il leur semble que les peuples, au lieu de chaînes, ont des ailes. On les appelle Jean de Pathmos, Campanella, Morus, Saint-Simon, Charles Fourier ; ils se passent de mains en mains le flambeau de l'espérance, *vitaï lampada tradunt.*

Éclaireurs des nations, soldats de l'avant-garde, debout et rayonnants dans la clarté de l'avenir, ils suspendent, au-dessus de nos têtes, la cité de leurs amours et de leurs rêves. Hôtes accoutumés de l'absolu, ils vivent ici-bas en exilés. Il faut les aimer, les plaindre et les bénir.

---

(1) V. Hugo, *les Rayons et les Ombres.*

D'ailleurs, du fonds de son rêve, Platon aborde plus d'une fois à la réalité. Un souffle spiritualiste, immense, fortifiant, pareil à la respiration des grands bois, s'exhale de ces pages trop souvent mystiques. Je vois bien qu'Aristote ne tardera pas à venir. Platon est le poëte, Aristote sera le juriste.

IV.

Les transformations des gouvernements, leurs vicissitudes, leur passage de l'aristocratie à la monarchie, de la monarchie à l'oligarchie, de celle-ci à la démocratie qui à son tour se corrompt et disparaît sous la tyrannie d'un seul; ces révolutions, lentes ou rapides, suivant le tempérament et le génie des peuples qui les subissent, sont exposées avec une sûreté, une ampleur de vues, une pénétration analytique, une sagacité qui rangent Platon au nombre des hommes dont l'esprit embrasse et prophétise la marche du genre humain.

Gardez-vous cependant de croire que Platon, semblable aux historiens fatalistes de nos jours, déterminés courtisans des causes victorieuses, conserve, parmi les secousses de la destinée, une impassibilité superbe, ni une philosophique indifférence. Il trouve, pour glorifier la vertu et pour flétrir le vice, des accents vibrants et fiers, qui sont le cri d'un homme libre.

Épris de dignité, il n'hésite pas à condamner les faiblesses et les ambitions qui conspirent la servitude. Entre le citoyen et le tyran, son choix est fait.

Il sait les chemins par où le despotisme s'élève; et s'il se montre sévère pour les fautes du peuple, pour celui qui foule aux pieds les lois, il se montre impitoyable.

Il a la pitié et la colère. « Les fautes des gouvernants s'écriait-il, ne resteront pas impunies; ils rendront un compte d'autant plus sévère qu'ils sont placés plus haut. »

Ce n'est pas lui qui dirait du 18 brumaire : « Il n'a été ni un attentat, ni une faute. »

Ce n'est pas lui, qui sur l'assassinat du duc d'Enghien, prononcerait ces dures paroles : « Douloureux spectacle où « tout le monde était en faute, même la victime ! »

Ce n'est pas lui qui justifierait la guerre d'Espagne et le guet-apens de Bayonne, par cette maxime : « La grandeur « du résultat aurait absous Napoléon de la violence ou de la « ruse qu'il aurait fallu y employer. »

Ce n'est pas lui qui aurait écrit ces mots détestables, théorie dégradante de l'infaillibilité du succès : « Assuré- « ment si l'on jugeait ces actes d'après la morale ordinaire « qui rend sacrée la propriété d'autrui, il faudrait les flétrir à « jamais comme on flétrit ceux du criminel qui a touché au « bien qui ne lui appartient pas ; mais les trônes sont autre « chose qu'une propriété privée. On les ôte, on les donne « quelquefois au grand avantage des nations dont on dispose « ainsi arbitrairement. Seulement, il faut prendre garde en « voulant jouer le rôle de la Providence d'y échouer. »

Échouer est en effet le plus grand crime qu'un homme puisse commettre aux yeux de l'auteur de l'histoire du *Consulat et de l'Empire.* Mais il oublie que ce trône qui a la vertu de rendre légitimes les entreprises que condamne la morale ordinaire, représente la nationalité, l'indépendance, la dignité d'un peuple. Ah ! politique sans droit, sans entrailles, qui prétends régénérer les nations par l'invasion et la conquête !

— Qui es-tu, toi, qu'as-tu fait ?

— Je suis un pauvre et j'ai volé un pain.

— En prison, misérable !...

— Et vous spectres vivants et couronnés ?...

— Nous sommes les souverains de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, et nous avons partagé la Pologne.

— Mangez la ! vous êtes absous.

Non, non, répond le disciple de Socrate, interrogé dans sa tombe : « Je n'accorderai jamais rien contre la justice à qui que ce soit. » (Apologie de Socrate). Et la loi romaine ajoute : contre l'ennemi, la revendication est éternelle ; *adversus hostem æterna auctoritas.*

Ce sentiment de la justice fait la véritable grandeur de l'œuvre de Platon ; c'est par là, qu'il demeure, à travers les âges, comme un des plus lumineux esprits qui aient éclairé la marche des peuples.

Habitant du monde invisible et mystérieux dont celui-ci ne lui paraissait être que la trompeuse image, le seul bien, à ses yeux, c'est la vertu.

« Ceux qui ne connaissent ni la sagesse, ni la vertu, qui « sont toujours dans les festins et dans les autres plaisirs « sensuels, passent sans cesse de la basse région à la moyenne, « et de la moyenne à la basse. Ils sont toute leur vie errants « entre ces deux termes, sans pouvoir jamais les franchir. « Jamais ils ne se sont élevés jusqu'à la haute région, ils « n'ont pas même porté leurs regards jusque-là. Ils n'ont « point été véritablement remplis par la possession de ce « qui est. Jamais ils n'ont goûté de joie pure et solide. »

« Alors, au contraire, que toute l'âme marche à la suite de « la raison, et qu'il ne s'élève en elle aucune sédition, outre « que chacune de ses parties se tient dans les bornes du de« voir et de la justice, elle a encore la jouissance des plaisirs « les plus purs et les plus vrais dont elle puisse jouir. »

Détaché à jamais des convoitises, affranchi des vains désirs, contemplateur de la beauté sans voiles, confident de la vérité, le juste sera l'ami de Dieu, l'égal de Dieu.

« Supposons un homme qui contemplerait la beauté pure, « simple, sans mélange, non chargée de chair, ni de couleurs « humaines, ni de toutes les autres vanités périssables; en « un mot, la beauté une et absolue. Penses-tu que ce lui se« rait une vie misérable d'avoir les regards tournés de ce « côté, de posséder un tel objet? Ne crois-tu pas, au contraire, « que cet homme qui perçoit le beau par l'organe auquel le « beau est perceptible, sera seul capable d'engendrer ici-bas,

« non des fantômes de vertus, mais la vertu véritable, car il « s'attache à la vérité? Or, c'est à celui qui enfante et nourrit « la véritable vertu qu'il appartient d'être aimé de Dieu, et « si quelque homme mérite d'être immortel, c'est lui. »

Si le suprême bien, pour l'âme, consiste dans la modération des désirs et dans l'accomplissement du devoir, le suprême bien pour la cité, c'est la liberté et la paix. Si l'homme vertueux est le seul qui jouisse des plaisirs réels et purs, et si le vice traîne après lui une chaîne de douleurs, le citoyen libre, indépendant, est heureux; et le plus malheureux des hommes, c'est le tyran, parce qu'il est le plus vil et le plus méprisable.

« Sa condition est semblable à celle d'un malade qui, « n'ayant pas assez de forces pour lui-même, au lieu de ne « songer qu'à sa santé, se verrait contraint de passer toute « sa vie dans des combats d'athlètes... Ainsi, en réalité, et « quelle que soit l'apparence, le tyran n'est qu'un esclave, un « esclave assujetti à la plus basse, à la plus dure servitude. « et le flatteur des hommes, le plus méchant...; quiconque « saura voir dans le fond de son âme, trouvera qu'elle est « vraiment pauvre, toujours saisie de frayeur, toujours en « proie aux douleurs et aux angoisses. »

Peinture vengeresse où se reconnurent plus tard les empereurs romains! miroir implacable et terrible! que de physionomies sinistres l'histoire y reflète encore!...

J'achève cette rapide esquisse de l'œuvre de Platon, par le tableau le plus extraordinaire et le plus consolant de tous ceux que prodiguait ce peintre incomparable. Les pères de l'Église l'ont souvent rappelé. Il semble, en effet, comme une prophétie du Christianisme; j'y vois poindre l'aube qui, cinq cents ans plus tard, rayonnera sur la croix du Calvaire. C'est le portrait idéal du méchant et de l'homme de bien.

« Il faut d'abord que l'homme injuste se conduise comme « font les artistes habiles. Ainsi un bon pilote, un bon méde« cin, voit clairement jusqu'où son art peut aller, ce qui est « possible ou impossible; il tente l'un, il abandonne l'autre;

« puis s'il a fait par hasard quelque faute, il sait adroitement « la réparer. Il faut, de même, que l'homme injuste conduise « ses injustices avec assez d'adresse pour n'être pas découvert; celui qui se laisse surprendre en défaut doit passer « pour malhabile. Car l'injustice suprême, c'est de paraître « juste sans l'être. Permettons donc à l'homme injuste, tout « en commettant les plus grands crimes, de se faire la réputation du plus juste des hommes; qu'il soit assez éloquent « pour persuader son innocence à ses juges, si jamais on l'accuse de quelqu'un de ses crimes; assez courageux et assez « puissant par lui-même, par les amis qu'il s'est faits, par la « richesse qu'il a acquise, pour emporter de force ce qu'il ne « pourra emporter que de force.

« En présence de cet homme ainsi doué, plaçons l'homme « juste, c'est-à-dire un homme simple, généreux, et qui veut, « selon l'expression d'Eschyle, non point paraître vertueux, « mais l'être. Il faut donc lui ravir la réputation d'honnête « homme; car s'il passe pour tel, ce renom lui vaudra honneur « et récompenses; et l'on ne distinguera plus s'il est vertueux « par l'amour de la justice même, ou seulement des honneurs « et des biens qu'il en tire. En un mot, dépouillons-le de tout, « hormis de la justice, et faisons-en l'opposé complet de notre « méchant; que, sans commettre d'injustice, il passe pour le « plus scélérat des hommes, afin que sa vertu soit mise à « l'épreuve. Que rien ne le fasse fléchir, ni l'infamie, ni les « mauvais traitements... Ce juste, on le fouettera, on le mettra à la torture, on le chargera de chaînes, on lui brûlera « les deux yeux; enfin, après qu'il aura enduré mille maux, « on l'attachera à une croix... Qu'il demeure inébranlable « jusqu'à la mort, ayant toute sa vie le renom d'homme injuste, et juste pourtant. Voilà donc deux hommes parvenus « au degré suprême. l'un de la justice, l'autre de l'injustice; « jugez maintenant lequel est le plus heureux. »

C'est le supplicié, dit Platon.

Il avait recueilli cette austère et sublime morale sur les lèvres de Socrate, sur ce front humide de la sueur du poison, dans ces yeux éclairés par la lueur vague et sereine qui anime les regards du juste qui va mourir.

A cette école si pure, à cette philosophie presque surhumaine, à ces préceptes d'héroïsme, se formèrent les orateurs. La parole démosthénienne, celle de Phocion, de Lysias, d'Hypéride, de Lycurgue d'Athènes, fut trempée à ces sources profondes.

Heureuse la Grèce, si elle eût conservé, comme une vestale, la flamme de la justice! Mais un jour vint où elle préféra l'argent, le bien-être, le repos, les jouissances matérielles, la vie bestiale. Alors Philippe parut, et les soldats macédoniens asservirent la patrie de Pindare et de Phidias. L'éloquence s'exila avec la liberté, car c'est sa coutume et sa destinée de suivre le sort de cette mère du monde. Transformée par l'école alexandrine, transfigurée par le Christianisme, la parole humaine a subi mille phases diverses, depuis Démosthènes jusqu'à Mirabeau. Dans ces révolutions de l'éloquence, nous la verrons sans cesse associée, en ses grandeurs et en ses misères, au progrès de la philosophie et à ses défaillances, en sorte qu'on peut la considérer comme l'alliée du droit et de la raison, subissant leurs éclipses et partageant leur fortune.

VI.

ÉCOLE STOÏCIENNE.

I.

Lorsque, sous les armes de Philippe, disparut la liberté d'Athènes, l'éloquence exilée abandonna pour jamais cet Agora sonore où mouraient les dernières vibrations des harangues d'Hypéride, de Lycurgue et de Lysias.

Isocrate, lui-même, ne parvint pas à galvaniser la parole. Dans sa jeunesse, il avait mérité que Platon dît de son talent naissant « qu'il laisserait derrière lui, comme des enfants, « tous les orateurs antérieurs, et qu'un essor divin le con« duirait à de plus grandes choses encore. » Mais il lui resta toujours quelque chose de l'enseignement des sophistes. Le point capital pour lui fut toujours la rhétorique. Il ouvrit une école d'éloquence politique où vinrent s'asseoir jusqu'à cent auditeurs, dont chacun payait mille drachmes d'honoraires. Là, en des entretiens élégants et variés, en un style plein de souplesse, de grâce, de nombre et de majesté, il révélait tous les trésors, enseignait les mystères et les délicatesses de la beauté oratoire. Préoccupé avant tout de la forme, comme il arrive aux écrivains de décadence, il abandonnait les théories socratiques et platoniciennes sur la conscience, la raison, la justice. L'amour de la patrie et de l'indépendance était sur ses lèvres et non dans son cœur. Il invoquait superbement la mémoire des aïeux, les souvenirs des anciennes victoires, mais il faisait un lit au Macédonien avec les vieux lauriers de Marathon. Il conjurait Philippe de pacifier la Grèce, c'est-à-dire de l'asservir.

Sous prétexte de repousser les barbares, il voudrait précipiter son pays aux pieds d'un maître.

Eschine, élève d'Isocrate, fut, comme lui, le soutien de l'oligarchie. Ambassadeur près de Philippe, pensionnaire de ce prince, d'une figure aussi gracieuse que celle de Démosthènes était sévère, orateur élégant, abondant, disert, mais déjà hors de la mesure exquise de l'atticisme, il importait en Grèce le luxe des périodes asiatiques.

Chose remarquable ! Le même jour, à la même heure, applaudis peut-être par les mêmes mains, on pouvait voir à la tribune trois orateurs qui représentent les trois phases de l'éloquence grecque, après Périclès : Démosthènes le démocrate, simple, rapide, entraînant, ombrageux comme la démocratie elle-même ; Eschine, l'oligarque, flexible, insinuant, gracieux, souriant, impertinent, comme la richesse, supérieur aux préjugés d'honneur et de patrie, résigné d'avance au joug macédonien ; Démade, le démagogue, ancien matelot, improvisateur alerte, inépuisable, avide des orages et respirant les tempêtes, mais rongé de luxure, asservi et dompté par la chair, satisfait de l'égalité dans la servitude, n'estimant de la vie que le bien-être, débris fangeux d'un grand naufrage, unissant à la rancune de l'esclave la bassesse de l'affranchi. Ne pouvant le rassasier d'or, le général Antipater dira : « qu'il ne reste de lui, comme de la dépouille d'une victime, que le ventre et la langue. »

Après Chéronée, il se fit un grand silence, comme à Rome. après Pharsale.

Lysias, Isocrate, Hypéride, Lycurgue, Démosthènes, n'eurent point d'héritiers. Ceux que la Grèce asservie appela encore des orateurs, comme pour se faire illusion sur sa servitude et se consoler, en conservant les mots, d'avoir perdu les choses, n'étaient que des déclamateurs et des sophistes. La grande âme socratique et platonicienne ne vivait plus en eux. Il s'était évanoui, le souffle inspirateur et puissant descendu des hauts et purs sommets philosophiques, et qui respirait dans le verbe des derniers défenseurs d'Athènes. Elle finissait la génération d'orateurs de laquelle Cicéron a dit : « qu'elle conserva tout entière cette sève et cette pureté de sang qui donnait à l'éloquence un coloris naturel et une beauté sans fard. » *Succus ille et sanguis incorruptus ad hanc œtatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset, non fucatus nitor.*

Démétrius de Phalère charmait les Athéniens plus qu'il ne les enflammait. Il altéra, le premier, le véritable caractère de l'éloquence, et lui ôta son nerf et sa vigueur; il aima mieux paraître doux que fort, et il le fut en effet, mais d'une douceur qui pénétrait les âmes sans les émouvoir. Il effémina l'art oratoire. « Au lieu d'un athlète, dit Plutarque, les Athé« niens virent à la tribune aux harangues une sirène harmo« nieuse. » Au reste, quel rôle sérieux restait à l'éloquence sous l'archonte décennal, élu par l'influence macédonienne, gouverneur d'Athènes, tyran de son pays, et vassal de l'étranger?

C'en est donc fait.

La Grèce aura encore des historiens comme Philistus, Ephore, Théopompe.

Philistus, auquel Plutarque reproche « d'avoir beaucoup « trop admiré ce qui brille, » mais qui, sauf cette complaisance, familière à tant d'autres, rappelait parfois Thucydide par l'énergie et la concision de son style; Théopompe, dont le nom majestueux semble désigner la rhétorique fastueuse; Ephore, qui me paraît s'être formé de l'histoire générale une idée juste, si j'en juge par ces mots : « S'il était possible « d'assister à la fois à tous les événements, cette manière l'emporterait sur toutes les autres. »

Elle aura des poëtes comiques comme Antiphane, qui dira, en parlant de la vieillesse : « Elle est l'autel de tous « les maux; c'est là qu'on les voit tous chercher un asile. »

Et de la vie : « Elle ressemble bien fort au vin; quand il « n'en reste que quelques gouttes, elle devient vinaigre. » Comme Alexis, qui, dans ses propos lestes et ses joyeusetés, s'écriera : « Il n'est pas de rempart, il n'est pas de trésor, il « n'est rien au monde qui soit difficile à garder comme une « femme. »

Alexis, s'enivre avec la purée septembrale de Chio ou de Samos, mange des grives, comme le bonhomme Dicéopolis, et se répand, contre les philosophes, en aphorismes d'un goût suspect : « Quels contes est-ce que tu nous débites là? « Et le Lycée, et l'Académie, et l'Odéon ? Niaiseries de sophistes « où je ne vois rien qui vaille. Buvons, Sicon, mon cher Si- « con, buvons à outrance et menons joyeuse vie tant qu'il y a « moyen d'y fournir. Vive le tapage, Manès ! Rien de plus « aimable que le ventre ! Le ventre, c'est ton père ; le ven- « tre, c'est ta mère. Vertus, ambassades, commandements, « vaine gloire que tout cela et vain bruit du pays des son- « ges ! La mort mettra sur toi sa main de glace au jour mar- « qué par les dieux. Que te restera-t-il alors? Ce que tu auras « bu et mangé, rien de plus. Le reste est poussière ; poussière « de Périclès, de Codrus ou de Cimon. »

Ironie à la fois cynique et funèbre, rictus de la mort insultant aux ruines de la patrie. La gaieté d'Alexis a des clartés sombres ; vous diriez la lampe d'un cercueil. Elle éclaire, en effet, un sépulcre, où sont couchés, côte à côte, endormis, pâles, enveloppés des bandelettes des morts, la justice, le droit, les libertés publiques, l'indépendance grecque, toutes les conquêtes consacrées par le sang des aïeux, et désertées par les fils.

Alexis se raille de Platon, de Pythagore, de Speusippe, de Menedème, de tous ceux qui ont cultivé le domaine de l'esprit, de tous les semeurs d'idées, de tous les laboureurs des intelligences ; il proscrit l'idéal, il se moque du devoir, il s'insurge contre la sagesse, il s'inscrit en faux contre la tempérance. Ancêtre des écrivains sordides qui, dans nos tristes jours avilis, étalent complaisamment les plaies et les pourritures lascives d'une société d'hommes sans frein et de femmes sans honte, il conclut au sensualisme le plus abject ; et pour tromper les affres de la mort et les terreurs de l'immortalité, s'applique l'épitaphe de Philippe :

« J'emporte avec moi tout ce que j'ai mangé ; le souvenir « de mes débauches et de mes plaisirs. »

Quoi ! la Grèce, où rayonnèrent tant de beaux génies, sereins, paisibles, unissant la grâce à la force, la patrie d'Homère, d'Eschyle, de Périclès, de Platon, la terre natale de la vérité, elle serait pour jamais stérilisée ? La langue divine qui répandit sur le monde tant d'admirables préceptes, le verbe qui imprimait à l'univers moral les vibrations de l'infini, se seraient changés en un idiome, que dis-je ? en un grognement de pourceaux de Circé ? En si peu de temps, nous aurions roulé à un pareil abîme ? Les maximes platoniciennes, chassées par l'étranger-roi, se seraient dispersés, dissoutes, évanouies dans l'air, comme une poussière d'atômes invisibles ?...

Au milieu même de cette décadence, surgit le philosophe qui devait enseigner au monde la morale la plus vaillante et la plus austère.

L'histoire garde, en réserve, ces génies redresseurs et consolateurs, et, sous le règne des Néron, fait naître les Thraséas, afin que le genre humain, ébloui et dompté par le succès du crime, ne perde pas jusqu'à la notion de la vertu.

II.

Vers l'an 310, avant notre ère, on vit, dans Athènes, un Cypriote naufragé. Il allait par les rues, les places publiques, les portiques, songeant à sa fortune échouée, et aux moyens de la reconquérir. Il était de haute taille ; son front vaste et pensif surmontait deux yeux clairs, au regard curieux et perçant ; son teint était brun, presque basané ; il parlait lentement, comme un étranger. Arrêté devant la boutique d'un libraire, il lut quelques pages d'un livre de philosophie.

« — Quels sont, dit-il, ces hommes divins qui écrivent d'aussi grandes choses ?

« — Les philosophes, répliqua le marchand.

« — Et où sont-ils ?

« — En voici un qui passe. »

Le passant était Cratès, philosophe cynique. Le naufragé était Zénon de Citium, dans l'île de Chypre.

Zénon s'attacha à Cratès.

Mais Cratès et le cynisme ne pouvaient suffire à son âme ardente, altérée de la soif de connaître, et que nul mystère phsychologique, nulle métaphysique, nulle spéculation n'effrayaient. Il apprit cependant à l'école illustrée par Diogène, non pas à étaler orgueilleusement son tonneau et ses haillons; il ne conquit pas le droit d'impudeur que s'arrogaient les cyniques; mais il apprit à dépouiller la fausse honte, à secouer le préjugé, cette rouille de l'esprit; à mépriser l'opinion, sans la braver pourtant.

Remarquez que l'opinion du temps était méprisable, en effet; car je n'absoudrais pas Zénon s'il avait dédaigné l'opinion éclairée, consciencieuse, ressort des gouvernements libres. Je laisse, à d'autres, la superbe, ou plutôt l'impuissance de se draper dans l'impopularité. Il ne faut rien sacrifier de juste au peuple, pour obtenir sa faveur; mais il convient de se garder aussi de le blesser et de l'irriter. L'opinion servile, intéressée, qu'elle vienne de la plèbe ou de César, je la dédaigne. L'opinion honnête, virile, qu'elle sorte du palais de Sully, de l'hôtel de Mathieu Molé, ou de l'échoppe d'un artisan, je la respecte, et ce respect est la pudeur même de l'homme public.

Zénon quitta l'école de Cratès pour aller étudier sous les philosophes de l'école de Mégare, Stilpon et Diodorus Cronus; puis sous les académiques, Xénocrate et Polémon. Là, il se retrempa dans des doctrines plus pures et plus dignes de la haute idée qu'il s'était faite de la nature humaine. Mais il ne s'y arrêta pas plus qu'il n'avait fait au cynisme. Raison droite, bon sens rare et imperturbable, impatient de saisir le vrai, il se lassa des subtilités d'une métaphysique raffinée, des discussions sans fin sur le possible et le réel, sur la nature et la propriété des nombres idéaux ; il déserta bravement le camp de ces éternels constructeurs d'arguments captieux où il voyait enchevêtrer les vérités les plus claires et les plus assurées ; il faussa compagnie à ces vénérables arrière-grands pères des abstracteurs de quintessence dont parle le Gargantua et le Pantagruel. Il me semble voir, en Zénon, une sorte d'Abailard grec, échappant aux sophismes des nominalistes et des cornificiens, pour instaurer dans Athènes, comme Abailard à Paris sur la montagne Sainte-Geneviève, un enseignement affranchi des langes de l'école et se déployant dans l'ampleur de la raison.

Il abandonna tous les maîtres vivants, s'attacha aux morts, surtout à Platon, comme un philosophe de notre temps qui remonterait à Descartes; non pour jurer d'après la parole du maître, mais pour la méditer, se l'assimiler, la féconder, l'agrandir, et mêler sa doctrine personnelle aux systèmes des grands hommes disparus.

Nul doute que la morale de Platon n'ait inspiré la morale stoïcienne. L'une et l'autre partent du principe établi dans le premier Alcibiade « que l'homme, c'est-à-dire ce qui est véri-
« tablement nous, est tout entier dans l'âme. »

« C'est un principe bien constant, » dit Socrate dans ce dialogue, « que quand nous nous entretenons ensemble, toi
« et moi, en nous servant du discours, c'est mon âme qui
« s'entretient avec la tienne. »

« Et c'est ce que nous disions, il n'y a qu'un moment : que
« Socrate parle à Alcibiade en adressant la parole non pas au
« corps qui est exposé à mes yeux, mais à Alcibiade lui-
« même que je ne vois point, c'est-à-dire à son âme. »

Si donc, l'âme, l'être invisible, constitue l'être véritable en sa force et en son essence; si, dans l'âme seule, résident la justice, la beauté, la raison, la vérité, la vie, il en résulte que le seul mal est celui qui atteint l'âme, et le seul bien celui qui la touche. De là découle toute la théorie de Platon sur la vertu; c'est de là qu'il a tiré son inflexible doctrine de l'expiation. Le coupable, suivant lui, est tenu de se présenter, de se livrer au juge, de solliciter, même au prix de la vie de son corps, la réhabilitation de son âme. Doctrine dangereuse; car s'il est vrai que la faute de l'âme puisse être rachetée et purifiée par le châtiment du corps, la porte est ouverte aux pénalités terribles; nous sommes sur la pente des macérations; la théorie platonicienne aura ses pâles adeptes de la rédemption de l'âme par la punition de la chair; d'avance, je les vois se traîner, je les regarde tristement, dans le lointain des âges, errants sur les sables des déserts, ou sous les cloîtres des monastères.

Le *de profundis*, ou le *dies iræ* de la Chartreuse et de la Trappe répondent aux dialogues d'Alcibiade et du Philèbe.

L'affinité de la doctrine de Platon avec le stoïcisme est manifeste. Celui-ci, comme son aîné, exagère le principe. Veuillez considérer que Zénon se proposait de lutter contre le sensualisme poétique, séduisant, énervant d'Épicure. Songez que l'athéisme complet, le matérialisme absolu du philosophe de Samos, savamment exposés et réduits en principes, formulés en axiomes, avaient séduit un peuple oublieux des grandes doctrines et des grandes spéculations d'autrefois, comme des grandes choses et de la liberté. Songez qu'Epicure, chaste d'ailleurs dans sa vie, enseignait l'identité des devoirs et des jouissances, et proscrivait les arts comme contraires à la vérité. Il vient un jour, en effet, où les esprits, fatigués et vieillis, s'endorment d'un sommeil agité par des rêves impurs.

Mais chaque système engendre son contraire; l'exagération de l'un amène fatalement celle de l'autre. Là où sévit un matérialisme dissolvant, s'installe un ascétisme non moins dangereux.

Lorsque la Grèce entière, semblable à une bacchante, entoure de lierres, de roses et de pampres, son front sacré que ceignirent jadis les lauriers de Mycale et de Salamine ; lorsque les mimes, les joueurs de flute et les danseuses succèdent aux puissantes trilogies, et que les hétaïres remplacent les déesses ; lorsque, fidèle à la doctrine d'Épicure, le monde offre le spectacle retracé plus tard par Cléanthe le stoïcien, dans son allégorie des vertus servantes de la volupté et prosternées au pied du trône, où elle s'assied « dans un magni« fique appareil, et revêtue d'ornements royaux, » parmi cette insurrection des désirs, des appétits, des convoitises, parmi cette philosophie en délire et ce peuple en démence, Zénon paraît, et proteste au nom de l'esprit immortel, invisible ; rétablit ses droits sur la chair en révolte ; engage la lutte du devoir contre la volupté, le rude combat de la volonté humaine, de la raison et de l'intelligence.

III.

On accourut, comme autour de Socrate. Les âmes généreuses, les cœurs incorruptibles, les entêtés de l'honneur, affluèrent de tous les points de la Grèce.

Cette minorité, héroïque suivant les uns, ridicule suivant les autres, qui combat à la dernière heure, lorsque le reste faiblit, jette ses armes, et désespère, entoura l'ancien naufragé cypriote. Des rois mêmes s'honoraient d'être appelés ses disciples. Mais il eut un bonheur plus grand, celui de produire des hommes dignes de lui : Cléanthe, et par Cléanthe, Chrysippe.

Celui-ci, l'Aristote du stoïcisme, méthodique, grave, d'une science prodigieuse, auteur de plus de sept cents traités sur les sujets les plus divers et qui embrassaient tout le champ connu alors des spéculations humaines, dédaigneux de la forme, peu curieux de la beauté du style, aspirant, comme le maître d'Alexandre, a convaincre par la seule force du raisonnement, un peu subtil, d'ailleurs, et raffiné, en cela plutôt platonicien que disciple du Portique.

Cléanthe, un homme du peuple, athlète d'abord, puis serviteur des jardiniers d'Athènes; passant la nuit dans les jardins à puiser de l'eau et à arroser les plantes, silencieux, songeur, rêvant à l'obscure clarté des étoiles; le jour, allant écouter Zénon, qui le chérissait par dessus tous les autres; Cléanthe, un des penseurs les plus profonds, un des plus beaux génies, un des caractères les plus élevés et les plus fermes de l'antiquité.

Il faisait aimer la doctrine de son maître, à force de la pénétrer de sa sensibilité personnelle, adoucissant ce qu'elle avait de trop acerbe, éclairant ce qu'elle contenait d'obscur. humanisant ce qui exorbitait l'humanité. C'était le Mélanchton de ce Luther. Poëte, il a laissé un hymne à Jupiter, conservé par Stobé. Là, en un langage digne des odes triomphales de Pindare, et qui rappelle la sévère splendeur des chœurs de l'Orestie, il nous donne l'expression de la pensée stoïcienne sur la divinité.

Quelle est-elle, cette pensée? Comment Dieu et le monde ont-ils été compris et considérés par ces précurseurs du Christianisme? Retrouverons-nous ici l'immensité flamboyante de l'hypothèse de Platon?

Tout ce qui est, tout ce qui peut agir ou souffrir, est corps, suivant les stoïciens; il n'y a pas d'autres êtres réels que les corps; les âmes des dieux, des génies, des hommes, sont des émanations du fluide primitif.

Mais, au-dessus des êtres réels, il y a les principes des êtres qui ne sont ni engendrés, ni corruptibles. Ces principes sont: 1° la matière indéterminée, mais susceptible de revêtir tous les modes; 2° la raison, le Verbe, le λογος, qui pénètre toutes choses, qui circule dans tout l'univers, et duquel dérivent l'action, la forme et la fin de tout ce qui est. Ils nommaient *patient* le premier principe, celui dont se font les choses; et *agent* celui qui les fait être ce qu'elles sont; et l'agent transformait le patient d'après les règles du λογος, ou raison éternelle.

Les âmes, émanées de la grande âme universelle qui est

Dieu, périssables de leur nature, s'évanouiront un jour, et rentreront au sein de la source éternelle. Le monde lui-même, formé par le feu, sera dissous par le feu, et subira une palingénésie.

Ainsi, de nos jours, un grand esprit rêveur, Ch. Fourier, disait : la nature se compose de trois principes incréés, éternels, indestructibles : 1° la matière, principe passif et mû ; 2° l'esprit, ou Dieu, principe actif et moteur; 3° la mathématique, principe neutre et régulateur; en sorte que Dieu, distributeur du mouvement dans l'espace infini, ne peut agiter les univers que suivant des lois éternelles comme lui-même. Depuis les étoiles jusqu'aux hommes, depuis l'énorme Saturne aux sept anneaux jusqu'au ciron dans l'herbe, le mouvement sidéral, animal, humain, se distribue conformément à la mathématique, c'est-à-dire à l'ordre et à la justice. Et l'âme du globe, émanation de l'âme universelle du monde, engendre, comme autant d'étincelles, les âmes humaines; et celles-ci, vivant de la vie générale, s'évanouiront avec elle, rentreront au sein de l'âme immense, et, comme elle, emportées par la mort des choses terrestres, elles iront vivre en des astres nouveaux.

L'agent, disaient les stoïciens, est l'être que les hommes adorent sous tant de dénominations diverses : Jupiter, Neptune, Apollon, Minerve. Il est tous les dieux ensemble. Les autres dieux n'existent qu'au regard de notre intelligence; ils ne sont que la personnification des attributs du Dieu unique. Chacun d'entre eux n'est qu'un rayon détaché de sa clarté suprême. Dieu est dans le monde, non hors du monde ; mais il ne s'y absorbe pas, il demeure lui-même, un être immortel, raisonnable, parfait dans son essence, dans sa sagesse et dans sa félicité. Sa force s'exerce en vertu de certaines lois immuables qui sont les lois mêmes de l'univers, et qui en constituent la beauté, l'unité, la magnifique et vivante harmonie. Dieu est l'âme du monde; il en est l'architecte et l'ordonnateur.

Mais il faut laisser parler Cléanthe :

« Salut à toi, le plus glorieux des immortels, être qu'on « adore sous mille noms, Jupiter éternellement tout-puissant; « à toi, maître de la nature; à toi, qui gouvernes avec loi « toutes choses! C'est le devoir de tout mortel de t'adresser « sa prière; car nous sommes une race sortie de toi, ayant « reçu en partage, seuls parmi tout ce qui vit et rampe sur « la terre, une imitation et comme une ombre de la parole. « A toi donc mes louanges, à ta puissance l'éternel hom« mage de mes chants. Ce monde immense qui roule autour « de la terre reconnaît ta loi, quelque réfractaire qu'il soit « par lui-même, et volontairement il est régi par toi. Car tu « tiens, dans tes invincibles mains, l'instrument de ta volonté, « la foudre au double trait, qui consume et fait vivre. Le « même fluide, en effet, sous les coups duquel toute la terre « tremble, te sert à distribuer l'âme universelle qui pénètre « dans tout, se mêlant aux grands comme aux petits astres. « C'est pourquoi, étant tel, monarque suprême partout pré« sent, rien, ô Dieu, ne se fait séparément de toi sur la terre, « rien dans le ciel éthéré et divin, rien dans la mer; hormis « les crimes que commettent les méchants par leur folie... « Les insensés! qui, courant après la possession des biens, « ferment leurs yeux et leurs oreilles à la loi commune éta« blie par Dieu, tandis que, s'ils suivaient cette loi divine, « ils vivraient heureux. Mais non! Ils se précipitent, dépour« vus d'idéal, vers des buts qui les trompent... Mais toi, ô « Jupiter, source de la foudre, dissipe, ô père, les obscures « chimères de leur esprit, et donne-leur de connaître la pen« sée qui te sert à gouverner le monde avec justice; alors « nous te rendrons un hommage digne de toi, chantant sans « cesse tes œuvres; car il n'est pas de plus noble préroga« tive pour les mortels et pour les dieux que de chanter éter« nellement par de dignes accents, la loi commune dans la « justice » (1).

---

(1) Trad. de Pierre Leroux.

Ainsi chantait Cléanthe, le puiseur d'eau des jardiniers d'Athènes. Cet accent spiritualiste, vous le retrouverez dans les homélies de Basile de Césarée; cette grâce et cette puissance poétiques renaîtront dans les méditations de Grégoire de Nazianze. Je sens ici une âme nouvelle, échappée à la plasticité antique, pénétrée de l'invisible chaleur de l'esprit; je vois le polythéisme se dissoudre au sein de l'unité divine; il me semble que, dans l'air, passe et fuit le chœur des anciens dieux.

D'une théodicée aussi élevée découlait une morale pure, bienfaisante, austère et douce à la fois; déesse à cœur de lion, à figure de vestale. J'en emprunte les traits principaux à cet empereur, sous lequel Rome oublia sa servitude, tant celle-ci fut réglée par de sages lois, à Marc-Aurèle Antonin: « Il faut que la raison régne en maîtresse, en souveraine « absolue, pleine, d'un dédain profond pour tout ce qui « est en dehors d'elle, et ramassée en soi-même au sein de « ses méditations.....

« Le devoir de l'homme est contenu tout entier dans un « double axiôme : conformité à notre nature particulière et « à la raison que nous portons en nous, conformité à la « nature universelle et à la raison suprême, sources com« munes de la raison de chaque être et de sa nature. Il n'y « a rien qui soit plus vraiment conforme à la nature humaine « que de nous aider les uns les autres et d'échanger entre « nous de mutuels secours. L'humanité nous commande d'ai« mer comme nos frères ceux-là mêmes qui nous ont offensés. « Il n'y a qu'une seule vengeance avouée par la raison, c'est « de ne pas nous rendre semblables à ceux dont nous avons « à nous plaindre. Nos actions ne doivent jamais avoir qu'un « mobile, l'accomplissement au bien; et nous devons faire le « bien pour lui-même, indépendamment de ce qui pourra en « advenir, et sans aucun regard à notre utilité personnelle, « ni aux récompenses qui y seraient attachées. Ne publions « pas nos bienfaits, oublions-les et passons à d'autres; soyons « comme la vigne qui donne son fruit et s'empresse de recom-

« mencer sa tâche : elle ne fait point valoir à nos yeux sa « fécondité ; elle obéit à la nature et tout est dit pour elle. » Et ailleurs : « N'aie jamais qu'une seule pensée, qu'une « seule volonté : c'est de mettre la vertu dans toutes tes ac- « tions. Souviens-toi de ces deux vérités : que les événements « sont indifférents, et que tes actions t'importent. »

« Regarde au dedans de toi ; c'est au dedans de toi qu'est « la source du bien, une source intarissable, pourvu que tu « fouilles toujours. »

IV.

La Grèce dégénérée n'était pas faite pour recevoir et observer de semblables préceptes. Quel qu'ait été l'éclat de ses commencements sous les colonnades du Pæcile, le stoïcisme s'acclimata difficilement dans le pays des Alcibiade et des Aspasie. Mais lorsque se nouèrent, entre Rome et la Grèce, les premières relations, qui devaient aboutir à une double conquête, à celle d'Athènes par les armes de Rome, à celle de Rome par l'esprit et les mœurs d'Athènes, la philosophie de Zénon trouva, dans le vieux Latium, un terrain admirablement préparé. Là, les mœurs, les lois, les libertés politiques et civiles étaient encore en honneur. Rome s'appartenait. Là, une rudesse naturelle, une sévérité indigène, je ne sais quelle inflexibilité autochtone offraient au stoïcisme un inviolable asile. Il s'implanta et florit sur cette terre d'adoption ; il y poussa des racines plus vivaces et plus profondes que sur sa terre natale. Athènes avait été la mère, Rome fut la nourrice. La doctrine austère du Portique allait de pair avec ces fiers courages ; elle était comme l'épée de chevet de ces républicains quittant la charrue pour les armes, passant du logis au Forum, et qui, se fiant aux oracles sybillins, s'apprêtaient à dompter le monde. Le stoïcisme fut, de toutes les écoles venues de l'Attique, celle qui compta le plus d'adeptes. Même, après la perte des lois, il consola et maintint, dans l'assiette de leur résolution, les citoyens qui gardaient une âme libre sous la tyrannie de l'empire. Il avait affermi le dernier Brutus et Caton d'Utique; il apprit à Thraséas comme il faut mourir.

Les orateurs aussi connurent sa salubre influence.

L'éloquence romaine, dès ses origines, me paraît avoir été souvent inspirée, sinon par les idées spéculatives, au moins par ce qu'on peut appeler les mœurs de la philosophie de Zénon.

Nul peuple ne fut moins spéculatif, en effet, que le peuple latin; mais nul ne courut plus résolument au vrai, au positif; c'était son instinct. Il dégagea donc rapidement la morale stoïcienne de toutes les subtilités doctrinales, et transforma en un code moral, les livres de Chrysippe ou de Cléanthe, ces encyclopédies.

Parmi les orateurs chez lesquels je crois reconnaître le génie du Portique, je ne citerai pas ceux auxquels Cicéron accorde, trop bénévolement, le don de l'éloquence : les Appius Claudius, les Curius, les Métellus; j'oublierai même ce Cornélius Cethegus dont le poëte Ennius atteste le talent :

.... Is dictus (ollis) popularibus olim,
Qui tum vivebant homines, atque ævum agitabant,
Flos delibatus populi.

« Les contemporains de ce grand homme disaient qu'il était « la fleur des Romains et l'ornement de son siècle. »

« C'était, dit encore Ennius, l'âme de la persuasion. » Suadæ que medulla.

Je m'arrête à Marcus Portius Priscus Cato, à ce Caton l'Ancien, descendant d'une famille sabine de laboureurs, à cet adversaire constant de l'aristocratie, à cet ami persévérant de la plèbe, type des anciennes vertus et des vieux préjugés. Austère, avare, toujours grondant, censurant les femmes, le sénat et le peuple, nulle figure n'est plus originale, plus saisissante. C'est une médaille fruste, grossièrement taillée, mais d'une vigoureuse empreinte. Lisez sa vie dans le Plutarque d'Amyot :

« Il était un peu roux de visage et avait les yeux pers,
« ainsi que donne à entendre celui qui composa ces vers en
« haine de lui après sa mort :

> Ce faux rousseau, Portius aux yeux pers,
> Qui harassait et mordait tout le monde,
> Pluton ne veut qu'il entre en ses Enfers,
> Quoiqu'il soit mort, de peur qu'il ne lui gronde.

« Il ne buvait jamais, étant à la guerre, que de l'eau, si ce « n'était aucune fois qu'il se trouvait excessivement altéré, « car alors il prenait un petit peu de vinaigre, ou bien qu'il « se sentait faible, car alors il buvait de quelque petit vin.

« Il labourait lui-même sa terre, et il avait coutume de s'en « aller, de grand matin, aux petites villes, d'alenviron, avocasser et plaider pour ceux qui s'adressaient à lui, et puis « s'en retournait en sa maison, là où, si c'était en hiver, il « jetait seulement une jaquette sur ses épaules ; et si c'était « en été, il s'en allait tout nud travailler au labourage avec « ses serviteurs et ses ouvriers, puis se séait avec eux à table, « beuvant de même vin et mangeant de même pain qu'eux, « et tout plein d'autres telles façons de faire qui montraient « une grande équité, modération et bonté en lui. »

Mais, dès que les honneurs et les charges publics vinrent le trouver aux champs, dès qu'il obtint le tribunat militaire, la questure, la censure, sa bonté se changea en justice. Sa vie fut un long combat contre Carthage et contre l'aristocratie romaine. Il combattit la première au nom des intérêts de la patrie, la seconde, au nom de la loi et de l'égalité. D'une probité farouche, rigide, prompt à s'alarmer sur l'ambition des généraux (pressentiment de ce qu'elle préparait à la République), Caton ne craignit pas d'attaquer Scipion l'Africain, pour ses dilapidations et pour sa vénalité. L'Africain fut absous, mais, après sa mort, Caton fit voter une enquête sur l'argent pris, enlevé, extorqué au roi Antiochus et aux peuples de sa dépendance.

Admirable vigilance! Le sénat, l'employant vis-à-vis de Jules César, la liberté romaine eût été sauvée.

Caton, âme stoïque, esclave de la loi, entendait que les têtes les plus hautes se courbassent sous ce niveau sacré.

« Il ne lui manqua, dit *Tite-Live,* il ne lui manqua pas un « des talents qui servent à la conduite des affaires, soit pri- « vées, soit publiques... Et on ne peut pas dire que sa langue « n'a été puissante que tandis qu'il vivait, et qu'il n'existe « aucun monument de son éloquence. Non! son éloquence « vit et florit encore... D'innombrables haines le harcelèrent, « et il les harcela à son tour; et il ne serait pas aisé de dire « si ce sont les nobles qui l'ont frappé davantage, ou si c'est « lui qui a davantage tourmenté les nobles. C'était un homme « d'un esprit rude sans doute, d'une langue acerbe et trop « peu retenue, mais son âme était invincible aux passions et « sa vertu rigide; il méprisait le crédit, les richesses. Éco- « nome, infatigable. intrépide, il avait un corps et une âme « de fer, et la vieillesse même, qui détruit tout, ne brisa pas « Caton. »

Je sais que, par une sorte de fatuité de barbare du Latium (commune aux plus grands esprits de Rome, à Crassus, à Antoine), Marcus Priscus affectait d'ignorer et de dédaigner les lettres grecques, mais je sais aussi qu'à Tarente, il avait jadis étudié sous un disciple de Pythagore; qu'il faisait secrètement ses délices de Thucydide, et que, lorsqu'il fit chasser de Rome le sophiste Carnéade, il respecta l'enseignement de Diogène le stoïcien et de Critolaüs l'aristotélique.

Son éloquence sortait de la triple source de la simplicité domestique, de la dignité romaine et de la philosophie de Pythagore et de Zénon. Sa naturelle prud'homie était baignée dans cette atmosphère morale et s'y retrempait sans cesse.

Il légua sa probité et sa rigidité à tous ceux de sa race. C'est de l'un d'eux, que Cicéron dira amèrement : « Heureux « Caton, à qui personne n'ose demander une bassesse! »

VII.

DE L'ÉLOQUENCE A ROME.

I.

L'homme qui veut se donner le spectacle des vicissitudes politiques, pénètrer dans le secret des changements d'empires et des écroulements d'institutions, connaître les merveilles, les services et les dangers de la parole, celui-là doit contempler Rome, étudier ses annales, vivre avec ce peuple dont l'histoire est, en réalité, celle du genre humain.

Le grand italien Jean Baptiste Vico considérait que les développements intérieurs et extérieurs de Rome sont le type de la grandeur et de la décadence universelle, et que la cité latine est l'abrégé du monde.

Michel Montaigne était à ce point *embabouiné* des temps anciens, que les modernes lui paraissaient dénués de beauté, de mouvement, de vie; il se faisait le compagnon et le contemporain des Brutus, des Paul Emile et des Fabius. Dans son voyage en Italie, le souvenir de la république et son auguste image dominent la ville papale; les monuments impériaux écrasent les monuments catholiques :

« Les bâtiments de cette Rome bâtarde que l'on voit à « cette heure, attachant à ces masures, quoiqu'ils aient de « quoi ravir en admiration nos siècles présents, me font res« souvenir des nids que les moineaux et les corneilles vont

« suspendant, en France, aux voûtes et parois des églises « que les huguenots viennent d'y démolir. »

Corneille, dans l'histoire de Rome, a puisé le sujet d'Horace, de Cinna, de Pompée, de Sertorius. Le génie racinien, en Britannicus, relève du génie de Tacite. Lorsque Mézerai écrit son histoire de France, il suit la méthode de Tite Live ; et Armand de Gondi, cardinal de Retz, racontant l'histoire de la conjuration de Fiesque, travaille d'après Salluste.

Ai-je besoin d'ajouter que Montesquieu gravit aux sommets de l'esprit des lois, par les chemins de la grandeur et de la décadence romaine? que la Révolution française et Napoléon empruntèrent à la république de Caton, de Scipion et de Jules César, son idéal, le titre de ses magistratures, sans pouvoir s'assimiler son grand et magnanime esprit?

Ainsi on peut se figurer, au-dessus de l'océan des peuples et des âges, Rome élevant sa tête vénérable, baignée par la lueur mystérieuse et sacrée qui éclaire le visage des morts.

Nul voyageur n'a foulé ce sol sans une émotion religieuse. Même dans sa misère, dans sa servitude, dans sa nudité politique, dans son silence, elle parle encore aux imaginations, elle ébranle les mémoires, elle fait à l'esprit de séculaires confidences. Voilée, muette, courbée sous des épées étrangères, elle demeure la ville éternelle.

L'œil du monde est fixé sur ses murailles. Nous sentons bien que le grand mystère y est enfermé. Celui de la substance et de la nature des Dieux? Non, mais le secret de l'indépendance des hommes.

Entrez dans Rome par la porte Esquiline, comme jadis l'abbé Lacordaire, allant soumettre ses doctrines à l'autorité pontificale, abjurer sa liberté et l'anéantir sous la discipline.

Je ne vous convie pas à une semblable immolation. Restez tels que vous êtes, amis de la vérité et sujets responsables de votre conscience et de votre raison.

Donnez-vous cependant le tragique spectacle de la grandeur et de la décadence romaine. La cendre des Dieux et des hommes est mêlée ici.

La voix de l'histoire parle dans chaque pierre. Les monuments sont des témoins. Ils racontent ce qu'ils ont vu ; et rien n'est émouvant comme leur idiome de granit et de marbre. Les trophées de Marius rappellent, à la fois, l'apparition des Cimbres, le commencement des guerres civiles et la chute des lois. Sur le Palatin, des ruines sinistres, sombres fondations des palais impériaux, demeurent comme le cadavre indestructible de l'empire.

Le soir, quand tombent, du haut des collines, les grandes ombres virgiliennes, *majores umbræ,* on peut y voir passer Octave-Auguste ayant en sa main la tête de Cicéron ; on y entend les chants de Néron et les hoquets de Vitellius.

La poussière du Colysée est faite des ossements des gladiateurs et des martyrs. Les catacombes gardent les traces du Christianisme naissant, et la coupole de Saint-Pierre annonce sa victoire.

Je voudrais m'arrêter au Forum, rebâtir la tribune aux harangues où montèrent les Gracques; ressusciter la foule bruyante, impatiente, séditieuse, tour à tour enflammée et calmée par la voix des orateurs. Mais quelle parole ici remplacera la naturelle éloquence des ruines? Comment oserai-je balbutier les principes de l'art oratoire romain, esquisser son histoire, ses transformations, ses victoires et sa défaite, en présence de ces témoins de marbre, de pierre et de bronze qui restent encore debout sur la poussière des générations éteintes ? Je ne sais quel sentiment d'impuissance s'empare de mon esprit ; je sens sur moi, peser l'accablement de l'infini, et je n'ai que la force de répéter les paroles écrites jadis par Lamennais, au pied des monuments brisés :

« Il y a dans ces ruines entassées sur des ruines une mer-
« veilleuse poésie du passé, quelque chose qui vous reporte
« vers ce qui ne passe point, et sous l'enveloppe mortelle
« dont se dégage votre être véritable, vous assoupit molle-
« ment au sein d'une vague immensité, et vous pénètre,
« comme si déjà vous aviez traversé la tombe, de l'inépui-
« sable vie que Dieu a répandue dans l'univers. »

II.

Les premiers orateurs romains empruntèrent leur art à la Grèce. Mais cet art incomparable des Lysias, des Périclès et des Démosthènes, s'il ne dépassa pas dans Rome la perfection que lui avaient imprimée ces artistes souverains de la parole, y gagna cependant en influence et en grandeur. Les qualités de l'éloquence grecque, la soudaineté, la vigueur, l'audace, le mouvement, ces ressorts cachés, ces puissances internes qui, suivant l'expression du critique allemand Ottfried Müller, donnaient aux mots de la langue grecque les apparences, la grâce et la fécondité de corps vivants, nous les retrouverons dans l'éloquence romaine, avec des intérêts plus grands et une politique plus persévérante et plus vaste.

Là, paraît tout entier l'empire que, dans la société antique, la parole exerçait sur les hommes assemblés.

Cette puissance, sans doute, comme toutes les puissances de la terre est soumise aux vices et aux vertus de ceux qui l'exercent et qui la subissent. Elle peut tour à tour conseiller la paix, ou déchaîner la guerre. Calme, sereine, troublée, orageuse, elle suit, en sa marche, les oscillations de ce pendule appelé le libre-arbitre, attaché à la voûte lumineuse de la raison, et qui se meut dans les abîmes de la conscience et de la volonté.

Mais faut-il la redouter, l'enchaîner, la proscrire? Pensez-vous comme Michel Montaigne? Il écrivait, en un accès d'humeur sceptique, confondant les orateurs et les sophistes :

« Les républiques qui se sont maintenues en un état réglé « et bien policé, comme la cretense et la lacédémonienne, elles « n'ont pas fait grand compte d'orateurs. C'est un outil in« venté pour manier et agiter une tourbe et une commune « déréglée; et est outil qui ne s'emploie qu'aux malades, « comme la médecine... L'éloquence a flori le plus à Rome « lorsque les affaires ont été en plus mauvais état et que l'o-

« rage des guerres civiles les agitait; comme un champ libre « et indompté porte les herbes plus gaillardes. »

Je pense, au contraire, qu'on peut juger de la civilisation d'un peuple par le degré de liberté spirituelle dont il jouit. Je pense que les plus belles époques de l'Art coïncident avec celles que caractérise un grand mouvement de liberté.

« L'époque de la liberté républicaine fut l'âge d'or des « arts, » dit Winkelmann.

Même certaines branches de l'art ne fleurissent que dans les pays libres. L'éloquence politique implique des assemblées où se discutent et se décident les questions relatives à l'intérêt commun : l'Agora d'Athènes, le Forum romain, la Chambre des communes et des lords, la Chambre des députés et le Sénat de Belgique, l'Assemblée fédérale de la Suisse, les Cortès espagnoles, portugaises et brésiliennes, le Parlement italien; toutes ces réunions d'hommes discutant, éclairant, améliorant les lois, sous la protection des lois elles-mêmes; tous ces asiles de la véritable indépendance parlementaire, où la parole sort de l'initiative du représentant et s'adresse à la responsabilité du ministre.

Ailleurs..... Mais non! il me suffit d'affirmer qu'il n'est point d'éloquence politique et civile là où la loi n'est que le caprice d'un homme; où la justice se cache dans l'ombre; où la publicité de la défense est interdite.

Je vous entends, Tigellinus, vous dites que sous Néron, l'éloquence renaît, parce que Néron octroie au Sénat de Rome les apparences des antiques franchises, et vous citez avec orgueil la harangue d'un cousin de César? Je vous réponds que l'éloquence expire, et, que tant que Néron vivra, je ne me fierai pas à cette ombre que vous appelez liberté.

III.

Les institutions de la république romaine se prêtaient abondamment à la puissance de la parole. L'orateur gouvernait réellement, car il disposait du souverain par la persuasion, le dominait par l'ascendant victorieux de l'éloquence. Chaque progrès de la plèbe vers l'égalité et la justice, chaque conquête du Droit furent engendrés par la parole. Dans cette longue et dure guerre de la pauvreté contre la richesse, dans cette pénible ascension des classes inférieures, les harangues sont les étapes, et les noms des orateurs qui se succèdent marquent les colonnes milliaires.

« La cité naquit d'abord fondée sur un corps souverain de « nobles. Cette noblesse consistait à sortir d'un mariage so« lennel, et célébré avec les auspices. Par elle, les nobles « régnaient sur les plébéiens, dont les unions n'étaient pas « ainsi consacrées.

« Au gouvernement théocratique, où les dieux gouver« naient les familles par les auspices, succéda le gouverne« ment héroïque, où les héros régnaient eux-mêmes, et dont « la base principale fut la religion, privilége du corps des « Pères, qui leur assurait celui de tous les droits civils... « Lorsque, par la suite des temps, l'intelligence des plébéiens « se développa, ils revinrent de l'opinion qu'ils s'étaient « formée de l'héroïsme et de la noblesse, et comprirent qu'ils « étaient hommes aussi bien que les nobles. Ils voulurent « donc aussi entrer dans l'ordre des citoyens. Comme la sou« veraineté devait avec le temps être étendue à tout le « peuple, la Providence permit que les plébéiens rivalisas« sent longtemps avec les nobles de piété et de religion, « dans ces longues luttes qu'ils soutenaient contre eux, « avant d'avoir part au droit des auspices, et à tous les droits « publics et privés, qui en étaient regardés comme autant de « dépendances. Ainsi, le zèle même du peuple pour la reli« gion, le conduisait à la souveraineté civile. C'est en cela « que le peuple romain surpassa tous les autres, c'est par là « qu'il mérita d'être le peuple-roi. L'ordre naturel se mêlant « ainsi de plus en plus à l'ordre civil, on vit naître la Répu« blique populaire. ». (Vico.)

A partir de ce moment, la parole s'empara de Rome, où elle régna jusqu'aux temps de Marius et de Sylla, époques sinistres, dates funèbres, sous lesquelles elle ne périt pas pour toujours, mais qui inaugurèrent dans le sang et le meurtre, dans les proscriptions, les confiscations et les funérailles, l'empire de la force et la dictature de l'épée. Jusque-là, les délibérations du sénat, les discussions du Forum, les causes de toute espèce, soumises au jugement, soit des magistrats, soit du peuple, obligèrent les Romains à cultiver l'art oratoire. Quiconque aspirait à prendre part aux affaires de l'État, devait s'exercer à la parole ; elle décidait de tout, et voilà pourquoi les harangues tiennent tant de place dans l'histoire de la République. Elles abondent, en effet, dans les décades de Tite-Live, les histoires de Salluste, les annales de Tacite. Elles n'y sont pas un simple ornement, elles sont, au contraire, la raison des faits, par conséquent le fond même des choses. Les discours des Coriolan, des Junius Brutus, des Scipion et des Gracques, renferment l'âme de l'héroïsme aristocratique, de la liberté républicaine, de l'autorité militaire, de la transformation sociale du prolétariat. Si vous ne lisez les paroles de Marius, de Sylla, d'Antoine et de Jules César, il est impossible que vous pénétriez les secrets de la politique romaine. Autant le moyen-âge est muet, autant la diplomatie moderne est fertile en embuches et en avortements, autant parlait et agissait au grand jour la liberté romaine.

Au commencement, de même qu'en Grèce, du temps de Périclès, l'éloquence eut un caractère de simplicité grave, en harmonie avec celle des mœurs. On parlait, comme on vivait, simplement, sobrement, fortement. Plutarque disait de Fabius : « Il s'appliqua à l'éloquence, mais à un genre d'élo-
« quence qui répondit à toute sa vie, à son caractère. Ces
« ornements, cet éclat léger et frivole, qui n'a de mérite
« qu'aux yeux de la foule, étaient bannis de ses discours ;
« on n'y trouvait que le bon sens qui lui était naturel, que
« l'abondance et la profondeur des pensées ; ce qui faisait
« comparer ses discours aux harangues de Thucydide... »

On pourrait dire de l'éloquence de Fabius ce que Montaigne disait de Lucrèce : « Nerveuse et solide, elle remplit et ravit, « et ravit les plus forts esprits. »

Alors le premier africain, accusé par le tribun Nevius, s'écriait : « Je me rappelle, Romains, que c'est aujourd'hui le « jour où j'ai vaincu, dans une grande bataille, le carthaginois Annibal, le plus terrible ennemi de votre puissance, « et où je vous ai procuré une paix et une victoire inespérées. « Ne soyons donc point ingrats envers les dieux. Mon avis, « c'est que nous laissions là ce vaurien, et que nous allions « d'ici, sur l'heure même, offrir des actions de grâces à Jupiter, très-bon, très-grand. »

Alors Caton, dans son discours des faux combats, où il s'indigne contre le traitement affreux que Thermus avait fait subir aux magistrats liguriens, aura comme un pressentiment de l'apostrophe de Cicéron à Verrès : « Il dit que les « décemvirs n'avaient pas fait tout ce qu'il fallait pour les « provisions de bouche; il les fit dépouiller de leurs vêtements et battre à coups de fouet; des Bruttiens frappèrent « les décemvirs; de nombreux témoins ont vu la chose. Qui « peut souffrir un tel affront, un tel commandement, une « telle servitude? Jamais roi n'osa rien de semblable. Vous, « gens de bien, approuvez-vous qu'on en use ainsi, avec des « gens de bien, et nés de bonne race? Où sont les droits de « l'alliance? où est la foi de nos aïeux? Quoi! injures, coups, « étrivières, meurtrissures, violences, douleurs, tortures, et « avec cela l'infamie et l'outrage, en présence de leurs concitoyens et de témoins sans nombre! Voilà jusqu'où tu as « porté tes déportements! Mais quels deuils, quels gémissements, que de larmes, que de pleurs accompagnèrent ce « supplice! Les esclaves ne souffrent que très impatiemment « les injures. Quels sentiments, ces hommes, nés de bonne « race, distingués par leur vertu, ont-ils éprouvés, pensez-« vous; quels sentiments éprouveront-ils tant qu'ils vivront? »

« L'éloquence de Caton, a dit Plutarque, était à la fois

« agréable et forte, douce et véhémente, plaisante et austère,
« sentencieuse et propre à la lutte. C'est ainsi que Socrate,
« suivant Platon, paraissait extérieurement grossier, satiri-
« que et outrageux, dans la conversation, tandis qu'au de-
« dans il était rempli de raison et de gravité, de discours
« capables d'arracher des larmes à ses auditeurs et de bou-
« verser les âmes. »

Mais bientôt les orateurs durent user d'adresse, devenir plus passionnés, agir sur la multitude, employer pour l'enflammer les moyens qu'employèrent jadis Eschine et Démosthènes.

Il vient un temps où la nudité austère de la parole offense l'œil des hommes, non que leur pudeur soit devenue plus ombrageuse, mais c'est que leur corruption commence.

IV.

Cette transformation de l'art oratoire se vit au temps de Tibérius et de Caïus Gracchus. L'époque où ils vécurent fut très-féconde en hommes habiles à se servir de la parole. Elle leur fut propice et favorable par les effets nécessaires de quelques lois nouvelles. L. Pison, tribun du peuple, avait fait adopter la loi sur la concussion, *de repetendis*. On avait établi des enquêtes perpétuelles, c'est-à-dire une juridiction permanente à laquelle ressortissaient toutes les causes de concussion, de prévarication politique et administrative; juridiction populaire, redoutable, devant laquelle on introduisait les magistrats qui avaient malversé.

Quelle arène! quelle carrière ardente! Toutes les passions n'y étaient-elles pas engagées, depuis l'intérêt personnel, jusqu'à la passion du bien public?

Inspirés, dévorés par cette passion impérieuse, la seule qui persiste quand les autres sont glacées, instinct puissant qui précipite la jeunesse dans les affaires de l'Etat et y ramène les vieillards; agités par la fièvre que connurent les Mirabeau, les Fox, les Sheridan, les Lafayette, les Barnave, les Danton, les Manuel et les Foy, les Gracques briguèrent et obtinrent les charges publiques.

Les fils de Sempronius et de Cornélie, fille de Scipion l'Africain, ont été deux fois assassinés : une première fois par la noblesse, la plèbe étant indifférente ou complice ; une seconde fois par l'histoire. Mais les déclamations des auteurs anciens du contraire parti, la sévérité de Bossuet, qui inflige à leurs *séditieuses propositions* l'injure de les signaler comme le *commencement de toutes les guerres civiles ;* le dédain même de Montesquieu, n'étoufferont pas la vérité. Elle vient d'un pas boîteux et lent, comme la justice, mais elle arrive.

Tibérius et Caïus furent autre chose que deux ambitieux vulgaires. Ils périrent victimes de leur zèle pour le bien public ; ils périrent pour avoir voulu empêcher que le peuple ne mourût de misère ; ils périrent pour avoir aimé et défendu la justice ; et cette mort, ils l'acceptèrent avec la sérénité des âmes que rassurent le sentiment du devoir accompli et le sourire des immortelles espérances.

Les lois agraires, dont le nom seul épouvante encore et dont le souvenir rendit injuste Cicéron envers les frères qui les avaient présentées, ce fantôme, ce spectre rouge de l'antiquité, n'étaient point des lois de spoliation et de vengeance. C'était la revendication des propriétés du domaine de l'État, usurpées par des envahisseurs qui n'avaient d'autre titre que la durée de leur usurpation protégée par la force ; c'était une restitution faite au peuple de ce qui n'avait jamais cessé d'appartenir au peuple ; c'était la vente, je me trompe, la restitution des biens nationaux de la république romaine. Les Gracques, pareils à nos pères, voulaient diviser le sol, le féconder par des mains libres, remplir les champs de petits propriétaires, et par là enraciner dans l'amour de la terre l'amour de la patrie, unir, dans le mariage de la propriété et du travail, les générations déshéritées. Ils voulaient, comme nous, empêcher l'immobilisation des fortunes, combattre la formation de ces *latifundia* qui ont perdu l'Italie, arrêter, détruire je ne sais quelle mainmorte du patriciat, ranimer enfin dans toute la république la vie laborieuse, la vie sociale, qui, peu à peu, s'éteignait aux extrémités et n'avait à la tête et au cœur qu'une activité fiévreuse, inquiète, étouffante. N'oubliez pas, d'ailleurs, que cette vaste expropriation pour cause d'utilité publique devait être précédée d'une indemnité préalable. Les Gracques, avec un sens politique et juridique, une prudence que j'admire, se refusaient à déchaîner la guerre civile par des spoliations ou des confiscations. Quelle que fût à leurs yeux l'utilité, la légitimité des lois agraires, ils ne souhaitèrent jamais de les imposer par la force. La multitude était leur souci et non leur piédestal. Leur popularité, si courte! ne fut pas factieuse. Ils voulaient diminuer la misère, adoucir la pauvreté, créer des citoyens, agrandir et purifier le cercle de la famille civique par la diffusion de la propriété, élargir l'humble foyer plébéien, et verser dans l'Italie, pour la féconder, le flot orageux du prolétariat.

« Tiberius, dit Plutarque, ne fit pas seul de sa tête l'édit; « ains le fit avec le conseil des premiers hommes de la ville « en vertu et en réputation, entre lesquels étaient Crassus, « le souverain pontife, Mutius Scœvola, le jurisconsulte, qui « lors était consul, et Appius Claudius, son beau-père; et ce « semble que jamais ne fut faite loi si douce et si gracieuse « que celle-là qu'il proposa contre une si griève et si grande « avarice. » (*Plut.*, Amyot.)

V.

Leur éloquence égalait leur sens pratique des conditions d'ordre et de paix au sein des États. « Tiberius, écrit Plutar- « que, avait l'air de visage, le regard et les mouvements « doux et posés. Caïus, au contraire, était vif et véhément. « Lorsqu'ils parlaient en public, l'un se tenait toujours à la « même place avec un maintien plein de réserve, et l'autre

« fut le premier, chez les Romains, qui donna l'exemple de « se promener dans la tribune et de tirer sa robe de dessus « ses épaules... En second lieu, l'éloquence de Caïus, terrible, passionnée, saisissait violemment les esprits; celle de « Tiberius, plus douce, était plus propre à exciter la compassion. La diction de Tiberius était pure et châtiée; celle « de son frère, persuasive et ornée avec une certaine complaisance. Leurs mœurs n'étaient pas moins différentes que « leur langage. Tiberius était doux et calme; Caïus, rude et « emporté... Il haussait la voix, se laissait aller à des invectives et confondait l'ordre des choses dans sa harangue. « Pour remédier à ces écarts, voici le moyen qu'il employait. « Lucinius, un de ses esclaves, homme qui ne manquait pas « d'intelligence, se tenait derrière lui, quand il parlait en public, avec un de ces instruments de musique qui servent à « régler la voix; et lorsqu'il sentait à l'éclat des sons que « son maître s'emportait et se livrait à la colère, il lui soufflait un ton plus doux. Caïus modérait aussitôt sa véhémence; il baissait la voix, adoucissait sa déclamation et « revenait à une disposition plus tranquille. Telles étaient « les différences qu'on remarquait entre eux. Mais la vaillance contre les ennemis, la justice envers les inférieurs, « la tempérance dans l'usage des plaisirs étaient égales chez « l'un et chez l'autre. »

Quoi de plus navrant que ces paroles de Tiberius? « Les bêtes sauvages répandues dans l'Italie ont des tanières et des repaires pour se retirer; et ceux qui combattent et meurent pour la défense de l'Italie n'ont d'autres biens, sinon la lumière et l'air qu'ils respirent. Sans maison, sans établissement fixe, ils errent çà et là avec leurs femmes et leurs enfants. Les généraux leur mentent quand, dans les batailles, ils les exhortent à combatre pour leurs tombeaux et pour leurs temples, car entre tant de Romains, en est-il un seul qui ait un autel domestique, un tombeau de ses ancêtres? Ils combattent et meurent uniquement pour soutenir le luxe et l'opulence d'autrui; et on les appelle les maîtres de l'univers, eux qui n'ont même pas une motte de terre! »

Premier cri de la misère, protestation du peuple contre l'aristocratie, parole amère et indignée du prolétariat.

Et si cette harangue vous paraît violente, si vous croyez y entendre sonner le tocsin de la guerre civile, si Tiberius vous rappelle les hommes sinistres de 1793 et de 1794, accusant la Convention nationale, comme étant responsable de la misère publique, et conspirant contre elle, l'insurrection de la faim qui éclatera plus tard, en germinal et en prairial 1795, songez que les paroles du Romain étaient vraies à la lettre. Depuis longtemps déjà l'on avait vu, dans Rome, les vétérans des armées de la République mendier. L'usure des nobles et des chevaliers rongeait la plèbe jusqu'aux os.

Les sociétés antiques n'établissaient pas, en effet, comme font les sociétés modernes, entre patrons et ouvriers, entre fermiers et propriétaires, et, pour parler leur langue, entre clients et pères de famille, des relations de mutualité, de réciprocité, de solidarité. Aujourd'hui, grâce aux progrès de l'humanité, à l'accroissement des lumières, à l'abolition de l'esclavage, grâce surtout à l'esprit de la Révolution et à ses lois, la société moderne est un immense atelier de production et d'échange; le riche et le pauvre ont besoin l'un de l'autre; leur isolement disparaît. Le pauvre, dont le niveau moral s'élève, peut espérer s'asseoir un jour sur une terre à lui, conquise par le travail, assurée par l'épargne. Le sol appartiendra au cultivateur. Le paysan, vieux fiancé de la terre, comprend qu'un jour le mariage s'accomplira. Il connaît l'espérance, enfin!

De là une trêve sacrée, une convention tacite de justice et de patience entre les grands et les petits.

Mais il n'en était pas ainsi dans les cités antiques. Le riche n'avait jamais besoin du pauvre; le travail de ses esclaves lui suffisait. Et cependant le pauvre et le riche, enfermés dans une même ville, placés en face l'un de l'autre, séparés par une éternelle barrière, se regardaient d'un œil de haine.

Violence dans la loi, violence dans le désir de réformer la loi. D'un côté, une peur meurtrière, de l'autre une convoitise spoliatrice.

« Lorsque le plébéien de Rome partait pour la guerre dans l'espoir de s'enrichir par le butin, il laissait son champ exposé à de continuels ravages. Il rentrait dans la ville, vainqueur, mais ruiné; sa chaumière avait été brûlée, ses charrues et ses bœufs enlevés par les Eques et les Sabins. Alors comme ses enfants l'entouraient demandant du pain, il allait frapper à la porte du patricien ou du riche, demandait à emprunter jusqu'à la campagne prochaine, promettant d'enlever aux Volsques et aux Etrusques de quoi acquitter sa dette. Il hypothéquait sa première victoire. Il engageait son petit champ, et le patricien lui donnait quelque subsistance, en stipulant le taux énorme de douze pour cent par an » (1).

Et lorsqu'arrivait l'échéance...

Je laisse ici parler la Loi des Douze Tables :

« Qu'on l'appelle en justice. S'il n'y va pas, prends des témoins et contrains-le. S'il diffère et veut lever le pied, mets la main sur lui. Si l'âge ou la maladie l'empêche de paraître, fournis un cheval, mais point de litière...

« Que le riche réponde pour le riche; pour le prolétaire, qui voudra.

« La dette avouée, l'affaire jugée, trente jours de délai: puis qu'on mette la main sur lui, qu'on le mène au juge.

« Le coucher du soleil ferme le tribunal. S'il ne satisfait au jugement, si personne ne répond pour lui, le créancier l'emmènera et l'attachera avec des courroies ou avec des chaînes qui pèseront quinze livres; moins de quinze livres, si le créancier le veut.

« Que le prisonnier vive du sien, sinon, donnez-lui une livre de farine ou plus, à votre volonté.

---

(1) Michelet, *Histoire de la République romaine*.

« S'il ne s'arrange point, tenez-le dans les liens soixante jours; cependant produisez-le en justice, par trois jours de marché, et là publiez à combien se monte la dette.

« Au troisième jour de marché, s'il y a plusieurs créanciers, qu'ils coupent le corps du débiteur. S'ils coupent plus ou moins, qu'ils n'en soient pas responsables. S'ils veulent, ils peuvent le vendre à l'étranger, au delà du Tibre. »

Telle est la loi. Je ne déclame pas, je raconte.

Par la magistrature des tribuns du peuple, cette loi fut adoucie. Le peuple ayant conquis le droit de parler, par la parole, conquit tout le reste; tant il est vrai qu'elle est l'arme de la justice.

Par combien d'efforts, à travers combien de luttes, au prix de combien de sang, le peuple romain s'empara de ces droits dont il ne devait jouir qu'un jour, et qu'il abdiqua aux mains de l'empire, son histoire en témoigne à chacune de ses pages. Les guerres, qui donnèrent à Rome le monde, arrachaient de Rome les Romains. Leurs os blanchissaient sur les champs de bataille lointains; un nouveau peuple succédait au peuple détruit; des esclaves, des affranchis, des Italiens prenaient la place des fils de Romulus, occupaient fièrement le Forum et dictaient des lois. La misère croissait. Dès le commencement de la guerre de Persée, un centurion âgé de cinquante ans, ayant combattu dans plus de quarante batailles, trente-quatre fois récompensé par ses généraux pour sa valeur militaire, couronné six fois de couronnes civiques, n'avait qu'un arpent pour nourrir sa nombreuse famille. Que dirai-je encore?... Lorsque Tiberius traversa l'Italie pour aller en Espagne, il vit avec douleur les campagnes abandonnées ou cultivées par des esclaves. Au temps de Tite-Live, le Latium était presque désert.

Les Gracques s'étaient proposé de porter remède à tous ces maux; de rendre au petit peuple les terres et l'amour du travail qu'il avait perdus; de mettre un frein à la tyrannie du sénat, à la cupidité des chevaliers; d'arrêter ce flot d'esclaves, qui venait de tous les points du monde inonder l'Italie et en détruire la population libre. Ils tentèrent de régénérer la république. Ils y perdirent la vie, mais non la vertu et l'honneur; et Tiberius put dire, sans être démenti :

« Je me suis conduit dans la province comme j'ai cru devoir pour votre profit et sans consulter mon ambition... Aussi, Romains, ces ceintures qu'à mon départ de Rome j'avais emportées pleines d'argent, je les rapporte vides; d'autres ont emporté des amphores pleines de vin et les rapportent pleines d'argent. »

Et la postérité ratifiera la fière parole de la mère des Gracques : « Ils méritaient de tomber dans ces lieux consacrés (le Capitole et le bois de la déesse Furina), car ils sont morts pour une cause sublime, le bonheur du peuple romain. »

A l'exemple de Caton l'ancien, Tiberius et Caïus avaient puisé leur fierté d'âme dans les enseignements de la philosophie stoïcienne. Aussi longtemps que cette doctrine fut celle de Rome, aussi longtemps dura la république, et les discordes civiles renaissantes ne parvinrent pas à détruire la liberté et les lois. Un jour vint où les cœurs se laissèrent amollir par le système d'Épicure. « Les Grecs, suivant l'expression de Montesquieu, en avaient été infatués avant eux, aussi avaient-ils été plus tôt corrompus. »

Alors la soif des richesses, des jouissances sans frein, l'ardent désir des fortunes subites, le mépris du travail, s'emparèrent de Rome. Auparavant on briguait les fonctions publiques pour l'honneur; on les brigua pour l'argent. La cité n'était plus qu'une auberge immense, splendide, immonde, où s'attablaient à une curée sans cesse troublée, les consuls, les préteurs, les dictateurs, les patriciens et les chevaliers. Sur la table de cette auberge, parmi les coupes, ruisselait le sang des partis immolés.

La parole disparut dans cette ruine de mœurs. Sylla et Marius dressèrent leurs tables de proscription.

Je supplie, à mon tour, qu'on me permette de détourner les yeux « des horreurs des guerres de Marius et de Sylla.

On en trouvera dans Appien l'épouvantable histoire (1). » Ne m'infligez pas la douleur de raconter les exils. Il me semble que tous les proscrits sont mes frères. Je m'agenouille, pensif, sur la pierre brisée du foyer domestique.

Après cette période de meurtres, de vols et de funérailles, Rome encore libre, quoique toujours déchirée, connut les Crassus, les Scœvola, les Hortensius, ces maîtres et ces rivaux de Cicéron. Puis, lorsque ce dernier fut égorgé par l'ordre de Lépide, d'Antoine et de César Octave, et que sa langue fut percée par l'aiguille de Fulvie et sa tête et ses mains clouées aux rostres de la tribune, un des assassins ramassa dans son sang la couronne impériale. Rome se tut, le Forum devint muet. L'éloquence, pacifiée par Auguste, se réfugia, en grondant, captive et irritée, dans les annales de Tacite. Dégénérée entre les mains des rhéteurs, elle ne ressuscita qu'avec le christianisme. La liberté avait inspiré les orateurs antiques, l'égalité inspira les orateurs nouveaux. Les peuples respirèrent, arrachés par la parole humaine à l'esclavage et à la mort.

---

(1) Montesquieu.

VIII.

DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE.

I.

La parole chrétienne contient pendant mille ans l'histoire générale du monde, enserre l'âme de l'humanité. Jamais je ne parus devant vous chargé d'un sujet plus vaste, ni d'un fardeau moral plus lourd.

Aidez-moi à le supporter sans faiblir; et si je succombe, vaincu par la témérité de mon entreprise, suppléez à mon impuissance par votre courage.

Je ne puis faire autre chose qu'ouvrir les horizons, montrer du doigt les espaces infinis : c'est à vous de vous y élancer et de les conquérir.

Ai-je besoin, au seuil de cette exposition de l'éloquence religieuse, de reporter votre attention sur l'importance de la Parole?

Suivant la Genèse, le Verbe a créé la lumière; Dieu dit : Que la lumière soit! et la lumière fut. Le Verbe est lumière, dit l'apôtre, il éclaire tout homme venant en ce monde, et le monde lui-même a été sauvé par l'incarnation de la Parole, par le Verbe fait chair, *Verbum caro factum est.*

Je n'ai garde de m'aventurer dans ces régions de l'invisible et de l'inaccessible; mais j'affirme que la Parole crée les peuples, les préserve et les conserve; qu'elle répand les religions, édicte les constitutions et les lois, maintient les libertés.

Le jour où le monde serait muet, il serait esclave.

Aucune grande transformation, nul changement radical ne se sont accomplis dans le monde sans l'efficace de la Parole. Judaïsme, polytéisme, philosophie, christianisme, mahométisme, Réforme et Révolution ont été engendrés par elle. Elle trace dans l'air moral un rayon qui part du front de Moïse pour aboutir au front de Mirabeau. On voit ses flammes, pareilles aux signaux qui annonçaient au vieux soldat d'Argos la prise de Troie et la victoire des Grecs, on les voit resplendir sur les sommets du Sinaï où le législateur parle avec Jehovah; sur l'Ida et l'Olympe où le vieil Homère converse avec les dieux; sous les arbres et sous les portiques athéniens où Socrate, Platon, Zénon instruisent la jeunesse; dans les vallées de Genesaret, aux bords du lac de Tiberiade et de la fontaine de Siloï où Jésus s'entretient avec les pêcheurs galiléens; au sein du désert muet et terrible où Mahomet harangue les croyants; au milieu de la diète de Worms où Luther tient en échec le pape et l'empereur, et enfin, sur les bancs de la Constituante et de la Convention qui, parmi les éclairs et les tonnerres, décrètent les droits de l'homme et fondent la société moderne.

Dans l'antiquité surtout, quelle n'a pas été son influence civilisatrice! L'éducation entière de la jeunesse grecque et romaine est dirigée vers l'art de bien dire. C'était le temps où l'on gouvernait les nations par la force de la dialectique mise au service de la vérité. « Chez les Grecs, a dit Fénelon, tout dépendait du peuple, et le peuple dépendait de « la parole. » Elle s'égara souvent, mais elle-même guérissait les blessures qu'elle avait faites.

Alors, Périclès réunissait à un haut degré toutes les qualités qui constituent le génie oratoire. « Quand je l'ai terrassé, disait un de ses adversaires, il s'écrie qu'il n'est « point vaincu, et il le persuade à tout le monde. »

Eupolis disait que Périclès, seul entre tous les orateurs, laissait l'aiguillon dans l'âme de ceux qui l'écoutaient. Platon, comme vous le savez, fait dire à Socrate, dans le *Phèdre*, que Périclès l'a emporté sur tous les orateurs pour avoir été le disciple d'Anaxagore. Et, en effet, si elle n'est chargée de méditation et pénétrée de philosophie, la parole humaine retentit comme une cymbale vaine.

Telle fut l'éloquence des sophistes.

Vaincue par le génie de Socrate, cette race reparut durant l'école alexandrine, ressuscita aux beaux jours de la scholastique, et fleurit aujourd'hui, épanouie, radieuse, pleine de grâces, criblée de décorations, chargée de palmes académiques, officielle et superbe.

L'homme qui donnait pour base et pour principe à l'éloquence la justice même et l'honneur, celui qui démasquait les sophistes et qui, parmi la foule des dieux, ne reconnaissait et ne saluait qu'un Dieu, créateur, conservateur, rémunérateur, le philosophe qui aspirait à élargir l'Olympe, à dissoudre, pour ainsi parler, l'assemblée des immortels au sein du Dieu de l'univers, Socrate méritait mille fois de boire la ciguë. Il fut assassiné par les calomnies de Mélitus, d'Anytus et de Lycon. Mais ce poëte sifflé, ce parvenu gorgé d'or et de fanatisme, ce démagogue éhonté, ne tuèrent pas les idées de Socrate.

Elles animèrent après lui les discours d'Antiphon de Rhamnuse, que Thucydide égale aux meilleurs, et qui méritèrent à leur auteur, de la part des contemporains d'Alcibiade, le nom vénéré de Nestor. Elles inspirèrent Andocide, proie de ses propres vices et des accusations de ses ennemis, Andocide, deux fois exilé, mourant dans l'île de Chypre, auprès de son ami le roi Evagoras, à qui il avait vendu, à beaux deniers comptants, une petite-fille d'Aristide, sa propre cousine et sa pupille, Andocide, méprisable et méprisé, mais qui se transformait à la tribune, se transfigurait, apparaissait aux yeux, dépouillé, comme d'autant de haillons sordides, de ses passions vénales et de ses appétits mercenaires, vêtu d'innocence, simple, rapide, pathétique, offrant le lamenta-

LIBRARY OF THE UNIVERSITY

ble exemple de la laideur de l'âme unie à la beauté du talent. Cette laideur, en effet, ces turpitudes secrètes, ces fanges de leur conduite et de leurs désirs, les orateurs sont contraints à les cacher par respect pour la pudeur publique. La tribune est un trépied où l'homme ne montre que le côté idéal. Citez-moi dans le monde un orateur, un seul, qui ait osé conseiller le crime ou l'immoralité sans les envelopper au moins des apparences de la justice et de la continence. Il n'en est pas. Les grandes assemblées respirent et rayonnent je ne sais quelle atmosphère de probité où l'honnête seul peut vivre, où le mensonge défaille, où la trahison agonise, où l'hypocrisie elle-même, suivant la parole de Larochefoucauld, n'est autre chose que l'hommage du vice à la vertu. Agora, Forum, Constituante, Convention, sont les grands jurys de l'honneur. Mirabeau reçoit l'argent de la cour, dans l'ombre, comme les deniers de Judas; Marat conspire, dans sa cave, le massacre de septembre et la mort des Girondins. Mais, à la tribune, Mirabeau défend les principes, parle pour le droit; Marat présente la sanglante hécatombe comme le résultat d'une convulsion nationale. Bonaparte, au 18 brumaire, bégaie devant le conseil des Anciens les mots de liberté et de république, il en couvre le meurtre des lois. Nul jamais n'osa se vanter d'être infâme. Il suffirait d'un semblable aveu pour soulever la conscience du genre humain.

La vie publique où grandit l'art oratoire est donc une garantie, sinon de vertu, au moins de pudeur. Et c'est pourquoi Lysias, qu'étudiait Cicéron; Lycurgue d'Athènes, dont Alexandre demanda la tête après la destruction de Thèbes; Hypéride, à qui Antipater le Macédonien fit arracher la langue; Phocion, duquel Démosthènes avait coutume de dire : « Voilà la hache de mes discours qui se lève »; les conventionnels exilés sous l'Empire et sous la Restauration; tous les défenseurs de la république et de la patrie, ennemis de l'étranger qui menace et du citoyen qui conspire, demeurent comme d'immortels souvenirs et de magnifiques exemples dans la mémoire des hommes.

Que dirai-je de l'éloquence de Démosthènes qui n'ait été dit mille fois? Vivante, véhémente, sobre d'ornements, elle court et vous entraîne.

Hauteur, largeur des vues, puissance synthétique de l'esprit, sagesse, pureté des maximes, vigueur de l'argumentation, logique incomparable, vous diriez que cette parole démosthénienne n'est que le naturel écho d'une âme enflammée par l'amour d'Athènes et du bien public.

« Démosthènes, » a dit Quintilien, « peut être regardé « comme la loi même de l'éloquence, tant il est vigoureux, « serré, nerveux, précis. »

Que dirai-je de Marcus Tullius Cicéron, de cet ami de Pompée, qui consentit à devenir l'ami de César, mais racheta par ses philippiques contre Antoine et par sa mort, fièrement acceptée, les faiblesses et les complaisances de sa vie? Souple, élégante, abondante, périodique, sa parole insinuante nous charme et nous séduit. Quelles ressources variées, infiniés! quelle grâce! quel atticisme! comme il est maître de soi! comme il gouverne avec adresse sa barque oratoire au milieu des flots mouvants du Forum! Tantôt son discours a l'ampleur, l'éclat, l'opulence asiatiques; tantôt il touche, émeut, pénètre. Ce disciple d'un Grec a le don des larmes et le don du rire; il se répand en invectives indignées, il s'attendrit en regrets ou en pressentiments, il étincelle en bons mots, en saillies, en épigrammes : « Les qualités qui regar« dent le fonds de l'éloquence leur était communes, » dit Quintilien : « le dessein, l'ordre, l'économie du discours, la « division, la manière de préparer les esprits, de prouver; « en un mot, tout ce qui est de l'invention. »

« Je ne crains pas de dire que Démosthènes me paraît su« périeur à Cicéron », écrit Fénelon dans sa *Lettre sur l'éloquence.* « Je proteste que personne n'admire plus Cicéron « que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche. L'art y est mer« veilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut « de la République, ne s'oublie pas et ne se laisse pas oublier. « Démosthènes paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il

« ne cherche point le beau, il le fait sans y penser. On pense « aux choses qu'il dit et non à ses paroles. On le perd de « vue ; on n'est occupé que de Philippe, qui envahit tout »(1).

Ainsi discouraient ces grands hommes dans Athènes encore libre et dans Rome républicaine. Mais bientôt tout périt, s'écroule, disparaît : les mœurs, la patrie, les lois ; et l'éloquence fuit avec elles, car c'est sa gloire de ne pouvoir survivre à la liberté, et c'est aussi le châtiment des despotes de n'entendre autour d'eux, pour vanter leur grandeur, masquer leur politique et dissimuler leurs projets, que des voix déshonorées et serviles.

A Rome, après que la bataille de Philippes eut achevé ce qu'avait commencé Pharsale, l'éloquence, chassée du Forum, se réfugia pour un temps dans les histoires de Tite-Live et de Tacite. Ces deux écrivains des annales romaines ressuscitèrent parfois le verbe des ancêtres, comme pour secouer la torpeur de leurs contemporains et faire honte aux flatteurs et aux complaisans des Césars, par le souvenir de Caton et des Gracques. Vains efforts ! tentatives stériles ! évocations inefficaces ! Rome n'eut plus que l'ombre de ses orateurs anciens, ombre diminuée, agenouillée aux pieds des empereurs, célébrant leurs louanges et leur apothéose. L'âme était partie, elle s'était envolée. Sénèque lui-même, le stoïcien Sénèque, se contentait de vivre : « Ah ! que le peu de temps « qui nous reste s'écoule paisible !... Nous n'aurons pas re« gardé derrière nous et, comme on dit, tourné la tête, que « la mort sera là ! »

Ce qui mourait alors, ce n'était pas seulement la ville, la religion, l'empire, c'était la dignité romaine. Éperdue de terreur, la conscience abdiquait, fuyait, se faisait petite et humble, muette.

Cela même ne sauvait pas la vie. Un ordre du maître vous condamnait à périr. Sénèque se tuait pour obéir à Néron. Thraséas aussi s'était ouvert les veines dans un bain; mais Thraséas n'emportait pas le remords d'avoir justifié le meurtre d'Agrippine!

---

(1) « Démosthènes est la personnification de la conscience humaine et de la nationalité grecque. » (Mme Edgar Quinet, *Mémoires d'exil*, p. 99.)

II.

Vous savez avec quelle rapidité, au fond de quel abîme croula la société antique. Je ne vous mènerai pas aux égouts de Rome et du monde, où s'accouplent toutes les pourritures à toutes les infamies. Il me suffira de marquer la cause principale de cette décadence, et d'indiquer après sur quel point de la terre l'esprit s'est enfin réveillé.

J'attribue la corruption de Rome à la corruption du polythéisme; je crois que cette religion, morte depuis longtemps, abandonnée par les grandes intelligences, et que ne purent galvaniser les efforts de Proclus et d'Evhemère, communiqua au monde ancien sa propre vieillesse, ses maladies et sa décrépitude. Non que, pareil à Volney, dans son livre des *Ruines*, je pense que toute religion est une exploitation et une imposture. Je ne m'inscris pas en faux contre les croyances de l'univers, et il me semble mal aisé d'admettre que l'humanité ait vécu pendant des milliers d'années sur le sable mouvant du mensonge. La religion qui fut l'inspiratrice d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, d'Aristophane, de Phidias, et pour laquelle s'arma la Grèce contre l'Asie, n'était dépourvue ni de poésie, ni de sagesse, ni de grandeur, ni de solidité. Mais il y a quelque chose de plus vivace que les dogmes et de plus immortel que les dieux : c'est l'esprit humain. A chacune des périodes de son enfance, de sa jeunesse et de sa virilité correspond une période religieuse. Aux cosmogonies indiennes et persanes succèdent les théodicées grecques et romaines, nouvelles formes d'un esprit nouveau; et lorsque celles-ci, impuissantes, ne peuvent plus contenir les aspirations du genre humain, elles sont condamnées à disparaître. Un symbole, un rite, un culte, ne peuvent arrêter la marche du monde. Nul sacerdoce ne pétrifiera l'intelligence humaine.

Au temps d'Alexandre, le paganisme avait subi sa troisième évolution; elle fut la dernière. La première avait été le commencement même, l'affranchissement vague encore du milieu des religions asiatiques. l'heure matinale où le génie grec échappait aux pensées immuables de la nature, au panthéisme indien. La seconde fut marquée par l'invasion définitive de l'Olympe, où l'homme même siégea sous la forme d'un dieu.

« Evhemère attache son nom à la troisième. Le sens primitif des dogmes achevant de se perdre de plus en plus, on vit paraître cette doctrine toute nouvelle : que les dieux ne représentaient ni la nature ni l'humanité » (1). Quoi donc alors? Qu'étaient-ils ces dieux déchus? Qu'avaient-ils été? Des rois, des tyrans, des chefs de peuples et de dynasties. Alors le monde, qui s'était courbé devant la face mystérieuse d'Isis, sous l'œil de Brahma, distributeur de l'existence, sous le tonnerre de Jupiter, artisan des sphères et conducteur des étoiles, lorsqu'il ne vit plus dans les cieux légendaires que des rois de Crète ou de Lybie, s'endormit dans l'indifférence, où mille fantômes le tourmentèrent. Comme il arrive à toutes les religions épuisées, la superstition remplaça la foi, et le paganisme expirait lentement deux siècles avant la naissance du Dieu inconnu.

« Rome adopta sans réserve le dogme d'Evhemère » (2). En réalité, elle n'a jamais adoré qu'elle-même, asservissant au soin de sa gloire, de ses triomphes et de sa durée tous les dieux de l'univers. Le Panthéon, qu'était-il, sinon l'asile de ces dieux sans patrie, sans peuples, exilés loin des cieux qui les avaient vu naître, impassibles témoins, otages de la grandeur et de la sûreté de la ville éternelle? Ville essentiellement politique, elle a sacrifié indifféremment le dieu du Latium à des dieux étrangers; après quoi, tout idéal religieux ayant disparu de l'âme romaine, les empereurs se proclamèrent dieux, justifièrent le despotisme sur la terre par le despotisme dans le ciel, et forgèrent la chaîne de l'esclavage avec le marteau du Destin.

---

(1) E. QUINET, *Génie des Religions.*
(2) *Id.*, *ibid.*

Le peuple applaudissait. C'est la conclusion de la plupart des vies des Césars, dans Suétone: « Il fut mis au rang des « dieux, non pas de bouche, seulement, mais par la persua« sion du peuple : *non ore modo, sed et persuasione vulgi.* »

Il était temps que le christianisme parût pour faire rentrer dans le néant ces voleurs d'immortalité.

III.

A la nouvelle de son apparition, le paganisme essaie de se rajeunir. Pour lutter avec ce dogme tout rayonnant des grâces de l'enfance, et qui cependant plongeait au fond des traditions esséniennes et mazdéennes, Anytus, Porphyre, Proclus, Julien, inondent la religion mourante des clartés de la philosophie platonicienne; ils conforment le rite ancien aux progrès de l'esprit nouveau; ils ajustent sur les statues des dieux la robe des Pères de l'Église, et s'acharnent à transformer, en principes immatériels, ces Olympiens qui jadis symbolisèrent les forces de la nature et les énergies mortelles, depuis la flûte de Pan et la ceinture de Vénus jusqu'au bouclier de Mars et aux ailes de Mercure.

Ainsi, le polythéisme, avant de mourir, s'était contredit lui-même. Le monde, fatigué, abandonna ses artifices et se tourna du côté où surgissait une étoile inconnue, baignant de sa lumière virginale un gibet.

Il n'entre pas dans mon sujet de parcourir les phases diverses de l'avènement et du progrès du christianisme. Je n'ai pas le dessein de vous montrer les églises rivales de Jérusalem et d'Antioche, le prosélytisme contradictoire de saint Pierre et de saint Paul ; le premier disant anathème à toutes les nations étrangères, enfermant Dieu dans la loi judaïque, forçant le monde à entrer par la porte étroite d'Israël, écrivant (déjà !) sur le sable du désert : *Hors de là, point de salut*. Le second, au contraire, respirant à l'aise au milieu des peuples étrangers, et sur les deux rivages de l'Asie et de l'Europe, embrassant le genre humain.

Je veux seulement vous faire assister au réveil de l'esprit qui souffle où il veut, suivant les paroles de l'Écriture, et qui, enseveli depuis trois cents ans au fond du sépulcre blanchi du polythéisme, abandonne Rome et l'Italie, traverse les écoles d'Athènes et grandit dans les Églises naissantes de l'Orient.

Que d'efforts il lui a fallu pour briser la pierre du tombeau!

« Le polythéisme », a dit M. Villemain, « avait survécu à « l'incrédulité même qu'il inspirait; il était devenu une « sorte d'hypocrisie publique professée par l'État; et sa dé« cadence, étayée par le pouvoir, l'intérêt, l'habitude, sem« blait faite pour durer autant que celle de l'empire. »

Il n'en fut rien. Le IVe siècle vit en même temps la continuation des abus politiques et la fin de la vieille religion. Auguste avait encore des successeurs, et Jupiter était détrôné. Je sais combien la force aida à cette métamorphose, et que les lueurs du glaive temporel s'unirent aux clartés de l'esprit; je connais la cruauté de Constantin, les terribles exécutions ordonnées par Arcadius, Honorius et Théodose, et je n'ai nul désir de glorifier, à la manière de Bossuet, ces précurseurs sinistres de Charles IX, de François Ier, de Philippe II et de Louis XIV.

Mais si l'unité despotique de l'Église m'épouvante, si j'ai horreur de son alliance avec les Césars, je l'admire lorsqu'elle combat pour les peuples.

Le IVe siècle est l'âge triomphant de l'Église primitive. C'est alors qu'elle produisit ces génies que nul n'a surpassés, ces caractères qui seront à jamais un sujet d'étonnement et d'admiration. Je m'étonne, en effet, qu'ils aient pu apparaître en ces temps corrompus, et j'admire l'énergie de l'éternelle et maternelle nature, qui produit, engendre ou ressuscite, au moment même où elle semble épuisée.

« Ils ont l'air de fondateurs parmi des ruines, » a dit M. Villemain.

Ils fondent, en effet, l'Église nouvelle que leur souffle remplira, que leur esprit fera germer et resplendir jusqu'au jour où, stérile, elle s'arrogera le droit de se reposer parce qu'elle est ancienne, et confondra l'immobilité et la rigidité de la mort avec les signes de la vie.

Au IV^e^ siècle, le christianisme marche, combat, progresse, s'élargit, respire, et sonne la diane du mouvement universel. Dès le VI^e^ siècle, le catholicisme s'arrête, se concentre, aspire à l'immuable et met les scellés sur l'Évangile. Il y a quatorze cents ans, il était l'allié naturel et le protecteur des peuples ; aujourd'hui des soldats étrangers montent la garde au Vatican !

Comment les Pères de l'Église ont-ils mérité ce titre de fondateurs ? Je demande par quelle arme et par quel glaive, sous quel bouclier ils combattirent ? Par la parole.

Leur maître avait commencé, prêché la bonne nouvelle, abrité en son sein ample et réchauffant les pauvres, les samaritains, les prolétaires, les malades de l'âme et du corps, jusqu'à Magdeleine, hélas ! et jusqu'à Judas ! Après lui, Paul s'écriait : Le Verbe court ! *Verbum currit !* Eux continuèrent. Ils furent les créateurs d'une éloquence ignorée des anciens : l'éloquence religieuse (1).

Celle-ci, dans l'antiquité, se confondait avec la poésie.

---

(1) Je parle ici des Grecs et des Romains, car l'éloquence religieuse existe dans la Bible. Rien n'égalera le lyrisme oratoire de Moïse, la vigueur titanesque d'Isaïe, la superbe violence d'Ezéchiel, la mélancolie de Jérémie, la grâce de Salomon et l'enthousiasme de David.

Les hymnes chantées dans les cérémonies du culte, quelques poëmes, tels que ceux d'Hésiode et des Gnomiques, tels étaient les moyens à l'aide desquels se perpétuait la tradition des préceptes moraux et des croyances théologiques.

Le temple païen n'est pas une église, une assemblée, comme le dit le mot même, *ecchlessia;* la parole n'y retentit jamais, ou du moins elle s'y enferme. Nul écho, nul rayonnement extérieur.

Les dieux sont muets; seuls, les petits dieux lares gazouillent au coin de l'âtre.

A ces rares vestiges d'éloquence religieuse, ou plutôt philosophique, il faut joindre les chœurs des tragédies d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, où se conservent et parfois s'altèrent les traditions cosmogoniques de la Grèce; chœurs débordant de lyrisme, organes sonores et harmonieux de la justice; car on exagère, lorsqu'on soutient que les tragédies anciennes sont dominées, gouvernées et vaincues par la fatalité. Le Destin, sans doute, l'*ananchè* des Grecs, le *fatum* des Latins, planent, invisibles, sur les personnages; Oreste, Œdipe, Polynice, Agamemnon, Electre, Antigone, Andromaque, subissent la loi fatale et sont, comme je l'ai dit jadis, les victimes des dieux. Mais le chœur, cette voix de la foule, proteste en faveur de l'innocence. Que dis-je? il discute avec les immortels eux-mêmes. Par la puissance interne de cette aspiration qui révèle au poëte des mondes ignorés et des horizons inconnus, le chœur, dans le *Prométhée* d'Eschyle, l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, *les Troyennes* d'Euripide, n'est pas autre chose que le cri de l'humanité aux prises avec la volonté de Jupiter; et j'ose dire que, dans ce duel, le fils de Saturne est vaincu.

Ainsi, même dans ses drames, au milieu de ses représentations solennelles, à la fois patriotiques, artistiques et sacerdotales, la Grèce subissait le travail incessant de la pensée et refusait, par la bouche de ses poëtes, de se pétrifier à jamais dans le dogme polythéiste.

Il y a donc là une sorte d'éloquence, d'enseignement public; il n'y a pas la véritable éloquence religieuse : j'entends la propagande dogmatique, populaire, d'une religion et d'une morale déterminées.

IV.

Elle naquit sur les bords de Génésareth et dans les montagnes de la Judée.

D'abord simple, onctueuse, pénétrée de douceur et de charité sur les lèvres du maître; puis rude, plébéienne, inculte par la voix de la plupart des apôtres; enfin élégante, raffinée, subtile, poétique, pathétique dans les chaires de Constantinople, d'Antioche et de Césarée.

On se figure généralement les Pères de l'Église sous les traits d'hommes austères, dédaignant à la fois les jouissances de la vie et les délicatesses du langage. Leur foi toute seule, leur ardeur, leur patience ont suffi à transformer le monde. Les nations ont été subjuguées tout à coup par la révélation. Le divin a fait, dans l'humanité, une irruption soudaine.

Ces évêques qui entraînaient à leur suite, suspendaient à leur discours une foule grandissante, vous les prenez pour les héritiers naïfs des pêcheurs galiléens, qui, sur les bords des lacs, raccommodaient leurs filets, et à l'appel du Christ se levèrent?... Rien n'est plus faux qu'une pareille perspective, rien n'est plus contraire à l'esprit des temps où ils ont vécu.

Sans parler ici de ce grand Athanase, cinq fois banni, et qui porta le dogme chrétien par delà les derniers confins de la philosophie platonicienne, défiant ainsi les plus audacieux de l'atteindre et de l'ébranler; sans parler de la Cité de Dieu, livre habile, ingénieux, prodigieux, où saint Augustin déploie, en son style africain, toutes les ressources d'une intelligence rompue aux gymnastiques les plus subtiles et les plus déliées; ne considérant les Pères de l'Église que sous le rapport humain, négligeant à dessein, laissant dans l'ombre, comme étrangères à ma thèse, leurs grandes exégèses cosmogoniques, je demeure convaincu que jamais nul orateur ne se montra plus curieux des beautés et des secrets de son art.

Le monde, en effet, ce monde sorti des écoles alexandrines, pour être converti, voulait être charmé. Les Basile, les Grégoire, les Chrysostôme, avant de monter dans leurs chaires, se rencontrèrent à Athènes où persistait, parmi les ruines de la liberté politique, le magnifique débris de la science; où restait debout, respecté, le temple de la raison humaine. Athènes vaincue, dépouillée, outragée, ruinée, asservie, était reine encore par le sentiment de la beauté; on vénérait cette mère des arts et des génies; le souvenir de Socrate, d'Homère et de Périclès l'accompagnait comme une sorte d'ombre glorieuse et protectrice.

Tant il est vrai que la plus durable richesse des nations, c'est la richesse de l'esprit!

Dans l'Asie, à Antioche où les disciples de Jésus reçurent pour la première fois le nom de chrétiens et que jadis les Séleucides avaient embellie de toutes les richesses de l'art grec et du luxe syrien, la foule se pressait sur les pas de Jean Chrysostôme. Disciple de Libanius, son maître interrogé lequel de ses disciples il voudrait avoir pour successeur : « Je nommerais Jean, disait-il, si les chrétiens ne nous l'eussent enlevé. » L'Orient l'appelait l'orateur divin. On le suivait dans les campagnes, aux portes des villes; cent mille auditeurs s'enivraient chaque jour du charme ds ses paroles.

Ce charme suffit-il à expliquer le miracle permanent d'une foule qui, durant plus de vingt années, ne se lasse pas d'écouter et d'applaudir son pasteur?

Certes, m'emparant des paroles de Fénelon, je proteste que nul plus que moi n'admire le tribun évangélique d'Antioche et de Constantinople. Mais ne voyez-vous pas qu'il y a ici un charme plus puissant que celui de l'éloquence?

Démosthènes, Périclès, Cicéron et les Gracques, ces modèles de l'éloquence grecque et romaine, leurs discours s'enferment dans les intérêts de la cité et de la patrie. Je parle des plus vastes. Il s'agit d'arrêter Philippe, de pousser la plèbe à la conquête de ses droits, de déjouer et de punir les complots de Catilina et de Clodius. Harangues politiques, elles demeurent attachées au sol, enracinées dans l'Agora ou dans le Forum, et quelle que soit l'ampleur religieuse de leurs péroraisons, elles ne franchissent pas l'horizon des affaires.

Songez, au contraire, que dans l'Hexaméron de Basile de Césarée, dans les sermons de Grégoire de Nazianze, dans les homélies de Jean Chrysostome, l'orateur parle de Dieu, du Fils de Dieu, de l'âme, du Verbe, de l'immortalité, de l'éternité. Éclatants et terribles, ces discours secouent l'intelligence humaine en ses profondeurs les plus sensibles à la fois et les plus mystérieuses. Il s'agit, non pas d'agrandir Rome jusqu'à la conquête de la Gaule ou de l'Espagne, mais d'élargir l'âme jusqu'à la conquête de l'infini. Imaginez ces hommes, les plus purs et les plus savants et les plus éloquents des hommes, marchant sur les nuées, racontant les merveilles des cieux, pesant les univers, demandant leur secret aux étoiles et déployant, devant les yeux ravis de la foule, la carte même de la création du monde !

Le christianisme, à son aurore, a été l'apothéose de la philosophie et la résurrection des tribunats populaires. Les Pères de l'Église ont été grands parce qu'ils ont conformé leur science à l'instinct des peuples. Il n'est pas d'orateur sans cette familiarité sublime avec la foule. Puissants par l'esprit, les Pères de l'Église furent simples de cœur. Ils buvaient à la coupe de l'égalité.

La terre était chargée de rites, de cérémonies sacerdotales, de symboles sans âme et sans vie. Semblable aux églises de nos jours, le temple dominait une cité sans Dieu.

Suivant une forte parole, le monde marchait à une sorte de *catholicisme* païen. Alors ils parurent, ils parlèrent, ils vainquirent.

Pourquoi ? Ils aimèrent.

L'empereur Julien, qui eût sauvé le paganisme si le paganisme avait dû être sauvé (1), comprit le danger de cette parole qui consommait par la liberté, par la science et par l'amour, l'alliance des temps anciens et des temps nouveaux ; il voulut replonger le christianisme dans la simplicité et la nudité de l'étable de Bethléem ; il défendit que les enfants des chrétiens fussent admis dans les écoles de grammaire et de rhétorique.

Trop philosophe pour les persécuter, il les parquait dans la léproserie de l'ignorance, et les désarmait du glaive des idées :

« Je vous abandonne tout le reste, » s'écria Grégoire de Nazianze, « les richesses, la naissance, la gloire, l'autorité et « tous les biens d'ici-bas dont le charme s'évanouit comme un « songe; mais je mets la main sur l'éloquence et je ne re« grette pas les travaux, les voyages sur terre et sur mer que « j'ai entrepris pour la conquérir. »

Il savait qu'il vaincrait par ce signe.

---

(1) « Les moralistes, » a dit Ammien Marcellin, « admettent quatre « vertus principales : la chasteté, la prudence, la justice et le courage; et « quatre accessoires, en quelque sorte en dehors de l'âme : le talent mili« taire, l'autorité, le bonheur, la libéralité. Julien consacra sa vie à les « acquérir toutes. » (*Amm. Marc.* Liv. XXV.)

IX.

DE L'ÉLOQUENCE DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

I.

Lorsque Démosthènes, « levé en pied » à la tribune athénienne, prononçait ses immortelles philippiques, il s'agissait de défendre la liberté et la patrie contre les convoitises de l'étranger, et de sauver de la honte d'une invasion la terre d'Eschyle et de Socrate. Le peuple, sur le Pnyx, la Grèce entière, demeuraient suspendues aux lèvres de l'orateur. Lorsque Cicéron, savamment drapé dans sa toge consulaire et dans son laticlave, dévoilait aux sénateurs et au peuple romain les pillages de Verrès, la conjuration de Catilina, les extorsions et les massacres de Clodius, il s'agissait de sauver la république elle-même, d'arracher à la corruption et à la vénalité la patrie des Gracques et de Brutus. Tous les honnêtes gens se sentaient protégés par cette parole vengeresse. Deux mille ans après, Mirabeau et Barnave, Condorcet et Duport, agitant les questions fondamentales du gouvernement constitutionnel, courbant sous la dignité populaire l'étiquette monarchique, apprenant aux nations leurs droits et aux rois leurs devoirs, pénétrant au fond de la conscience, pour en extraire le dogme de la souveraineté nationale et de l'égalité, il s'agissait de former un code, non-seulement pour la France, mais pour l'Europe, des principes de la philosophie de Voltaire et les maximes de l'Esprit des lois. Dans les villes, les bourgs, au sein même des villages, sur l'herbe des vallées, sur la bruyère des sommets, près de l'huis du château, au coin du feu des pâtres, vous eussiez entendu un murmure, un frémissement indistinct et prolongé, sans cesse grandissant. Une vague lumière, inconnue, éclairait les hommes et les choses. C'étaient l'écho et le reflet des débats de l'assemblée où le passé et le présent étaient aux prises.

Lorsque, sur les bancs de la Législative et de la Convention, commença le duel des Girondins et des Montagnards, guerre fratricide qui devait, pour chaque parti, aboutir à l'exil ou à l'échafaud, il s'agissait de fonder la Révolution et de la diriger, c'est-à-dire de conduire et de discipliner la foudre. Les âmes écoutaient, palpitantes, les discours dont chaque mot brillait de l'éclair des idées et de la hache.

Enfin, après la gloire stérile de l'empire, les esprits réveillés, d'abord surpris, hésitant comme des oiseaux captifs délivrés, vécurent de l'âme éloquente des Benjamin Constant, des Foy, des Manuel, des Royer-Collard. En des temps à peine disparus, nous avons tressailli aux accents des députés et des représentants du peuple. Même à l'heure où je parle, et bien que nous connaissions la vanité de leurs harangues et qu'elles ne peuvent changer rien aux événements dont dispose une volonté taciturne, nous nous surprenons à les rechercher, nous nous obstinons à y découvrir quelque trace des discussions anciennes et du verbe des aïeux.

Tant il est vrai que l'âme de l'homme a soif de parole humaine, et que celle-ci est la gardienne de l'espérance!

Mais si l'Agora, le Forum, la Constituante, la Convention, ont ainsi remué le monde, que dirai-je des conciles?

La majorité et la minorité s'y combattaient dans l'absolu, se disputaient au sein de l'invisible, se poursuivaient dans l'idéal et dans l'infini; et si les questions agitées sont les plus graves, si Dieu, la vie, l'éternité, la création, la mort, sont engagés dans le débat, rien n'est plus simple que la formule des conclusions. Quelle que soit l'immensité des délibérations, bien qu'elles aient, comme le monde de Pascal, leur centre partout et leur circonférence nulle part, tout se termine à la fin par ces simples mots :

Cela vous plaît-il à tous?
Cela nous plaît.
Placet ne hoc omnibus?
Placet.

Je ne sais lequel admirer le plus, de la sublimité des thèses ou de la brièveté lapidaire des conclusions. Je sens ici la tranquillité d'hommes assurés de vaincre, et pour qui la parole est une arme et non une décoration vaine. Que dis-je, une arme? Elle est le soc avec lequel ils retourneront la terre païenne, pour y semer à la fois leur sang et leur doctrine; elle est le ciseau dont ils se proposent de sculpter la figure des nations. Qui sont-ils, ces docteurs, parlant ainsi, le front dans les nuées, et décrétant, les pieds rivés au sol, unissant l'ampleur des pensées à l'énergie des résolutions? Sont-ce des fils des dieux? Ce sont des hommes. Et nous aussi, nous sommes des hommes! Avons-nous perdu le droit de délibérer sur les choses éternelles? Qu'on me montre la charte qui nous condamne à nous désintéresser de ce qui constitue le fonds même de la vie! Qu'on apporte ici les tables de proscription de la pensée! Je vois, écrits sur leur granit, les noms des plus grands génies de la terre. Ils ont, comme c'était leur droit, enseigné, dogmatisé, prêché, écrit, en dehors des révélations.

Aux conciles de Nicée, de Constance et de Trente, où les prélats constituaient les droits de l'Église sur l'asservissement des nations et des rois, succèdera bientôt le véritable concile universel, où siégeront les peuples, fondant la cité nouvelle sur la liberté, l'égalité et la justice.

Chaque fois que sont réunis des hommes de bonne volonté, la parole a pour devoir de traiter les questions religieuses, philosophiques et sociales, qui reparaissent à toutes les époques de l'histoire, qui surgissent, comme de nouvelles étoiles, à tous les horizons de l'esprit. Elles ne sont le domaine exclusif d'aucune secte et d'aucun peuple, mais l'apanage du genre humain et la communauté morale des générations.

La connaissance du droit est la garantie de sa durée. Je me défie d'une liberté religieuse ou politique qui ne repose pas sur l'indépendance de l'âme.

II.

Les conciles, cependant, n'auraient pas suffi à purifier, à constituer, à développer les dogmes, s'ils n'eussent été, dans cette tâche, soutenus et conduits par ces grands hommes qu'on appelle avec raison les Pères de l'Église. Quelle que soit la virtualité collective d'une assemblée, il convient que de hautes intelligences sereines répandent leurs clartés sur les problèmes. Elles seules, sur la face orageuse et troublée des multitudes aristocratiques, bourgeoises, ou plébéiennes, apportent le rayonnement paisible de la méditation. Il me plaît, en outre, de voir, associées à ces intelligences en quelque sorte platoniciennes, des âmes passionnées, généreuses, violentes dans leur volonté d'agir, qui donnent à la foule l'impulsion, lui commandent la marche, battent la charge.

Sans ces sentinelles de l'aurore, l'humanité, aveugle, tournerait dans le cercle oiseux des discours.

Je veux aussi que des sages, instruits par l'expérience, souvent désabusés, mais jamais découragés, ayant au fond des yeux la lueur vague et profonde qui vient des épreuves de la vie et des approches de la mort, impriment aux théories des philosophes cette maturité, cette conformité aux vœux de la nature et du temps, sans lesquelles elles ne sont que des rêves.

Cette triple condition de la vérité, de l'action et de la sagesse, me paraît avoir été réalisée par les Pères.

Que de nuances dans leurs œuvres apologétiques, historiques et oratoires, depuis la hardiesse ferme et respectueuse d'Athénagore d'Athènes, s'adressant aux empereurs Marc-Aurèle Antonin et Marc-Aurèle Commode, depuis les dissertations chronologiques sur l'histoire du monde de saint Théophile d'Alexandrie, l'ironie socratique d'Hermias, la méthode un peu crédule d'Eusèbe, l'historien, et son éloquence déclamatoire, jusqu'aux merveilles de Basile de Césarée, de Grégoire de Nazianze et de Jean Chrysostôme !

« Quel étonnement, » s'écriait La Bruyère, » pour tous « ceux qui se sont faits des Pères une idée si éloignée de la « vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et « de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de ri« chesse d'expression, et plus de force de raisonnement, des « traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on en « remarque dans la plupart des livres de ce temps qui sont « lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à « leurs auteurs. »

Et cependant ces livres où se rencontre ce que l'esprit a de plus élevé, de plus poétique, de plus savant et de plus délicat; ces archives de la pensée chrétienne aux jours de sa jeunesse; ce témoignage de ses efforts, de ses luttes, de ses aspirations et de son martyre; ce magnifique extrait de baptême du dogme nouveau-né, ne sont approfondis que par quelques savants.

Même, parmi ceux dont l'éloquence devrait s'inspirer et se tremper à leur source, combien en est-il, je le demande avec le respect qui convient aux questions indiscrètes, combien en est-il qui suivent le précepte d'un professeur de théologie :

Et vos exemplaria Græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

« Feuilletez, feuilletez nuit et jour les chefs-d'œuvre de la Grèce? »

Parcourez, en effet, les sermons, les oraisons funèbres des prédicateurs français, avant Bossuet et Mascaron. Nulles traces de la grande parole qui jadis pénétrait jusqu'à la moelle des os les habitants d'Antioche, d'Alexandrie, de Césarée et de Constantinople. Cette tradition est perdue.

Rongée par la scholastique, aigrie, envenimée, empoisonnée par la ligue, l'éloquence de la chaire dégénère en jargon soldatesque aux mains du père Benning, et en jargon de ruelles à celles du petit père André.

Le premier, sur la tombe de Crillon, répandait les larmes bouffonnes d'un scapin tonsuré.

Le second, contemporain des Précieuses, versait sur la tombe de Marie de Lorraine, une hotte de fleurs de rhétorique parfumées au benjoin de mademoiselle Julie d'Angennes.

Le petit père André était de ceux dont Montaigne a dit : « Pourvu qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur « chault de l'efficace. »

Bourdaloue, Bossuet, le P. Rapin, Fénelon, proscrivirent l'ithos et le pathos. Bossuet surtout était familier avec les écrits de Tertulien, de saint Augustin; préférant, en son dogmatisme altier, les Pères de l'Église latine à ceux de l'Église grecque; choisissant des armes, non pour la liberté, mais pour l'autorité, dans cet arsenal varié, immense; et n'employant son érudition et son éloquence qu'à refouler, au temps de Jérôme ou de saint Bernard, l'essor éblouissant de l'esprit humain du temps de Descartes et de Leibnitz.

Après ces maîtres de l'éloquence religieuse, l'étude des Pères alla s'affaiblissant. L'abbé Poulle, Fléchier, Massillon lui-même, négligèrent de s'abreuver à la source profonde.

« Il n'est personne qui n'ait entendu parler des Pères de « l'Église, » écrivait en 1820 l'abbé de Lamennais dans ses *Mélanges religieux et philosophiques* « la chaire retentit de « leurs noms; les chrétiens sont, dès l'enfance, habitués à « les révérer. D'où vient donc qu'on les lit si peu? »

J'en crois savoir la cause. Elle n'est pas, comme le pensait le compatriote de Chateaubriand, dans la difficulté de l'idiome, dans la rareté et l'infidélité des traductions. Elle gît plus cachée, au sein même de l'histoire.

Les causes secondaires que je viens de signaler ne sont que les conséquences de la cause essentielle.

Si l'étude des Pères va s'affaiblissant, si les traductions sont rares et infidèles, c'est qu'on ne lit plus ces livres dans l'esprit où ils furent écrits, il y a quatorze siècles. La partie toujours vivante, la morale, la philosophie, la politique, les grandes synthèses familières aux patriarches de l'Orient et par où s'explique leur prodigieuse influence et l'amour viscéral qu'ils inspiraient à leurs fidèles; cette portion auguste de leur œuvre où il me semble que leur âme même respire et que leur cœur bat à l'unisson du cœur des peuples; ces pages toutes frémissantes d'un souffle prodigieux, sont celles que l'Église dédaigne, par impuissance ou par prudence. La thèse dogmatique qui jadis ébranlait le monde, mais de laquelle le monde s'est détourné, emporté ailleurs par l'aspiration même qui jetait les Pères de l'Église hors des voies du polythéisme expirant; la page où s'affirme l'orthodoxie, ên un mot le procès-verbal des décrétales, tel est le point qu'elle environne de ses respects et de sa sollicitude. Vous diriez une école de docteurs qui ne retiendrait des discussions d'un sénat autre chose que la formule du sénatus-consulte. Certes j'admire autant que personne la loi des douze tables et la constitution de 1791, mais j'y viens joindre les commentaires de Cicéron et les discours préparatoires de Mirabeau. Que m'importe votre immuable décret et votre éloquence pétrifiée ? Nous voulons sentir enfin que nous avons affaire, non à des abstractions, mais à des hommes.

Les Pères de l'Église ont écrit dans un esprit de liberté ; on les lit dans un esprit de servitude.

Ils furent les amis des humbles et les consolateurs des pauvres ; on aspire à les transformer en serviteurs des grands et en courtisans de la richesse.

Ils plaidèrent pour les peuples contre les empereurs, et voici que leurs héritiers!... Mais non, je mets un frein à ma bouche que la vérité cependant pressait de s'ouvrir.

Voulez-vous un témoignage qui ne soit pas suspect? Pascal, lui-même, comprenait combien était déjà ébranlée, faussée, expurgée, falsifiée l'héroïque tradition des Cyprien, des Antoine, des Épiphane, et des saint Ephrem. Avez-vous oublié le chapitre brûlant, la philippique enflammée, la cinquième provinciale?...

A qui donc appartiendra-t-il de ressusciter et de restaurer les Pères, dans l'éclat de leur génie, dans l'audace de leurs discours, dans la pureté de leur morale, s'ils sont méconnus et outragés par ceux qui s'appellent leurs héritiers et qui ne sont pas même leurs successeurs?

C'est nous, tolérants, non de langue seulement, mais d'action et de doctrine; nous que la beauté intellectuelle attire et qui partout sommes ses soldats, ses adorateurs, et ses critiques religieux; nous qui, venus après le XVIII^e^ siècle, conservons sa hardiesse, sans imiter, en ces graves sujets, son ironie et sa frivolité; nous que l'éloquence de Chrysostôme parlant pour Eutrope fait tressaillir, comme la voix de Voltaire s'élevant en faveur du chevalier Labarre et de Calas; nous qui, dans les origines même du monde, dans le berceau sacré de tous les peuples, reconnaissons et bénissons les germes d'une morale unanime, la même qui fut en Confucius et en Moïse, en Platon et en Grégoire de Nazianze; nous qui ne voulons murer l'esprit dans aucun temps, mais qui ne dédaignons aucun de ses vestiges; nous qui, nous honorant du titre de Libres-Penseurs, ne le considérons que comme un gage de justice et une garantie d'impartialité; c'est nous qui rendrons à ces grands morts l'hommage qui leur convient, en montrant que leur âme est entrée dans la vie universelle et qu'elle se dilate avec le progrès des mœurs, des sciences et des lois.

III.

S'ils n'avaient touché qu'aux dogmes, je garderais le silence, n'ayant ni mission, ni caractère pour recommencer les querelles de Celse, d'Arius et de Porphyre. Je me tairais encore si je partageais l'opinion de Montesquieu. Ce grand publiciste les considère comme « étant animés d'un zèle « louable pour l'autre vie, mais avec trop peu de connaissance des affaires de celle-ci. »

Je m'assure, au contraire, que jamais esprits ne furent à la fois plus spéculatifs et plus pratiques. Ils s'élèvent sans doute à des hauteurs métaphysiques où je ne les suivrai pas, de crainte de vertige; mais ils se sont mêlés aux affaires de leur temps.

Grégoire de Nazianze et Basile s'étaient rencontrés aux écoles d'Athènes avec un jeune homme à la tête penchée sur l'épaule, à la démarche irrégulière et précipitée, au regard brillant et plein de feu, portant le court manteau des philosophes, le frère de Gallus, et qui plus tard fut l'empereur Julien. Jean Chrysostôme avait préludé par les débats et les plaidoiries du barreau au rôle d'orateur sacré. Jérôme, l'austère et ascétique Jérôme, le plus influent sur les femmes par son ascétisme même et sa sévérité, avait passé par les plaisirs et l'orgueil de la vie patricienne, avant d'arriver au renoncement et à l'humilité de la solitude.

Certes, la solitude a été l'ambition, le désir, la passion de la plupart d'entre eux ; mais gardez-vous de croire qu'ils allaient chercher au désert l'absence de vie morale, ni ensevelir, au fond des sables, leur jeunesse et leur volonté. Plus tard, en effet, les monastères reçurent des âmes muettes dans leurs cloîtres muets. Mais si les Pères de l'Église ont d'abord fui le monde impérial, la société païenne, les places publiques, c'est que ce monde officiel, doré au dehors, pourri en dedans, offensait leur instinct de justice; c'est que la société antique, en travail de transformation, n'offrait nulle place à leur vouloir. Les places publiques, jadis retentissantes, alors étaient silencieuses.

Ils s'apercevaient que la vraie vie n'était plus où elle avait coutume d'être, dans les institutions, dans l'Aréopage, sur l'Agora, au Forum; non pas même au foyer domestique d'où s'exilait la pudeur. Eux s'en allaient comme elle.

Loin d'Athènes asservie, loin de Rome humiliée, ils cherchaient la liberté de l'âme; et, par le spectacle de l'éternelle jeunesse et de l'innocence de la nature, se consolaient de la vieillesse, des mensonges et de la corruption du monde.

« Que n'ai-je les ailes de la colombe ou de l'hirondelle ! » s'écriait Grégoire de Nazianze, « avec quelle rapidité je fuirais le commerce des mortels! J'irais vivre au fond d'un « désert, parmi les bêtes sauvages : elles sont plus fidèles « que les hommes. »

Et moi aussi, j'ai cherché le renouveau de l'âme, et la fraîcheur sereine des idées, et l'oubli, à l'ombre des bois, au sein de ma pauvre Ardèche, sur l'herbe des prés semés de marguerites et de marjolaines, sur les sommets où gémit la bise dans les pins sonores.

O nature, berceuse éternelle des douleurs humaines, les Pères de l'Église furent calmés et sauvés par toi, par la méditation et le travail.

Parmi la paix des champs, sous l'azur des cieux sans bornes, ils préparaient les armes destinées à combattre les anciens dieux. Séparés de corps, suivant chacun un chemin différent, ils étaient unis par la même pensée et par la même espérance. Ils se retrouvaient dans l'infini.

Ils n'embrassèrent pas le désert comme un tombeau, mais comme un asile; la solitude ne fut pas leur stérile épouse, elle fut leur initiatrice.

Dieu le veut ! dans le temps contraire
Chacun travaille et chacun sert,
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert !

Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité!
Honte au penseur qui se mutile,
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité! (1)

Eux, ils revinrent, ils parlèrent, ils évangélisèrent, ils prodiguèrent aux Églises les trésors de leur science et de leur charité; ils furent les plus forts ayant été les plus purs, et l'on put voir, à la pâleur que leurs discours imprimaient aux fronts impériaux, qu'ils n'avaient pas perdu leur temps dans la solitude.

La retraite de la plupart d'entre eux était embellie par les travaux rustiques et par le souvenir des lettres grecques. Une règle, sans doute, dirigeait leur vie religieuse, mais elle mêlait le travail à la vie contemplative. Ils vivaient en ermites, en laboureurs, en chasseurs, en poëtes.

Quoi de plus pittoresque, de plus virgilien, quoi de plus humain que la lettre de Basile à son ami Grégoire de Nazianze, encore retenu par le monde, et qu'il presse de venir le rejoindre sur la montagne solitaire?

« ..... Ma demeure est bâtie sur la pointe la plus avancée « d'un sommet, de sorte que la vallée se découvre et s'étend « sous mes yeux, et que je puis regarder d'en haut le cours « du fleuve, plus agréable pour moi que le Strymon ne l'est « aux habitants d'Amphipolis..... Pardonnez-moi de fuir vers « cet asile. Alcméon lui-même s'arrêta quand il eut rencontré « les îles Echinades..... »

Quelle grâce! Je doute, qu'aujourd'hui, un moine de la règle de saint Bruno décrivît avec autant de charmes la Grande-Chartreuse cachée parmi les sapins silencieux, aux pieds du grand Son, au bord d'un torrent dont l'onde mugit et blanchit, pendant que des éperviers volent en tournoyant sur l'abîme.

---

(1) V. Hugo. *Les Rayons et les Ombres.*

A la mort d'Eusèbe, Basile fut élu évêque de Césarée, métropolitain de la Cappadoce. Pendant vingt ans il fut le père du peuple. Pauvre, de cette pauvreté déjà rare dans l'Église, pauvre, mais infatigable au bien, Basile faisait bâtir un hospice pour les indigents et les étrangers, établissait de nombreux ateliers et des écoles. Dans sa chaire, il enseignait non-seulement le dogme et la morale, mais la science de son temps; expliquait les merveilles de la création dans des discours où se retrouve la profonde trace des études d'Athènes. Il ne se doutait pas alors que l'Église romaine mettrait deux fois Galilée à la torture pour avoir dit que la terre tourne, et Prinelli sept fois pour avoir démenti la chute des étoiles.

Remarquable par l'ampleur épique, l'éloquence de Basile est celle d'un poëte; ses discours sont des odes, ses pages sont des strophes; il y a en lui du Pindare et du Sophocle, et comme un présage du style de Christophe Colomb, de Copernic, de Galilée et de Kepler.

« Si quelquefois, » disait-il, « dans la sérénité des nuits, « portant des regards attentifs sur l'inexprimable beauté des « astres, vous avez pensé au créateur de toutes choses; si « vous vous êtes demandé quel est celui qui a semé le ciel « de telles fleurs; si, quelquefois, dans le jour, vous avez « étudié les merveilles de la lumière, et si vous vous êtes « élevé, par les choses visibles, à l'être invisible; alors vous « êtes un auditeur bien préparé, et vous pouvez prendre place « dans ce magnifique amphithéâtre. Venez : de même que « prenant par la main ceux qui ne connaissent pas une ville, « on la leur fait parcourir, ainsi je vais vous conduire comme « des étrangers à travers les merveilles de cette grande cité « de l'univers » (1).

Ne diriez-vous pas l'accent poétique, grave et pénétrant de J.-J. Rousseau, dans la profession de foi du vicaire savoyard qui devint l'évangile de la Révolution?

---

(1) M. Villemain.

Quant à Bossuet, il est certain que son fameux tableau de la vie humaine n'est qu'une copie magistrale de la fresque de Basile.

« La vie humaine, » disait l'évêque de Césarée, « est un « chemin qui commence, pour chacun de nous, à son entrée « dans le monde, et qui se termine au tombeau..... Vous « n'êtes, ici bas, que voyageurs; tout passe, tout fuit der« rière vous. Vos regards s'arrêtent un moment sur l'herbe « ou le ruisseau de la prairie, sur les objets divers qui vous « enchantent; vous avez goûté quelque plaisir à les voir: et « bientôt vous avez passé outre. A la suite de ces riants as« pects, des rochers, des ravins, des précipices, des sentiers « raboteux, escarpés, quelquefois des animaux féroces, des « bêtes venimeuses, des épines qui déchirent, des rencontres « funestes. On s'en désole un moment, et bientôt tout a dis« paru. Voilà la vie: ni ses plaisirs, ni ses chagrins, rien n'y « est durable. Ce chemin, il n'est pas à vous; rien de ce qui « s'est offert à vous sur la route ne vous appartient. D'anciens « voyageurs ont passé; d'autres sont venus qui ont suivi la « même trace, et après tous ceux-là, bien d'autres encore « qui les suivront. »

« On est libre, » dit-il ailleurs, « de choisir parmi les che« mins divers qui conduisent à une ville; mais le chemin de « la vie, du moment où nous y sommes engagés, nous ne « sommes plus libres d'y ralentir notre marche; il nous « saisit, il nous entraîne vers le terme que le Seigneur a « fixé..... Ces vastes domaines, ces habitations magnifiques, « ces animaux de toute espèce qui se comptaient par trou« peaux, toute cette puissance qui vous fit un nom parmi les « hommes, vous êtes obligé de céder tout cela à d'autres; et « vous, d'aller vous enfermer sous quelques pieds de terre..... « Qu'y a-t-il donc qui soit véritablement à nous? Notre âme, « principe de la vie dont nous jouissons, substance spiri« tuelle, intelligente, liée à un corps qui ne lui a été donné « que comme véhicule pour les besoins de la vie, établie « pour soumettre à son commandement les choses de la terre,

« faire servir la créature d'exercice à la vertu, imiter, autant « qu'il est en elle, la souveraine intelligence, et, par l'ordre « de ces actions, retracer la grande harmonie des cieux. »

C'est l'accent même de Platon. Et cependant « les plus « simples, » dit Grégoire de Nysse, son frère, « comprenaient « bien ses discours, et les plus savants les admiraient. » A de certaines hauteurs, tout s'harmonise dans l'égalité de la lumière.

IV.

Ce caractère éclatant et grandiose, cette fastueuse prodigalité de couleurs, cette parole à la robe orientale constellée de pierreries, et traînante avec majesté, vous les retrouverez dans les discours et dans les poésies de Grégoire de Nazianze.

Jeune, il fut envoyé d'abord aux écoles de Césarée, puis à Alexandrie, et après à Athènes. Il parcourut, comme Basile, tout le champ de la philosophie grecque, pour arriver à l'évangile. Evêque de Sazime, petite bourgade où l'évêque de Césarée l'avait confiné, et où il se considérait comme en exil, Grégoire quitta bientôt son siége pour venir soulager son père dans l'administration de l'église de Nazianze. Là commença cette vie consacrée tout entière à la prédication. Valens régnait, protégeant les évêques Ariens, menaçant la liberté et la vie de leurs adversaires.

Théodose, vainqueur, réunissant sous sa protection l'orient et l'occident, appuya le parti catholique par ses édits et par ses armes; il reprit, avec ses soldats, l'église de Sainte-Sophie, possédée par les évêques Ariens. Grégoire, élevé au siége archiépiscopal de Constantinople, compara cette action à un assaut et refusa de consacrer une pareille victoire. C'est là le côté touchant et courageux du génie et du caractère de Grégoire. Tolérant, au sein même des triomphes de son parti, dédaignant les représailles; satisfait, pourvu que le droit règne.

Accusé par les évêques de ne pas poursuivre avec assez de rigueur les anciens ennemis de la religion maintenant dominatrice, il offrit sa démission à l'empereur, qui l'accepta; il assembla le peuple et le concile dans l'église Sainte-Sophie, et prononça ces admirables paroles :

« Tu es placé, me dit-on, à la tête de l'Église, favorisé par « le temps et par la puissance de l'empereur. Quel signe d'un « heureux changement a brillé pour nous? Que d'hommes « nous ont autrefois outragés! Puisque, par le retour des choses humaines, nous pouvons nous venger, il fallait punir « ceux de qui nous avons reçu tant d'injures. Eh! quoi, nous « sommes devenus les plus puissants, et nos persécuteurs nous « ont échappé!... Oui, sans doute, car, pour moi, c'est une « assez grande vengeance que de pouvoir me venger. »

Mesurez l'abîme de tristesse où dut glisser un tel homme, témoin des décrets de Théodose, et des violences de la plèbe plus ardente encore, en son fanatisme, que l'empereur n'était implacable.

De toutes parts, les temples s'écroulaient sous la hache et le pic des démolisseurs. Les chefs-d'œuvre de l'art grec étaient rasés au niveau du sol. Leur beauté même, cette face de l'idéal, ce visage du divin, ne sauvait pas les statues. Places publiques, sommets, routes triomphales, étaient couverts de la cendre des dieux. On respirait partout la poussière marmoréenne des immortels. La fureur de détruire grandissait à chaque ruine nouvelle. Les pierres étant brisées, on s'en prenait aux âmes. Hypathie, une vierge, une héroïne, un philosophe, un artiste, une sainte, un ange, une femme! l'éloquence même, et la grâce et la pudeur, la sœur jumelle de Polymnie et de Calliope, Hypathie était assassinée à coups de tessons de bouteille. Le dogme nouveau, à peine né, se retournait contre la philosophie, sa mère, et lui meurtrissait les mamelles.

Seuls, quelques rares génies magnanimes protestaient contre ces fureurs. Il appartient, en effet, aux grands esprits, d'être des cœurs vaillants et justes.

Basile envoyait des disciples au rhéteur païen Libanius, son ancien maître, et correspondait avec lui.

« Quant vous fûtes retourné dans votre pays, » écrit Libanius à Basile, je me disais : « Que fait maintenant Basile? « Plaide-t-il au barreau? enseigne-t-il l'éloquence? » « J'ai « appris que vous aviez suivi une meilleure voie, que vous « ne vous étiez occupé qu'à plaire à Dieu, et j'ai envié votre « bonheur. »

« Basile est mon ami, » s'écriait-il dans une autre lettre, « Basile est mon vainqueur et j'en suis ravi de joie. »

« Je tiens votre harangue, » disait Basile, « je l'ai admirée : ô muses! ô Athènes! que de choses vous enseignez « à vos élèves ! »

Dans une sphère supérieure, le Polythéisme communiait avec le Christianisme; l'âme ardente, impatiente des néophytes s'harmonisait avec l'âme apaisée et sereine des sectateurs des anciens dieux; il y avait une trêve entre les intelligences du présent et celles du passé; l'aurore, attendrie, semblait se retourner vers les soleils couchants. Les jeunes esprits, levés avant l'aube, regardaient pieusement les vieux génies endormis dans les brumes du soir. L'étoile du berger et vesper brillaient, fraternelles, au profond azur du firmament.

Mais en bas, dans les régions de l'ignorance, des terreurs et de l'ombre, la guerre sévissait aveugle, sourde, impitoyable. Pendant que chantaient, sur les hauteurs, les chœurs alternés du Sinaï, de l'Olympe, du Thabor et de l'Hymalaïa, à leurs pieds grondaient les bêtes fauves. La pitié s'enfuyait en pleurant.

J'attribue au spectacle de la fureur catholique, à ce changement d'une loi de pardon et de miséricorde en un code d'extermination, la mélancolie des poëmes de l'exilé.

Le plus cruel supplice, pour des hommes de cœur, n'est-ce pas de voir déshonorer, par des excès indignes et suspects, la cause qu'ils ont embrassée?

La mélancolie de Grégoire est navrante. On y respire je ne sais quelle odeur de sépulcre, et c'est pour moi un sujet de stupeur que le christianisme, dès le IVe siècle, a son aurore ait eu ces accents de la mort.

Les Olympiens avaient plus longtemps conservé leur jeunesse. Hébé sourit encore d'un sourire immortel.

L'évêque de Constantinople a beau se précipiter aux pieds du Christ et s'y frapper la poitrine, adorer violemment les mystères, ou s'envelopper d'obéissance et de résignation ; il y a, dans ses hymnes funèbres, un souvenir de Job, et la marque de l'immense tristesse, incurable, qui s'empara du monde et soupire, depuis dix-huit siècles, à travers les arceaux des cathédrales, sous les cloîtres des monastères, sur les pages de l'Imitation, sur les lèvres d'Hamlet, de Faust, d'Obermann, de Manfred et de René.

« Qu'est-ce que la pauvreté? » s'écriait-il, « Un supplice. « La beauté? un éclair. Le jeunesse? une chaleur du sang. « La vieillesse? un triste déclin. La renommée? un bruit qui « passe plus rapide que l'oiseau. La gloire ? un peu de vent. « Le mariage? une servitude. Des enfants? une source de « chagrins. Le célibat? une maladie..... Le pays natal? un « gouffre où tout s'abîme. La terre étrangère? un opprobre. » « La vie est une ombre, une apparition, une rosée, un souffle, « un songe, un peu de poussière. »

« Dis-moi ce que je te parais être le plus; et, t'arrêtant « ici, regarde avant que j'échappe. On ne repasse pas les « mêmes flots qu'on a déjà passés; on ne revoit pas le même « homme qu'on a vu... Ma vie se compose de la perte de « mes années. Déjà la vieillesse me couvre de cheveux « blancs. Mais si une éternité doit me recevoir, comme on le « dit, répondez : ne vous semble-t-il pas que cette vie est la « mort, et que la mort est la vie?... Je suis mort pour le « monde, le monde est mort pour moi. Je ne suis plus qu'un « cadavre qui respire, sans substance et sans force. Ma vie « est ailleurs, je pleure ici dans mes liens de chair, de cette « chair que les sages appelaient les ténèbres de l'âme. Je « soupire après cette dissolution du corps qui me tirera du

« séjour obscur de la terre, où nous ne marchons que pour « être trompés et pour tromper. Une lumière éclatante m'en« vironnera. Les fantômes qui faisaient illusion à mon en« tendement disparaîtront. Il n'y aura plus de voiles entre « mes yeux et la vérité...

« Où notre place est-elle marquée? Nous l'ignorons... Que « suis-je? D'où suis-je venu? Que serai-je en me réveillant « de la poussière du tombeau?... »

Curiosité terrible de l'invisible! J'aperçois sur la table solitaire de Grégoire de Nazianze, la lampe funéraire qui éclairera les pensées de Pascal.

A cette analyse d'une âme par elle-même, qui risquait de la dissoudre; à ce perpétuel regard jeté sur le *moi* où pouvaient disparaître toute vaillance et toute charité; à cet égoïsme douloureux d'un être qui croit se détester et qui, en vérité, s'adore; à cette maladie de l'enfance du christianisme qui sera l'infirmité de sa vieillesse, Jean Chrysostôme d'Antioche répondait, dans son livre à Stagyre :

« Va, rends-toi près du chef préposé à l'hospice des étran« gers; fais-toi conduire où sont les malades, afin de voir toute « espèce de souffrances, de nouvelles infirmités et toutes les « causes de la douleur véritable; de là, rends-toi à la prison « publique, et après examen des autres parties de cette de« meure, passe au vestibule du bain qu'elle renferme, où sur « la paille, gisent quelques malheureux nus, tourmentés de « froid, de maladie et de faim, et par le seul aspect et le « tremblement de leur corps sollicitant la pitié de ceux qui « passent; car ils n'ont la force ni de parler, ni d'étendre la « main dans l'accablement de leurs maux. Ne t'arrête pas là, « va jusqu'à l'hôtellerie des pauvres qui est en dehors de la « ville; et tu verras que cette tristesse dont tu te plains est, « par comparaison, un port heureux et tranquille. »

Sublime enseignement! Et combien, par la pitié, seront guéris d'une mélancolie dissolvante et funeste!

V.

Chrysostôme, est, à coup sur, le plus grand orateur et le plus consommé politique de son temps. J'entends consommé en savoir, en droiture, en dignité, en courage, et non en ces petites perfidies que nous avons coutume de considérer comme les suprêmes beautés de la politique.

Il a, comme Démosthènes, la véhémence, l'emportement soudain, l'argumentation irrésistible; il se complait, comme Cicéron, en périodes nombreuses; il est plein de mansuétude, et en même temps de hardiesse; il racontera en des termes incomparables avec une simplicité pénétrante, les prières, les larmes de sà mère lorsqu'il lui annonca son intention de partir pour les solitudes :

« Elle me prit par la main, me conduisit dans sa chambre,
« et m'ayant fait asseoir près du lit où elle m'avait donné
« naissance, elle se mit à pleurer et me dit ensuite des choses
« encore plus tristes que ses larmes... »

Il sera, devant Théodose, le défenseur d'Antioche, et son éloquence, aidée de la vénérable vieillesse de Flavien, sauvera du massacre cette ville, coupable d'avoir renversé les statues de César. Il prêchera sans cesse l'aumône. C'est lui qui a, le premier, prononcé cette parole :

« Ne faisons pas d'enquête sur le malheur. Pour que le
« pauvre soit digne de l'aumône, il suffit de sa pauvreré. »

Il est l'aumônier du peuple et son tribun; c'est lui qui relève les courages, et qui s'efforce d'arrêter les abus.

Nul détail ne lui est étranger; il gourmande la mollesse des mœurs orientales encore tout empreintes des licences du paganisme; il blâme les cérémonies impudiques des noces auxquelles devrait présider la seule chasteté, gardienne du foyer domestique, déesse protectrice des vieux logis romains.

Sa vie confirme sa parole. Il pense en philosophe, il parle en orateur, il agit en héros.

Nommé évêque de Constantinople, tour à tour exilé par l'empereur, rappelé par le peuple, puis définitivement proscrit, il agitait tout l'Orient du fond de son exil, correspondait avec l'évêque de Rome, et donnait aux hommes serviles de son temps un mémorable exemple de la dignité de l'âme et de la puissance de l'esprit.

Tout le monde connaît la cause de son exil.

Il avait amèrement censuré tous les vices, attaqué la mollesse des grands, l'oisiveté du peuple, réprimé la licence hypocrite de quelques prêtres qui gardaient dans leurs maisons des religieuses, sous le nom de sœurs adoptives, fréquentaient les tables sensuelles et convoitaient les richesses des veuves.

Enfin, sa parole évangélique et tribunitienne s'était attaqué à l'empereur Arcadius et à l'impératrice Eudoxie. Une ligue se forma pour le perdre, un concile de ses ennemis fut assemblé. Lui, incorruptible, inflexible, parlait au peuple dans les chaires de Constantinople.

« Que puis-je craindre? disait-il. La mort? mais vous savez « que le Christ est ma vie et que je gagnerais à mourir. « L'exil? mais la terre dans toute son étendue est au Sei- « gneur. La perte des biens? mais nous n'avons rien apporté « dans ce monde, et nous n'en pouvons rien emporter. « Ainsi toutes les terreurs du monde sont misérables à mes « yeux, et je me ris de tous ces biens; je ne crains pas la « mort; je ne redoute pas la pauvreté, je ne souhaite pas la « richesse, et je ne veux vivre que pour le progrès de vos « âmes!

« Mais vous savez, mes amis, la véritable cause de ma dis- « grâce; c'est que je n'ai point tendu ma demeure de riches « tapisseries; c'est que je n'ai point revêtu d'habits d'or et de « soie, c'est que je n'ai point flatté la sensualité de certaines « gens.. Il reste encore quelque chose de la race de Jézabel, « et la grâce combat encore pour Élie. Hérodiade demande « encore la tête de Jean, et c'est pour cela qu'elle danse! »

Chrysostôme, banni pour crime de lèse-majesté, fut enlevé la nuit. Le peuple se soulève; un tremblement de terre est interprété comme un signe de la colère de Dieu. Rappelé, le Bosphore se couvre de vaisseaux qui s'avancent pour le recevoir, au milieu des acclamations. Il voulut d'abord refuser l'épiscopat, s'arrêter dans un faubourg, mais entraîné, porté dans sa chaire, il raconta, en termes magnifiques, son retour triomphal.

« Il y a des jeux du cirque aujourd'hui, et personne n'y « assiste; tous affluent au temple comme un torrent. Ce tor« rent, c'est votre multitude; ce bruit de fleuve, ce sont vos « voix élancées vers le ciel et attestant votre filial amour. « Vos prières sont pour moi une couronne plus éclatante que « tous les diadèmes. C'est pour cela que je vous ai convo« qués dans l'église des apôtres; banni, nous venons près de « ceux qui furent bannis avant nous; nous venons près de « Timothée et de Paul, près de ces corps sanctifiés qui ont « porté les stigmates de Jésus-Christ. »

Mais Eudoxie n'oubliait point sa haine. Chrysostôme, dans une de ses homélies, avait dénoncé et accusé une fête à demi-profane, la dédicace d'une statue d'argent élevée, en l'honneur de l'impératrice, sur la place publique, entre le Sénat et Sainte-Sophie. Un concile s'assembla pour juger ce nouveau crime. Quarante évêques se déclarèrent pour sa cause, soixante environ pressèrent l'empereur de le bannir. La veille de Pâques, les troupes de la garde gothique pénétrèrent dans les bains publics bâtis par Constantin, et où prêchait Jean, chassé de son église, et suivi par tout son peuple; le sang coula, des femmes furent violées.

Proscrit par ses pairs, traîné d'exil en exil: à Nicée, aux extrémités de l'Arménie; dans la bourgade de Cucuse, dont les abords étaient infestés par des hordes errantes; dans la forteresse d'Arabisse; insulté par des moines de Césarée, il connut et savoura les voluptés amères de ceux qui refusent d'abdiquer devant la force.

Un jour, effrayé du bruit qu'il faisait encore, et voyant que cet exil lointain grandissait le proscrit, Arcadius donna l'ordre de le ramener moins loin de Constantinople, en un lieu désert, sur les bords de l'Euxin. Maltraité des soldats, forcé de faire à pied, durant trois mois, de longues marches, à l'ardeur du soleil, tête nue, il mourut d'épuisement sur la route.

Avant de partir pour son second exil, Chrysostôme avait adressé à l'évêque de Rome un récit des persécutions et des violences dont il était victime. Il suppliait qu'on lui accordât des juges. « Qu'il nous soit donné un tribunal incorruptible! « Nous comparaîtrons, nous ferons entendre notre défense, « et nous nous montrerons innocent des choses qu'on nous « impute, comme nous le sommes en effet. »

Simples et graves paroles. J'y reconnais l'accent d'un juste.

Ainsi, l'éloquence religieuse, née dans les vallées de Nazareth, sur les bords du lac de Thibériade, agitait l'Orient et l'Occident, et portait en elle l'avenir. Elle chantait un perpétuel *sursùm corda.*

Où sont-ils ces apôtres et ces tribuns des anciens âges? Basile, Grégoire, Chrysostôme, Athanase, Origène, votre esprit n'est plus enclos dans les églises; il renaît et respire en nous-mêmes. La parole de vie, jadis répandue sur la foule des fidèles du haut des chaires d'Antioche, de Césarée et de Constantinople, nous la répandrons, parmi le peuple, du haut de nos libres tribunes. L'âge humain triomphera de l'âge sacerdotal. La morale, tenue jadis à fief par le clergé, nous la distribuerons comme le pain de tous, nous la ferons circuler comme la coupe fraternelle et profonde où s'abreuveront les peuples. Plus loin et plus haut que les dogmes, je l'affermirai sur l'axe de la conscience humaine.

X.

LE MOYEN AGE.

DOMINICAINS ET FRANCISCAINS.

I.

Les Pères de l'Église ont été à la fois philosophes, poëtes, prêtres, moralistes, tribuns, et, dans chacun de ces rôles, ils sont les descendants de l'antiquité grecque ou romaine. Athanase et Lactance procèdent de Platon. Grégoire de Nazianze est un disciple de Simonide. Vous avez vu avec quelle majesté de flamine, quelle simplicité et quelle candeur de savant contemplatif et d'apôtre, Basile de Césarée mêlait à l'enseignement du dogme le récit des merveilles de la lumière et la légende des astres. Chrysostôme joint à la finesse de Théophraste et de Lucien la sagesse de Socrate, l'atticisme de Plutarque. la véhémence de Démosthènes, le pathétique de Caïus Gracchus.

Hommes sacerdotaux et politiques, ils se retrempent sans cesse au sein de la foule, et si, par la métaphysique, le style et la doctrine, ils appartiennent à l'aristocratie intellectuelle, par l'accoutumance, ils sont peuple. Là gît le secret de leur force; par là, ils ont accompli une révolution religieuse et sociale. Auparavant, en effet, que de siècles et de luttes ne fallut-il pas aux prolétaires romains pour s'initier lentement aux mystères et conquérir dans le sacerdoce de rares fonctions subalternes! L'histoire de la République n'est autre chose que cette ascension de la plèbe. Quant à l'esclave, il ne sait rien des dieux; martyrisé de corps, il est aveugle d'entendement. La cécité de son âme est la garantie de sa patience.

Les Pères de l'Église se proposaient de briser la chaîne de l'esclave et d'effacer, par l'enseignement religieux, les stigmates intérieurs de la servitude. Comme Socrate et Apollonius, ils étaient maîtres d'école.

Non-seulement la Grèce et Rome, mais la Judée et l'Asie ont imprimé leur trace sur l'œuvre de ces grands hommes. Leur filiation est triple. Semblables aux prophètes, ils parlent involontairement, agités, inspirés par le souffle d'en haut; ils descendent des sommets dans la vallée, ils prêchent *sans se taire jamais.*

La tristesse de Grégoire vient de la tristesse de Job. L'ascétisme de Jérôme procède d'Ézéchiel. Isaïe communique à Basile les éclairs de sa parole. Je retrouve en Chrysostôme les larmes de Jérémie.

L'éloquence chrétienne, épurée par l'enseignement des écoles d'Athènes, plonge en même temps au fond de la Bible; elle est grecque et asiatique; unissant les proportions symétriques et la mesure harmonieuse d'Hésiode et d'Homère, à l'ampleur colossale des poëmes indiens. Le Polythéisme et le Panthéisme s'y confondent et s'y résolvent en un idéal supérieur. Le sein du Christ est, en effet, plus vaste et plus humain que celui de Saturne, de Zeus ou de Brahma.

Cette parole étrange rappelle à la fois l'immensité du désert, la fécondité de la nature, la beauté sculpturale de l'humanité.

Grâce à la philosophie, le dogme naissant absorbe ses aînés. La parole chrétienne sort de la parole antique, mais, en la spiritualisant, elle l'agrandit. La parole était déesse; elle devient archange. Elle avait la gorge étincelante de Vénus Anadyomène; elle a les ailes de Raphaël. Elle maniait la massue d'Hercule; elle saisit l'épée des Machabées. Le lyrisme épique de David y respire, moins grand, mais plus doux; moins divin, plus humain. Pour célébrer les mystères, elle dérobe l'accent des odes triomphales de Pindare. Les églogues de Théocrite et de Virgile y coudoient la pastorale de Ruth; l'orme et le cytise de Syracuse et de Mantoue y poussent à côté du cèdre et de l'hysope; Évandre, assis à la porte de son palais de chaume, regarde, en souriant, Booz endormi sur son aire; Amaryllis et Galathée se cachent dans les roseaux du Jourdain, et les roses de Sârons s'effeuillent sur la chevelure des nymphes.

La parole chrétienne, au IV^e siècle, est une aurore. Elle a les lueurs de l'aube et les pleurs de la rosée. Il semble que la chair, pénétrée par la lumière de saint Paul et de saint Jean, devient transparente, et que l'âme s'y laisse entrevoir dans sa nudité.

Paul et Jean de Pathmos sont, en effet, les docteurs évangéliques. Basile, Grégoire, Athanase, Origène, Lactance, Tertulien, sont les disciples; Paul et Jean sont les maîtres. On peut néanmoins leur appliquer souvent la parole de Socrate sur Platon: « Que de choses me fait dire ce jeune homme, auxquelles je n'ai jamais pensé. »

Au grand converti du chemin de Damas, les Pères de l'Église empruntent sa fougue, son élan, son intrépidité. C'est de lui qu'ils ont appris à dépouiller le vieil homme, à se renouveler dans l'intérieur de leur âme, à revêtir l'homme nouveau créé dans la sainteté et la justice.

Déchiré par trente-neuf coups de fouet, battu de verges trois fois, lapidé une fois, trois fois naufragé, évadé de prison dans une corbeille, par une fenêtre, le long de la muraille, ayant souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, de fréquentes veilles, la faim, la soif, les jeûnes, le froid, la nudité, Paul leur recommande de ne point considérer les choses visibles, mais les invisibles; parce que « les visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles. » Il leur a transmis son ardeur de prosélytisme, son assurance de vaincre, sa croyance à la conversion générale du monde, sa foi à l'unité par la liberté, sa haine de l'ombre : « La nuit est déjà fort « avancée, et le jour s'approche : quittons donc les ténèbres « et revêtons-nous des armes de la lumière ! » (Aux Romains.)

Jean, l'apôtre virginal, le visionnaire de Pathmos, communique aux Pères de l'Église sa douceur violente, son mysticisme. Fils pieux et dociles de son évangile, ils seront aussi les enfants effarés de son apocalypse. Engendré par ce cauchemar de l'invisible et de l'inaccessible, créé par cette fièvre de l'inconnu, le mysticisme finira par tout envahir. Il enserre le moyen âge, il s'enivre à la coupe de saint Graal, il s'assied à la table ronde, il s'égare, avec les feux follets, dans la forêt de Brocéliande, il s'accouple au sabbat des sorcières, il sculpte les pierres des cathédrales, il divinise les rois.

L'humanité s'agite en lui, comme une somnambule en son rêve.

Poétique et galant par la légende d'Arthur, chevaleresque par la chanson de Roland, religieux et politique dans Ignace de Loyola, social dans Campanella et dans Savonarole, il flotte au dessus des peuples.

Rabelais, Cervantès, l'Arioste, Voltaire ont en vain déchiré cette brume où nagent, dans un jour douteux, d'insaisissables fantômes. Elle redescend, retombe et pèse sur les hommes de mon temps.

II.

Je devrais, sans doute, pour offrir un tableau satisfaisant de l'éloquence religieuse au IV^{e} siècle, ajouter aux noms que j'ai cités déjà, les noms de Synesius, d'Ephraïm, d'Hilaire, d'Ambroise, de saint Augustin.

Il me plairait de vous raconter les scrupules philosophiques de Synesius élevé malgré lui à l'épiscopat, converti à moitié par Théophile d'Alexandrie, et n'ayant en réalité d'autre culte que celui du Dieu de Socrate, de Zénon, de Marc-Aurèle.

Par là, on pourrait juger de l'identité de la philosophie et du christianisme, et saisir un des chaînons de la tradition religieuse du genre humain.

Orateur comme Chrysostôme, Synesius disait à l'empereur Arcadius :

« La parole de l'orateur n'attend pas, pour être libre, que « son pays soit puissant. La vérité est toute la noblesse du « discours, et le lieu d'où il part ne le rabaisse ni ne l'élève. »

Poëte comme l'évêque de Nazianze et de Constantinople, mais d'une inspiration plus haute et plus hardie, Synesius s'écrie : « Heureux qui, fuyant les cris voraces de la matière, et s'échappant d'ici-bas, monte vers Dieu d'une course « rapide ! Heureux qui, libre des travaux et des peines de la « terre, s'élançant sur les routes de l'âme, a vu les profondeurs divines ! »

C'est l'accent des poëmes orphiques : « Tourne les yeux « vers la raison divine ; applique-toi à elle ; dirige vers elle « la vraie intelligence de ton cœur ; marche droit dans le « sentier, et n'aie de regards que pour le maître du monde. « Il est unique, né de lui-même ; de lui seul sont nées toutes « choses ; lui seul a tout façonné ; il circule au milieu des « êtres. » (*Hymne à Musée.*)

D'où l'on voit que le Christianisme n'a pas été une irruption soudaine du divin dans l'humanité, mais une des formes transitoires de la religion universelle. Celle-ci a pour mages, révélateurs et prophètes, les philosophes, les poëtes, tous les esprits qui boivent, sans se désaltérer jamais, à la coupe de l'infini.

Du Brahme au flamine romain,
De l'hiérophante au druide,
Une sorte de dieu fluide
Coule aux veines du genre humain.

(V. H. *Contemp.*).

Le premier, Synesius a indiqué la séparation du spirituel et du temporel, en un temps où ils étaient souvent confondus.

« Dans les temps antiques, » disait-il, « les mêmes hommes « étaient prêtres et juges. Les Égyptiens et les Hébreux furent longtemps gouvernés par des prêtres. Mais comme « l'œuvre divine se faisait ainsi d'une manière tout humaine, Dieu sépara ces deux existences... Pourquoi revenez-vous là-dessus, et essayez-vous de réunir ce que Dieu « a divisé ? Vous mettez dans les affaires, non l'ordre, mais « le désordre ? Rien ne saurait être plus funeste. Vous avez « besoin d'une protection, allez au dépositaire des lois ; vous « avez besoin des choses de Dieu. allez au prêtre de la « ville. »

Assiégé par les barbares dans Ptolémaïs, héroïque, Synesius écrivait : « Je resterai à mon poste dans l'église ; je placerai devant moi les vases sacrés ; j'embrasserai les colonnes du sanctuaire ; j'y resterai vivant, j'y tomberai mort! »

A côté de ce grec Africain, je placerai le syrien Ephraïm, fils d'un prêtre des anciens dieux de son pays, instruit dans la science orientale et les superstitions du vieux culte assyrien, converti et baptisé par Basile et qui apporta dans l'exercice de son diaconat (car il ne fut que diacre d'Edesse), une singulière vigueur de prosélytisme et de réformation. On croirait entendre, mille ans d'avance, Clemengis, Jean Gerson, ou Martin Luther.

« A l'extérieur, disait-il, nous sommes des ascètes, dans la « conduite, nous avons l'oisiveté des athlètes ; à l'extérieur « nous jeûnons, dans nos mœurs nous sommes des pirates ; « à l'extérieur nous sommes pudiques, dans le cœur nous « sommes adultères ; à l'extérieur nous sommes réservés, et « dans la pratique nous sommes sans frein. »

Je dirai aussi la vie d'Épiphane, né en Palestine, baptisé par l'évêque d'Eleuthéropole, disciple d'Hilarion qui lui-même avait été disciple du solitaire Antoine.

Épiphane, cénobite, promenait ses contemplations et ses tentations renaissantes et vaincues, de solitude en solitude, fuyait au sein des sables les honneurs épiscopaux ; d'autant plus influent, car les solitaires peuvent être considérés comme les alliés naturels des évêques, et plus d'un s'est élancé dans l'ardente carrière de l'apostolat après avoir prié, médité, rêvé sous les rochers de la grotte d'Hilarion et d'Antoine.

L'éloquence d'Épiphane, évêque de Salamine, se fait remarquer par un luxe oriental et biblique d'images tour à tour éclatantes ou sombres. Il y a en lui comme un présage de Dante et de Milton.

A ces grands esprits de l'Orient, j'associerais les Pères de l'Eglise latine : Hilaire, de Poitiers, que ses contemporains surnommèrent le Rhône de l'éloquence.

Rapide, en effet, profond, sonore, comme ce fleuve de ma contrée natale ; mais, comme lui, abondant en méandres, offrant, dans les subtilités et les raffinements de sa doctrine, où sa foi semble disparaître, pour renaître plus vive, une image du Rhône, qui, près de Bourg, tout à coup, plonge en grondant dans l'abîme, coule sans bruit sous les terres, et surgit plus loin à la lumière, plus pur et plus azuré.

Ambroise de Trèves, ou de Lyon, évêque de Milan, à la voix faible, mais au langage ingénieux et figuré ; plus maître en sa ville que l'empereur Valentinien; doux envers son peuple, mais impitoyable aux dissidents, et dont l'éloquence fut souvent diminuée par la recherche, le faux goût, l'esprit superstitieux du moyen-âge ; Ambroise qui avait courageusement défendu les habitants de Thessalonique contre la colère de Théodose, et qui, sur la tombe de cet empereur orthodoxe, racontait gravement que *des clous de la croix avaient servi à forger le mors de son cheval.*

Le dalmate Jérôme, disciple à Rome, de Donat, commentateur de Virgile, et de Victorin, maître d'éloquence venu d'Afrique en Italie ; à Antioche, d'Apollinaire de Laodicée.

Jérôme quittant Antioche pour fuir au désert, sur les confins de la Syrie, aux sables de Chalcis, où étaient épars quelques couvents de cénobites ; Jérôme, *ce matelot naufragé*, comme Châteaubriand l'appelle, image des luttes de la chair et de l'esprit, victime volontaire, symbole douloureux et saignant de cette guerre inhumaine où devaient un jour s'éteindre tout amour, se briser tous liens de famille, se dissoudre toute activité sociale, s'abîmer l'homme même.

Il écrivait à son ami Héliodore pour le rappeler à la vie monastique :

« Que fais-tu dans la maison de ton père? soldat dégé-
« néré? Où est le retranchement? le fossé? la nuit passée
« sous la tente? Déjà la trompette a sonné du haut des
« cieux! Si ton père se couche sur le seuil de la porte pour
« te retenir, foule aux pieds ton père! »

« Que fais-tu dans le siècle, mon frère, avec une âme su-
« périeure au monde? Crois-moi, je vois ici plus de lumière.
« Jusques à quand es-tu retenu à l'ombre des toits, dans le
« cachot enfumé des villes? »

Cette paix du désert dont il se vante de jouir, elle était cependant troublée : « Je me voyais en imagination trans-
« porté parmi les danses des vierges romaines. Mon visage
« était pâle de jeûnes et mon corps brûlait. Dans ce corps,
« dans cette chair morte d'avance, l'incendie des passions se
« rallumait encore. »

Une autre séduction, non moins vive peut-être, mais plus sereine, était l'attrait des livres profanes, Platon, Cicéron, Homère.

Jérôme, en tremblant, lisait, en proie à des rêves étranges où se peignent, en traits saisissants, les angoisses de ces âmes encore à moitié païennes. « Alors, je me crus trans-
« porté en esprit devant le tribunal du juge suprême, qui
« semblait entouré d'une si vive et si éblouissante clarté que,
« retombé sur la terre, je n'aurai jamais pu y fixer les yeux.
« Une voix me demanda qui j'étais : Je suis chrétien, répon-
« dis-je. Tu mens, dit le juge suprême; tu es un cicéronien
« et non pas un chrétien; où est ton trésor, là est ton
« cœur. »

De retour à Rome, avec l'éclat d'une vertu éprouvée, la maturité de l'âge et du génie; consulté comme un docteur de la foi, Jérôme appliqua son zèle à deux points principaux : il fut le directeur des femmes, et le redresseur souvent amer des prêtres. Les plus nobles patriciennes recueillaient ses discours, vivaient, pour ainsi parler, de sa substance morale. Il fut accusé, non pas tant à cause de ses relations mystiques et chastes avec les Paula, les Arella, les Eustochia, les Marcella, que pour ses ardentes satires des vices du clergé : « J'ai honte de le dire, écrivait-il, mais il y a des « hommes qui recherchent le sacerdoce et le diaconat pour « voir plus librement les femmes. La parure est tout leur soin ; « leurs cheveux sont bouclés avec le fer ; leurs doigts bril« lent du feu des diamants ; de crainte d'humidité, à peine « effleurent-ils la terre du pied ; vous croiriez voir de jeunes « époux plutôt que des prêtres. »

Forcé, après la mort du pontife Damase, son admirateur et son appui, de quitter la ville éternelle, il retourna dans sa cellule de Bethléem. Là sur le sol sec et stérile de la Judée, terre propice à l'illuminisme ; parmi les souvenirs des premiers jours de la révélation, entouré de cénobites, suivi par de jeunes romaines qu'attiraient son austérité, sa rudesse ascétique ; se reposant dans cette campagne du Christ, où tout est simplicité et silence, Jérôme n'oubliait point les intérêts de l'Eglise.

Attentif à toute nouveauté, il était des premiers à la combattre ; de Bethléem il instruisait Rome ; il la gourmandait, il les flagellait avec une sorte d'amour âpre et dominateur, où se mêle la haine du paganisme indélébile dans le Capitole et le Forum.

Tout en respectant sa primauté spirituelle, il la flétrit déjà de ces noms que lui infligeront plus tard, Dante, Pétrarque, Savonarole, Machiavel et Luther.

Rome est déjà « Babylone, la prostituée couverte de pourpre. »

Malgré ses invectives, le vieux solitaire de Bethléem reste fidèle à la tradition. Il obéit en grondant.

Ce caractère est aussi celui de l'évêque d'Hippone, Augustin, qui, dans cette grande jurisprudence du christianisme, défenseur infatigable de l'orthodoxie, fut pour l'Occident le populaire interprète des principes qu'Athanase avait promulgués en Orient. Œuvre d'un ancêtre de Bossuet, la *Cité de Dieu* était le premier discours sur l'histoire universelle.

Génie vaste, encyclopédique, Augustin doit être considéré comme le précurseur et le docteur du moyen-âge. Un moment oublié pendant le choc des barbares, il reparaîtra pour être désormais le véritable représentant de l'Eglise (1).

III.

Après ce siècle de splendeur théologique et oratoire, toute éloquence sombra sous le flot des invasions.

Faut-il répéter ici, après Voltaire : « Le christianisme ouvre le ciel et perd l'empire ? »

Pour moi, j'ose l'affirmer, l'Eglise du cinquième siècle, abandonnant la voie tracée par les Athanase, les Lactance, les Théophile, les Basile et les Chrysostôme; considérant comme autant d'embûches, les études antiques; se bouchant les oreilles aux chants homériques et virgiliens et aux dialogues de Platon, comme à des voix de sirènes; en proie à la terreur naïve de Jérôme qui jeûnait avant de lire Cicéron; rompant ainsi l'unité du monde jusqu'au jour où cette unité auguste ressuscitera par la Renaissance, l'Eglise s'est déclarée non-seulement inapte au gouvernement des choses humaines, mais hostile aux idées ; et je m'assure que la sève laïque nourrira désormais l'arbre de la science, véritable arbre de vie.

C'en est fait ! L'esprit abandonne l'Eglise, l'esprit libre et vivant.

Stérilité, servitude, obscurité, tels sont, en effet, les caractères des gouvernements théocratiques.

Partout où règne la théocratie, partout où elle aspire à régner, son premier soin est de confisquer à son profit toute lumière et toute initiative. On le vit bien du VIe au VIIIe siècles, où fleurirent en France de nombreuses écoles ecclésiastiques d'où était exilée toute science profane. Nulle autre philosophie que la théologie; nulle autre éloquence que celle d'innombrables sermons latins.

---

(1) Voir le tableau de l'Éloq. chrét. au IVe siècle, par M. Villemain.

Sous Charlemagne, l'esprit essaie de se réveiller, de secouer le joug, de s'appartenir.

Alcuin, le savant anglais dont M. Guizot a dit: « Un homme « se rencontre au VIIIe siècle, esprit plus actif et plus étendu « sans aucun doute que tout autre, Charlemagne excepté; « supérieur en instruction et en fécondité intellectuelle à « tous ses contemporains, sans s'élever beaucoup au-dessus « d'eux par l'originalité de sa science ou de ses idées; représentant fidèle, en un mot, du progrès intellectuel de son « époque qu'il a devancée en toutes choses, mais sans jamais « s'en séparer », Alcuin fonde à Tours, à Reims, à Paris, à Metz, des institutions d'enseignement. Charlemagne lui-même présida l'académie palatine créée en 780.

Mais le sceptre de Charles, suivant l'expression d'un historien anglais, « était l'arc d'Ulysse que nul autre bras ne pouvait tendre. » L'empereur mort, son œuvre s'écroule. Hongrois, Normands aux barques rapides, ravagent l'empire. Six ou sept royaumes se forment de ses débris; la France compte environ soixante principautés souveraines.

Le Xe siècle, avec sa croyance à la fin du monde, la disette des papyrus, la cherté du parchemin, la licence des seigneurs, la scandaleuse simonie et les mœurs dépravées du clergé, tomba au-dessous du VIIe.

L'espoir effroyable du jugement dernier s'accroissait des horreurs de la famine et de la peste.

La famine ravagea le monde, depuis l'Orient, la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre. « Le muid de blé s'éleva à soixante sols d'or. » « Les riches maigrirent et pâlirent, les « pauvres rongèrent les racines des forêts, plusieurs, chose « horrible à dire, se laissèrent aller à dévorer les chairs hu-

« maines. Sur les chemins, les forts saisissaient les faibles, les « déchiraient, les rôtissaient, les mangeaient. Quelques-uns « présentaient à des enfants un œuf, un fruit et les attiraient « à l'écart pour les dévorer..... Il y eut un homme qui osa « étaler et vendre de la chair humaine dans le marché de « Tournus. Il ne nia point et fut brûlé. Un autre alla, pendant la nuit, déterrer cette même chair, la mangea, et fut « brûlé de même. » (1).

L'esprit défaillait parmi ces horreurs.

Vers la fin du XI^e^ siècle, éclata la grande querelle de la scholastique, l'Illiade des réalistes et des nominaux. On discutait sur les anges, sur l'âme, la dialectique, la métaphysique. Luttes dans lesquelles, sous de vaines et subtiles apparences, l'avenir du monde était engagé. La philosophie, d'abord servante de la théologie, *ancilla*, et traitée comme telle, devient son égale par l'enseignement de l'Université de Paris. Abailard accomplit ce prodige. Le premier signe, c'est l'élan des écoles. Souviens-toi, ô jeunesse, que la liberté de penser a éclaté en Europe par la voix de tes anciens compagnons, et montre-toi digne de l'exemple qu'ils t'ont donné.

Abailard n'était pas un prêtre; c'était, comme toi, un beau jeune homme, brillant, ardent, passionné, éloquent, orageux. Il enseignait à Paris ; à Melun, après avoir, dans l'école du Cloître-de-Notre-Dame, désarçonné, par sa dialectique, le vénérable Guillaume de Champeaux. Nulle lourdeur, nul pédantisme, nul fatras stériles, nul dogmatisme étroit; il simplifiait, il expliquait, il popularisait.

Précurseur inconscient du XVIII^e^ siècle, il allait vulgarisant la science, adoucissant la religion, ramenant la morale à l'humanité.

« Sa célébrité grandissait toujours. De tous les pays d'oc« cident accouraient des milliers d'élèves avides d'entendre « cette prodigieuse éloquence..... Cette colline, destinée à de-

---

(1) MICHELET. *Histoire de France.*

« venir comme le Sinaï de l'enseignement universitaire, était « alors l'asile où se réfugiait l'esprit d'indépendance. » (1).

Dirai-je Abailard se faisant, à trente-cinq ans, disciple de saint Anselme, qui enseignait dans la cité de Laon, en Picardie? Il triompha de saint Anselme comme il avait triomphé de Guillaume de Champeaux. Exilé de Laon, il revint à Paris. Retour triomphal, semblable à celui de Jean Chrysostôme à Constantinople. Dirai-je ses violentes et funestes amours, et; qu'en 1120, il ne vivait plus que par l'âme?

Retiré à Maisoncelle, petit village de la Brie, il y rouvrit son école. Trois mille disciples accoururent. Alors, avec la sérénité de Platon dans le Philèbe, l'éloquence et la grâce de Cicéron dans son traité de la République, l'audace généreuse de Lucrèce dans son poëme *de naturâ rerum*, l'ampleur et la maturité d'Origène, et je ne sais quel sentiment de l'unité essentielle des traditions du genre humain, par où il annonce Pic de la Mirandole, il disait:

« La raison est une révélation intérieure et permanente, la « lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Elle « a guidé vers Dieu les sages de l'antiquité. On peut espérer « leur salut. Le Verbe est la sagesse. Les amis de la sagesse, « les philosophes, sont les amis du Verbe. »

Plus tard, condamné par le concile de Soissons, retiré en un lieu désert du diocèse de Troies, sur la rivière d'Ardusson, suivi, par d'innombrables disciples, dans cette retraite qu'il nommait le Paraclet, c'est-à-dire le Consolateur, Abailard répandait sur la foule charmée, attendrie, des maximes humaines qui sont comme l'aurore mystique des théories de J.-J. Rousseau.

« Dieu, disait-il, juge les cœurs et non les actions. »

« On peut se sauver par la loi naturelle. »

« Les penchants naturels sont légitimes en eux-mêmes. »

Le grand ascète, saint Bernard, combattit ce fils de Pélasge, cet ancêtre de Descartes et de François Bacon. Il vainquit. Condamné par l'Église, abandonné, même par ses amis, misérable et proscrit, Abailard mourut prisonnier dans un monastère. Mais sa doctrine survécut. Elle inspira Arnaud de Brescia, premier martyr de la philosophie au moyen-âge. Plus tard elle revécut dans l'âme de Fénelon, pendant que celle de saint Bernard passait en Bossuet. Elle a inspiré, de nos jours, l'abbé Lamennais, et celle de son rival a formé l'implacable esprit de M. de Maistre.

---

(1) A. de Rémusat.

Liberté, autorité, double courant dans lequel roulent les choses humaines.

Cependant, de langue usuelle et vivante, le latin allait devenir langue morte. Vainement Abailard l'avait-il retrempée aux sources les plus pures de l'antiquité romaine. Lui-même, plus d'une fois, enseigna dans la langue vulgaire formée du roman provençal et du roman wallon. L'Église finit par entrer dans le mouvement.

Les Vaudois avaient traduit la Bible; on traduisait les institutes; on enseignait le droit romain à Orléans et à Angers.

L'Église, fidèle à son origine, se mêla au peuple par la prédication. Les moines sédentaires et reclus ne lui servaient guère lorsque les hérétiques couraient le monde.

Contre de tels prêcheurs elle eut ses prêcheurs. C'est le nom même de l'ordre de Saint-Dominique. Fondé par un gentilhomme espagnol, doux aux siens, dur aux ennemis (1), il fut le principal auxiliaire des papes jusqu'à la fondation des Jésuites. Chargés de l'inquisition et de l'enseignement dans le palais pontifical, les Dominicains prêchèrent et imposèrent un fanatisme savant et discipliné.

Roger Bacon avait dit une parole dangereuse pour l'Église : « L'étude des livres a trop longtemps détourné la jeunesse « de l'étude de la nature..... Qu'on laisse enfin en repos « les volumes des anciens, chargés de tant de gloses, et

---

(1) Dante. *Paradis.* Ch. XII^e.

« qu'on se mette à l'étude du grand livre ouvert à tous. »

« L'esprit humain usurpe tout, » s'écriait saint Bernard « épouvanté, « on fouille jusqu'aux entrailles de Dieu. »

Les Dominicains comprirent le péril. Dès l'année 1243 ils s'interdirent la médecine et la physique; en 1287, la chimie. Le pape Boniface VIII anémathisa les dissections anatomiques.

La proscription de la nature correspondait à la persécution de la pensée. L'orthodoxe gibet où la science était crucifiée, s'élevait auprès du bûcher où l'on brûlait les dissidents.

« Les hérétiques, » écrivait saint Thomas-d'Aquin, « ne « méritent pas seulement d'être séparés de la communion de « l'Église, mais aussi d'être retranchés du monde par la « mort... Lorsque l'hérétique persiste dans son opiniâtreté, « l'Église désespérant de sa conversion, pourvoit au salut « dcs autres, en l'excommuniant et en le remettant au tribu- « nal séculier, afin qu'il soit exterminé de ce monde. »

L'ordre de saint Dominique poussait Louis IX aux cruautés, inspirait à l'ascétique habitant des Tournelles et de Fontainebleau, à ce roi héroïque et humain, une législation meurtrière. Il faisait rougir d'avance le gril de l'Escurial à l'ombre du chêne de Vincennes.

« Une fois, » dit Joinville, « il advint que le roi, chevau- « chant parmi Paris, ouït un homme qui jura vilainement « Dieu; en fût le roi moult courroucé en son cœur, et com- « manda qu'il fût pris, et le fit signer d'un fer chaud parmi « le nez et les lèvres, afin qu'il eut perdurable mémoire de « son péché, et que les autres redoutassent de jurer vilaine- « ment le nom de leur Créateur. »

IV.

A côté des Dominicains, un autre ordre prêcheur s'organisait, se répandait dans le monde.

Aussi remuant, aussi aventureux que saint Dominique était rigide et glacé, l'ordre fondé par un Italien nommé François, parce qu'il ne parlait guère que français, fit des progrès rapides, si rapides qu'en 1219 son fondateur réunit cinq mille Franciscains en Italie, et il y en avait partout.

« Fils de Bernardone, marchand de laine à Assise, c'était, « dans sa première jeunesse, un homme de vanité, un bouf« fon, un farceur, un chanteur, léger, prodigue, hardi... Tête « ronde, front petit, yeux noirs et sans malice, sourcils noirs, « nez droit et fin, oreilles petites et comme dressées, langue « aiguë et ardente, voix véhémente et douce; dents serrées, « blanches, égales; lèvres minces, barbe rare; col grêle, « bras courts, doigts longs, jambe maigre, pied petit, de « chair peu ou point. » (Michelet.)

A vingt-cinq ans, une vision le convertit. Il abandonne le commerce de son père et fait vœu de pauvreté (1).

Le voilà parcourant les forêts, chantant les louanges du Seigneur; d'abord lapidé, puis suivi par le peuple. « Hiron« delles, mes sœurs, taisez vos becs; que j'annonce à ceux-ci « la bonne nouvelle ! » Il mêlait ainsi au catholicisme un panthéisme ingénu. Il jouait les mystères dans ses sermons, entraînait après lui les femmes, les enfants, organisait dans le saint des saints ces spectacles pieux et grossiers qui excitaient le rire et faisaient couler les larmes de nos pères.

V.

Parmi les Franciscains dont les œuvres oratoires ont disparu pour la plupart, ou nous sont parvenues travesties, les deux plus fameux et les seuls éloquents, furent Michel Ménot et Ollivier Maillard.

Faut-il leur adjoindre l'italien Baraletta dont la réputation était assise au point d'être proverbiale ? *Nescit predicare qui*

---

(1) « Il s'unit à elle, *coram patre*, et chaque jour il l'aima plus fortement. » (DANTE, *Parad.*, Ch. XIIe.)

nescit Baraletare; Baraletta, à qui Henri Étienne, fils du grand imprimeur Robert, prête ces singuliers propos : « Écoutons ce que Barelete dit de son saint Dominique et de l'ordre « d'iceluy, ne se contentant de lui attribuer des passages de « Jésus-Christ : *Hæc est illa religio... Ecce quatuor quadrigæ...* c'est-à-dire : Voilà quelle est cette religion qui a « été signifiée par le Vieux Testament; par Zacharie disant « au chapitre 6 : voilà quatre charrettes qui sortent du milieu de deux montagnes. En la première charrette, étaient « des chevaux roux (c'est-à-dire les frères mineurs), en la seconde, des chevaux noirs (c'est-à-dire les ermites), en la « troisième des chevaux blancs (c'est-à-dire les Carmes), en « la quatrième des chevaux pommelés et forts (c'est-à-dire « les Frères prêcheurs). »

Que dirai-je de Jean Petit, prédicateur de carrefour? Lorsque l'assemblée du clergé de France, en 1406, flottait et n'osait se déclarer entre l'Université de Paris, qui attaquait le pape Benoît, et celle de Toulouse qui le défendait, il prêchait burlesquement « contre les farces et tours de passe-passe de « Pierre de la Lune, dit Benoit. »

Jean Petit justifiait le meurtre du duc d'Orléans, par le témoignage des philosophes, des Pères de l'Église, de la sainte Écriture et des douze Apôtres; le tout savamment exposé et déduit en texte, en majeure et en mineure.

Image monstrueuse et fidèle de la confusion et de l'incohérence du temps, harangue meurtrière, couteau d'assassin entouré de la gaîne de la scholastique.

Je me tairai, n'ayant nul goût à fouiller et remuer ces pourritures. Je suis de ceux qui aspirent à relever les âmes, à les assainir, à les purifier par la critique des beautés, et non de ces tristes et chagrins pédagogues qui s'efforcent de les rétrécir et de les stériliser par le complaisant étalage de la laideur morale.

Michel Ménot, Ollivier Maillard, arrêteront seuls nos regards, car seuls ils en sont dignes. Ne vous hâtez pas cependant de conclure que nous allons parcourir des œuvres oratoires semblables à celles des Chrysostôme; ni que l'âpre parole de ces Franciscains égale l'éloquence de Bossuet. Elle est au contraire empreinte d'une triple rouille : celle de la scholastique, celle des mœurs du temps, celle de l'infirmité enfantine de la langue. La scholastique les égare en maintes subtilités, et leur met, en quelque sorte, par dessus la tête rasée du moine, le bonnet doctoral, aigu, pointu, des don Quichotte de l'Université.

Ils s'escriment contre les mots et s'encapuchonnent dans les symboles, les thèses, les antithèses et les *quidquid dixeris argumentabor.* Ainsi le héros de Cervantes, contre les moulins à vent, se coiffe d'un plat à barbe qu'il prend pour l'armet de Mambrin.

Les mœurs contemporaines autorisaient, en leurs discours, des hardiesses, une licence aristophanesque, un cynisme d'expressions que le latin lui-même ne braverait pas. Enfin la langue, bégayante encore, manque de l'éclat, du nombre, de la clarté, de la méthode, de l'ampleur que lui donneront Rabelais, Balzac, Descartes et Pascal. Mais, tout enfantine qu'elle soit, elle a des grâces naïves, une verdeur puissante et printannière qui ne reviendront plus.

On a cru longtemps que ces moines d'un ordre plébéien, s'adressant le plus souvent à la plèbe, parlaient une sorte de jargon macaronique, moitié français, moitié latin, et même beaucoup plus latin que français. Les critiques sur la foi d'Henri Étienne, qui s'égaie et nous en conte tout le long de l'aune, transmettent à la postérité, figées dans leurs cours de littérature, les pages suivantes : « Ménot, que ses auditeurs surnommaient langue d'or, *lingua aurea...* s'exprimait ainsi touchant la parabole de l'enfant prodigue :

« Quand ce fol enfant et mal conseillé *habuit suam partem*
« *de hæreditate, non erat* question *de portando eam secùm;*
« *ideo statim* il en fait de la chiquaille; il la fait priser, il la
« vend, et *posit* la vente *in suâ bursâ. Quando vidit tot pe-*
« *cias argenti simul, valdi gavisus est, et dixit ad si : Oho! non*
« *manebitis semper... incipit se respicere: et quomodo? Vos*

« *estis de tam bonâ domo, et estis* habillé comme un bélitre !...
« *Mittit ad quærendum*, les drapiers, les gressiers et les
« marchands de soie, et se fait accoutrer de pied en cap, et il
« n'y avait que redire au service. *Panarios, gravarios, mercatores setarios et facit se indui de pede ad capum... Emit sibi pulchras caligas* d'écarlate bien tirée, la belle chemise
« froncée, et le beau pourpoint fringant de velours, la toque
« de Florence à cheveux peignés. »

Puis, Ménot raconte comment l'Enfant prodigue allant par pays faisait banquets aux uns et aux autres, et tenait table ronde... Enfin comment « *postea quam nihil amplius erat fricandum*, quand il n'y eut plus rien à refrire, mon
« galant fut mis en cueilleur de pommes, habillé comme un
« brûleur de maisons, nu comme un ver, à grand peine lui
« demeura sa chemise, nette comme un torchon, nouée sur
« l'épaule, pour couvrir sa pauvre peau. »

En semblable langage, il raconte l'entrevue de Jésus et de la Magdeleine :

« *Ecce Magdalena* se va dépouiller et prendre tant en chemises, et *cœteris indumentis*, les plus dissolus habillements
« que quelqu'un *fecerat ab ætate septem annorum. Habebat*
« *suas domicellas juxta se in apparatu mundano ; habebat* des
« senteurs, *aquas ad faciendum reluxere faciem, ad attrahendum illum hominem, et dicebat : veri habebit cor durum,*
« *nisi eum attraham ad meum amorem.* Et si *deberem* hypothéquer *omnes meas hæreditates, nunquam redibo Jerusalem*
« *nisi colloquium cum illo habeam. Facta est sibi place, et*
« *vedit seprœsentare* face à face son beau museau *ante nostrum Redemptorem.* »

Je ne m'étonne pas de ces travestissements infligés à l'évangile, ni de ce carnaval grotesque sous lequel est déguisée la simplicité vénérable de la Bible. C'était le train du temps. Dans le mystère de la Passion, Madeleine ne disait-elle pas :

J'ai mon château de Madelon,
Dont l'on m'appelle Magdelaine,

Où le plus souvent nous allons
Gaudir en toute joye mondaine?

Ménot n'a-t-il pas mis, dans la bouche du roi Salomon, jugeant entre les deux femmes, ces paroles : « Taisez-vous ! « taisez-vous ! car comme je vois, vous n'avez jamais étudié « à Angers ou à Poitiers pour savoir bien plaider. »

Je crois seulement que tout cela était dit, non en latin, non en jargon macaronique, mais en langue vulgaire. Quoi donc ! en effet, ces prêcheurs auraient-ils parlé pour n'être point entendus? Leurs sermons furent traduits fort mal, en un latin de cuisine monacale, le pire des latins et la plus méchante des cuisines, comme il est facile de s'en convaincre par les gallicismes, la négligence ou l'impuissance du traducteur à rendre certains mots. Mais ils avaient été prononcés en français, et c'est la langue qu'il convient de leur restituer.

Henri Étienne l'avoue, dans une note, au chapitre 5 de son apologie pour Hérodote.

Quant aux subtilités, aux questions bizarres, aux interprétations sophistiques, aux légendes brutalement merveilleuses, aux commentaires alambiqués, aux traductions irrégulières, aux libertés familières, les prédicateurs en sont enharnachés de la sandale au capuchon. Tantôt il s'agit de savoir *pourquoi Jésus-Christ ne voulut pas permettre à saint Pierre d'user de son épée*, à quoi répond Ménot que « saint Pierre n'avait pas assez appris à en jouer comme il montra bien quand au lieu de couper la tête à Malchus, il lui coupa l'oreille. » Tantôt on demande « *si Jésus-Christ a jamais ri;* » à quoi répond Ollivier Mailiard « qu'il a souvent pleuré, mais jamais n'a ri. »

S'agit-il de connaître l'étoffe et la façon de la robe du fils de Dieu?

Le même nous enseigne qu'elle « *était de couleur de cendres, ronde tant par en haut que par en bas;* ayant aussi « les manches faites en rond, et des bordures par bas, à la « façon des juifs; et que cette robe était faite à l'aiguille de

« la main de la Vierge, et qu'à mesure que Jésus-Christ crois-
« sait, sa robe croissait avec lui, et qu'elle ne s'usait point. »

Ils savent aussi, ces confidents particuliers du martyr du Golgotha, comment étaient faites les verges dont il fut fouetté, le nombre de coups qui déchirèrent sa chair humaine et divine, le nombre des épines de sa couronne.

Ainsi, ils émerveillaient le populaire, qu'ils poussaient à leur gré aux larmes et au rire.

Par une souplesse, une habileté, une tactique qu'on ne saurait trop méditer, ils se faisaient petis, naïfs, s'ajustant à l'humble intelligence de leurs auditeurs.

Jusque dans le ciel et dans les plus redoutables mystères, ils introduisaient les mœurs plébéiennes et bourgeoises.

Abailard, héritier des anciens pères, avait éclairé la religion par la philosophie.

Les Franciscains du XIV^e^ et du XV^e^ siècles abaissaient Dieu à la taille des fidèles de leurs paroisses.

Athanase, Origène, Tertulien, Lactance, portèrent le dogme par delà les limites de la métaphysique de Platon.

Michel Ménot et Ollivier Maillard la matérialisèrent, et par là ébranlèrent l'âme obscure de la foule.

Il faut, en effet, une force interne bien rare pour s'élever à l'absolu, à l'abstrait, à l'invisible, sur les seules ailes de la méditation.

L'œil humain se trouble et s'efface en présence de la nudité de l'infini.

V.

Il y a, dans l'éloquence des deux franciscains, un côté passager, transitoire, que je viens d'indiquer. Il en est un autre qui ne passera point et par où ils méritaient de figurer dans nos entretiens sur la parole.

Voués à la pauvreté et observant leur vœu, francs-parleurs, hardis à la rencontre, brusques, emportés, amis des pauvres, défenseurs des faibles, ils abondent en comparaisons familières, en proverbes populaires, en allusions piquantes, en mordantes personnalités, en anecdotes satiriques.

Leur liberté, sans doute, est voisine de la licence, sa cousine et sa sœur; mais elle est justifiée par le but qu'ils se proposent. Habiles d'ailleurs, pénétrants, insinuants, pathétiques, leur langue est aiguisée, rapide, primesautière comme la langue de Villon, et, comme elle aussi, elle côtoie les domaines de l'argot. Vous connaissez les procédés de cet art, et comme leurs discours sont entrecoupés de *Hem! hem! clama! percute pedibus* destinés à réveiller les oreilles somnolentes?

Je doute, cpendant, que l'on dormît à ces sermons où la comédie et la tragédie se mêlent, où marchands, ouvriers, avocats, médecins, juges, nobles, vilains, femmes, ecclésiastiques, religieux, prélats, sont gourmandés, redressés, apostrophés par le prédicateur.

« Un bon paysan, » raconte Maillard en un sermon où il ose prétendre que les avocats prennent à *dextris et à senistris,* « un bon paysan vint prier l'un d'eux d'être son « avocat en un procès qu'il avait en la Cour du parlement : « ce qu'il accepta. Au bout de deux heures vint la partie adverse, qui était un homme riche, et le prie semblablement « d'être son avocat en une cause contre un certain paysan; « ce qu'il accepta aussi. Le jour que la cause se devait tenir, « le paysan vint la ramentevoir à son avocat, lequel lui fit « réponse : Mon ami, l'autre fois que vous vîntes je ne vous « dis rien pour raison des empêchements que j'avais; maintenant, je vous avertis que je ne puis être votre avocat, « étant celui de votre partie; mais je vous baillerai lettres « adressantes à un homme de bien. Alors écrivit à l'autre « avocat ce qui s'ensuit : Deux chapons gras me sont venus « entre les mains, desquels ayant choisi le plus gras je vous « envoie l'autre; je plumerai de mon côté, plumez du vôtre. »

Et plus loin :

« Vous, messieurs les avocats, n'alléguez-vous pas les lois « pour renverser le droit jugement? Ne corrompez-vous pas

« le témoignage tant qu'il vous est possible? Ne formez-vous « pas des appellations contre Dieu et votre conscience pour « détruire l'adverse partie? Ne requérez-vous pas le juge de « donner sentence contre l'équité? Ne prenez-vous pas argent des deux côtés? Et entre vous, damoiselles qui êtes « mariées à des avocats, vous portez des ceintures d'or qui « proviennent des tromperies de ces diables, vos maris, et des « chaînes d'argent, et de rubans, avec des patenôtres d'or ou « de jais. Il vous vaudrait mieux avoir épousé des bouviers!... »

Et Ménot, traitant le même sujet, l'éternel et navran t suje de la cherté de la justice :

« Le Parlement, s'écrie-t-il, voulait être la plus belle rose « de France, mais cette rose a été teinte du sang des pauvres, « criants et pleurants! »

Il n'épargne pas les sarcasmes à ceux qui excitent sa colère par le déréglement de leurs mœurs et leurs iniquités.

Il frappe, coups sur coups, les gros bénéficiaires scandaleux et les magistrats qui vendent leurs arrêts, ou plutôt leurs services.

Ménot va quelquefois jusqu'à l'âme; il la remue dans ses plus intimes profondeurs. Les grandes tristesses de Grégoire de Nazianze ne sont-elles pas rappelées et presque égalées par cette peinture de la rapidité de la vie et du prompt et irréparable changement des choses?

« Nous mourons tous, et, comme l'eau, nous rentrons « dans la terre et ne revenons plus à la surface..... Où est le « roi Louis naguères si redouté? et Charles qui, dans la fleur « de sa jeunesse, faisait trembler l'Italie? Hélas! la terre a « déjà pourri son cadavre. Où sont ces demoiselles dont on a « tant parlé? N'avez-vous pas lu le roman de la Rose, et Mé« lusine, et tant d'autres beautés célèbres? »

C'est l'accent même de Villon :

Dites-moi où et en quel pays
Est Flora la belle romaine?.....

De ce ton de grave tristesse il passe au ton de l'enjouement. Le souvenir de saint Grégoire s'efface en un conte gaulois, et le Père de l'Église, travesti en trouvère, parle le jargon hardi des fabliaux.

Simple aussi, naïf, touchant, le franciscain tracera le tableau de la séparation de Jésus et de sa mère lorsque l'heure de mourir est venue. Quelle grâce byzantine! quelle peinture de Giotto ou de Cimabuë! Je crois voir un tryptique de Van Eyck ou de Jean Hemling.

Le Breton Maillard n'est pas moins hardi que Ménot. Sa témérité alla jusqu'à s'attaquer au roi Louis XI. Le valet de chambre du châtelain de Plessis-les-Tours avertit Maillard que le prince, irrité, le ferait jeter à la rivière.

« Va lui dire que j'arriverai plus tôt au ciel par eau que « lui avec ses chevaux de poste. »

On possède d'Olivier : L'*Instruction et consolation de la vie contemplative*, un *Sermon pour le jour de la Pentecôte*, le *Sentier du Paradis*, la *Confession de frère Ollivier*, des *Sermons du dimanche*, *Sermones dominicales*, de *Tempore*, de *Sanctis;* une *chanson piteuse qu'il chanta*, dit-on, en chaire, à Toulouse, sur l'air de Bergeronette la Savoisienne, enfin le *Sermon prêché à Bruges*, en 1500, le cinquième dimanche de carême.

C'est là qu'éclate dans sa verve parfois burlesque, dans ses allures inattendues, dans sa rude énergie, la parole du franciscain. Cette éloquence bretonne a les éclairs de l'épée de Duguesclin et la dureté de la terre d'Armorique couverte de chênes.

« Qu'en dites-vous, dames?

« Serez-vous bonnes théologiennes? Et vous autres, gens « de cour, que vous semble-t-il? Mettez-vous la main à l'œu« vre? Vous y devez le guet, dites-moi, par votre âme, n'a« vez-vous point peur d'être damnés?... A qui commencerai-je « le premier? A ceux qui sont en cette courtine : le prince et « la princesse; je vous assure, seigneur, qu'il ne suffit point « d'être bon homme, il faut être bon prince, il faut faire jus-

« tice, il faut regarder que vos sujets se gouvernent bien; et « vous, dame la princesse, il ne suffit point d'être bonne « femme, il faut avoir égard à votre famille, qu'elle se gou- « verne bien, selon droit et raison. »

Je ne sais si je me trompe, mais, dans ce vif appel aux devoirs civiques des princes et des grands, dans cette homélie qui donne la réplique aux harangues de l'Université où l'on professe « qu'un roi qui accable ses sujets d'exactions injustes « doit être dépossédé, » dans ces paroles ardentes, je crois que fermentent des pensées et des temps nouveaux.

« A la même époque, » écrit l'historien, « au fronton même « de la cathédrale de Chartres, un sculpteur inconnu sculpte « une figure nouvelle : celle de la liberté. » (1)

---

(1) Michelet. *Histoire de France.*

XI.

ALBIGEOIS ET VAUDOIS.

I.

Courbé, accablé sous la croix des martyrs de la liberté de conscience, je parais aujourd'hui devant vous pour esquisser leur tragique histoire.

A mesure que j'avance dans l'étude de la parole humaine, j'éprouve le besoin d'entrer plus profondément dans le secret de ses révolutions successives, de vous y conduire avec moi, et d'y saisir ensemble la cause des discours et des livres qui ne sont, en effet, que le symptôme ou l'écho des événements et des idées.

Certes, si n'aspirant qu'à vous plaire, mon ambition ne dépassait pas les limites d'un enseignement disert, agréable et fleuri, il me suffirait de parcourir les œuvres de la Renaissance, ce renouveau de l'âme. Mais comment vous faire comprendre Rabelais, Montaigne, Charron, la Boétie, Michel de l'Hospital, Agrippa d'Aubigné, ces grands réformateurs de l'éducation, de la philosophie et de la politique, si je n'étudie auparavant le principe qui les a engendrés, la société religieuse et civile au sein de laquelle ils ont vécu, les choses dont ils furent les acteurs, les témoins et les juges? Par une contraire méthode, nous connaîtrions, peut-être, la forme de ces génies; mais l'âme échapperait à nos investigations superficielles. Or, c'est l'âme qui nous importe, l'essence, la substance.

Au XVIᵉ siècle, l'âme du monde se manifeste par deux mouvements principaux, elle apparaît sous deux aspects : l'un scientifique, artistique ; c'est la Renaissance ; l'autre social, religieux, politique ; c'est la Réforme. Le premier est représenté par Kopernick, Képler, Christophe Colomb, André Vésale, Léonard de Vinci, Ronsard, Jean Goujon, les Estienne, le savant Budé, le pittoresque et sceptique Michel Montaigne. Le second, par Luther, Erasme, Zwingli, Calvin.

Au-dessus d'eux tous, aime et respire le grand cœur de Rabelais. Les autres sont Polonais, Français, Saxons ; Rabelais est humain. Les autres sont catholiques, protestants, anglicans, calvinistes ; Rabelais inaugure la douce et clémente religion naturelle. Les autres, éblouis par l'apparition de l'antiquité qui ressuscite, abandonnent pour les souvenirs grecs et romains la tradition nationale ; Rabelais, plus savant qu'aucun d'eux, demeure cependant fidèle aux vieux poëtes de France ; il sait par cœur Virgile, Homère et les fabliaux ; il pousse et enfonce son style au plus profond de l'idiome de la patrie. De là sa jeunesse éternelle.

II.

De même que la résurrection de l'Art avait été annoncée longtemps par des signes précurseurs, et que Dante, Cimabuë, Palestrina, Giotto, peuvent être considérés comme les aïeux d'Arioste, de Michel-Ange, de Cimarosa et de Raphaël ; de même la Réforme a été préparée par de nombreux et patients efforts.

Les hommes de Worms et d'Augsbourg ne sont pas sans lignée. Le passé est plein de leurs ancêtres. Ni la réformation n'a triomphé inopinément, ni Rome n'a succombé brusquement.

En effet, parmi tous les pouvoirs que menace une révolution, aucun, suivant la juste remarque de M. E. Quinet, n'a été plus longtemps et plus fréquemment averti que celui de l'Église.

Cette autorité dogmatique, qui se dit une et immuable, a subi, dès son origine, mille déchirements. Ce royaume de la paix et du silence, que de fois il s'est divisé lui-même! Il a retenti du bruit des controverses, des schismes, des hérésies. A la volonté byzantine ou romaine qui disait : unité, respect, obéissance, discipline, la raison humaine a répondu, chaque jour, à toute heure : variété, égalité, libre examen, progrès.

Je ne parle point ici des premiers hérétiques, Arius, Celse, Porphyre. J'écarte, à dessein, de ma thèse les insolubles problèmes, les chimères sanglantes; je néglige les combats sur la divinité de Jésus-Christ, sa consubstantiabilité avec le Père, le Verbe incarné, la lumière primitive. Je ne recommence pas davantage la querelle d'Abailard et de saint Bernard, au XII^e siècle. Mais j'affirme qu'au XV^e, il n'était personne qui ne sentît la nécessité d'une réforme; personne, excepté celui-là seul qui pouvait la consommer.

Eternel exemple de la fragilité des hommes et de la fatalité des institutions!

Des conciles s'assemblent de tous les points de la chrétienté. Pénétrés des dangers de l'Eglise, ils se donnent pour chef celui qui paraît le plus avide d'avenir; ils nomment un pape novateur, révolutionnaire. Mais à peine Othon Colonna est-il assis sur le trône de saint Pierre, et couronné de la triple couronne, que l'esprit du passé entre en lui.

La tradition le saisit entre ses mains de pierre. Elle saisira de même ses successeurs pendant plus de cent ans, et, suivant l'expression de l'auteur du Christianisme et de la Révolution française, « elle les conduira tout endormis jusques sous l'anathème de Luther. »

III.

Le premier avertissement donné à Rome avait été le schisme grec. La Grèce, sous le catholicisme, se séparant de l'Italie, après avoir été son alliée et sa sœur dans les temps païens, ce n'est pas là certes une révolte obscure; c'est le déchirement d'un monde. La Grèce et l'Italie avaient formé une même unité religieuse dans l'antiquité ; elles se séparent dans les temps modernes. Mais, dans cette séparation, j'aperçois plus d'orgueil que de foi sincère. Athènes ne veut pas dépendre de Rome, à qui jadis elle apprenait à lire. Elle se refuse à cet abaissement; elle se soulève à l'idée que sa langue, son génie disparaîtront devant la parole et l'autorité de l'Italie. Elle ne veut pas sacrifier ses martyrs, ses confesseurs, ses grands docteurs chrétiens, à la suprématie d'un peuple qu'elle guidait autrefois vers la civilisation.

Le Jupiter panhélennien avait courbé sur la glèbe, comme un serf, le vieux Dieu du Latium. Est-ce que, par une dérision de la destinée, le prêtre de Rome tiendra en interdit les successeurs des patriarches d'Antioche et de Constantinople? Est-ce que la chaire de saint Pierre dominera la chaire de saint Jean Chrysostôme? La Grèce n'y peut consentir. Elle s'insurge au nom de son droit d'aînesse. Dans ce combat, elle a manqué de courage et justifié d'avance la parole de saint Just: « *Ceux qui ne font des révolutions qu'à moitié, creusent leur tombeau.* » Elle se sépare, mais elle ne substitue pas à l'idéal romain un idéal supérieur. Aussi, nulle inspiration, nulle puissance génératrice, rien de vivant et de fécond ne tressaille en elle; le schisme ne vient pas des entrailles profondes.

La Grèce se retranche de la communion romaine, en conservant l'esprit romain.

Libre en apparence, en réalité esclave, elle change quelques mots du rituel, sans élargir le sens de la parole; elle ne crée, ni dans l'art, ni dans la doctrine.

A Messènes, à Corinthe, Argos, Athènes, quelques chapelles s'élèvent, formées de tronçons païens dérobés aux temples de Vénus Aphrodite ou de Minerve Chalciæcos.

Destinée faite pour servir d'exemple à toute la terre! La Grèce du IXe siècle avait abdiqué le grand cœur des anciens âges, assez ample pour contenir et pour transfigurer les dieux indiens, assez vibrant pour donner une voix aux sombres divinités égyptiennes, assez fier et assez humain pour humaniser le panthéisme. Elle renonçait à la sublime tâche de renouveler, au sein du mouvement des hommes, le mouvement de Dieu; elle voulait rompre avec Rome, sans agrandir le ciel romain, et c'est pourquoi elle n'a eu que les apparences de la vie et le masque de la liberté.

Toutefois, l'impuissance de la Grèce à rien créer a été égalée par l'impuissance de Rome à ressaisir la Grèce. Tous ses efforts ont échoué. La réconciliation de la patrie d'Eschyle et de la patrie de saint Thomas s'est accomplie, en dehors et au-dessus du dogme, par la main des artistes. Raphaël a réussi là où les papes avaient succombé. Le culte de la Beauté a réuni ces deux peuples que divisait la Théologie; et, comme je l'ai dit, les artistes ont été les précurseurs, les prophètes et les apôtres de la nouvelle alliance.

IV.

A cet avertissement donné à l'Église par le schisme oriental, succèdent des avertissements nouveaux en Occident. La Provence, les Alpes, la Bohême abritent les Albigeois, les Vaudois, les Hussites, sans les préserver, hélas! Car ni les montagnes ne seront assez escarpées, ni les vallées assez profondes, ni les défilés et les forêts assez impénétrables pour que la flamme des bûchers, l'œil de l'inquisition, le gibet et la hache n'y poursuivent et n'y immolent des chrétiens condamnés à mourir, par des chrétiens, leurs frères.

Ici, il faut entrer, d'un pas ferme et d'un cœur résolu, dans un chemin rempli de spectres sanglants. A droite, à gauche, partout, des ombres se lèvent, pâles, blessées, demandant justice. Nous sommes le tribunal devant lequel elles comparaissent, montrant leurs plaies, agitant leur linceul, revendiquant leur droit; et si leur temps fut impitoyable, nous leur seront justes et miséricordieux. Pauvres trépassés, ensevelis vivants dans votre foi et calomniés par vos fossoyeurs, c'est bien le moins que l'Histoire et la Parole, enfin éélairées et libres, rendent témoignage de l'innocence de vos intentions et de l'iniquité de votre supplice.

André Vésale dérobait aux gibets les os des morts pour en bâtir le squelette humain, fondant ainsi la science ostéologique, contre les rêveries et les chimères de Sylvius? J'irai, je fouillerai pieusement dans vos tombes, j'interrogerai votre poussière, je recueillerai vos restes mutilés, pour en construire le temple du vrai, opposant ainsi la science historique à la légende du fanatisme et de l'intolérance.

Je laisse à d'autres le facile courage, après avoir écrasé les vaincus, de bâtir au meurtrier, une colonne sur la terre qui couvre leurs os, et je répète les paroles de Michel de Bourges devant la Chambre des pairs : « L'infamie du juge fait la gloire de l'accusé ! »

V.

La religion des Albigeois est un rameau détaché des croyances orientales. Elle a, pour tige, la secte des Cathares (καθαρος) qui, des pays slaves, s'était étendue sur le reste de l'Europe.

Des germes de manichéisme s'étaient, en effet, conservés dans les monastères de l'Orient.

Les Cathares, suivant Bossuet dans son histoire des variations, croyaient « à deux principes : l'un du bien, l'autre du

« mal ; ennemis, par conséquent, et de nature contraire. S'étant combattus et mêlés dans le combat, ils avaient répandu, « l'un le bien, l'autre le mal dans le monde ; l'un la lumière, « l'autre les ténèbres. »

Qui ne reconnaît là l'antique dualisme de Zoroastre?

Je vois, sous une forme nouvelle, les archanges du ciel et de la terre, Amsc haspands, Dervends, Zzeds, Férouers ; j'assiste à la lutte d'Ormuzd, ordonnateur du ciel, maître de toute sagesse, artisan de toute beauté ; et d'Ahriman, roi des ténèbres, enseveli dans le crime.

Tout est lutte dans l'univers, où se poursuivent et se heurtent ces deux principes. L'été lutte contre l'hiver, la nuit contre le jour. Chaque créature soutient à sa manière la cause de son Dieu. A chaque dieu appartiennent des animaux emblématiques. Au dieu bon, la licorne et l'aigle, au dieu méchant des bandes de loups, de chacals, des légions de serpents, de scorpions, de bêtes impures (1). Dans le ciel même, les étoiles se rangent comme deux hordes ennemies, et cette bataille des choses n'est que le symbole du combat intérieur, incessant, éternel. La lutte des oiseaux, des génies, des archanges, des astres, qu'est-elle, sinon la figure des luttes de l'âme avec elle-même? L'azur troublé des cieux représente le calme détruit de la conscience.

Dans ce grand duel des étoiles, je vois le tournoi furieux des passions humaines. Ormuzd et Ahriman sont les deux pôles de l'activité ; le mal et le bien qui s'agitent parmi les univers sont aussi aux prises au sein des profondeurs morales, et quand le monde s'écrie : je combats ! l'âme de l'homme murmure : je lutte et je soupire.

Une femme italienne introduisit cette secte en France.

« Peu de contrées en Europe, » écrit M. Schmidt, professeur à la faculté de théologie et au séminaire de Strasbourg, « étaient aussi disposées que la France méridionale à l'oppo-

---

(1) Voy. E. Quinet. *Génie des Religions.*

« sition contre les doctrines et la domination de Rome. Il « était resté dans l'esprit des méridionaux un fond païen qui « le rendait d'autant plus accessible à toutes les influences « anti-ecclésiastiques et anti-chrétiennes. »

La Provence et l'Aquitaine étaient merveilleusement préparées pour porter les fruits de l'hérésie. D'une civilisation déjà raffinée, d'une douceur et d'une élégance de mœurs inconnues au Nord, d'un esprit à la fois railleur, vif et galant, elles ne se pouvaient soumettre au joug de la cour romaine. Arles, Toulouse, Alby florissaient, comme autant d'Athènes, sous un ciel comparable à celui de l'Attique, sur les bords de fleuves aux noms harmonieux comme l'Eurotas et l'Illissus. Le génie provençal, libre en ses allures, hardi, aventureux, vrai cadet de Gascogne, croissait sans entraves et sans discipline. Rebelle à l'autorité, docile à la grâce, il repoussait toute tyrannie, en matière de croyances. Il relevait de sa raison, comme le gentilhomme de son fief. Terre provençale, terre libre, et l'homme était comme sa terre (1).

C'est là, le caractère touchant des sectes dissidentes du moyen âge. Elles proclament la liberté, la sainteté, l'inviolabilité de l'esprit. Supérieures au calvinisme du XVIᵉ siècle, qui alluma le bûcher de Servet, elles annoncent et pratiquent la tolérance de Voltaire.

Simples d'esprit d'ailleurs, croyants fervents, accablés par les fléaux du moyen âge, les Albigeois ne se pouvaient résoudre à rendre Dieu complice et cause de ces douleurs, de ces iniquités, de ces impunités. Ils cherchaient à soustraire ce monde misérable à la responsabilité divine. Semblables à ceux du tiers-état et du peuple, qui, écrasés par l'impôt, pressurés, ruinés par la dîme, la corvée, les tailles, les gabelles, dépouillés par la rapacité des vautours féodaux, mais dévots à la royauté, qu'ils entrevoyaient, sereine, dans une région supérieure aux orages et aux larmes, assise parmi les anges; pareils, dis-je, à ces victimes irritées et résignées, qui s'écriaient : *Ah! si le roi le savait!* les Albigeois, pour absoudre l'éternel auteur des choses, le séparèrent en deux, mettant ainsi à part le Dieu du bien et le Dieu du mal; hérétiques par naïveté, schismatiques à force de douce et candide simplicité..

---

(1) Le comte de Foix disait au légat d'Innocent III : « Quant à ma religion, le Pape n'a rien à y voir, vu que chacun la doit avoir libre. Mon « père m'a toujours recommandé cette liberté, afin qu'étant en cette posture, quand le ciel croulerait, je le pusse regarder d'un œil ferme et « assuré, estimant qu'il ne me pourrait faire aucun mal. »

Cette secte fit, en France, de rapides et vastes progrès. Est-ce qu'elle soulageait la conscience humaine, en la débarrassant de l'idée que Dieu peut être l'auteur du mal? Est-ce qu'elle répondait à l'esprit d'opposition contre la cour de Rome, manifesté dès longtemps par la poésie des fabliaux, contes, nouvelles?

« La doctrine des Albigeois, » disent les auteurs ecclésiastiques, « se glissa comme un serpent aux mille nœuds dans « la vigne du Seigneur, elle s'avança sur les populations « comme un nuage et leur déroba le soleil de la Foi. »

Les griefs que le catholicisme imputait aux Albigeois sont nombreux. J'emprunte les principaux à Sander, auteur de la monarchie visible de l'Église :

« Ils posent, » dit-il, « deux principes : le mal et le bien, « en d'autres termes, Dieu et le diable. C'est à ce dernier « qu'ils rapportent la création du monde extérieur. Ils nient que « Dieu crée de nouvelles âmes; ils enseignent la transmigra- « tion des âmes d'un corps dans un autre corps, même dans « celles des animaux. Ils nient la résurrection des corps; ils « rient des prières pour les morts et des soulagements que les « catholiques croient apporter, par les cérémonies religieuses, « à l'état des âmes, après la séparation de la matière. Ils pro- « fessent qu'aller aux églises et y prier est chose inutile et « sans profit pour ceux qui le font. Ils rejettent les sacre- « ments. Ils avancent qu'un mauvais homme ne peut pas être « évêque. Ils déclarent que l'Église ne peut rien posséder, si « ce n'est en commun. L'Eglise, selon eux, ne peut pas faire de

« constitution ; elle ne doit ni excommunier, ni poursuivre les « méchants. Ils ajoutent à cela toutes sortes de rêveries, « comme de dire que le péché originel n'est rien, que le « monde a été et sera toujours, l'éternité de la matière, etc. »

Avant tout, les hérétiques d'Alby se proposaient de renverser l'ordre hiérarchique, de rompre la discipline, de protester contre le formalisme des cérémonies et le système officiel de l'Eglise. Bizarre et naïf mélange des doctrines de l'Inde et de celles de l'Église primitive, ils rêvaient la métempsychose, demandaient, réclamaient la coupe de la communion fraternelle, la croix de bois, l'égalité ; ils appelaient à eux les humbles, les infirmes, les pauvres, les femmes, renouvelant ainsi la propagande du pasteur compatissant de Nazareth et de Gethsémani.

« *Ad suum consensum simplices attrahunt, et infirmos, et* « *mulierculas...* »

Dispersés sous le vent de la persécution, unis cependant par le lien mystérieux de la charité, faisant consister toute religion dans le seul devoir, le seul précepte de *consoler*, ils s'appelaient entre eux les *Bonshommes*, et comme Jacques, leur frère et leur cousin de misère, songeaient vaguement à conquérir la liberté civile par l'émancipation religieuse.

« Ils méditent la trahison, sous le prétexte de liberté, » dit Sander : « *sub specie libertatis proditionem meditantur*..... »

Dans la corruption des mœurs monacales et épiscopales, ils trouvaient des auxiliaires.

« Les hérétiques, » disait le pape Innocent III, « réussis- « sent d'autant mieux à attirer les gens simples, qu'ils trou- « vent, dans la vie des évêques et des autres prélats, des « arguments plus dangereux contre l'Église. »

Ils ne poursuivaient pas seulement la conquête d'un idéal religieux, en dehors de l'orbite du monde romain ; ils appelaient aussi la réforme. En ce dernier point, ils étaient d'accord avec la conscience universelle.

L'Église elle-même avait signalé les abus que flétrissent et raillent les poëtes :

« O Église des premiers jours! quand te reverrai-je?... » s'écriait saint-Bernard.

« Les veilles des saints, » dit le concile d'Avignon, « on « exécute dans les temples des danses d'histrions, accompa« gnées de mouvements obscènes, on y chante des vers « libertins.

« *In sanctorum vigiliis, in ecclesiis, histrionæ stationes,* « *obsceni motus, seu choræ fuint, dicuntur amatoria car*« *mina.* »

Et le troubadour ajoute :

« Les clers aiment grandement les femmes blanches, le « vin rouge, les beaux habits, les beaux chevaux, vivant ri« chement, tandis que Dieu a voulu vivre pauvre. »

Les mœurs des Albigeois, irréprochables, au dire de Bossuet, leur austère pauvreté, la douceur de ces Bonshommes, « ainsi nommés, » dit encore Bossuet, « tant ils étaient doux et simples en apparence, » étaient la vivante satire de ce luxe et de ces convoitises. Le peuple allait à eux, comme à ses amis et à ses égaux. L'unité menaçait de se dissoudre.

Je m'empresse de déclarer, à la gloire de qui il appartiendra, que, pour la rétablir, Rome n'eut pas immédiatement recours à la force. L'âme de l'Evangile combattit d'abord en elle l'esprit de saint Dominique. Elle envoya des missionnaires de paix et de persuasion, elle voulut réconcilier par la parole.

Innocent III, dès l'année de son avènement, 1198, délégua dans la plupart des diocèses du midi de la France, deux moines de Cîtaux, les frères Gui et Regnier, avec mission de poursuivre et d'extirper l'hérésie (1).

---

(1) Je lis dans les instructions d'Innocent III : « Nous mandons aux « princes, aux comtes et aux seigneurs de votre province, de les assister « puissamment contre les hérétiques, en sorte qu'après que frère Régnier « aura prononcé l'excommunication contre eux, les seigneurs confisquent « leurs biens, les bannissent de leurs terres et les punissent plus sévère« ment s'ils osent y résister. » D'où l'on voit que le pouvoir temporel était convié à seconder les foudres spirituelles.

Ils échouèrent, n'étant soutenus ni par les princes, ni par le peuple. Le pape, vers la fin de 1203, nomma de nouveaux légats, Pierre de Castelnau et Raoul, moines de Cîteaux, comme les précédents. Bientôt, Arnaud Amauri, abbé de Cîteaux, qu'on appelait l'*abbé des abbés*, fut envoyé à l'aide de ses fils Pierre et Raoul.

« Prélat fastueux, fanatique ardent et sincère, cet homme « avait, sous sa robe de moine, le génie destructeur de Gen- « séric et d'Attila » (1).

Richement vêtus, montés sur des chevaux, suivis de nombreux domestiques, « non par un vain amour du *faste,* » écrit le P. Langlois, « ni par recherche des commodités de la vie, « mais par dessein d'honorer leur légation, » les députés de Rome blessaient, sans le savoir, l'instinct populaire.

« *Ecce quomodò isti equites predicant nobis Christum do-* « *minum nostrum peditem, divitès pauperem, honorati abjec-* « *tum et vilem...* Comment, voici des cavaliers qui nous « prêchent, à cheval, notre Seigneur crucifié qui marchait à « pied; riches, ils nous parlent d'un Dieu qui fut pauvre; « chargés de dignités et d'honneurs, ils nous annoncent un « Dieu humble et méprisé par le monde?..... »

Le légat Pierre de Castelnau ayant été assassiné, au mépris du droit des gens, le 15 janvier 1208, ce meurtre fut le signal de la campagne contre les Albigeois.

Le cimeterre de Mahomet sortit brusquement de l'Évangile; le livre de la miséricorde et du pardon s'éclaira de je ne sais quelle lueur de glaive; l'âme des farouches Osmanlis entra dans les conseils romains; il se fit une détestable confusion de principes, car je refuse d'associer le Christianisme aux bourreaux qui se disaient ses défenseurs. La pâle figure du Christ se voile devant l'extermination d'un peuple.

« Quand le Pape apprit, « dit un troubadour, » que son légat « avait été tué, sachez que la nouvelle lui fut dure. De la

---

(1) H. Martin.

« colère qu'il en eut, il se tint la mâchoire (1). Puis il se mit à « prier saint Jacques-de-Compostelle et saint Pierre, qui est « enseveli dans la chapelle de Rome. Quand il eut fait son « oraison, il éteignit le cierge. Et là, devant lui, vinrent alors « frère Arnaud, l'abbé de Citeaux, maître Milon, parlant latin, « et les douze cardinaux. Là fut prise cette résolution qui « excita cette bourrasque dont tant d'hommes devaient périr, « fendus par les entrailles, dont mainte belle demoiselle et « mainte noble dame devaient rester sans robe ni man« teau » (2).

De par delà Montpellier, jusqu'à Bordeaux, le concile ordonna de détruire tout ce qui désobéirait.

L'ordre fut exécuté à la lettre.

« Sus donc! soldats du Christ! » écrivait Innocent III, « exterminez l'impiété par tous les moyens que Dieu vous « aura révélés; étendez le bras au loin, et combattez d'une « main vigoureuse les sectateurs de l'hérésie, leur faisant « plus rude guerre qu'aux Sarrasins, car ils sont pires. »

Les Provençaux répondirent : « Nous ne pouvons pas les « tuer, nous avons été nourris avec eux; nous avons des pa« rents parmi eux, et nous voyons combien leur vie est hon« nête. » Parole humaine et tendre ! Mais il fallait venger la mort de Pierre de Castelnau, assassiné dans une auberge des bords du Rhône, par un gentilhomme du comte de Toulouse. L'assassinat d'un ambassadeur, d'un légat romain, fut un crime partout, en tout temps. Au moyen âge, c'était un attentat de lèse-majesté divine. Il semblait que le sang du Christ coulait une seconde fois. La guerre des Albigeois devint une guerre sainte. Toutes les passions s'irritèrent, s'enflammèrent, depuis le fanatisme jusqu'à l'avarice. Simon de Montfort, Eudes, comte de Bourgogne, le comte de Nevers, les évêques de Sens, d'Autun, de Clermont, de Lisieux, de Bayeux, les grands vassaux de Philippe-Auguste, les moines de Citeaux, se précipitèrent sur la Provence comme un torrent d'armes et d'anathèmes (1).

---

(1) De mal talent que ac se tene a la maichela. (*Canzos de la Crozada.*)

(2) *Canzos de la Crozada.*

On assurait le ciel aux soldats de la croisade. « Tout homme, « si coupable qu'il soit, fût-il damné, fait pénitence par cela « seul qu'il combat les hérétiques. »

Ajoutez à cette ferveur de carnage, à cette béatification du meurtre, l'ancienne antipathie des races du nord, plus sérieuses, plus rudes, plus pauvres, contre la population riche, gaie, civilisée des provinces méridionales; le désir de faire du butin dans les cités opulentes d'Alby, de Carcassonne, de Toulouse, et vous comprendrez sans peine que, dans les contrées où l'Église exerçait encore toute son autorité, il se soit formé des troupes nombreuses de guerriers avides de gagner, par l'extermination des hérétiques et par le pillage de leurs terres, à la fois des profits terrestres et des trésors dans le ciel.

Faut-il raconter le sac de Béziers, de Carcassonne, de Lavaur? Ah! mon cœur se brise au souvenir de tant de ruines! Pauvre Provence! noyée, submergée dans le sang de ses fils!

« Les croisés, » dit le P. Langlois avec une tranquillité qui donne le froid du couteau, « ne pouvant distinguer l'hérétique « du catholique, emportés d'ailleurs par un succès si peu at-

---

(1) « Les barons français avaient d'autres sujets de haine contre les « peuples du midi. Quand, à la voix de Pierre l'Ermite, l'Europe entière « s'était mise en marche pour la Palestine, leurs vassaux avaient passé « par ces terres libres. Ils avaient vu Toulouse et Béziers avec leurs capitouls aussi puissants que des comtes, et les tours de leurs bourgeois. De « retour en Bourgogne, dans l'île de France, en Orléanais, ils avaient mis « à profit ces leçons d'indépendance, en se jetant dans le mouvement « communal qui venait de naître. Souvent même des hommes du midi « étaient venus prêcher la commune dans les campagnes du nord. Il « fallait se hâter de fermer cette école d'indépendance politique et religieuse. »

(Th. Burette. *Hist. de France.*)

« tendu, firent main basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent. « Soixante mille personnes y perdirent la vie, et les maisons « furent réduites en cendres. La seule circonstance du jour de la « Magdelaine, auquel arriva cette boucherie, excuse la fureur « des croisés, car ils étaient convaincus que Jésus-Christ est « le saint des saints, et le jour de la Magdelaine ils prenaient « une ville où l'on blasphémait horriblement contre Jésus-« Christ, à l'occasion de cette sainte » (1).

« Tuez-les tous! » disait Arnaud Amaury, « tuez-les tous! « Dieu reconnaîtra les siens. »

« Ceux de la ville, » écrit un poëte contemporain, témoin oculaire des choses qu'il raconte, et bien informé de celles qu'il n'a pu voir lui-même, « se retirèrent, autant qu'ils purent, « dans la grande église de Sainte-Nazaire. Les capelans de « cette église firent tinter les cloches jusqu'à ce que tout le « monde fût mort. »

« On égorgea jusqu'à ceux qui s'étaient réfugiés dans la « cathédrale; rien ne put les sauver, ni croix, ni crucifix, ni « autels. Les ribauds, ces fous, ces misérables, tuèrent les « clercs, les femmes et les enfants. Il n'en resta, je crois, pas « un seul. Que Dieu ait leur âme, s'il lui plaît, en paradis! car « jamais, depuis le temps des Sarrasins, si fier carnage ne « fut, je pense, résolu et exécuté » (2).

Le chroniqueur Albéric de Trois-Fontaines prétend que la population égorgée s'élevait à soixante mille personnes, dont sept mille au moins dans la seule église de la Madeleine.

---

(1) C'est au jour férié qu'on dit la Magdeleine
Que l'abbé de Citeaux sa grande armée amène,
Tout autour de Béziers, l'host campe sur l'arène.
(*Chron. des Albigeois*. Trad. de M. Eug. Garcin).

(2) Et même dans l'Eglise, ils furent tous occis.
Rien ne put les sauver, autels ni crucifix.
Prêtres, femmes, enfants, les ribauds, gens maudits,
Tuèrent tout; pas un n'échappa du parvis.
Dieu prenne, s'il lui plaît, leur âme en Paradis!
(Ibid.)

Bernard Ithier, de Limoges, porte le nombre à trente-huit mille. Arnaud Amauri en avoue vingt mille (modestie de bourreau).

Après le massacre de Béziers, les croisés prirent la route de Carcassonne.

« Si ce n'eût été cette grande foule de gens entassés dans « la ville, où elle était venue de toutes les parties du pays, « Carcassonne n'eût point été, d'un an, prise ou forcée; mais « on leur a coupé l'eau, et les puits sont à sec; la puanteur « des hommes qui sont tombé malades et du nombreux bétail « écorché qu'il y a là, les grands cris que poussaient de toutes « parts les femmes et les enfants, dont tout est encombré, « les mouches qui les tourmentent par la chaleur, tout cela « les mit dans un tel état de détresse qu'ils n'en éprouvèrent « jamais de pareille depuis qu'ils sont nés » (1).

Faut-il rappeler la mort du vicomte de Béziers?

« Il était homme de grand cœur; aussi loin que s'étende « le monde, il n'y avait point de meilleur chevalier, plus « pieux, plus libéral, plns courtois, plus avenant. Il était tout « jeune, bien voulu de tous. Il jouait avec les hommes de sa « terre, dont il était le seigneur, comme s'il eût été leur égal. »

Faut-il raconter le meurtre du baron Aymeri de Réalmont et de la dame de Lavaur?

« Jamais, dans la chrétienté, si haut baron que don Ayme- « rigatz, le frère de dame Giraude, ne fut, je crois, pendu « avec tant d'autres chevaliers à ses côtés. Car, de cheva- « liers seulement, il en fut là compté plus de quatre-vingts, à ce « que me dit un clerc. Quant à ceux de la ville, on en ras- « sembla, dans un pré, jusqu'à quatre cents, qui furent pendus « et grillés, sans y comprendre dame Giraude, que les croisés « jetèrent dans un puits et couvrirent de pierres, dont ce fut « dommage et pitié » (2).

---

(1) *Chron. des Albigeois*. Trad. de M. Eug. Garcin.

(2) *Chron. des Albigeois*.

Là périrent, non-seulement une secte religieuse, mais une littérature, une renaissance, une civilisation. La langue mélodieuse des troubadours fut arrachée du même coup que la langue des hérétiques. Les tensons, les jeux-partis, les sirventes se turent en même temps que les cantiques. La douce, la gaie, la poétique civilisation provençale disparut sous la dure barbarie du Nord. Les sons amoureux de la lyre cessèrent, et les derniers chanteurs y ajoutèrent une corde d'airain. Souvenez-vous du sirvente de Guillaume de Figueras.

Je ne m'étonne pas que les historiens-poëtes, épouvantés et navrés par cette guerre où mourait la patrie, aient dit que « la lumiere elle-même en était devenue blême et cadavéreuse; que le soleil du Languedoc et de la Provence avait pris le cilice, et s'était roulé, comme dit l'Apocalypse, dans un sac de crin. La mort parcourait les rues des villes et les allées des bois montée sur son cheval pâle. »

« La discipline des guerres sacrées, » écrit un grave et honnête historien, M. de Sismondi, « était bien moins sévère « que celle des guerres politiques; les fruits de la victoire en « étaient bien plus doux; là on pouvait, sans remords, comme « sans restreinte de la part des officiers, piller tous les biens, « massacrer tous les hommes, violer les femmes et les en« fants. »

Et il ajoute avec un généreux accent : « Ce serait détruire « la seule responsabilité qui pèse sur les puissances, le seul « recours des opprimés sur la terre que de ne pas signaler à « l'exécration publique les moines fanatiques qui dirigeaient « ce mouvement et les ambitieux qui en profitèrent. »

L'Inquisition naquit dans la guerre des Albigeois, berceau sanglant bien digne d'un pareil tribunal.

« *La nécessité où était l'Église d'abattre l'arrogance des* « *Albigeois lui fit instituer le Saint-Office* » (1).

---

(1) « Albigentium errores Romanos pontifices impulerunt ut sanctum Inquisitionis officium ad hæreticorum arrogantiam coercendam instituerint.
(Père Langlois. — ESQUIROS, *Fastes populaires*.)

Je n'ai rien à vous en apprendre; ses traces sont dans tous vos chemins, et ce n'est pas sous les voûtes de l'Hôtel-de-Ville qu'il est nécessaire d'évoquer le souvenir du martyre de vos aïeux.

VI

A peine née, l'Inquisition tient à faire ses preuves. Ardente, comme tous les pouvoirs nouveaux, impatiente d'essayer sa force, elle plongea le couteau dans le cœur des Vaudois.

Au sein des vallées du Dauphiné, au pied des Alpes, parmi le calme et la sérénité des prés et des bois, simple comme ses agneaux et ses chevreaux, pure comme l'eau des glaciers, vivait et travaillait une nation de pasteurs. Son histoire se détache, au point de vue dogmatique, de celle des Albigeois. Toutes deux sont unies par la persécution, elles s'embrassent dans la mort.

La tige de leur croyance n'est pas la même.

Les Albigeois, en effet, sont des Manichéens transformés. Le fonds de leur doctrine était dérobé aux anciens mystères de l'Orient; j'y retrouve un souvenir des initiations et des mystères d'Eleusis et d'Elephantine. Ils appartiennent à la grande tradition religieuse qui, par des galeries souterraines, creusées sous les sociétés antiques, remonte aux premiers jours de l'Humanité.

Les Vaudois, au contraire, étaient chrétiens. Leur nom, au moyen âge, signifie *chrétien libre*. Libres, en effet, de toute alliance avec Rome, libres de corruption, de luxe, de pharisaïsme, ils conservaient, à l'abri de leurs montagnes, l'Église primitive.

« Ce n'est pas eux, » dit très-bien leur historien, M. Alexis Muston, « qui s'étaient séparés du catholicisme, mais le catholicisme qui s'était séparé d'eux. »

Ils faisaient remonter leur origine au temps de Constantin.

En s'associant au principe d'autorité, en s'alliant à l'Empire, l'Eglise, selon eux, s'était séparée du christianisme. En conséquence, ils refusaient de reconnaître son autorité. « On ne « devait, » disaient-ils, « aucune obéissance au pontife ro- « main. » Ils professaient que les laïques, pourvu qu'ils fussent justes, avaient le droit de consacrer et d'absoudre; ils déniaient ce droit aux prêtres impies. Un Vaudois, la table de la cène étant mise, et le pain ayant été placé sur la table, le bénissait, le rompait et le distribuait aux assistants.

« Il était admis, » dit Bossuet, « qu'on pouvait consacrer à « la table commune. »

Grande révolution et profonde ! car elle enseignait et maintenait l'égalité. Ils réclamaient aussi la coupe de la communion fraternelle, la vaste coupe que tous se passent de main en main, et dans laquelle ils boivent le vin de l'amitié.

Les Vaudois disaient : « Tout homme est prêtre ! »

« Tout bon laïc est prêtre, et la prière d'un mauvais prêtre ne sert de rien. »

« Malgré toutes les défenses, » dit Bossuet, « ils se croyaient en droit de prêcher, hommes et femmes. »

Le mérite des personnes agissait, suivant eux, dans les sacrements, plus que l'ordre et le caractère. Suivant eux, la prière faite dans le chemin ou à la maison est aussi bonne que dans l'église.

Les Vaudois ont, les premiers, proclamé la sainteté du travail. Ils disaient : QUI TRAVAILLE PRIE !

D'une pureté de mœurs irréprochable,

« Ils n'oppriment personne; ils ne font de tort à personne, « ils ne mangent point leur pain comme des paresseux, et ils « travaillent pour gagner leur vie. »

Bossuet leur rend ce témoignage.

Comprenez, en revoyant par la pensée, cette évangélique pastorale, cette églogue arrosée du sang des bergers, la gravité, l'éloquence des pages de M. Michelet :

« Chaque fois que, dans mes travaux, je reviens à cette « grande histoire des premiers réveils de la liberté, j'y re-

« trouve une fraîcheur d'aurore et de printemps, une sève « vivifiante, et toutes les senteurs des herbes des Alpes. « *Sento l'aura mia antica.* »

« Si le christianisme est tout entier dans un sentiment « doux et pur, une fraternité sérieuse, une grande charité « mutuelle, ce petit peuple fut vraiment une admirable idylle « chrétienne. Mais nul n'eut moins de dogme... Deux choses « y furent dans une lutte harmonieuse et douce, à peine perceptible : un christianisme peu théologique, ignorant si « l'on veut, innocent comme la nature ; et dessous, un élément qui ose à peine se produire, le doux génie de la contrée, les fées (ou les fantines) qui flottent dans les fleurs « innombrables ou dans la brume du matin. »

Filles de l'imagination populaire, sylphes légendaires, génies protecteurs du foyer, anges gardiens des chênes, des châtaigniers, des hêtres et des bruyères, sœurs alpestres et provençales des fées bretonnes de la forêt de Brocéliande, filles aériennes de cette race vague et murmurante d'êtres indécis qui flottent confusément entre la terre et le ciel, débris des vieux panthéismes, restes poétiques des nymphes, des naïades, des hamadryades et des faunes, les fantines, qui vivent dans les fleurs, inspiraient les chantres Vaudois :

Ay vist una Fantina	J'ai vu une Fantine
Que stendeva là mount,	Qui étendait là-haut
Sa cotta néblousina,	Sa robe nébuleuse
Au serre de Bariound.	Aux cimes de Bariound
Una serp la seguia	Un serpent la suivait,
De coulour d'arc en cel,	Couleur de l'arc en ciel,
Et sû li roc venia	Et sur les rocs venait
En cima del castel.	Vers la cîme du castel.
Couma 'na fiour d'arbroun,	Comme une fleur de clématite,
Couma neva dal col,	Comme neige de la colline,
Passava su la broua,	Elle passait sur la cîme,
Senz' affermiss' ar sol.	Sans s'appuyer au sol.

Avioù perdu ma fia ;	J'avais perdu ma brebis ;
La Fantina me di :	La Fantine me dit :
Ven coum mi sù la scea :	Viens avec moi sur la hauteur :
Et la troubérou li.	Et je la trouvai là (1).

Poésie et poëtes ont été fauchés par l'Inquisition.

Avec quel courage souffrirent les Vaudois, de quel cœur ils embrassèrent le martyre, on en peut juger par les dures paroles de Bossuet : « Ne nous étonnons point de voir des « martyrs dans toutes les religions, et même dans les plus « monstrueuses, et apprenons par cet exemple à ne tenir « pour vrais martyrs que ceux qui souffrent dans l'unité. »

Ces agneaux indomptables subirent, pendant deux siècles, toutes les douleurs.

A la date de 1355, dans les comptes-courants du baillif d'Embrun, figure cet article : « *Item*, pour persécuter les « Vaudois, huit sols et trente deniers. »

VII.

En Provence, attirés par les seigneurs de Cental et de Roque Epervière, les Vaudois, chassés des Alpes, avaient fertilisé le canton qui s'étend sur la rive nord de la Durance, autour du mont Léberon, aux environs d'Apt et de Vaucluse. Ils y vivaient en paix, enveloppés d'oubli et de silence, ne pratiquant leurs rites qu'en secret, et pareils aux chrétiens des premiers âges, cachant leur Dieu et leurs prières. Mais lorsque éclata la Réforme et qu'ils apprirent que des peuples entiers brisaient le joug de Rome : « *Le jour du Seigneur est venu !* » s'écrièrent-ils, saisis d'une émotion inexprimable. En 1526 ils lurent les livres de Luther. En 1530 ils envoyèrent deux de leurs pasteurs aux réformateurs de Suisse et d'Alsace pour se mettre en communion avec ces nouveaux frères en Jésus-Christ.

---

(1) Al. Muston. *Israel des Alpes.*

Là, rencontrant une doctrine qui n'était d'accord, ni avec leur raison, ni avec la doctrine de leurs aïeux :

« Ce n'est pas sans surprise, dirent-ils à Œcolampade, que « nous avons appris l'opinion de Luther touchant le libre arbitre. Tous les êtres, les plantes mêmes, ont une vertu qui « leur est propre; nous pensions qu'il en était ainsi des « hommes... Et quant à la prédestination, nous sommes « fort troublés, ayant toujours cru que Dieu a créé tous les « hommes pour la vie éternelle, et que les réprouvés se sont « faits tels par leur propre faute; mais si toutes choses arrivent nécessairement, de telle sorte que celui qui est appelé à la vie ne puisse pas devenir réprouvé, ni ceux destinés à la réprobation parvenir au salut, à quoi servent les « prédications et les exhortations?... »

Tel était le ferme bon sens de ces paysans, de ces laboureurs, de ces pâtres.

Mais, en 1532, entraînés par le mouvement de la Réforme, ils furent compris dans son martyre. François Ier signa leur arrêt de mort.

« Les Vaudois n'opposèrent d'abord aucune résistance : le meurtre, l'incendie, le viol se déchaînèrent sur toute la contrée. A la vue de huit ou dix villages enflammés, les habitants de Mérindol s'enfuirent dans les bois et dans les montagnes. Merindol saccagé, les égorgeurs marchèrent sur Cabrières. On tua dans les rues, on tua dans le château, on tua dans l'église. Trois villes et vingt-deux villages furent détruits, trois mille personnes massacrées » (1).

Les soldats tuaient les femmes enceintes, profanaient ce divin sanctuaire de la vie. Ils égorgaient les mères et les nourrissons. Une femme que les soldats avaient déshonorée fut enterrée vivante. De petits enfants furent écrasés contre des rochers. Une jeune mère qui se sauvait, à travers les blés, avec son enfant dans ses bras, fut atteinte et violentée par les soldats, sans qu'elle cessât de tenir son nourrisson pressé sur sa poitrine.

---

(1) H. Martin. *Hist. de France.*

Il n'est pas une roche, dans les vallées vaudoises, qui ne soit un monument de mort, pas une prairie qui n'ait vu quelque supplice, pas un foyer qui n'ait eu des martyrs.

Patrie! patrie! c'est mon pauvre pays. J'ai passé mon enfance et ma jeunesse, non loin des Alpes. Je suis né dans les Cévennes. Mes yeux, en s'ouvrant, ont vu les muets témoins des guerres religieuses. Comment ne serai-je pas du parti des opprimés et des victimes?...

Les Vaudois étaient héroïques. Plusieurs avaient été condamnés à être brûlés vifs. L'un d'eux, Catalan Girardet, en marchant au supplice, prit deux pierres et les frotta l'une contre l'autre dans ses mains :

« Voyez, » dit-il aux inquisiteurs, « ces cailloux impénétrables ; tout ce que vous pourrez faire pour anéantir nos « églises, ne les détruira pas plus que je ne puis user et détruire ces pierres. »

Leur doctrine, en effet, n'est pas morte. Elle est sœur de la doctrine de Jean Hus qui, seul, appuyé sur son droit, refusa de plier devant le concile de Constance, aima mieux mourir que « convenir, contre sa raison, qu'il avait tort » (1). Les Vaudois et Jean Hus cimentèrent, par leur sang, la souveraineté de la conscience humaine. Ancêtres de la Réforme, ils sont aussi les aïeux des philosophes et des libres penseurs.

Ils nous lèguent un patrimoine de justice. Veillons sur cet héritage. Soyons équitables et humains ; c'est la seule rançon qu'exige leur mémoire.

---

(1) VOLTAIRE. *Essai sur les mœurs.*

XII.

LA DIVINE COMÉDIE.

I.

Un jour de l'année 1304, une foule nombreuse, clercs et laïques, était accourue dans la grand' salle de l'Université de Paris pour entendre une thèse qui devait être soutenue *de quolibet*.

Le tenant était un étranger, jeune encore, à la physionomie hautaine et pensive, au profil maigre et austère, à l'attitude méditative, aux yeux profonds, aux lèvres minces et tristes, au front vaste et puissant, creusé, entre les sourcils, d'une ride verticale, indice de la volonté.

Il y avait quatorze champions attaquant. Chacun présentait sa question, toute hérissée de scolastique, harcelait l'étranger d'un véritable buisson épineux de syllogismes.

Lui, après qu'ils eurent brillamment, savamment, fourni leurs passes oratoires, reproduisit et résolut toutes les questions.

« *Senza metter tempo, in mezzo, raccolte ed ordinatamente*
« *come poste erano state, soltimenti solvendo e rispondendo agli*
« *argumenti contrari.* »

Ce jeune chevalier errant des discussions universitaires, était Dante Alighieri, de Florence, déjà courbé sous le poids de la pensée et de l'exil.

Son maître, Brunetto Latini, lui avait appris jadis la langue mélodieuse des troubadours provençaux. Dante ajoutera à leur lyre sonore et douce une corde grave, la corde d'airain. Dans son poëme, disparaîtront, absorbés, Bertram de Born, Guillaume de Figueras, Sordello, Foulques de Romans, Huon de Villeneuve. Devant l'Homère florentin, se tairont les chanteurs du midi, comme les rossignols devant un aigle.

Le vieil aveugle de Smyrne chantait son Iliade et son Odyssée, assis sur la borne de marbre qui séparait l'âge des royautés héroïques de l'âge des républiques fédératives.

Le proscrit de Florence, debout sous le porche immense de sa Comédie divine, fermera le moyen-âge, et ouvrira les temps modernes.

Je ne m'étonne pas que, pour exposer la nature de ce génie épique, célébrer la naissance de ce messie de l'art italien, et lui trouver des précurseurs, Lamennais ait évoqué tous les âges de l'histoire. Il remonte, dans l'Esquisse d'une Philosophie, à la chute de l'empire romain; il rappelle et flagelle les turpitudes de ce monde qui tombe, de cette société qui branle, et, à grand' peine, se rattache à la croix; il peint les barbares assiégeant l'antre où gîtaient les Césars; il nous fait assister à l'écroulement des empires; il nous entraîne au sein de la mêlée où s'entrechoquent toutes les armes, tous les instincts, toutes les langues, tous les dieux de l'univers: il traverse les siècles, du quatrième au quatorzième; hardi, et d'un vol puissant, il s'élance de Rome et de Byzance au Paris du moyen-âge où s'agitaient, dès le douzième siècle, les hautes questions théologiques; il va de saint Basile et d'Origène à saint Bernard, Abailard et Duns Scott; il raconte les croisades et les communes; il interroge tour à tour les cathédrales et les hôtels de ville; il écoute le clocher qui sonne l'*Angelus*, et le beffroi qui sonne le tocsin; et il s'écrie:

« Guerre partout, entre le pape et l'empereur, entre le « pouvoir clérical et le pouvoir laïque, entre la tyrannie féo« dale et l'esprit de liberté fermentant au sein des popula-

« tions, entre les républiques rivales, entre les partis dans
« chaque république. »

Où allait-on ? Sur quel astre le monde était-il orienté ? Nul ne le savait. La vie s'écoulait, inquiète, comme un rêve assailli de fantômes. Les choses prenaient une allure spectrale. Rien de fixe, de régulier ; un continuel orage où fuyaient, dans une brume trouée d'éclairs, les rois, les peuples, les idées. Temps d'action violente, de douleurs aiguës, et de vague espérance, exprimées et traduites par l'architecture massive et transparente, militaire et religieuse, aîlée et asservie, des couvents, des églises romanes et gothiques pleines d'ombres et dont les tourelles élancées dans le ciel semblaient aspirer aux étoiles.

De nos jours, les mêmes caractères se reproduisent. Pareille misère morale, inquiétudes pareilles, pareille incertitude du lendemain, et semblable espérance. Où allons-nous ? Qui le sait ? En avant, vers la liberté ? En arrière, du côté de la servitude ? ou bien, destin plus lamentable encore, resterons-nous dans cet état malsain qui n'est ni l'une ni l'autre, dépouillés à la fois de la dignité des hommes libres et de la résignation de l'esclave ?

Ce qui est sûr, c'est que je cherche vainement l'œuvre poignante et magistrale qui résume et condense les symptômes de notre époque de transition. Çà et là, apparaissent quelques fragments auxquels ne manquent ni l'exactitude, ni le talent, ni la grâce, ni la couleur, ni l'éloquence. Mais l'œuvre synthétique, encyclopédique, où est-elle ? Vous ne la rencontrerez nulle part. Elle n'existe ni en architecture, ni en peinture, ni en poésie. La philosophie manque de sincérité et de sérénité. L'histoire manque d'ampleur. Les artistes et les poëtes travaillent pour leur salaire, et non pour la postérité. Le sens de l'immortel s'altère ; vous diriez que l'âme est exilée du monde et que la conscience a disparu.

La divine comédie, au contraire, est une de ces œuvres qui contiennent et dépassent leur temps. Elle résume le moyen-âge tout entier, dans ses croyances, ses idées, sa science. Elle annonce le seizième siècle. Elle réconcilie l'antiquité et les temps modernes. Deux cent ans avant l'école d'Athènes de Raphaël, elle unit, dans son catholicisme épique, Platon et saint Paul, Caton et saint Thomas. Par là elle présage Pétrarque, Boccace, Rabelais, Érasme ; de même que, par son ardente curiosité des secrets de l'univers et son élan vers la lumière de l'esprit, elle devance Kopernic, Galilée et Képler.

Dante Alighieri, vivant au milieu des obscures et lourdes misères du XIV^e siècle, s'efforce de dissiper l'ombre qui l'environne. Il ressemble à l'ange du dixième chant de son Enfer :

« Il écartait de son visage l'air épais, en portant de temps « à autre sa main en avant, et il ne semblait las que de ce « travail. »

Il est, suivant l'expression de Chateaubriand sur Shakespeare, « un nautonier de l'abîme ; un de ces voyageurs voi« lés qui viennent s'asseoir à notre table, que nous recevons « comme des égaux, et dont nous ne sentons la divinité « qu'après qu'ils sont partis. »

II.

Né à Florence en 1265, son berceau fut entouré de présages, comme le berceau d'Homère, de Lucrèce et de Virgile. Bella, sa mère, fit tirer l'horoscope de son fils par Brunetto Latini qui prédit à l'enfant d'illustres destinées. On l'appelait Durante, par abréviation Dante. La Toscane avait déjà vu naître un poëte de ce nom dont les sonnets, plutôt provençaux qu'italiens, éveilleront le génie poëtique d'une jeune Sicilienne, la Nina du Dante.

Dante vint au monde en pleine guerre civile. Lucrèce était né parmi les orages de Marius et de Sylla ; et Virgile sous le triumvirat sanglant de Lépide, d'Antoine et de César Octave.

La famille des Alighieri appartenait au parti guelfe, « dur « et âpre parti, amis de l'Église, tant qu'elle le fut de la li« berté, sombres niveleurs, prêts à immoler le genre humain « pour une idée » (1), et qui, à la fin, se réfugièrent dans la tyrannie.

Le parti guelfe était le parti de Rome. Il en avait le génie terroriste, implacable, les vastes ambitions, l'instinct d'unité et d'universalité. Il fut longtemps le parti national italien. Il aspirait à fonder l'Italie par la papauté, sans s'apercevoir que celle-ci, essentiellement cosmopolite, appelle sans cesse l'étranger, qu'elle se nourrit de la sève étrangère et non de la substance nationale, et que Rome papale est, en réalité, la ville du catholicisme et non la cité italienne.

Le parti gibelin, enseveli vivant dans les souvenirs des Césars de Rome ou de Byzance dont il croyait voir les héritiers en la personne des empereurs germaniques, appelait à son aide les Frédéric et les Henri, s'en remettant à eux du soin de fonder et d'assurer l'indépendance de l'Italie.

Les gibelins et les guelfes périrent pour avoir embrassé une chimère. Ils cherchaient la souveraineté au dehors, au lieu de la prendre en eux-mêmes. Jamais ils ne firent acte de foi spontané, original, viril. Appuyant l'Italie et leurs espérances tantôt sur la France, tantôt sur l'Allemagne, ces deux fondements leur ont manqué, et ils n'ont rien saisi que le vide.

La faction gibeline croit volontiers que l'Allemand se change en Italien, en empereur de Rome, dès qu'il a ceint le diadème dans une ville cisalpine. Alors elle voit en lui le descendant des Jules, des Auguste, des Trajan et des Marc-Aurèle. Elle se livre à lui corps et biens. Elle lui donne tout, jusqu'à l'âme.

O fils des fils de la Louve, héritier du prodigieux empire qui dictait ses lois à l'univers, me voici à tes pieds, dispose de moi; ma liberté, c'est ta force; ma dignité, c'est ta grandeur; prends ma vie, et rends-moi, en échange, la domination du monde.

---

(1) E. Quinet, *Rév. d'Italie.*

Telle était l'idée fondamentale du parti gibelin, et c'est ce qui explique la complaisance avec laquelle il s'est laissé enchaîner par les Hohenstaufen et les Hapsbourg.

« L'empereur Frédéric assiégeait Alexandrie. Repoussé « par les assiégés, menacé par les Lombards, il ne pouvait « plus conserver l'espérance de se rendre maître de la ville. Il « mit lui-même le feu à son camp, et le dimanche de Pâques, « il s'achemina vers Pavie. Les confédérés étaient placés de « manière à pouvoir lui couper le passage; leur armée était « supérieure à la sienne, et sa défaite aurait été la consé« quence inévitable d'une bataille. Mais Frédéric crut pou« voir se reposer sur le respect qu'imprimait encore la dignité « impériale à des ennemis qui autrefois s'étaient reconnus « ses sujets; il se crut assuré qu'ils ne l'attaqueraient point « les premiers; et l'événement justifia son attente » (1).

Savez-vous pourquoi les ligues lombardes échouèrent dans leur héroïque effort pour s'affranchir de la domination étrangère?

« Lorsque les Lombards virent les troupes de Frédéric qui « s'approchaient, enseignes déployées, ils coururent aux ar« mes et s'apprêtèrent à soutenir le choc des Allemands; « mais ces troupes qui semblaient marcher contre eux, ar« rivées en présence, firent halte, et s'occupèrent, comme en « pleine paix, de tracer leur camp devant eux. Alors les « Lombards balancèrent; ils redoutaient de se rendre coupa« bles de lèse-majesté s'ils attaquaient leur empereur, et ils « laissèrent passer la journée sans rien entreprendre » (2).

Ils voyaient vaguement, avec une sorte d'effroi religieux, les lauriers du divin Jules sur la tête de Barberousse.

---

(1) Laurent, *Hist. de l'Hmanité.*

(2) Sismondi.

Par là s'est perdue l'Italie, durant de longs siècles. Elle n'a pu s'affranchir du joug des souvenirs impériaux. Seule, parmi les nations de l'Europe, elle s'est obstinée à demander le secret de la vie à la poussière des morts ; elle a pris pour berceau la tombe immense de l'empire. Seule, elle a persisté à s'adresser à l'étranger pour fonder son droit, au lieu de le tirer de ses propres entrailles.

Elle y persiste encore.

L'empire germanique a-t-il créé l'Italie ? Il l'a tenue au *carcero duro*, pendant six cents ans ; il a mis le bâillon à ces lèvres sacrées qui avaient appris à lire au genre humain. La terre de Michel-Ange, de Raphaël, de Léonard de Vinci, d'Andrea del Sarto, la terre de Savonarole et de Galilée, de Machiavel et d'Alfieri, n'a pu s'élever à l'indépendance, à l'autonomie, à la liberté. Conquérante des palmes artistiques, elle n'a pu se conquérir soi-même. Au lieu de la grandeur rêvée, de la suprématie universelle, de la monarchie du monde, *monarchia del mundo*, l'empire ne lui a infligé que l'impuissance, le morcellement, l'abaissement, la servitude.

Quant à la papauté, l'avenir dira si elle n'a pas été l'éternel obstacle à la constitution de l'Italie.

Guelfes et gibelins perdirent la patrie par leur défiance de son droit, par leurs appels aux armes étrangères, par leur infatuation d'un passé que Charlemagne lui-même et Napoléon ont été impuissants à restaurer.

Italie ! Italie ! ce n'est pas dans un chimérique congrès de souverains que tu pourras conquérir Rome et Venise. L'indépendance et la patrie ne sont pas denrées d'échange sur un marché diplomatique. Italie ! prends confiance en toi-même ! attends tout de tes propres forces, et du temps qui conspire pour la liberté des peuples ! (1).

---

(1) L'alliance de la Prusse et de l'Italie qui a soustrait Venise au régime autrichien semble donner un démenti à ces paroles. J'y persévère cependant, et je considère cette alliance comme une faute gibeline.

III.

Victorieux à la bataille de Campaldino, où Dante avait combattu, le parti guelfe se divisa, comme il arrive trop souvent après la victoire. Deux sectes politiques, les blancs, les noirs, s'agitèrent dans Florence. Les noirs demandaient Charles d'Anjou. Les blancs voulaient rester italiens. Dante, procureur de la république, exila les chefs des deux factions. Florence apaisée l'envoya en ambassade à Rome près de Boniface VIII. Accueilli, caressé par le Pape qui l'appelait son fils, enveloppé des mailles de la politique romaine qui en a enlacés et captivés tant d'autres, Dante apprend tout à coup que Charles d'Anjou, secrètement protégé par Boniface VIII, est entré dans Florence; que les blancs sont chassés par les armes françaises; que ses biens sont confisqués, que sa maison est rasée, qu'il est proscrit, et s'il revient, condamné au bûcher. Guelfe, il est assassiné de la main des guelfes. Ami de la papauté, il est trahi par un Pape; renié, avant le troisième chant du coq, par le successeur de saint Pierre.

Ame ardente, entière, implacable, il se jette dans le parti contraire. Il tente de rentrer dans Florence. Son entreprise échoue.

A partir de ce moment, le proscrit erra en Italie, s'arrêtant tour à tour chez le seigneur de Goubbio, chez les Scaliger princes de Vérone, à Mantoue, à Ravenne où plus tard il viendra mourir.

Déjà même on peut dire qu'il est entré volontairement dans la mort. Ses traits ont la pâleur des trépassés. Silencieux, rêveur, il traverse, comme le spectre d'un monde qui n'est plus, les rues de Ravenne, et, le voyant passer de son pas de fantôme, les femmes disaient : « Voici l'homme qui « va en enfer, et qui en revient quand il veut. »

Longtemps avant l'exil, Dante s'était fiancé avec le sépulcre. Navré comme Job, il avait dit aux larves de la terre :

« Vous êtes ma mère et mes sœurs. » Beatrix Portinari avait emporté avec elle, au sein de l'invisible, cette âme désolée.

De quel amour noble et ardent, platonique et mystique, amour d'ascète et de poëte, il avait entouré cette jeune fille, on en peut juger par ces mots empruntés à la Vita Nuova :

« Tout ce qui se présente à mon esprit s'éteint et meurt du « moment que je vous vois, ô mon précieux trésor ! Et quand « je suis près de vous, j'entends l'amour qui me dit : fuis, « si tu ne veux périr !

« ...... Si je lève les yeux pour vous regarder, un tremblement s'élève dans mon cœur, qui me fait tomber sans « pouls et sans haleine.

« ...... Ma dame porte amour dans ses yeux ; aussi ennoblit-elle tout ce qu'elle regarde. Partout où elle passe, chaque homme tourne les yeux vers elle, et elle fait battre le « cœur de celui qu'elle salue.

« ...... Non, il n'est pas de pensée douce et modeste qui « ne naisse dans le cœur de celui qui l'entend parler.

« ...... L'air qu'elle a quand elle sourit, ne se peut exprimer ni retenir dans la mémoire, tant ce miracle est nouveau et éclatant. » (Vita Nuova. *Sonnetti.*)

Le père de Béatrice était mort. La maison était en deuil. L'orpheline pleurait.

« Selon l'usage de la ville en ces occasions, les hommes et « les femmes se rassemblèrent, chacun de son côté, là où « Béatrice fondait en larmes... « Comme elle pleure ! disaient-« elles ; ceux qui la voient en cet état devraient mourir de « pitié ! » ...... Après celles-ci, en venaient d'autres qui faisaient des réflexions sur moi. « Celui qui pleure là, ne dirait-on pas qu'il l'a vue comme nous ? — Voyez, ajoutaient « celles qui suivaient, il est si changé qu'il ne paraît plus « être lui-même. » (Vita Nuova.)

Béatrice mourut. Rien n'égale la violence du chagrin que Dante éprouva de cette perte. Sa douleur s'exhale en soupirs, en sanglots. Il appelle la mort. Je la vois qui s'avance ; pâle, elle le prend par la main, et ils commencent le triple pèlerinage de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis. Béatrice, rayonnante de majesté et de gloire, attire au sommet des cieux, où elle réside, son amant fasciné.

« Toutes les fois que, malheureux, je me rappelle que je « ne dois plus jamais revoir la dame que je regrette tant, « cette pensée affreuse rassemble tant de douleurs dans « mon sein, que je dis : « O mon âme ! que ne t'en vas-tu ! « car les peines que tu auras à supporter dans ce monde qui « te pèse déjà tant me rendent tout pensif de frayeur. » « Aussi j'appelle la mort comme mon plus doux repos, lui « disant avec l'accent de l'envie que fait naître en moi le sort « de ceux qui meurent : « O mort ! viens à moi ! » (Vita Nuova. Canzone.)

Si la fille de Portinari avait vécu, Dante se fût-il élevé, comme poëte, au-dessus de Tibulle, de Properce, d'Ovide ? Oui, sans doute, par la ferveur religieuse de son amour ; mais non par la grâce, la passion, l'harmonie. Aurait-il dépassé Pétrarque ? Je ne le crois pas. Il y a, en lui, au plus violent accès de sa tendresse ou de sa douleur, une sorte de recherche, de rhétorique sentimentale et de scolastique raffinée qui sont absentes des sonnets de Pétrarque. Ce dernier, plus proche, il est vrai, de la renaissance, a su, mieux qu'Alighieri, se dépouiller du jargon mystique.

Mais par le coup qui l'a frappé à la mort de Béatrice, Dante a vu s'ouvrir et s'élargir sans cesse des horizons que les autres poëtes érotiques ou élégiaques n'ont pas connus.

Les yeux fermés au monde, éperdu, il s'est volontairement plongé dans les régions invisibles.

Délie, Cynthie et Laure ne cessèrent jamais d'être femmes pour les poëtes qui les ont aimées. Béatrice, par sa mort en son printemps, s'idéalise, s'archangélise. La femme disparaît. Reste la vierge lumineuse, l'âme transparente, type de la beauté, de la sagesse, de la philosophie, de la théologie.

Commencé sur la terre, l'amour dantesque se déroule et s'épure au sein de l'infini.

L'influence de l'exil ne se fit pas moins sentir et marqua le génie de Dante d'une nouvelle et non moins durable empreinte.

Chassé de la cité, le poëte florentin devint le concitoyen du monde. Forcé de chercher un asile dans d'autres villes que Florence, son idiôme ne sera pas le dialecte florentin, mais une langue formée de la comparaison et du mélange de tous les dialectes. Cette langue sera véritablement nationale. Dante, par l'efficace de l'exil, a créé le verbe de l'Italie.

IV.

Ce puissant génie a donc puisé, ou plutôt a été trempé à deux sources : la mort, l'exil. Il n'en est pas de plus profondes.

Quelle est l'idée génératrice de son poëme ? Etant ainsi préparé par ces deux initiations suprêmes, qu'a-t-il voulu exprimer par sa Divine Comédie ? Quelle est l'interprétation qu'il convient de donner à ce testament d'une âme ?

Tout poëme n'est qu'un écho des idées, des instincts, des passions de son temps. Le poëte est le métal sonore, le timbre d'or, d'argent ou d'airain sur lequel frappe l'histoire. Mais ce rôle passif suffira-t-il au poëte ? Je pense qu'il devra l'agrandir, en mêlant à l'esprit des choses son propre esprit. Sans cette communion, sans cet auguste hymen par lequel se fécondent l'un l'autre ces deux esprits, la poésie ne serait que l'enregistrement harmonieux et stérile des événements humains.

Telles furent les guerres puniques d'Ennius, où le vers ne servait qu'à rhythmer l'histoire.

Toute autre est la véritable épopée.

Les souvenirs de la guerre de Troie vibraient dans l'air lorsque parut Homère. Il s'en empara, il les condensa, il les incarna dans les dieux et les héros de l'Iliade. Non content d'embellir, de passionner la légende nationale, il accomplit une révolution politique et religieuse. Les différentes peuplades de la Grèce se reconnurent, dans son livre, comme autant de branches d'une même souche héroïque. L'unité fédérative fut fondée.

D'un autre côté, les dieux, échappant au panthéisme de l'Orient, s'individualisèrent, Jupiter, Neptune, Mars, Minerve, Vénus, antiques et vagues personnifications des forces de la nature, siégèrent dans l'Olympe, sous la forme idéale de mortels transfigurés. Homère donna aux dieux les types sous lesquels ils traversèrent, adorés, les siècles polythéistes. Le ciseau de Phidias acheva ce qu'avait commencé le poëte. En sorte que l'unité nationale et l'unité religieuse, qui coûtèrent à la France tant de sang, de larmes, d'efforts et de combats, se sont formées, en Grèce, par l'influence d'un poëme. Je ne crois pas qu'il en existe un autre exemple sur la terre.

L'épopée dantesque a été le chant même du moyen-âge, de ses croyances, de ses terreurs, de ses espérances; l'encyclopédie philosophique, théologique, politique, sociale de ces temps troublés où l'extrême foi s'alliait à l'extrême intolérance, où la pitié avait pour compagne la cruauté, où le dogme se matérialisait sous des formes sinistres, où l'amour platonique souriait au milieu des viols féodaux, où l'âme chancelait, effarée, entre les misères de la vie et les fantômes de la mort.

Au temps d'Alighieri, l'idée des pèlerinages dans les régions invisibles était répandue et populaire.

Dès le VI^e^ siècle, trois moines orientaux, Théophile, Serge et Hygie s'étaient mis à la recherche du point où la terre et le ciel se touchent, et, au dire de la tradition, ils avaient traversé l'enfer et le paradis, dont ils n'avaient pu franchir les portes.

Pendant plus de six cents ans, le Christianisme est en proie aux visions. Les visionnaires sont les historiographes hallucinés des choses d'outre-tombe. Telle est la puissance du mysticisme, que plusieurs parviennent mal aisément à distinguer du monde réel le monde légendaire. L'humanité s'agite et rêve dans l'immensité des songes.

Dante lui-même avait, dès sa jeunesse, éprouvé les sensations nerveuses et maladives de l'extase.

« Je souffris tellement, pendant neuf jours, que j'éprouvai « une faiblesse qui ne me permettait plus de faire aucun « mouvement..... Je commençai à pleurer en moi-même sur « l'excès de mon malheur. Je me disais en soupirant : « Il « faut donc que la très-noble Béatrice meure un jour ! » A « ce moment, mon esprit s'égara tellement que je fus forcé « de fermer les yeux, et que je me sentis tourmenté comme « par une personne frénétique.

« Au milieu de mon délire, je vis apparaître des femmes « qui couraient, les cheveux épars, et me disaient : Tu mour« ras ! Puis, après, il s'en montra d'autres, avec des visages « horribles, qui me criaient : Tu es mort ! Alors, dans le trou« ble de mon esprit, je ne sentis plus ou j'étais. Il me sembla « que des femmes échevelées marchaient en pleurant; je « crus voir le soleil s'obscurcir à ce point que l'on voyait les « étoiles si pâles que l'on eût dit qu'elles pleuraient les « morts ; les oiseaux, frappés dans l'air, tombaient, et au « milieu du bruit causé par des tremblements de terre, tout « épouvanté, je crus voir venir à moi un ami qui me dit : « Ton admirable dame est sortie de ce siècle ! » Alors je com« mençai à pleurer, non-seulement dans mon imagination, « mais avec mes yeux, les baignant de véritables larmes. « Puis, je regardai vers le ciel, et il me sembla voir une « multitude d'anges qui se dirigeaient en chœur vers la voûte « céleste, conduits par une légère vapeur d'une blancheur « éclatante. » (Vita Nuova.)

Telle était, chez lui, l'intensité du rêve que Wordsworth l'appelle, à bon droit, Dante *au sourcil visionnaire.*

Par là, ce qui ne s'était jamais vu chez aucun artiste, un poëte saisi, dominé, entraîné par son œuvre, il nous a été donné de le voir chez Alighieri ; et c'est, à mes yeux, la grande originalité de la Comédie Divine, et la raison pourquoi elle remue si profondément ceux qui ont connu la mort dans l'amour, et l'exil, cette mort vivante.

V.

Tout le monde sait par cœur la fameuse définition du poëme épique fournie par Boileau, dans le troisième chant de l'Art poétique :

D'un air plus grand encor la poésie épique
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la Fable, et vit de fiction, etc.

Personne n'ignore la bulle d'excommunication fulminée contre les épopées chrétiennes :

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes
Comme ces Dieux éclos du cerveau des poëtes.

Il est permis de se demander si Boileau avait lu la Comédie Divine. Mais il avait lu, à coup sûr, la Jérusalem délivrée, et c'est à peine s'il lui consacre quelques vers bourgeois et ironiques. Il n'a rien compris du Tasse, ni sa grâce passionnée, chevaleresque, tout italienne, ni la mélodie de ses mètres virgiliens. Cette poésie qui, tour à tour, sonne comme un clairon, murmure et gazouille comme un ruisseau et comme un oiseau, soupire comme une vierge, se déchire et pleure comme Didon et Phèdre, cet hymne des croisades, ce dithyrambe de l'héroïsme et de l'amour, où l'ascétisme de saint Bernard s'allie à la fougue d'Eros, troublaient, effarouchaient Boileau sous les classiques ombrages de sa maison d'Auteuil.

Qu'eût-il pensé des hardiesses, des visions, des brutalités de Dante ?

Sa conception de l'épopée était, à tout prendre, celle de son temps. Fénelon n'est-il pas fils d'Homère ? Les romans de saint Louis, de Charles-Martel, d'Alaric, de Childebrand, ne sont-ils pas modelés sur Virgile ? Au XVI^e siècle, la Franciade, de

Ronsard, qu'est-elle, sinon un décalque de l'Énéïde? Seul alors, Guillaume Salluste du Bartas, composant sa *Semaine* sur le texte de Moïse, avec les développements de saint Basile et de Georges Pisidès, me paraît doué de l'instinct épique. Il étale, en son œuvre, indigente d'ailleurs et provinciale, la science de son temps : cosmogonie, astronomie, théologie, histoire naturelle ; et c'est pourquoi Gœthe disait : « Nos poëtes devraient s'attacher au col le portrait de Dubartas. »

Au XVIIIe siècle, Voltaire écrivait à Botinelli : « Je fais « grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que « le Dante était un fou, et son ouvrage un monstre. »

De nos jours, M. Proudhon, dans son livre de la Justice, s'est montré plus sévère encore.

« Comment a-t-on pu voir dans cette enfilade de visions « qui ne tiennent à la réalité que par la satire de quelques « contemporains, un poëme épique? Quoi! c'est à l'heure où « la papauté, souffletée par Philippe le Bel, est jetée, comme « dans une sentine, à Avignon, que Dante se met à chanter « la théologie, le monde transcendantal, la cité de Dieu! »

M. Proudhon n'a pas vu que la Comédie divine est une hymne double, chant des funérailles et des noces. Funérailles du papisme, fiançailles du christianisme avec l'esprit antique de Rome et de la Grèce.

J'ajoute que le schisme d'Occident ayant éclaté en 1378, et Dante étant mort en 1320, il était difficile à ce dernier de voir la papauté « jetée comme dans une sentine à Avignon. »

Se dressent, en face de ces injustes et frivoles dédains, le témoignage et l'admiration de Châteaubriand, de Mme de Staël, de Lamennais, de M. Fauriel, de M. Ampère, de MM. Michelet et Quinet, et d'autres plus obscurs, non moins délicats et sincères, tels que Ch. Labitte et Brizeux.

Même le poëte souverain, *poeta sovrano*, a eu ses ultras, ses fanatiques, ses enragés, qui, par leur amour à fanfare, froissent les amis sûrs et discrets.

« Quelle est, » se demandait M. Villemain, « cette forme de génie, haute et inaccessible? Quel est l'ouvrage de Dante? Faut-il le nommer poëme épique ? »

Quel est, demanderai-je à mon tour, le caractère de l'épopée? D'où vient-elle? Quelles ont été les transformations de ce mode du génie poétique?

L'épopée n'est autre chose que le monument le plus complet des croyances, des sentiments et de l'imagination d'un peuple. C'est l'encyclopédie grandiose, émouvante, d'une nation et d'une époque. Elle naît sur les confins de l'âge sacerdotal et de l'âge héroïque. Elle clôt le premier, raconte le second et prépare le troisième, qui est l'âge humain, et qui a le drame pour expression principale et typique. L'épopée enferme en elle les dogmes, les dieux, les héros, les hommes. Elle est théologique, cosmogonique, légendaire, humaine. « Les grands poëmes épiques, » a dit très-justement M. Littré, « contiennent un sommaire de l'histoire de l'humanité. »

Dans les âges antiques, je constate trois formes essentielles de l'épopée, engendrées chacune par une religion; les dogmes étant, en effet, les moules profonds de l'âme et la matrice des arts et des idées.

Premièrement, l'épopée indienne, fille du panthéisme. Deuxièmement, l'épopée hébraïque, fondée sur le monothéisme. Troisièmement, l'épopée grecque, fruit du polythéisme.

Ainsi le génie du poëte s'ordonne sur son concept religieux. Son œuvre s'élargit, s'anime, combat, soupire et s'apaise, suivant la grandeur, la flamme, la fécondité de sa notion de l'idéal, et de sa connaissance de la nature.

L'épopée indienne, où tout parle, les eaux, les bois, les montagnes, les vallées; poésie grandiose et démesurée, où la forêt, l'arbre, la fleur, les perles et les pierres ont leur histoire et leur généalogie, est l'épopée d'un peuple qui s'éveille à peine du fonds des ombres théologiques et sacerdotales. Elle raconte l'homme cosmique, partie du grand Tout, dominé, accablé, absorbé par les fatalités de la nature. Les Vedas, le Ramayana sont les hymnes de l'univers naissant, alors que, parmi les forêts, sur les monts lumineux, aux bords des lacs et des fleuves, se consomme le mystique hymen de l'être et des choses.

Elle aboutit au drame, au combat, à la tragédie de l'homme luttant avec soi-même et avec les dieux. Des querelles intestines du cœur humain jaillissent les dialogues sanglants de la scène. Le drame indien, sorti de l'épopée de la nature, conserve encore avec elle sa parenté première. Sacountala, de même que Virginie, n'est-elle pas la sœur des roses et des lys?

A côté du poëme de l'Inde panthéiste, voici le poëme hébraïque et arabe, le chant d'Israël. Ici la nature disparaît devant l'Éternel. Le monde n'est rien devant lui. Il en dispose à son gré, et roule les cieux comme une tente.

De cette conception du divin naquit une épopée nouvelle. Le Dieu solitaire, révélé au sein du désert, dont il a l'immensité et la majesté, le Dieu vengeur, immuable, formidable, inspire ces poëmes où la nature et l'homme s'agenouillent devant sa face. Le firmament raconte sa gloire, l'homme n'est que l'exécuteur de ses décrets. Les Psaumes sont le chœur religieux d'un peuple prosterné, et les Prophètes, comme des luths sonores, vibrent sous les doigts de l'Eternel.

L'épopée indienne absorbait l'homme dans la nature.

L'épopée hébraïque le précipite en Dieu et l'y fait disparaître.

Là aussi naîtra le drame. Il s'appellera Job, l'ancêtre de Hamlet, de Faust, de Manfred, le contemporain d'Œdipe et d'Oreste. Le fumier biblique resplendit à jamais comme le Caucase. C'est l'autel où tressaille l'homme, cette victime de la vie, cette proie de la mort, ce fils de la douleur, cette hostie des dieux. C'est la tribune où il discute ses droits, la barre à laquelle il s'appuie pour demander justice. Moïse, David, Salomon, adorent, tremblants et satisfaits. Job, en proie aux vers, sordide, rongé d'ulcères, mordu par le doute, indigent, abandonné, raillé, superbe :

« Pourquoi donc, » s'écrie-t-il, « vivent les méchants, et

« pourquoi sont-ils gorgés de richesses? *Quare ergo impii* « *vivunt et confortati divitiis?* »

C'est l'accent même du Prométhée d'Eschyle.

Avec Homère, une épopée naquit, bien différente de l'épopée indienne et des poëmes hébraïques. L'unité panthéistique étant brisée, l'homme n'est plus ce frêle atôme errant dans l'immensité des choses. L'ombre de Jéhovah ne descend plus du Sinaï ou du Liban sur les générations qu'elle enveloppe d'épouvante. L'homme se connaît, s'affirme et s'individualise. Il se sent libre au sein de l'Univers. Il donne aux dieux ses traits, ses amours, ses colères. Ces dieux, humains comme lui, se divisent, s'injurient, s'irritent, conspirent les uns contre les autres; un cœur humain palpite en eux. Ils n'ont sur lui que le privilége de l'immortalité.

L'épopée indienne plongeait l'homme en la nature. L'épopée hébraïque l'absorbait en Dieu. L'épopée homérique absorbe Dieu en l'homme. C'est le chant de victoire des énergiques humaines. Achille, Diomède, Ajax sont fils des dieux, pareils aux dieux. La beauté d'Hélène et de Briséis n'envie pas la beauté de Vénus et d'Hébé. De la terre au ciel, monte une échelle symbolique. Jupiter en descend, pendant que le Péliade la gravit. Mortels et immortels échangent leurs amours. Les filles des hommes attirent et subissent les caprices des dieux. On entend, entre l'Olympe et la terre, une sorte de tutoiement familier et sublime.

De là l'ampleur, la sûreté, la sérénité d'Homère. Assis sur son escabeau, le rapshode d'Ionie converse avec le maître du tonnerre, couché sur les nuées.

Et cependant, après Homère, le drame pleure et frémit aux mains d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, tant l'âme humaine est affamée de combat!

Enfin le génie grec s'épuise, comme une source que n'alimente plus l'eau des glaciers. La liberté croûlante entraîne dans sa chute l'art, l'épopée, le drame. Que reste-t-il? La critique. Elle mène le deuil du génie. Le monde est la proie des commentateurs. Alexandrie et Byzance n'enfantèrent que des scoliastes, des diascévastes, des chorizontes; et l'esprit eût succombé sous la stérilité des gloses si le christianisme n'eût rajeuni l'éloquence pacifiée et la poésie mourante,

VI.

Après la chute de l'Empire et les invasions des Barbares, le monde occidental chercha à renouer la chaîne des temps. Des chants nationaux et guerriers éclatèrent dans toute l'Europe. Les sagas scandinaves répondirent aux Niebelungen germaniques et au romancero espagnol.

En France, une double épopée se forma : l'épopée héroïque de Charlemagne, l'épopée mystique du Saint-Graal. Ces deux manifestations du génie chrétien furent communes à toutes les nations chrétiennes. Elles exprimaient, en effet, ce que celles-ci avaient de commun : l'héroïsme, la foi.

Ce temps où fleurit la légende chantée par les troubadours et les trouvères, offre mainte analogie avec les temps antèhomériques résumés et condensés dans l'Iliade.

Quelle nation alors aura la gloire de produire le poëte dont l'œuvre sera l'incarnation vivante des poëtes inconnus qui l'ont précédé? L'Italie ouvrira cette ère nouvelle. Dante sera cet Homère.

Pourquoi Dante a-t-il donné à son poëme le titre de comédie, auquel les Italiens ajoutèrent plus tard l'épithète de divine ?

« La comédie, » écrivait-il lui-même, « est un genre de « composition poétique qui diffère de tous les autres. Il dif- « fère de la tragédie en ce que la tragédie est belle et pai- « sible dès le début, horrible à la fin. La comédie, au con- « traire, s'annonce par de graves embarras, mais aboutit à « quelque chose d'heureux, comme on peut le voir dans Té- « rence..... Ces deux genres diffèrent également par le lan- « gage. Celui de la tragédie est élevé, sublime; celui de la « comédie est détendu et simple, comme le veut Horace dans

« sa poétique. C'est par là que le présent ouvrage s'appelle « comédie. Si vous regardez le sujet, il est d'abord horrible « et hideux, c'est l'enfer; et il est à la fin heureux, désirable, « gracieux, c'est le paradis. Si vous regardez le langage, « c'est un style détendu et simple, puisque c'est la langue « vulgaire dans laquelle conversent les hommes. »

Dans cette façon de raisonner, peut-être un peu subtile, dans ces arguments théologiques et scolastiques, où le rhétheur et le grammairien se mêlent au mystagogue, dans cette docilité aux préceptes d'Horace, reconnaissez le génie dantesque. A la fois naïf et raffiné, passionné et didactique, inspiré et érudit, poëte et scoliaste, rêvant comme Virgile, dissertant comme Aristote. C'est le successeur et l'héritier de deux décadences. Alexandrie et Rome ont ici laissé leur empreinte. Vainement chercherez-vous la sérénité enfantine et puissante d'Homère. Dante porte le poids de deux civilisations éteintes. Chargé de souvenirs confus, j'admire qu'il puisse s'en dépouiller, s'élancer aux cîmes poétiques, oublier le dur idiôme des commentateurs, et retrouver la voix argentine des rapshodes ioniens et des troubadours provençaux.

On s'est demandé s'il avait une théologie, une philosophie personnelles. D'aucuns l'ont considéré comme un révélateur. D'autres ont voulu, interrogeant la Comédie Divine, en faire jaillir les visions d'un prophète. Il en est qui lui accordent, sans hésiter, la science universelle. A leurs yeux, le Padre Alighieri a quelque chose du Zeus d'Homère, père des hommes et des dieux, et l'histoire tout entière se déroule sous son regard, *ultima fata patescunt.* Tous les partis, religieux ou politiques, le réclament pour leur ancêtre, et, grâce aux volontaires obscurités de son poëme, il leur a été facile d'y trouver des armes.

Je ne sais, quant à moi, nulle école plus fausse, plus déclamatoire et plus vaine que l'école de ces sophistes qui, torturant les mots, prêtant aux morts illustres des pensées qui leur furent toujours étrangères, transforment Richelieu et

Bossuet en révolutionnaires, et Blaise Pascal en apôtre de la raison.

A quoi bon s'en faire accroire et se duper soi-même? Que gagne la liberté à affirmer qu'elle n'a jamais eu d'adversaires, et que ceux qui l'ont combattue étaient, au fond, ses soldats? N'y a-t-il pas là quelque infatuation? J'y vois, à coup sûr, un manque de sérieux dans les choses morales, et l'abdication de la plus vulgaire prudence. Je repousse cette rhétorique où se perdraient toute justice et tout ressentiment.

Dante n'a pas de philosophie propre. Il adopte celle de son temps, bizarre mélange de Duns Scott, de Platon et d'Aristote. Il n'avait pas non plus d'autre théologie que celle de saint Thomas et des conciles.

Sa politique, il la caractérise en termes formels dans son épitre dédicatoire à Can Grande, chef de la ligue gibeline :

Jura monarchiæ, superos, Phlegetonta, lacusque
Lustrando cecinita, voluerunt peta quousque...

« Parcourant les sphères, les bords du Phlégéton et des « lacs, j'ai chanté les droits de la monarchie autant que me « l'ont permis les destins. »

La Divine Comédie est l'épée de l'empire gibelin contre le pouvoir temporel des Papes. Dante poursuit les ennemis de l'empire jusque dans la mémoire des Romains qui assassinèrent le divin Jules. Etrange catholique, républicain non moins étrange, il prépare à l'empereur Henri VII un trône en paradis, et plonge Nicolas III, Boniface VIII, Clément V, Brutus et Cassius dans l'éternelle géhenne.

« Brutus et Cassius aboient en enfer, » dit-il au sixième chant du Purgatoire; et, s'adressant à l'Italie : « O race qui « devrais être obéissante et laisser César s'asseoir sur la selle, « si tu comprenais ce que Dieu t'a prescrit. »

VII.

L'esprit de l'homme n'avait pas attendu le Christianisme pour voyager dans le pays de la mort. Homère, dans l'Odyssée, conduit son héros dans l'enfer grec. Mais Ulysse ne fait que traverser le sombre abîme. Impatient de revoir la douce lumière du jour, si chère à ceux de sa race, il se hâte de revenir sur la terre.

Virgile ouvre au pieux Énée le chemin qui mène au Styx, aux champs des pleurs, aux Champs-Élysées. Création artificielle, l'enfer virgilien ne vaut que par l'imagination du poëte, et il est facile de voir que celui-ci ne croit pas aux fantômes qu'il évoque.

Au contraire, le poëme de Dante a pour point de départ le tombeau de Béatrice. Il commence, se déroule et s'achève dans les contrées mystérieuses et invisibles. Par là, le système épique de l'Inde, de Rome et de la Grèce, est renversé ; l'idéal hébraïqme s'élargit jusqu'à se dissoudre, et l'épopée florentine marque dans l'art une époque nouvelle et inconnue. « La Divine Comédie est l'Odyssée du chrétien » (1).

Elle peut être considérée sous trois aspects principaux. Comme œuvre littéraire, elle ouvre la renaissance, annonce Arioste, Boccace et Rabelais. Comme œuvre politique, elle expose, en une langue de bronze, les plaies de l'Italie, la guerre de la papauté et de l'empire, le fond même du moyen-âge.

Comme œuvre morale, la Comédie Divine inaugure, dans le monde, le règne de la conscience individuelle succédant à l'autorité sacerdotale. Elle ébauche l'Eglise de l'avenir. Par elle, est arraché à l'Église romaine le monopole de la distribution des récompenses et des châtiments. Par elle, le Christianisme est élargi, et l'axe de la justice est changé.

---

(1) E. Quinet, *Révol. d'Ialie.*

XIII.

LA RENAISSANCE. LES INVENTEURS.

I

Gœrres, disciple de Schelling, a écrit quelque part :

« La religion, dans son essence, est une, éternelle, immuable comme Dieu même ; mais dans son développement et « dans ses formes extérieures, elle tombe sous la loi du temps « qui est celle des hommes ; et dans ce jeu, en quelque sorte « mécanique, de la vie et de la mort, elle s'épure, s'élève, « se généralise, et tend sans cesse vers l'infini, son principe « et son but. »

Ainsi l'Histoire, à travers ses grandeurs et ses décadences, tend sans cesse vers la vérité et la justice. Elle nous montre, à chaque pas du temps, la sagesse et la lenteur de ses lois. Souvent triste, navrée, blessée, quasi mourante, elle avance au milieu d'un cortége de ruines ; et chaque débris du passé qu'elle foule est une assise de l'avenir. Pour qui la considère attentivement, sa marche n'est jamais interrompue. Elle ne tourne pas dans le cercle de Vico. Elle se déroule dans une spirale infinie. La liberté humaine est son artisan. Le progrès est sa loi. Même aux heures les plus lourdes et les plus sombres, vous apercevez l'immortelle étoile qui la guide.

Le moyen-âge, en particulier, peut être considéré comme une marche ascendante vers la lumière. Marche douloureuse, par d'âpres sentiers, sous une pluie de sang qui tombait goutte à goutte, et dont chaque goutte perçait jusqu'aux os.

Le peuple, durant mille ans, a gravi le chemin du Calvaire, trempé de sueur, altéré, portant sa croix sur ses épaules. Et il n'y avait pas là de Simon Cyrénéen pour alléger son fardeau, ni de Véronique pour essuyer son visage. Pensif, il allait, tantôt résigné, tantôt geignant, grondant parfois, mais toujours accablé.

Il existait, aux temps d'Auguste et d'Adrien, une école d'admirateurs du passé qui lui sacrifiaient le présent et lui auraient immolé l'avenir. Je ne parle pas de ceux qui regrettaient, à bon droit, la ruine des mœurs, s'affligeaient des symptômes de la décadence politique et morale. Je parle de ces pieux zélateurs des vieilles œuvres du génie latin, qui, dans leur ferveur d'archaïsme, préféraient à Virgile Ennius et Navius, destituaient Tite-Live au profit de Fabius Pictor, et dédaiguaient l'amphithéâtre de Pompée ou le forum de César, par respect pour les égoûts de Tarquin.

Pareil engouement s'est vu de nos jours pour le moyen-âge. Bon nombre d'excellents esprits se sont attardés au sein de ces ténèbres; des hommes du monde ont réhabilité les monastères; des artistes et des poëtes se sont agenouillés devant les monuments gothiques; il s'est rencontré des femmes qui ont regretté le temps d'Héloïse et d'Yseult, oubliant que c'était aussi le temps de Barbe-Bleue; et des politiques orthodoxes qui nous ont dévoilé le beau côté des bûchers, des tortures, des massacres en grand; des légistes et des philosophes qui confessent l'utilité de l'Inquisition et de la Saint-Barthélemy.

Il m'est impossible de partager cette vue étrange de l'histoire. Certes, nul plus que moi n'est curieux des manifestations héroïques de la pensée. Je comprends la grandeur de la chevalerie et des croisades. Mais pendant que ceux dont je parle s'éblouissent à contempler l'éclat des glaives et des bannières; pendant qu'ils s'ébaudissent au souvenir des vaillants hommes d'armes, des tournois, des chansons du château, de la beauté des châtelaines au clair visage, ou murmurent peut-être les dernières syllabes des cantiques et des oraisons ; moi, je regarde ce pauvre homme attaché sur sa glèbe, enchaîné à sa misère, rivé à sa servitude, cloué à son ignorance; je le vois fouillant le sol sans relâche, pour enrichir son seigneur, fouillant sa maigre escarcelle pour engraisser le fisc; nu, pâle, humble, timide, farouche, affamé, je mesure avec terreur le cercle fatal de guerres, de pestes, de famines au centre duquel il se meurt à toute heure; je sais qu'il n'a jamais eu la paix, et qu'il n'aura pas, en mourant, l'espérance, car l'horreur de l'enfer succède à la dureté de sa condition; il échappe à un gouffre de souffrances pour tomber à jamais dans un abîme de douleurs; sa vie, commencée par un cri, continuée par les larmes, finit par l'épouvante.

Enfant, il est la proie de l'ignorance ; homme, il est la proie de la misère; mourant, il est la proie de la superstition.

Et je me dis : Est-ce là l'homme? Être des êtres! est-ce là votre associé? O vie, est-ce là ton artisan? O histoire, est-ce là ton témoin? O univers, est-ce là votre souverain et votre juge? Non, ce n'est pas là l'homme! J'en jure par la lumière de ma raison et par les entrailles de ma conscience !

Une chose me frappe dans l'état bizarre et monstrueux du moyen-âge, sorte de pyramide de barons féodaux, ayant au sommet la royauté et l'Église, la noblesse au centre, et le peuple en bas, succombant sous la masse énorme : c'est la patience des opprimés, leur résignation à peine interrompue par les insurrections sauvages et mystiques des Jacques et des Pastoureaux. On dit : c'est l'effet de la morale et de la direction sacerdotales? Étrange morale qui constitue l'éternité et l'impunité de l'injustice! Direction meurtrière, qui conduit l'humanité à l'avilissement et à l'impuissance!

Je crois plutôt que cette patience tient à un défaut de connaître, à l'absence de clarté. L'homme, au moyen âge, ne sait ni son droit, ni son devoir social, ni ses destinées, ni soi-même. Que sait-il? Rien. C'est par là qu'il est vaincu.

Dans cet océan de ténèbres, il ne connaît pas de milieu entre les soubresauts de la colère et la paralysie du désespoir. Formidable ou muet, il s'élance, il s'abat, il attend, il interroge, rugissant comme un loup, accroupi comme un sphynx.

Comment s'en étonner? Nul ne songe à lui enseigner la science. Même y a-il une science? Au XIII^e^ siècle, cent ans après les épopées carlovingiennes où sonnait si haut l'âme des aïeux, on ne songe plus à séduire, à tremper les cœurs, à charmer l'oreille par des chansons, « *on écrit pour le cabinet. La rhétorique fleurit,* une réthorique verbeuse, intarissable » (1).

Au XIV^e^, la scolastique a achevé de remplir de vent les têtes vides et sonores des étudiants et des maîtres. L'éducation monacale produit, à grand renfort de textes, de thèses, de syllogismes, de *quidquid dixeris,* cette génération que l'historien appelle le *peuple des sots.*

Au milieu de cette nuit de l'Érèbe, quelques rares points lumineux; parmi ce grand silence, parfois comme un soupir d'espérance, un cri vers l'avenir.

En l'an 1200, en Calabre, un simple, le portier d'un couvent, nommé Joachim, un jour, au fond du jardin, rêvait; une figure d'homme merveilleusement belle lui apparut, tenant une coupe à la main, la lui mit aux lèvres. Joachim, discrètement, boit une goutte : « Eh! pauvre homme, dit « l'inconnu, si tu avais bu jusqu'au fond, tu aurais bu tout « l'avenir.

Plus tard, Joachim, au retour d'un pèlerinage au tombeau du Christ, s'arrêta dans un couvent situé au pied de l'Etna. En proie aux visions, il dictait ses rêves prophétiques. « J'étais à ses pieds, dit son disciple, où j'écrivais, et deux autres avec moi ; il dictait nuit et jour ; son visage était pâle « comme la feuille sèche des bois. »

---

(1) MICHELET. *Hist. de France.*

Or, voici la prédiction de ce simple esprit :

« Le mystère du royaume de Dieu apparut d'abord comme « dans une nuit profonde, puis il est venu à poindre comme « l'aurore ; un jour il rayonna dans son plein midi ; car à chaque « que âge du monde, la science croît et devient multiple. Il « est écrit : beaucoup passeront, et la science ira se multipliant. »

« Le premier âge est un âge d'esclaves ; le second d'hommes « mes libres ; le troisième d'amis. »

« Au premier les orties, au second les roses, au troisième « les lys » (1).

Pour créer cet âge humain de l'égalité et de la fraternité, pour conquérir ces jours bénis de l'amitié universelle, il faut que l'homme, affranchi des liens, émancipé des obscurités du moyen-âge, apprenne à se connaître soi-même, à connaître le monde qui l'entoure, à parcourir les cieux qui l'environnent, à jeter l'ancre de la certitude au sein du vrai, en dehors des fantômes qui l'obsèdent.

Ce travail de délivrance est le grand œuvre du XVI^e siècle.

Le Verbe des inventeurs l'a accompli, malgré les conjurations du vieil esprit romain.

II.

Le moyen âge ignorait la terre, l'homme et les cieux.

Les anciens, comme chacun sait, avaient mis partout des bornes à la configuration de l'univers. Où s'arrêtaient leurs conquêtes et leurs connaissances géographiques, s'arrêtait, pour eux, l'étendue du globe terrestre. Toutes les fois qu'ils n'avaient plus de terres ni de peuples à figurer sur leurs cartes, les grecs et les latins écrivaient hardiment : « *Ibi defuit orbis*, ici finit le monde. »

---

(1) MICHELET. *Hist. de France.*

On n'imaginait rien au-delà; ces limites étaient sacrées, ces colonnes d'Hercule reposaient sur le dogme.

Après la chute de l'empire romain, à la suite du grand mouvement des barbares, les limites du monde connu s'ouvrirent et laissèrent entrevoir des perspectives agitées. Mais, au moyen-âge, la géographie retomba dans une profonde nuit. On ne connaissait même plus la place respective des trois parties du monde. Les cartes fabriquées dans ces temps d'ignorance donnent aux villes, aux côtes, aux fleuves et aux mers, des positions qui étonnent. Les relations étaient devenues si difficiles que, vers la fin du xe siècle, un abbé de Cluny, en Bourgogne, ayant été prié de conduire des moines dans un monastère, auprès de Paris, s'excusa sur les dangers du voyage : « Il ne voulait pas, disait-il s'exposer dans une région étrangère et inconnue. » Plus d'un siècle après, des moines de Ferrières, dans le diocèse de Sens, ne savaient pas qu'il existât en Flandre une ville appelée Tournai ; les moines de Tournai ignoraient de leur côté où était le couvent de Ferrières. Une affaire qui regardait les deux couvents les oblige à se chercher.

Ils se cherchèrent, en effet, avec des peines inouïes, et ne parvinrent qu'après longtemps à se retrouver, par hasard, sans savoir où. Que vous semble de cet immense colin-maillard de moines moinillant moinant de moinerie ?

L'homme marchait donc à tâtons, en aveugle, sur son coin de terre. Confiné, fixé, incrusté, il vivait, solitaire, proie facile de l'aristocratie et du clergé. Tournant autour de sa cabane, comme l'ombre autour d'un chêne, il ne connaissait pas cette fierté, cette assurance qui nous viennent du commerce des hommes; il ignorait les échanges destinés à créer, à cimenter l'amitié des peuples; il ne sentait jamais passer sur sa face le souffle émancipateur des contrées lointaines et des longs voyages.

Voici que dès le xive siècle, le monde s'agrandit, l'horizon s'étend, se prolonge. Rubruquis, Marco Paulo, John de Mandeville, Nicolo de Conti se hasardent sur la mer ; des îles nouvelles apparaissent, fleurs émergeant des océans : les Canaries, Madère, les Açores; Diaz double le cap des Tempêtes; Vasco de Gama traverse le golfe de sept cents lieues qui sépare l'Afrique de l'Inde.

Mais l'espace qui s'étend entre les îles de l'Afrique et de l'Asie était inconnu ; aucun homme n'avait encore osé tenter un chemin par ces mers ténébreuses, *mare tenebrosum.*

En ce temps là, un roi d'Espagne, grave et puissant, reçut une lettre d'un certain Génois. Comme elle était recommandée par frère Jean Pérez, prieur du couvent de Sainte-Marie de Rabida, sa majesté eut la bonté de la lire.

« Sire, je navigue depuis ma jeunesse. Il y a quarante ans « que je cours les mers. J'ai conversé avec un grand nombre « de gens sages, avec des ecclésiastiques, des séculiers, des « latins, des grecs, des indiens, des mores, et des personnes « de toutes sortes de religions. J'ai acquis quelque connais- « sance dans la navigation, dans l'astronomie et la géométrie. « Je suis assez habile pour dresser la carte du monde et « mettre les villes, les fleuves et les montagnes aux lieux où « ils sont. Je me suis appliqué aux livres de cosmographie, « d'histoire, de philosophie. Aujourd'hui je me sens porté à « entreprendre la découverte des Indes. Je ne doute pas que « ceux qui apprendront mon dessein ne s'en moquent; mais « si votre altesse veut me donner les moyens de l'exécuter, « malgré les obstacles qu'on y trouve, j'espère fermement « réussir. J'ai été dans la forteresse de Saint-Georges qui est « presque sous la ligne, et je puis assurer que ces lieux ne « sont pas inhabitables, comme quelques-uns l'ont écrit. Je « viens donc à votre altesse pour la prier de favoriser mon « entreprise.

« Signé : CHRISTOPHE COLOMB. »

Homme du peuple, comme la plupart des génies, fils d'un cardeur de laine, Christophe Colomb ne connut jamais l'humilité de l'esclave, ni la vanité du parvenu. « David a gardé les brebis avant que d'être roi ; » écrivait-il fièrement, « je suis le serviteur du même Dieu qui l'a mis sur le trône. »

Peuple ! océan sans fonds et sans bornes, source inépuisable, matrice auguste des idées, qui se penche sur toi, pensif, entrevoit, dans tes profondeurs, la loi de la création éternelle. Les aristocraties s'éteignent, les oligarchies se corrompent, les rois meurent exilés et leur race dégénère, les monarchies tombent les unes sur les autres, les institutions s'écroulent et les lois sont changeantes comme les flots, ce qui nous semblait immortel est, en effet, périssable.

Hélas ! combien de fois le phare de nos espérances s'est changé en écueil ! Mais toi, ô peuple, tu possèdes à jamais la vie mystérieuse ; tes haltes sont des repos, ton sommeil est une promesse, et tes réveils sont des aurores. Souvent je te gourmandais de ton indifférence, j'accusais ta torpeur ; « Tu « dors, disais-je, et tes amis meurent pour ta cause ! » Et tu m'as répondu : « J'avais dormi pendant mille ans le lourd « sommeil du moyen-âge ; et voici : au XVI^e siècle, j'engen- « drais Christophe Colomb, Bernard Palissy, Rabelais, Cer- « vantes, Michel-Ange et Shakespeare. Homme de peu de « foi, pourquoi m'accuses-tu ? Lève les yeux ! regarde ! l'astre « de 89 et de 92 est-il couché ?

« — Non, je le vois qui franchit la région des brumes san- « glantes ; il monte lentement derrière l'horizon et bientôt sa « clarté fera pâlir et fuir les ombres et les spectres. »

Dirai-je les angoisses, les espérances de Colomb ? Repoussé par Venise, repoussé par le Sénat de Gênes qui ne veut pas en croire un inconnu, un homme des petits métiers ; éconduit par la France, bafoué en Angleterre, traité de fou par les savants portugais, volé par le roi Don Juan ; une femme, Isabelle de Castille, l'écoute, le comprend, offre d'engager ses joyaux pour subvenir aux frais de l'entreprise.

Le vendredi 3 août 1492, il quitta le petit port de Palos, confia son rêve et son honneur à trois pauvres caravelles à peine pontées. Il montait la *Sainte-Marie* ; Martin Alonzo Pinzon montait *la Pinta*, et son frère Vincent *la Nina*.

Le vent favorable soufflait du large, les cieux étaient inondés de lumière, les cœurs navrés de crainte et d'espérances, Assemblés sur la rive, les hommes et les femmes pleuraient : « Adieu ! adieu ! nous ne les verrons plus. » Nul ne croyait à leur retour. Ils partaient pour l'inconnu.

Les caravelles, disparaissant à l'horizon, semblaient s'évanouir à jamais au sein de l'invisible. Sur toutes les âmes pesait l'accablement de l'infini.

Le troisième jour de la traversée, le gouvernail de *la Pinta* se détacha. Le gréement était vieux. Les équipages étaient novices. Ils murmurèrent, frappés d'épouvante. La nuit, ils virent, avec tremblement, des flammes jaillir du pic de Ténériffe. Ils s'agenouillèrent ; ils avaient peur.

Mais, suivant la remarque de l'éloquent auteur des Révolutions d'Italie : « si les garanties matérielles avaient été négligées, Colomb n'avait oublié aucune de celles qui tiennent à l'âme. Il s'était armé de toutes les puissances morales de la terre, depuis les visions du moine Joachim de Calabre, jusqu'à la science de Toscanelli. »

« A ce moment, l'esprit humain rassemble ses forces, il ouvre ses ailes dans toute leur envergure pour traverser l'immensité. »

Christophe Colomb, en effet, tient à deux mondes : il se rattache au moyen-âge par sa foi vive, ardente, enthousiaste, par le côté mystique et merveilleux ; il plonge dans la XVI^{e} siècle par son savoir, son génie mathématique, l'audace mesurée de ses talents. Debout, sur la limite de deux univers, à mesure que son vaisseau avance dans l'espace et la lumière, le moyen-âge s'efface, s'enfonce, disparaît, s'évanouit dans la nuit du passé. Il lui a pris ce qu'il avait de vivant. Surtout il a dérobé la grande idée italienne, toujours en quête de l'universel. Ce n'est pas pour lui qu'il va conquérir un monde, ni pour sa patrie, c'est pour l'Humanité. Il semble que sa caravelle soit poussée par le génie des peuples, et que l'âme du monde souffle dans ses voiles. Assuré de vaincre, il suit directement le chemin mystérieux qui le conduira aux rives fortunées.

Nulle hésitation, *il voit!* et il marche à son but avec tranquillité. Comme saint Paul, il disait : « La Foi est la possession des choses qui ne sont pas encore. »

« Il navigua ce jour-là à l'ouest, qui était sa route ; la mer, « calme et bonne comme dans la rivière de Séville, l'air des « matinées délicieux ; il ne manquait que les rossignols. « L'amiral dit : Grâces soient rendues à Dieu ! » (1).

Sénèque le tragique l'avait jadis prophétisé, ce voyage miraculeux :

..... Venient annis
Sœcula seris, quibus oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Tule....

« Dans les années tardives, viendront des siècles où « l'océan relâchera le lien des choses, et alors apparaîtra une « immense terre, un autre Tiphys découvrira de nouveaux « mondes, et Thulé ne sera plus reculée des terres... »

Vous connaissez les quatre voyages de l'amiral : le premier, accompli dans la joie et la sérénité ; les trois autres, au milieu des dégouts, des tristesses, des révoltes de l'équipage. Mais sa confiance en Dieu ne l'abandonna jamais.

« Le secours de Celui-là, » écrivait-il, « ne m'a jamais « manqué. Une fois, je me trouvais tout découragé, mais Lui « me souleva avec son bras divin et me dit : Lève-toi, « homme de peu de foi, me voici, ne crains rien. »

« Il m'a montré la voie de ce ciel nouveau et de cette « nouvelle terre dont parle saint Jean dans l'Apocalypse. »

« Au milieu de mes tristesses. j'entendis une voix plus « douce qui me disait : ô homme lent à croire et à servir ton « Dieu, le Dieu de tous ! qu'a-t-il fait de plus pour Moïse et

---

(1) Carta del Amirale.

« pour David, son serviteur? Depuis que tu es né, il a pris « grand soin de toi; quand il t'a vu en âge d'agir selon ses « desseins, il a fait merveilleusement sonner ton nom par « toute la terre. Il t'a donné les clefs des barrières de la mer « océane qui étaient serrées et fermées par des chaînes si « fortes. Ta vieillesse ne sera point un empêchement à toutes « les grandes choses que tu dois encore accomplir. »

Nul homme n'a été plus visiblement inspiré et prophète que Christophe Colomb. Nul n'a eu une plus claire idée de l'infini.

Il disait : « Je voudrais qu'on ne raccourcît pas tant la main de Dieu. »

Il ajoutait avec un élan superbe : « Raison, mathématiques, mappemondes, ne me serviront de rien pour l'entreprise des Indes. »

Dans sa mystique et généreuse ardeur, il invoquait tour à tour les prophéties des païens, des juifs, des chrétiens, des rabbins, des mahométans, des sibylles et de David.

Fils d'Abailard, précurseur de Voltaire : « Je dis, » s'écriait-il, « que l'Esprit-Saint agit dans les chrétiens, les juifs, les « maures, et dans toutes les autres religions. »

Tendre et doux, comme le sont les vrais grands hommes, il dit de son fils embarqué avec lui : « C'était mon chagrin « que de le voir endurer tant de fatigues et supporter mieux « que nous la vue du danger. Il mettait du cœur et de l'esprit pans toutes ses actions. Il était tel que s'il eût navigué « quatre-vingts ans. O incroyable force de caractère! »

Enfin, enivré de sa découverte, saisi de l'enthousiasme sacré de l'inventeur, il écrivait : « J'ai réalisé ce que les « forces humaines jusqu'ici n'avaient point atteint; car si « quelques auteurs ont écrit ou parlé de ces îles, ils l'ont fait « par conjecture et à travers des fables. Personne jusqu'ici « n'a pu dire : « Je les ai vues! » Que le Christ se réjouisse « donc sur la terre comme il se réjouit dans les cieux! »

Au bruit de sa découverte, Pierre Marthyr d'Anghierra s'écriait : « *Beari sentio spiritos meos.* »

Il semblait que l'Europe entière fût en fête, comme une fiancée à qui le gai cortége des noces amène son époux.

Et lui, Colomb, l'auteur de cette immense joie, et sainte, allait bientôt expirer de misère. Enveloppé de l'ombre de l'oubli, cœur navré, âme en détresse, il écrivait au roi Ferdinand :

« Je suis entré au service de votre majesté depuis vingt-
« huit années; à présent, je n'ai plus un cheveu qui ne soit
« blanc; j'ai le corps débile et infirme. Tous mes biens m'ont
« été enlevés; que le ciel et la terre pleurent sur moi! je n'ai
« pas même un maravédi pour faire une offrande spirituelle.
« Qu'il pleure sur moi celui qui a connu la charité, la vérité
« et la justice! »

Dans cette plainte, j'entends retentir celle des peuples infortunés que Christophe Colomb se proposait d'amener à sa foi par la douceur et la persuasion, et que l'ambition, la cupidité espagnoles unies à la farouche orthodoxie romaine ont immolés. O monde qui naît pour mourir!

L'amiral expira à Valladolid, dans un lit d'indigent.

Ainsi finit cet homme, qui avait promis et donné à l'Espagne des empires, *nudo nocchier promettitor di regni.*

C'est la destinée de ceux qui cherchent, annoncent, parcourent les routes inconnues.

Dédaignés, outragés, calomniés, fugitifs, pauvres, ils meurent, laissant pour héritage un monde nouveau au vieux monde qui les a méconnus.

Christophe Colomb symbolise les martyrs de l'idée. Le grabat de Valladolid est grand comme le Caucase et le Calvaire.

III.

Cependant, André Vesale allait découvrir l'homme, le monde interne.

Au moyen-âge, toutes les sciences étouffaient sous le principe d'autorité. L'anatomie était représentée par Gallien.

OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Rien, » disait à Paris le professeur Jacques Dubois, Surnommé Silvius, « n'oserait se passer dans la nature autre« ment que ne l'a dit Galien. »

Vesale, cet homme dont Boerhave a dit « que les siècles ne peuvent lui rien comparer, » arracha à la mort les secrets de la vie. Après avoir achevé à Louvain ses premières études, il vint à Paris. Là, combattant Silvius, avec le courage et l'ardeur déployés par Abailard contre le vénérable Guillaume de Champeaux, opposant à la routine l'observation et la science, il exhortait les étudiants, ses compagnons, à venir avec lui au cimetière des Innocents.

Ils y allaient la nuit, et, penchés sur les débris de la nature humaine, recueillaient des ossements, sombre moisson de la science. Un jour, à Montfaucon, lieu sinistre où l'on déposait en plein air les cadavres des condamnés à mort, il fut attaqué par des bandes de chiens féroces auxquels il disputait leur nourriture. Une autre fois, à Louvain, il aperçut le corps d'un voleur qui avait été brûlé par un feu de chaume et qui était lié à un poteau. Les oiseaux l'avaient dépouillé de sa chair, en sorte que les os se montraient à nu, blancs et liés entre eux par la seule force des ligaments; semblable aux pendus de François Villon :

La pluie nous a débués et lavés.
Et le soleil desséchés et noircis.

Soutenu par un ami, André Vesale grimpe vers le haut du poteau, enlève les os des principaux membres, et, furtivement, rapporte, à plusieurs fois, ces os chez lui. Il retourne à minuit pour arracher la tête, le tronc, le thorax, qu'une chaîne de fer liait à l'extrémité supérieure du poteau. Avec ces emprunts, faits aux gibets et aux tombes, il dressa le squelette de l'homme à côté de ceux du singe, des autres quadrupèdes et des oiseaux, posant ainsi les bases de l'ostéologie comparée.

Ce n'était point assez pour ce héros. Il se demanda : « Comment est fait le corps de l'homme? » Curiosité redoutable, car l'Église veillait, jalouse, enfouissant, sans l'interroger, ce miracle de vie. Mais l'esprit d'indépendance qui, sous des formes diverses, inspirait Luther, Colomb, Marcile Ficin, Politien, Pic de la Mirandole, Erasme, Marnix, poussait le scalpel de Vesale. Comment s'arrêter en chemin, alors que l'amiral de la mer océane avait découvert un monde, et que, bientôt, Koppernic et Kepler disséqueront les astres?

En 1535, André Vesale ouvrit le corps de l'homme. En 1543, il publia son livre sur la structure du corps humain : *Andreæ Vesalii Bruxellensis de humani corporis fabricà.*

L'antiquité, l'autorité, la tradition, l'empirisme étaient enfin, et pour jamais, remplacés par l'étude expérimentale. L'anatomie était constituée. L'homme cessait d'être à soi-même un mystère. La sculpture et la statuaire allaient renaître avec le souvenir de la beauté, le sentiment de l'idéal et le respect du vrai. André Vesale engendrait Michel-Ange.

Une révolution s'accomplissait au fond des régions inexplorées de l'Être.

Elle en chassait l'empirisme médical et le mysticisme dogmatique. Par le scalpel de Vesale, la libre pensée a fait tressaillir les fibres et les entrailles humaines.

Condamné par l'Inquisition pour un crime imaginaire, la peine de Vesale fut commuée, grâce au roi Philippe II, en celle d'un pèlerinage à Jérusalem. Exilé, il partit en 1564. Après son voyage expiatoire, jeté, par les vents contraires, dans l'île de Zante, seul, manquant de pain et d'abri, il mourut. Il avait cinquante ans à peine. Un orfèvre se pencha sur le cadavre, le reconnut, lui fit à la hâte d'humbles funérailles. Dans une chapelle de la Vierge on lisait cette inscription :

« Tombeau d'André Vesale, médecin de Bruxelles, qui
« mourut au mois d'octobre, l'an 1564, en revenant de Jéru-
« salem. »

L'Inquisition lui fit expier le crime d'avoir révélé l'homme à l'homme.

Elle va bientôt punir Galileo Galilei d'avoir révélé à l'homme le ciel.

IV.

Au moyen âge, trois sciences se disputaient l'univers : 1° L'astrologie qui se piquait de rattacher les phénomènes humains aux phénomènes du monde idéal; 2° L'alchimie qui poursuivait, dans la matière, non-seulement les lois de la matière, mais le secret de ses transformations; 3° La magie qui, croyant pénétrer la cause essentielle, se flattait d'enchaîner la nature à la volonté de l'homme.

En dehors et au-dessus de ces trois sphères agitées de l'esprit humain, régnait l'Église, en qui se résumait, immobile, la somme de la science.

Ennemie des astrologues qui, attaquant le centre de l'unité catholique, écrivaient :

« Le mal viendra de celui qui se croit l'âme de la religion.
« La terre qui fut Rome, le siége de l'Église, deviendra vide
« de Dieu. Des étrangers occuperont alors cette région; la
« ville sainte sera le sépulcre de la Foi. O Rome, Rome, de
« tes croyances il ne restera que des mots gravés sur la
« pierre, et qui raconteront au monde ta pieuse histoire. »

Ennemie de l'alchimie dont elle redoutait les travaux, et dont la science hermétique se croyait supérieure au dogme; ennemie de la magie dont les enchantements, la légende, les chimères prenaient un vaste empire sur l'âme des simples, son paternel domaine, et menaçait de remplacer l'influence des saints par celle des démons; adversaire de ces sciences fabuleuses, l'Église sera-t-elle amie de la vraie science ?

Voici qu'en Pologne, sur cette terre de tous les héroïsmes et de tous les martyrs, Nicolas Koppernick, suivant l'expression de M. Humboldt, « bouleverse toutes les idées reçues en astronomie. »

« Une longue et patiente observation m'a appris, » disait-il, « que l'ordre, la grandeur, le mouvement des astres et des « mondes se rapportent si bien à l'économie générale du ciel,

« que la moindre chose ne peut être transposée dans aucune « de ses parties, sans que toutes les autres parties ne se troublent et que l'univers se confonde. »

Pendant trente-trois ans, il travailla à son livre des révolutions des mondes célestes, *De revolutionibus orbium celestium*. Par le même coup de génie, il fondait l'ordre et déployait l'infini.

« Le ciel est immense, disait-il, en comparaison de la terre; « il porte en soi l'aspect de l'infini; il y a une multitude de « mondes, et ces mondes ont plusieurs mouvements qui leur « sont propres. »

« Réfléchissant à l'incertitude des traditions mathématiques sur les mouvements des sphères célestes, je commençai de souffrir en voyant que la raison de ces mouvements « n'était pas mieux connue. C'était pourtant un beau sujet « de méditation pour les philosophes que cette machine du « monde construite par le plus grand et le plus exact des ouvriers. »

L'idée que dégage en lui cette contemplation du ciel, c'est l'idée d'ordre, *mundi totius harmonia*. Il assiste au concert des sphères et comprend que l'harmonie n'en peut être troublée, même par la volonté du chef de l'orchestre sidéral. Le miracle, chassé du corps par Vesale, est proscrit du ciel par Koppernick.

« C'était, » dit Kepler, « un homme d'un génie considérable, et ce qui, dans la lutte contre les préjugés est encore « d'une plus grande valeur, c'était un libre esprit, *animo* « *liber*. »

Vienne maintenant Galilée! Armé du télescope, il s'empare de l'espace et voit clair dans l'incommensurable. Il confirme le mouvement de la terre révélé par Koppernick; il se proclame le disciple du grand Polonais; il s'élève aux notions les plus hautes et les plus pures; il contemple les étoiles fixes « poussant dans les cieux comme les marguerites après la pluie; » il mesure la hauteur des sommets de la lune, reconnaît la couleur cendrée de sa lumière, *una luce cinerica*; découvre les satellites de Jupiter, les taches du soleil, l'anneau de Saturne, les phases de Vénus ; il sent, à chaque pas nouveau qu'il fait dans l'inconnu, son esprit s'associer à l'esprit divin, et s'écrie, précurseur de la grande pensée moderne : *la mente umana opera di Dio!* Et lorsque l'Église romaine, épouvantée de cette proclamation de la dignité humaine, irritée par cette théorie qui renverse le vieux système du monde, lui demande compte de sa doctrine, lui, avec la bravoure qui résiste au milieu des périls, animé par l'indomptable espérance :

« Pour chasser du monde cette opinion, il ne suffirait pas « de fermer la bouche à un seul homme; cela serait vraiment « trop facile; mais la chose est plus sérieuse qu'on ne croit. « Pour accomplir une telle détermination, il serait nécessaire « non-seulement de prohiber le livre de Koppernick et les « écrits des autres auteurs qui professent la même doctrine, « mais encore d'interdire toute étude de l'astronomie sur la « terre, et de défendre aux hommes de regarder vers le « ciel. »

Je n'ai pas à raconter ici le procès intenté par l'Église à ce génie religieux. Vous savez qu'il subit la prison, la torture, et, plus que tout cela, l'ignominie de renier ses doctrines. Vous connaissez le mot qu'il murmurait : e pur si muove. Sourde protestation, sanglot da sa conscience.

Je ne veux pas ressusciter ce mort, ni agiter devant vous son linceul, plus tragique que la robe de César. J'achève avec la sérénité des sages et non avec l'âpreté des sectaires.

Galilée a écrit une forte parole, et féconde :

« Dieu ne se découvre pas moins par les effets naturels que par les saintes écritures. »

C'est le mot d'André Vésale : *Constructio hominis enarrat gloriam Dei.* »

Kepler leur répond, dans son *Astronomie nouvelle :* « Le « sort en est jeté : j'écris un livre qui sera lu par les contempo- « rains ou par la postérité; peu importe ! Qu'il attende son « lecteur cent ans s'il le faut, puisque Dieu lui-même a attendu « six mille ans un témoin de ses œuvres. »

A l'*Astronomie nouvelle* de Képler, Galilée réplique par les pages étincelantes de son *Messager des astres*. Journaliste sublime et sidéral, il raconte à la terre les annales de Saturne, de Vénus ou d'Hébé. Dialogue intellectuel de l'Allemagne et de l'Italie ; communion du globe et des étoiles. Le Français Bernard Palissy s'y mêle à son tour :

« Je n'ai point eu d'autre livre que le ciel et la terre, écrivait-il dans ses mémoires. Il est donné à tous de connaître et de lire ce beau livre. »

Par là, ils ont fondé la religion de la nature et de la science. C'est le véritable catholicisme. Je n'en connais pas d'autre.

Si les cieux solides d'Aristote et les cieux mystiques du moyen âge ont été brisés par Koppernick, Galilée et Képler ; si les étoiles, ces clous d'or d'un firmament de cristal, se sont changés en soleils épars au sein des mondes ; si mon être, au lieu de ramper sur ce coin de l'univers où la fatalité l'enchaîne, peut se dilater sans cesse au milieu d'un océan de vie sans limites et sans rivages ; si la solidarité du genre humain s'étend par delà le tombeau et se prolonge dans les hauteurs et les profondeurs ; si nous nous mouvons tous dans le ciel, nous « et tous les corps du monde » (1), si je sens en moi battre et respirer l'âme universelle ; si mon esprit s'abreuve à la source des jours et se baigne dans l'éternel, que me faut-il de plus ?

---

(1) Le mot est de Képler.

XIV.

LA RENAISSANCE, LES ARTISTES.

I

J'ai dit, dans mon dernier entretien : les inventeurs du XVIe siècle ont constitué la science universelle, sinon dans ses développements infinis, au moins dans son germe et dans sa base. C'est là le véritable catholicisme, je n'en connais pas d'autre. Et j'ai cité les paroles prophétiques de Joachim de Flore :

« Il est écrit : beaucoup de choses passeront ; mais la science ira se multipliant. »

L'hommage que je rendais ainsi aux savants, l'auteur de l'*Ultramontanisme* le leur avait rendu avant moi.

« Que sont, » disait-il, « ces hommes d'un ordre nouveau : « Galilée, Képler, Newton, auxquels il est donné de lire dans « le conseil éternel des mondes? Donnons-leur ici leur véritable « nom : ce sont les prophètes du monde moderne. »

Spinosa, Leibnitz ont eu le profond et généreux sentiment de cette religion de la science, de la vérité, de l'humanité, au sein de laquelle s'évanouiront pour jamais les querelles dogmatiques et mystiques. Eux aussi furent les prophètes de la nouvelle alliance, non d'un seul peuple avec Jéhovah, mais de tous les peuples avec la justice. Et c'est là sans doute ce qu'entendait auparavant Pic de la Mirandole, lorsqu'il recherchait avec une infatigable ardeur « l'unité essentielle des traditions du genre humain, à travers tous les voiles qui la dérobent aux yeux du vulgaire; lorsqu'il s'efforçait de concilier le christianisme et l'antiquité, Platon et Aristote, les juifs, les Grecs, les chrétiens, les Arabes, tous les sages anciens et modernes, en les expliquant les uns par les autres et en les complétant dans une harmonie générale de la philosophie. »

Or, ce qu'ont fait pour la science, les grands inventeurs, a été fait par les grands artistes, pour la Beauté. Et comme la science, la Beauté, la philosophie sont éternelles, il suit que les Arts ne peuvent être passés sous silence dans un tableau des progrès de l'esprit humain. En outre, les Arts étant un langage, et le plus éclatant, le plus pénétrant, le plus harmonieux de tous, j'ai pensé qu'ils devaient figurer dans ces esquisses des Révolutions de la Parole.

II.

Avant d'aborder l'étude des chefs-d'œuvre du XVIe siècle, il convient de présenter quelques réflexions préliminaires sur l'art considéré dans son essence, et dans ses transformations successives.

Toutes les théories sur l'art peuvent se réduire à deux principales que nous affublons aujourd'hui de noms nouveaux, (car nous croyons volontiers qu'il suffit d'un mot pour rajeunir le passé), mais qui sont vieilles comme le monde. L'une s'appelle le spiritualisme, l'autre le sensualisme. L'une aspire à exprimer l'âme, à la faire jaillir au dehors, à en fixer le vol et l'éclair sur la pierre, le marbre, la toile. L'autre se contente de reproduire la nature extérieure. Je n'ai pas besoin de vous faire observer que chacune d'elle dérive d'un concept différent de la Beauté, ni d'ajouter, que sauf les nuances, toutes les écoles peuvent se ranger sous l'une ou l'autre de ces deux bannières.

Socrate dit : « La statuaire exprime par des formes les actions de l'âme. »

Platon dit : « Le beau est la splendeur du vrai. » « Ce qui est divin, c'est le beau, le vrai, le bon et tout ce qui leur ressemble ; voilà ce qui nourrit et fortifie les ailes de l'âme » (1).

Les sophistes grecs disent : « Le beau c'est l'utile, le convenable, la richesse, les honneurs, une vie heureuse, etc. » Ils ajoutent : « l'Art c'est la forme. »

Dans une pièce de vers adressée à l'immortel auteur du *Philopœmen*, David D'Angers, M. Hugo, avec un sentiment élevé et exquis des conditions de la beauté, s'écriait :

La forme au statuaire ! oui, mais tu le sais bien,
La forme, ô grand sculpteur, c'est tout, et ce n'est rien,
Ce n'est rien sans l'esprit, c'est tout avec l'idée !
Il faut que, sous le ciel, de soleil inondée,
Debout, sous les flambeaux d'un grand temple doré,
Où, seule avec la nuit dans un antre sacré,
Au fond des bois dormants, comme au seuil d'un théâtre,
La figure de pierre, ou de cuivre, ou d'albâtre,
Porte divinement, sur son front calme et fier,
La beauté, ce rayon, la gloire, cet éclair !
Il faut qu'un souffle ardent lui gonfle la narine,
Que la force puissante emplisse sa poitrine,
Que la grâce riante ait arrondi ses doigts,
Que sa bouche muette ait pourtant une voix !
Il faut qu'elle soit grave et, pour les mains, glacée,
Mais, pour les yeux, vivante, et, devant la pensée,
Devant le pur regard de l'âme et du ciel bleu,
Nue avec majesté, comme Adam devant Dieu !

Et moi, à mon tour, si j'ose me glisser, en tremblant, dans la compagnie auguste des penseurs et des poëtes, je vous demande : « Quel est le but de l'art ? » Avec l'antiquité tout entière, vous répondez : « la Beauté. »

J'accepte votre définition et j'ajoute : La Beauté où est-elle ? Dans une fleur, un rayon, un sourire ? Sans doute, elle est dans toutes ces choses. Mais combien elle y est incomplète, puisque changeante, fugitive, périssable, corruptible, éphémère ! Si nous trouvions, quelque part, la fleur qui ne se fane jamais, le rayon qui ne s'éteint jamais, le sourire qui jamais ne se change en larmes ; n'est-ce pas alors, seulement, que nous aurions atteint la beauté véritable, infinie, immuable, éternelle ? Eh bien, cette beauté qui se communique sans s'épuiser, ni s'amoindrir, cette splendeur immaculée et souveraine, cette invariable aurore, sans lever et sans coucher, cet astre toujours lumineux et vivant, que sont-ils, sinon l'image même que nous nous faisons de la perfection ? En d'autres termes, l'idée sous laquelle nous nous représentons l'éternel, l'absolu, l'infini ? N'allons pas plus avant. L'idéal, voilà le modèle qui doit poser sans cesse sous les yeux de l'artiste ! Par cette contemplation assidue de la beauté sans limites et sans voiles, il accomplit dans l'art et vérifie la parole de Galilée dans la science ; le savant et l'artiste sont les associés de l'ordre universel (1).

---

(1) Le Phèdre.

De là, deux conséquences : 1° L'immortalité de l'art, éternel comme la nature. Il existait avant l'homme. Le premier poëme c'est le monde. Les chants de cette épopée sont les volcans, les océans sans rivages, les vents, les orages, les tempêtes sonores, le chœur lumineux des étoiles.

Le grand Homère invisible écrit cette raliade de l'infini.

Voulez-vous savoir quand a commencé la peinture ? Le jour où sur les monts et la mer s'est levée la première aurore, où, dans les splendeurs pourprées de l'occident, s'est couché le premier soleil.

L'architecture et la sculpture ? Elles respirent dans les arcades des forêts, dans le profil des montagnes, dans la figure austère ou souriante des antres et des rochers.

Le vieil antre attendri pleure comme un visage (2).

---

(1) Voyez le livre de M. E. Quinet : *Le Génie des Religions*. C'est à lui que j'emprunte cette théorie de la beauté.

(2) V. Hugo. *Les Contemplations*.

La musique ? Allez entendre le bruit des vagues, le souffle matinal de la brise de mai, la chanson des fauvettes, le cri des aigles, le murmure des eaux, le bruissement des insectes, et le frémissement des feuilles.

La création est à la fois peinture, statuaire, architecture, symphonie. Elle contient Raphaël, Michel-Ange, Brunelleschi et Beethoven.

2° De même que les dogmes sont les moules profonds où l'on précipite l'âme des peuples, l'enclume sur laquelle se forgent l'épée du droit ou la chaîne de la servitude ; de même l'idéal religieux est celui qui domine, inspire et dirige les arts.

Dis-moi ton Dieu, je te dirai ton poëme.

Suivant la forte parole de Spinosa, « l'humanité est enve-
« loppée de l'éternel. »

Et Lamennais ajoute :

« Dans chacune de ses branches, l'art n'est que la forme
« extérieure des idées, l'expression du dogme religieux et du
« principe social dominant à certaines époques. »

En effet, l'Inde panthéiste produit des épopées immenses, démesurées, où tous les bruits de la création se confondent dans une harmonie grandiose, où la généalogie des plantes, des perles, des oiseaux et des fleurs se mêle à celle des héros et des dieux. Elle se plaît à une architecture végétale, luxuriante, touffue, d'où la figure de l'homme est absente.

L'Égypte, immobile et sacerdotale, dominée, inspirée par la religion de la mort, engendre les pyramides où dorment leur sommeil les dynasties de ses rois.

La Grèce, au contraire, divinisant l'humanité, voit éclore et resplendir les merveilles de la statuaire. En outre, comme la personnalité s'affirme chez elle, et que l'individu se dégage des lourdes castes immuables de l'Orient, nous connaissons le nom de ses artistes, au lieu que l'oubli pèse sur les générations d'esclaves qui ont bâti le labyrinthe et les pagodes.

Rome, qui ne connut, en réalité, d'autre religion que celle de sa grandeur, et n'adora d'autre dieu que la politique, couvrit le monde de monuments civils : arènes, colysée, aqueducs, voies appiennes, arcs triomphaux.

Pour tout le reste, elle imita la Grèce.

Le catholicisme s'incarne dans les hautes tours des cathédrales, asiles de la prière; il s'affirme par les travaux de maçons anonymes qui ont bâti les églises de Reims, de Saint-Quentin, de Chartres, d'Abbeville, de Strasbourg, de Cologne, de Saint-Ricquier, de Beauvais, de Notre-Dame de Paris, laquelle, suivant la poétique expression de François Téoule : (1)

> Semble, avec ses deux tours où le bourdon tressaille,
> Moïse à deux genoux qui, pendant la bataille,
> Avait les bras levés au ciel !

Mais l'art chrétien par excellence, c'est la peinture. L'abbé de Lamennais, avec une puissance d'esthétique que nul n'a dépassée, analyse, dans son Esquisse d'une philosophie, les différentes phases et les évolutions de cet art dont il raconte les développements et les âges.

Je néglige, pour être plus bref, les époques intermédiaires que l'on pourrait nommer les transitions de la peinture. Je m'en tiens aux trois périodes principales, à savoir : les premiers temps du christianisme, le moyen-âge et la renaissance.

Toutes trois sont caractérisées par le type de la figure du Christ, et de la figure humaine.

Au IVe siècle, les Pères de l'Église, sortis des écoles du paganisme, nourris de la substance des philosophes grecs et des prophètes hébreux, mêlent au dogme naissant les souvenirs d'Athènes et de Jérusalem. Grégoire, Lactance, Basile, Chrysostôme réunissent en eux Parménide, Anaxagore, Aristote, Platon, Démosthènes, Ezéchiel et David.

Alors, sous quelle forme les peintres reproduiront-ils le Dieu nouveau? Quel sera le type du Sauveur?

---

(1) Né à Chomérac, (Ardèche); mort à Paris en 1836, à 20 ans. Qu'il reçoive ici une larme de celui qui, au collége de Tournon, retrouva la trace de son rapide passage !

Le Christ de ces temps, c'est le Dieu d'Israël incarné dans la forme idéale créée par les Grecs, *Pater Deorum, hominumque*, le Zeus d'Homère et de Phidias, avec la barbe opulente et la belle chevelure d'hyacinthe des anciens dieux.

Les saintes ressemblent à des déesses. Régulières, calmes, leurs figures ont une dignité antique. Leurs cheveux tombent en tresses et se relèvent au sommet du front, comme la coiffure des nymphes.

Mais au moyen-âge, l'ascétisme a vaincu. Le Christ n'est plus le Dieu triomphant du Thabor. C'est le pâle crucifié, le *pôvre exécuté* du Calvaire, pour parler le langage du sermonnaire Michel Ménot.

La forme humaine subit aussi, dans l'art, une transformation. Son type change. Elle s'harmonise avec l'ogive étroite et haute, elle tend vers le ciel avec un effort visible; les lèvres s'amincissent, la figure s'effile et s'allonge, les membres s'étirent, les grands yeux démesurés sont extatiques, le front est presque effacé.

Pourquoi? C'est que la chair est condamnée, la nature proscrite, l'humanité déchue. Le vide que l'éducation monacale a fait dans les intelligences, il semble que les peintres le reproduisent dans leurs tableaux. Ni air, ni espace, ni perspective, ni lumière, on étouffe; la vie disparaît.

Cette absence de vie, cette proscription béate et idiote des énergies de la nature remontaient aux temps byzantins. C'est à Constantinople, sous les empereurs ariens ou orthodoxes, que la décadence de l'art a commencé. C'est là, dans cette ville à la fois muette et bavarde, muette pour la liberté, bavarde pour les subtilités judiciaires et religieuses; c'est dans ce caravansérail et ce pandémonium de tous les sophismes, de toutes les sensualités, de toutes les corruptions, de toutes les servitudes, dans la métropole des Théodose, des Arcadius, des Justinien, que l'art s'est peu à peu dépouillé d'action, de passion, d'âme, de pensée, d'idéal. Le despotisme bigot et formaliste de Byzance acheva l'énervement des volontés commencé par le dur génie de la République romaine. Énergie, originalité, puissance, conception, tout s'affaissa sous le pouvoir d'un seul.

La triste société byzantine eut alors, pour représentants principaux, les scribes, les eunuques et les courtisanes.

II.

Le XVI^e siècle, au contraire, est marqué, parmi tous les autres, du signe de la volonté, de la fécondité. Il veut, il crée, il engendre. Comment? En retournant à l'antiquité, en revenant à la nature, au culte de la beauté humaine. Vaillant, vivant, passionné, il rentre dans le courant de la tradition universelle. Il touche aux deux pôles du monde intellectuel. Il interroge tous les mystères. Il lève, d'une main hardie, le voile d'Isis. Il parle toutes les langues, comme Rabelais. Il connaît toutes les philosophies, comme Montaigne. Il ressuscite les morts, il s'assimile leur esprit, il leur communique le sien propre. Il dit à l'antiquité : salut, ô ma mère! et il dit à l'avenir : marche, ô mon fils!

Combien d'outrages avaient subi, dans Rome elle-même, surtout dans Rome, les monuments romains, on en peut juger par les plaintes de Pétrarque :

« Après qu'ils ont renversé les arcs triomphaux d'où ils
« ont précipité peut-être les statues de leurs aïeux, ils n'ont
« pas eu honte, pour obtenir un misérable profit, de trafiquer
« des débris de l'antiquité et de leur propre infamie. »

Le savant et spirituel Piccolomini s'écriait tristement :
« Rome, il me plaît de contempler tes ruines, dont la chute
« révèle ton ancienne splendeur; mais ton peuple brûle des
« marbres arrachés à tes vieux murs pour en faire de la
« chaux: et si cette race impie agit encore trois fois cent
« ans, il ne restera pas de traces de ta grandeur. »

Et l'architecte Flaminio Vacca termine invariablement son inventaire des richesses artistiques de Rome par ces mots : « *è andato alla calcara.* » « Il est allé au four à chaux. »

Cela ne rappelle-t-il pas le mot triste et charmant de P.-L. Courrier :

« Vénus de la villa Borghèse a été blessée à la main par « quelque descendant de Diomède; et l'Hermaphrodite *(im-« mane nefas)* a un pied brisé. »

Le XVIe siècle retrouva la vieille Rome. Brunelleschi de Florence la recomposa en esprit. Presque tout était enfoui. En creusant, on trouvait le faîte d'un temple debout; les statues sortaient de terre comme des apparitions.

Brunelleschi, « homme de savoir prodigieux et de volonté terrible » (1), découvre alors les lois de l'architecture rationnelle, ressaisit et restaure l'antique esprit des monuments grecs et romains, triomphe du gothique malgré l'opposition des francs-maçons de Strasbourg, achève Sainte-Marie-des-fleurs, et couronne hardiment cette église catholique par le modèle transformé de la coupole du Panthéon romain. C'est l'image architecturale du XVIe siècle, le symbole de cet âge, dont le cœur est chrétien et l'âme quasi-païenne.

« Il s'agissait de faire pour la première fois une construc-« tion durable qui se soutînt elle-même, sans secours étran-« ger, » a dit M. Michelet. Brunelleschi mena à bien l'entreprise. Il créa l'organisme architectural.

« Où voulez-vous être enterré? » demandait-on à Michel-Ange.

« A la place d'où je pourrai voir éternellement la coupole « de Brunelleschi. »

La renaissance commença donc à fleurir sur la terre italienne. C'est le sol sacré, la terre nourricière, l'*alma parens*.

Au XIIe siècle, la France avait été initiatrice. Par Abailard, elle remuait et instruisait le monde, en même temps qu'elle l'enchantait par les poëmes du cycle de Charlemagne ou du cycle d'Arthus. Chacun venait s'asseoir à sa table ronde, présidée par Merlin l'Enchanteur, et la coupe circulait, fraternelle, pleine du vin de l'avenir.

---

(1) MICHELET. *Renaissance.*

Mais la France de Charles V, prosaïque, scolastique, sage, sensée, n'attire plus les regards et ne fait pas parler d'elle. Les coups de Haute-Claire et de Durandal étaient, lors, remplacés par le grincement de la plume des scribes et des chapelains sur le parchemin des châteaux et des abbayes.

Charles VI, Charles VII, ô tristesse! ô Niobé! y a-t-il encore une France? Je ne la retrouve qu'au battement du cœur de Jeanne d'Arc. Sous Louis XI, la France est sceptique, tristement rieuse. C'est la France du pauvre Villon et de maître Pathelin. Absorbée par les réformes intérieures, glacée par l'humeur cauteleuse de son roi, elle ne rayonne pas au dehors. L'ombre de Plessis-les-Tours est muette et stérile.

L'Italie sera donc l'organe révélateur, comme auparavan la Grèce par les exilés de Byzance, et, dès le IX^e siècle, l'Espagne par les Arabes et les Maures.

Ainsi s'est trouvée confirmée cette loi de l'histoire, suivant laquelle le flambeau du progrès passe des peuples aux peuples, pareil à ces autres flambeaux que se passaient de main en main les hommes d'Athènes aux processions des fêtes de Diane et de Bacchus : « *et quasi currentes, vitaï lampada tradunt.* »

Parmi ces apôtres de l'idéal, parmi ces héraults et ces messagers de la beauté immortelle, les trois plus grands me paraissent avoir été Léonard de Vinci, Raphaël Sanzio et Michel-Ange Buonarotti.

Le premier ouvre triomphalement la marche des génies. Sa vie est longue comme la vie des philosophes et des poëtes grecs. Il naît en 1444, au château de Vinci, près Florence. Il meurt en 1520, dans les bras de François I^{er}, à Fontainebleau. C'est lui que M. Michelet appelle à bon droit :

« Le grand Italien, l'homme complet, équilibré, tout puissant en toutes choses, qui résumait tout le passé, anticipait l'avenir; qui, par delà l'universalité florentine, eut celle du nord, unissant les arts chimiques à ceux du dessin. »

Génie universel, en effet, et par là véritablement homme du XVI^e siècle, frère de Toscanelli, de Christophe Colomb, de Copernic. Anatomiste, chimiste, astronome, musicien, géologue, poëte, mathématicien, improvisateur, ingénieur, physicien, il indique le vrai système planétaire, il découvre la machine à vapeur, le mortier à bombe, le thermomètre, le baromètre; il précède Cuvier dans la science des fossiles, et Geoffroy Saint-Hilaire dans la théorie de l'unité, entrevue aussi par Buffon.

Armé de cette science encyclopédique, il s'adonna à la peinture. Élève de Verochio, il achève magistralement une tête d'ange ébauchée par son maître. Ému, ébloui, vaincu, terrassé par ce victorieux et tout-puissant génie, Verochio jeta ses pinceaux. Une ère nouvelle s'ouvrit. Léonard de Vinci fut un révélateur.

Avec l'imagination de l'artiste et la sérénité du savant, il rappela dans ses tableaux la maternelle nature, proscrite par Byzance et par le moyen-âge. Il replaça l'homme au milieu des arbres, au bord des fleuves, parmi les rochers (1). Lui-même, le plus beau des hommes, il rendit à l'homme la beauté, la grâce, la force, l'intelligence, l'espérance.

Entrez au Louvre, dans la grande galerie, à gauche. Vous êtes en présence de deux mondes : l'ascétisme d'Angelico de Fiesole, et le puissant naturalisme de Vinci. Quel flot de vie, de circulation! Je sens ici la grande loi de la reproduction des êtres, la loi fougueuse et féconde.

Vinci donne à ses Lédas, à son Bacchus, à sa Joconde, les sourires, les frémissements, l'intense volupté, l'abondance de vie charnelle et d'indomptable amour des nymphes et des bacchantes. La pâleur des saintes d'Agelico de Fiesole, la transparence des vierges au visage de cire, aux yeux démesurés, s'effacent devant l'avènement de la beauté saine et vivante. L'art humain succède à l'art sacerdotal. En même temps que les corps se refusent aux macérations, les âmes échappent au mysticisme; l'esprit humain, jadis serf de l'orthodoxie, brise la lettre qui l'enchaîne, dépouille le linceuil des dogmes, et se vêt de la splendeur des idées. Libre, rajeuni, il se retrempe au sein de l'antiquité et de la nature. Rompue par l'Église romaine, la chaîne des temps est renouée par les artistes.

---

(1) Voyez la Joconde, le Bacchus, le Saint-Jean-Baptiste, la Vierge aux rochers.

C'est là, en effet, le caractère supérieur des œuvres de Vinci et de Raphaël.

III.

Raphaël Sanzio d'Urbino était élève du Perugin qui forme, avec Montegna et Fra Bartholomeo, la transition de l'art du moyen-âge à l'art moderne.

En ses mains, comme aux mains de Phidias, de Platon et de Sophocle, tout s'ennoblit, se dégage, s'éclaire, s'idéalise, et, cependant, conserve la vigoureuse empreinte du vrai. La vérité ici n'est pas le réalisme, pour parler le jargon de mon temps; elle est plus haute, plus avant dans la lumière, j'allais dire dans la virginité de l'âme.

Raphaël est, par excellence, le peintre des vierges.

La madone italienne, vierge et mère à la fois, pure, chaste, idéale, tendre et sereine, il la peint, à tous les âges, dans toutes les attitudes. Il lui donne la bonté maternelle, la candeur virginale. Est-ce Vénus? Hébé? Psyché? Belle comme Vénus, printanière comme Hébé, ingénue comme Psyché.

Dans la Sainte-Famille, la Vierge à la Chaise, la Vierge au Voile, vous prendriez la mère pour une sœur aînée de l'Enfant-Jésus.

Il y a, en Raphaël, la transparence, la sérénité de l'immuable azur. On lui demandait: « Où donc avez-vous pris le type de vos vierges? »

« Dans une certaine idée, » répondait-il.

Et cette idée qu'était-elle sinon le divin qui lui apparaissait dans les jeunes filles de son village? Semblable aux Grecs, il transfigure l'humanité et donne aux traits mortels je ne sais quelle ressemblance avec les idées de Platon. Ordre, noblesse, mesure, force, simplicité. Par dessus tout cela, la grande et vivante harmonie des êtres et des choses, la nature embrassant, réchauffant les hommes en son giron maternel.

« Cet homme, qu'aimaient non-seulement les hommes, « mais les animaux privés de raison, faisait régner partout « l'harmonie et la joie sereine autour de lui. » (Vasari.)

Là où avaient échoué le pape Eugène et le concile de Florence, je veux dire dans l'alliance du génie grec et du génie latin, Raphaël triomphe. Victorieusement, il consomme cette réconciliation. L'art abolit le schisme que l'Église était impuissante à extirper. D'où vient cette supériorité de l'artiste? Je crois pouvoir le dire.

L'Église est exclusive, l'art est compréhensif. L'Église se vante d'être immuable, l'art se meut librement dans le monde radieux de la beauté. L'Église a la face tournée vers le passé, l'art a les yeux ouverts sur les temps à naître. L'Église est persécutrice, intolérante, jalouse; l'art est humain, tolérant, confiant, fraternel. L'Église veut courber l'univers sous son joug, imposer au monde son type irréductible et invariable; l'art se plonge dans l'univers, il s'y retrempe sans cesse; ses types sont conformes à la loi des créations successives, et changent avec elles.

L'Église s'arrête aux bords du Jourdain ou du Tibre aux eaux livides; l'art se mire, en souriant, dans les flots du Céphise, qui reflétèrent l'image de Minerve, ou dans ceux du lac de Tibériade, qui portait la barque de Jésus.

L'Église condamne au bûcher les penseurs rebelles à sa discipline; l'art canonise tous les grands hommes. Pour tout dire, l'Église devient secte, et l'art dans son catholicisme, de même que la science, aspire à embrasser l'humanité et la nature.

Dans sa Transfiguration, dans son École d'Athènes, dans son Concile de Rome, Raphaël est le peintre épique, catholique, universel. Il marche entouré de « cinquante bons et vaillants élèves. » Arioste, Bembo, Castiglione, travaillant à ses toiles, s'absorbaient, disparaissaient en lui, comme les rhapsodes dans Homère. Il fermait une ère des arts, et il en ouvrait une autre. Je le vois saluant ses vieux maîtres, Pérugin, Ghiberti, le sculpteur, Giotto, Cimabuë, et montrant du doigt l'idéal nouveau aux artistes de Bologne, de Venise, au Dominiquin, au Guide, à l'Albane, à Paul Véronèse. Mais aucun d'eux ne ramassera son divin pinceau.

« Ressaisissant la pensée de Pic de la Mirandole, des plato-
« niciens de Florence et de Dante, il unissait la Grèce et le
« moyen âge, les saints et les sages, saint Paul et Platon,
« saint Jean et Socrate, Aristote et saint Thomas d'Aquin,
« Alexandre et Charlemagne » (1).

O sublime vision de l'avenir! prophétie sacrée de la réconciliation des idées, des religions et des peuples!

Savez-vous ce que disent les toiles de Raphaël?

Elles répètent, en l'élargissant, le dernier vers de la Divine Comédie, *L'amor che muove il sole e l'altre stelle.*

Mais la figure attristée de la patrie où est-elle? Dites-moi si quelqu'un d'entre vous l'a rencontrée sur les pages de cette épopée? Je vis ici en pleine victoire de l'idéal, porté sur les ailes de l'inspiration, détaché, déraciné du sol sacré des aïeux. Est-ce que dejà éclatait en Raphaël ce divorce de l'artiste et du citoyen, fatal à tous les deux? La Grèce et Rome l'ont connu aux jours de leur décadence. Et nous aussi, hélas!.....

Quoi! Florence va périr! Venise est trahie, livrée par la France. Venise la cité des doges, la fiancée de l'Adriatique, et qui alors, par l'imprimerie libre des Alde, répandait les livres, les pamphlets, « légions innombrables des esprits invi-
« sibles qui filèrent dans la nuit, créant, sous les yeux mêmes
« des tyrans, la circulation de la liberté, » Venise qui, plus tard, de nos jours, nous l'avons vu, soutenait le siége de

---

(1) H. Martin.

1849, et ne cédait qu'après avoir brûlé sa dernière cartouche et mangé son dernier pain.

« Et encore, » disait Manin, « si nous eussions appris une « victoire de Hongrie, ce peuple eût mangé, sans mot dire, « les pierres de nos quais et les briques de St-Marc. »

Venise voit se former contre elle la ligue de Cambrai. Vicence est assiégée. Padoue est assiégée.

Italie ! Italie ! tu vas mourir..

Où est-il, que fait-il, le peintre que tu saluais d'un long cri d'enthousiasme?

Perdu, abîmé parmi les splendeurs, Raphaël Sanzio contemple la beauté incorruptible; ou peut-être il boit à longs traits l'amour et la mort dans les yeux et sur les lèvres de la Fornarina (1).

Conscience italienne, où es-tu? Te retrouverai-je en Machiavel? en Guicciardini? La devise de Léonard de Vinci : « Fuis les orages! » est-ce qu'elle est devenue la devise de l'Italie? Je vois des artistes, des écrivains, des poëtes. Où sont les hommes?

IV.

Il y eut un homme en ce temps-là, un cœur, un vrai héros. Je veux parler de Michel-Ange Buonarotti, de la petite ville d'Arezzo.

Il nous a laissé, dans ses sonnets, l'histoire des révolutions de son esprit qui va du sensualisme au mysticisme, du mysticisme à l'ascétisme, et enfin s'assied à jamais dans la justice. Il vécut sous 13 papes. Il vit la papauté tour à tour triomphante, adorée, vaincue, avilie; l'Italie déchirée, mourante, ensevelie, et il composa ses dernières œuvres sur sa tombe.

---

(1) Le vrai nom de la jeune maîtresse de Raphaël est Margarita; mais ai adopté le nom consacré par la légende.

Il commence ses travaux par des sculptures païennes; il continue par le Moïse et les fresques de la chapelle sixtine; il achève par la statue de Laurent de Médicis et par la statue de la Nuit, il Penseroso, et la Notte.

Au commencement, élève de Marcile Ficin et de Politien, descendant de Platon, il aspirait à saisir, à traduire la beauté éternelle, impérissable.

Semblable à Raphaël, il était épris de la forme pénétrée d'esprit, éclairée par la lueur d'en haut.

Per fido esempio alla mia vocazione,
Nascendo, mi fu data la bellezza
Che di due arte m'è lucerna e specchio....

« Comme un gage fidèle de ma vocation, me fut donné « en naissant le sentiment de la beauté qui, dans les deux « arts, me sert de flambeau et de miroir. » — Et plus loin : « Lui seul élève mon regard à cette hauteur où je poursuis « et j'atteins la sculpture et la peinture. Ce sont des esprits « téméraires et grossiers qui attribuent aux sens la beauté « qui émeut et porte au ciel toute intelligence saine. » — « Mes « yeux, » dit-il ailleurs, « mes faibles yeux, mes yeux avi- « des de beauté, mon âme de son salut, n'ont d'autre vertu, « pour monter au ciel, que de contempler les belles formes. »

C'est Platon et ses types éternels des choses.

Puis, en lui, s'éveille l'amour de la gloire; il songe à Dante; à son exil.

« Dieu fasse que je sois comme lui! Je donnerais pour son « dur exil le sort le plus heureux du monde. »

Mais le platonisme ne lui suffit plus.

Ce n'est point assez de l'idéale beauté, ni de la gloire.

Il sort de son atelier, il va, jeune encore, ardent, d'une flamme concentrée et solitaire.

Comme Dante rencontra Béatrix Portinari, il rencontre une femme. Laquelle? Vittoria Colonna? une inconnue? Je ne sais. Il aime, voilà tout; et dès ce jour il a le sentiment de l'éternel et de l'incorruptible.

« Je vois par ma pensée sur ton visage, ce que je ne puis « raconter dans cette vie, l'âme encore vêtue de la chair, et « qui déjà s'élève à Dieu. »

Mais la rapidité, le déclin des choses? les neiges d'antan de la ballade de Villon? Et, comme je le disais tout à l'heure, le sourire périssable?

Il veut les conjurer par l'éternité de l'art, par l'immortalité du marbre et du pinceau.

« Je ne sais, en te voyant, lequel me remplit davantage, « ou le sentiment du bonheur, ou celui du terme des choses... « Peut-être puis-je nous donner une longue vie à tous deux, « dans les couleurs ou dans le rocher, en représentant nos « visages et nos cœurs; si bien que, mille ans après notre « départ, on voie combien tu as été belle, combien je t'aimai, « et qu'en t'aimant je ne fus pas insensé. »

C'est le sentiment de tous les artistes, de tous les poëtes; Tibulle, Properce, Gallus, Anacréon, Dante, l'ont éprouvé. Immortaliser ce qu'on aime, vaincre la mort des choses par l'éternité de l'esprit, quoi de plus grand?

Michel-Ange, comme Dante, fut éprouvé, trempé dans la mort de celle qu'il aimait.

Alighieri alors entra dans l'invisible.

Michel-Ange se réfugia dans l'amour de la patrie, dans la contemplation de l'éternel, dans le sentiment du droit.

C'est l'asile inviolable, la suprême consolation et la suprême espérance.

Mais, avant de mourir, il laissera dans la chapelle Sixtine, à Rome, et dans celle de San Lorenzo, à Florence, le testament de son âme. Ame chrétienne? Universelle plutôt, et cependant profondément italienne. C'est le caractère propre aux grands génies, et par où ils entrent en pleine humanité, sans se dépouiller des traits distinctifs de leur race et de leur patrie. Homère, Shakespeare, Rabelais, Molière, Voltaire, de même que Léonard de Vinci, Raphaël et Michel-Ange, sont à la fois les hommes de leur temps et les hommes de tous les temps. Leur esprit plane au-dessus des frontières, des sectes, des écoles. Partis des points les plus opposés, suivant les routes les plus diverses, ils se retrouvent dans l'idéal.

Après avoir sculpté pour Jules II la statue colossale de Moïse; méconnu du pape, qui ne le voyait plus, et lui laissait payer de son argent les marbriers, Michel-Angel ôte un jour son tablier, laisse par terre son compas, son ciseau, son équerre : « Si Sa Sainteté me demande, vous direz que je n'y suis plus. » Et il quitte Rome.

Où va-t-il? à Florence? Peut-être à Constantinople où le sultan l'appelait pour construire un pont à Péra.

Jules II expédia coup sur coup cinq courriers à Florence. Le gonfalonier Soderini eut peur. « Nous ne pouvons pas avoir la guerre pour toi, » disait-il à l'artiste, « tu iras honorablement à Rome comme ambassadeur de la République. »

Michel-Ange part; arrivé à Rome, il se rend au Vatican. Jules II, appuyé sur son bâton, le reçut avec fureur. « Enfin! tu as donc attendu que j'allasse à toi au lieu de venir!... — « Pardonnez-lui, saint-père, » dit un évêque, « ces gens-là sont des rustres qui ne savent que leur métier... — « Rustre toi-même! » répliqua Jules II, et il chassa l'évêque à coups de bâton.

Cependant, sur les instigations perfides de Bramante, le pape ordonna au sculpteur de s'improviser peintre. Il lui confia la chapelle Sixtine, une fresque immense, colossale, de deux cents pieds de large sur cent pieds de hauteur. Bramante triomphait. Il espérait avoir raison du grand Michel-Ange. Prendre, saisir, étreindre, étrangler le géant dans une toile invisible, quelle joie pour le nain! Mais il avait compté sans la volonté héroïque et le superbe parti-pris de son rival.

Michel-Ange s'enferma seul dans la chapelle dont on voulait faire le tombeau de sa gloire. Le voyez-vous l'anachorète de la peinture, isolé, sombre, songeur, farouche, disposant son atelier, broyant lui-même ses couleurs, ne recevant de visites que celles de Jules II, dont il rendait l'accès aux échafauds très-difficile, presque inaccessible à un estropié par une raide échelle à chevilles? De 1507 à 1512, pendu à la voûte, sur un lit, la tête renversée, ébloui, absorbé par son œuvre, il vécut comme Jean à Pathmos. Sa seule compagnie, ses confidents, ses amis austères étaient Savonarole et les prophètes, Que lui ont-ils dit durant ce dialogue muet de cinq années? Je ne parle pas ici du Jugement dernier, peint de 1533 à 1541, mais de la voûte seule, où il peignit les prophètes et les sibylles. Œuvre typique, dantesque, exubérante de toutes les audaces du génie, elle touche à tous les âges et à tous les problèmes; elle est la puissante synthèse du passé, du présent et de l'avenir. L'histoire y prend les proportions vagues et démesurées du rêve.

Parmi ce flot sombre et noir où s'agitent Daniel, Delphica, Persica, Eurythrée, deux figures m'attirent et me fixent à leurs pieds symboliques. C'est Ezéchiel et Jérémie,

Le premier, dans une attitude pleine de brusquerie, d'un mouvement violent, se tourne vers un interlocuteur invisible. Que lui dit-il? Je crois le savoir.

Il répond au pharisien par le verset irréfutable ;

« D'où vient, dit le Seigneur, que vous dites comme un « proverbe : Nos pères ont mangé du verjus et nos dents en « sont agacées? Je suis vivant, dit le Seigneur, l'Éternel; vous « n'userez plus de ce proverbe en Israël. Voici : toutes les « âmes sont à moi; l'âme de l'enfant comme celle du père; « et l'âme qui péchera sera celle qui mourra. Mais l'homme « qui est juste... qui n'aura point ravi le bien d'autrui, qui « n'aura foulé personne, qui aura donné de son pain à celui « qui avait faim, et qui aura couvert d'un vêtement celui qui « était nu; certainement, il vivra, dit le Seigneur, l'Éternel. « Le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père ne « portera point l'iniquité du fils; la justice du juste sera sur « le juste, et la méchanceté du méchant sera sur le méchant. » (Ézéch.)

Ezéchiel n'est pas seulement le tribun d'Israël et de l'ancienne loi; il est le prophète de la loi nouvelle et de l'humanité. Il ne se contente pas de s'écrier, plein d'un courroux superbe :

« La parole de l'Éternel me fut encore adressée en disant : « Fils de l'homme, dis-lui : tu es une terre qui n'a pas été « nettoyée ni arrosée de pluie au jour de l'indignation... Il y « a, au milieu de Jérusalem, un complot de ses prophètes; « ils seront comme des lions rugissants qui saisissent leur « proie; ils ont dévoré les âmes. C'est pourquoi je répandrai « sur eux mon indignation, et je les consumerai par le feu « de ma fureur! »

Éclairé par l'aurore lointaine des jours futurs, il dira :

« Il y avait une plaine et des os desséchés. Et je dis : osse« ments, levez-vous! Et je regardai, et il vint des nerfs sur « les os, et de la chair sur les nerfs et une peau dessus; mais « l'esprit n'y était point. Et je criai : « Esprit, viens des « quatre vents, souffle, et que les morts revivent! » L'esprit « vint; le souffle entra en eux, et ils se levèrent, et ce fut une « armée, et ce fut un peuple. Alors la voix dit : « Vous serez « une seule nation, vous n'aurez plus de juge et de loi que « moi, et je serai le Dieu qui a un peuple et vous serez le « peuple qui a un Dieu. »

Par ces paroles, le voyant hébreu a donné la haute formule de la souveraineté.

Évoquant Ézéchiel, Michel-Ange franchissait l'horizon de son temps. Au milieu même des vengeances, parmi les colères des partis qui se proscrivaient, s'immolaient tour à tour, et poursuivaient sur les fils la faute ou l'erreur des aïeux, dans la ville des Montaigu et des Capulet, des Strozzi et des Médicis, à l'heure où l'on assassinait soixante-quinze Bentivoglio en une seule nuit, l'artiste proclamait la responsabilité personnelle, il ne voulait pas que le châtiment s'égarât, il étendait sur les têtes innocentes le drapeau de la loi divine et humaine. Vivant en un temps de terrorisme, Michel-Ange a déshonoré la terreur et consacré la justice. Il veut ardemment le règne du droit commun, et la violence généreuse de son pinceau n'a d'égale que l'austère sérénité de son âme républicaine.

Mais cette âme renfermait alors des abîmes de douleur. Ulcérée, navrée par le spectacle des divisions intestines qui amèneront la mort de l'Italie, Michel-Ange place à côté d'Ézéchiel, la figure plaintive de Jérémie. « Assis comme un « prisonnier de guerre, dans l'attitude de la désolation, Jé« rémie est la figure prophétique d'un peuple captif, » a dit éloquemment M. Ed. Quinet.

L'Italie n'était-elle pas captive? C'est d'elle qu'on pouvait dire :

« Elle ne cesse de pleurer pendant la nuit, et ses larmes « sont sur ses joues. Il n'y a pas un de tous ses amis qui la « console; ses intimes amis ont agi perfidement contre elle; « ils sont devenus ses ennemis... Toutes ses portes sont dé« solées; ses sacrificateurs sanglotent, ses vierges sont ac« cablées de tristesse, elle est remplie d'amertume. »

V.

Venez maintenant à Florence, dans l'église de San Lorenzo, chapelle des Médicis. L'église est de Brunelleschi, la chapelle est de Michel-Ange. Celle-ci renferme les tombes des Médicis. sur lesquelles Michel-Ange a placé ses figures colossales. Je ne sais quelle impression de terreur religieuse et civique s'empare de vous à leur aspect. La statuaire moderne n'a rien produit d'égal. Les plus belles, les plus grandioses statues de Phidias ne les surpassent pas. Leur caractère est autre, voilà tout.

Le ciseau grec a sculpté la figure sereine des dieux heureux. L'artiste florentin a creusé dans le marbre les passions, les pensées, les douleurs, les luttes morales des hommes. Qui sait d'ailleurs si Phidias, vivant après la guerre du Péloponèse, aurait conservé sa placidité olympienne? Ses dieux sont les protecteurs impassibles des beaux jours de la Grèce.

Ils n'ont été ni les témoins, ni les acteurs des guerres civiles.

Au contraire, la vie de Michel-Ange s'est écoulée au milieu des luttes et des discordes. Républicain, il a été forcé de servir les ennemis de sa foi politique; patriote, il a vu le dernier asile de la liberté italienne, Florence, assiégée, en 1530, par le pape Clément VII et l'empereur Charles-Quint. Pendant que l'aristocratie livrait la cause nationale, le peuple et le bas clergé, les artisans des petits métiers et les dominicains de Saint-Marc ressuscitaient la constitution de 1494, restauraient les lois de Savonarole, et, pour extirper les traîtres, proclamaient le Christ roi de Florence.

Malatesta Baglione, général des troupes de la République, trahissait ouvertement. Seul, appuyé de la plèbe, Michel-Ange dirigea la défense jusqu'à la fin du siége. Au mois d'août 1530, Florence capitula honorablement.

Le pape et l'empereur violèrent la capitulation. Les échafauds se dressèrent, les routes se remplirent d'exilés. Foiano mourut de faim dans les cachots du château Saint-Ange. Amnistié par Clément VII, Michel-Ange acheva le Jugement dernier et la coupole de Saint-Pierre de Rome. Mais il n'amnistiait ni le pape, ni les ennemis de Florence.

Triste, découragé, de plus en plus solitaire et sombre, vous diriez qu'il entre dans l'oubli et la mort. La Poésie et l'Art le consolent à peine.

Ses larmes mouillent les sonnets qu'il adressa à la mémoire de Vittoria Colonna, elles filtrent goutte à goutte au travers de ces pages funèbres, ou bien elles se figent, éternelles, sur les derniers marbres taillés par ses mains de vieillard.

Parmi les statues Michel-Angesques de San Lorenzo, regardez cette femme qui dort, immobile. Auprès d'elle est un hibou posé contre son pied. On l'appelle la Nuit. Michel-Ange écrivit sur le socle :

Grato mi è il sonno, è più l'esser di sasso,
Mentre che il danno e la vergogna dura :
Non veder, non sentir m'è gran ventura.
Però non mi destar; deh! parla basso.

« Dormir m'est doux, et encore plus d'être de pierre, tant « que dure la misère et la honte. Ne pas voir, ne pas sentir, « c'est ma joie. Ainsi, ne m'éveille pas; ah! parle à voix « basse. »

Mélancolie des grands cœurs, ruine des espérances! O souvenirs des libertés disparues!...

Et moi aussi..... Mais j'étoufferai le cri dans mon âme.

Avant de quitter la chapelle, je fixerai une dernière fois mes yeux sur la statue de Laurent de Médicis. Grave, muet, casqué en guerre, assis, la main droite ouverte à demi, et reposant sur sa cuisse, il médite profondément, la main gauche repliée sur ses lèvres. On dirait qu'il va se lever.

Qu'a-t-il vu dans ce rêve du sépulcre, le Penseroso? Sans doute, comme la Nuit, il se souvient des ruines. Peut-être là-bas, là-bas, dans la brume des temps à naître, il voit la patrie qui s'éveille, saisit son glaive, chasse l'étranger, et sur l'Arno et le Tibre plante la bannière de l'indépendance et de l'unité de l'Italie.

Ainsi s'accomplit la justice dont Michel-Ange est le prophète.

Et vous, fils de Rubens, de Van Dyck, de Téniers et de Rembrandt, reprenez la grande âme de la Renaissance, retrempez-vous aux sources vives et profondes; ne séparez jamais, dans vos œuvres, la vérité de la beauté qui en est la splendeur. Par le pinceau et le ciseau, sur la toile et le marbre, éternisez le courage, l'amour, la force, la passion, le devoir, l'héroïsme. Soyez les traducteurs des idées généreuses, les juges des grands crimes de l'histoire. Distribuez les honneurs, dispensez l'infamie. Attachez les bons aux rostres triomphales; clouez les méchants au gibet de l'immortalité! Et que, par vous, l'Art rajeuni soit le verbe de la conscience humaine!

XV.

DE L'ESPRIT DE LA RÉFORME.

I.

La Réforme n'est pas un fait isolé, particulier à tel ou tel peuple. Elle n'appartient absolument ni à Luther ni à Calvin. Seule, une vue fausse de l'histoire pourrait nous faire considérer, sous un angle aussi étroit, un des plus grands événements des temps modernes, le plus fécond en conséquences politiques et religieuses, le plus fertile en résultats durables.

Parmi les mouvements de l'esprit humain, ceux-là seuls, en effet, atteignent le but, qui intéressent à eux toutes les forces vives de leur époque. Si ce consentement universel n'existe pas, ouvertement ou tacitement, vous assisterez à des émeutes et non à des révolutions; vous verrez passer devant vous et tomber les uns sur les autres des sectaires et non des apôtres, des discuteurs de dogmes et non des confesseurs d'idées, des docteurs rompus à la gymnastique des arguments, mais non pas des fondateurs de religion, décidés à vaincre et préparés d'avance au combat et au martyre.

La Réforme n'est pas une émeute, elle est une révolution; elle n'est pas seulement une querelle dogmatique, elle est une lutte morale engagée dans les profondeurs de la conscience; elle n'est pas une secte, elle est une religion. Laquelle ? La religion du droit, de la pensée humaine. Je n'examine pas ce qu'elle est devenue aux mains de ses fils, ni si elle a été trahie par ses propres représentants. J'étudie son principe.

La crise du XVI^{e} siècle n'est pas simplement réformatrice, elle est essentiellement révolutionnaire. Je veux dire par là qu'elle touche au fonds même de la société, et qu'elle change l'axe moral du monde.

La Réforme, en arrachant à Rome l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, les États scandinaves, les États-Unis, une partie de la France et de la Belgique, a dénoué la chaîne pontificale et brisé pour jamais les scellés que l'esprit romain posait sur l'esprit de l'Évangile.

« A son avènement, » écrit un historien, « Luther trouva les éléments de ce mouvement qui devait agiter le monde tout rassemblés ; il ne les créa pas, comme on l'a si souvent répété, il s'en servit. »

« La lumière d'une réforme religieuse, » dit M. Esquiros, « était dans le monde avant Luther ; il ne fit que l'agiter par « sa présence sur l'horizon de son siècle. »

C'est ce caractère d'universalité de la Réforme que je voudrais étudier aujourd'hui.

Vous en avez vu les précurseurs et les ancêtres. Ils s'étendent de la Provence aux Alpes, des Alpes au Rhin, à l'Angleterre, à la Bohême. Albigeois, Vaudois, Wiclef, Jean Huss, sur toute la surface de l'Europe, ont agité le drapeau de la révolte, qui était en même temps celui de la justice. Ce mouvement continue, se généralise, entraîne pêle-mêle les gouvernements et les peuples. Il passe de l'état de protestation à l'état d'affirmation. La Réforme, qui, jadis, éclairait quelques âmes répandues çà et là dans le monde, s'empare de la société moderne, rompt définitivement avec le moyen-âge, entre enfin dans le courant de la vie universelle et s'installe dans les institutions. Une période préparatoire, une période révolutionnaire, une période organisatrice, telle est la marche de tous les grands principes qui gouvernent l'humanité.

C'est la marche géologique du globe, la loi de la création des mondes, la loi des lois.

Comment se sont accomplis ces changements? Quelles en furent les conséquences principales? Sont-elles tout entières sorties de la cause où elles étaient enfermées? La Réforme, en un mot, est-elle la dernière conquête de l'esprit de l'homme? Questions graves qu'il convient d'aborder avec la seule passion du vrai.

Lorsqu'une institution ancienne, vénérée, redoutable, comme était l'Église romaine, est menacée d'une révolution prochaine, vous le reconnaîtrez à deux signes caractéristiques. Premièrement elle se divise soi-même. En second lieu, elle ne retrouve plus pour se défendre l'énergie qu'elle déploya jadis pour se fonder. Alors, en présence de cette division et de cette faiblesse, grâce d'ailleurs aux nombreux matériaux d'opposition amassés par ses fautes et par le temps, une étincelle suffit pour tout embraser. Ce spectacle a été donné au xv^e et au xvi^e siècles. La papauté se déchire; l'immuable unité tombe en poussière; la robe du Christ est en lambeaux. Il y a deux papes, l'un à Avignon, l'autre à Rome. La lutte de ces deux papautés est ce qu'on appelle le grand schisme d'Occident. Il commence en 1378. En 1409, le concile de Pise veut y mettre fin, dépose les deux papes et en nomme un troisième, Alexandre V. Loin de s'apaiser, le schisme s'échauffe et s'irrite; il y a trois papes au lieu de deux. Les désordres et les abus vont croissant. En 1414, le concile de Constance se rassemble, sur la provocation de l'empereur Sigismond. Il se propose tout autre chose que de nommer un pape; il entreprend de réformer l'Église. Il proclame d'abord l'indissolubilité du concile universel et la suppression du pouvoir papal. C'était introduire dans le gouvernement romain la grande hérésie constitutionnelle : *le roi règne et ne gouverne pas.* C'était saper l'infaillibilité pontificale, mettre la raison des évêques à la place de la volonté de l'Esprit-Saint. Le concile proclama la dictature de l'assemblée et la déchéance du successeur de saint Pierre, dictature plus terrible que celle de la Convention, et comme elle, meurtrière. Elle reconnaissait, elle promulgait les droits collectifs d'une réunion d'hommes; elle proscrivait les droits individuels de l'homme. Intolérante d'ailleurs, impatiente comme tous les grands corps politiques ou religieux qui concentrent en eux toute la puissance sociale, elle se proposait un double but : réformer l'Église, extirper l'hérésie. Elle ne voulait pas des scandales de la cour romaine, elle voulait encore moins de la liberté de conscience. On le vit par l'interrogatoire et le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague.

« On lut ensuite, écrit de Pogge, les articles qui servaient de chefs d'accusation contre Jean Hus. Il voulut répondre... mais il s'éleva un si furieux mouvement dans l'assemblée que, bien loin d'entendre l'accusé, les Pères ne s'entendaient pas eux-mêmes. Lorsque le vacarme fut un peu apaisé, Jean Hus, ayant voulu se défendre par l'autorité de l'Écriture, on l'interrompit. S'il prenait le parti de se taire, son silence était regardé comme un acquiescement, quoiqu'il déclarât qu'il se taisait de force et qu'on ne voulait pas l'écouter. Tant était la confusion grande et le trouble impétueux, que c'était un bruit de bêtes sauvages et non point d'hommes. »

« Après avoir tenu Jérôme, pendant trois cent quarante jours au fond d'une cour obscure et fétide, où il avait été dépourvu de la liberté de lire et même de voir, le concile espérait sans doute que son esprit en serait affaibli et sa mémoire troublée. Le contraire arriva. Jamais l'orateur ne parut ni plus grand, ni plus ferme. »

« Vous m'accusez, dit-il, d'attaquer l'Église; ce n'est pas l'Église que j'attaque, ce sont les abus du clergé, l'orgueil, le faste et la pompe des prélats. Les patrimoines de l'Église devraient appartenir aux pauvres, aux étrangers; il est indigne de voir ces biens dépensés à entretenir des courtisanes, à donner des festins, à engraisser des chevaux ou des chiens, à défrayer le luxe des vêtements, et à d'autres emplois indignes de la religion du Christ! »

Et comme de violents murmures l'interrompaient : « Laissez-moi, » s'écria-t-il avec l'accent ferme et résigné d'un homme assuré de mourir, « laissez-moi donc parler, bientôt vous ne m'entendrez plus. Je ne me plains pas, la plainte est indigne d'un homme fort et courageux; mais j'ai honte de votre inhumanité. »

Sa voix était agréable, ouverte, sonore; son geste oratoire noble et plein de grandeur; il se tenait intrépidement devant les juges, méprisant la mort, lui souriant même; vous eussiez dit Caton: « *Stabat impavidus intrepidus, mortem non contemnens solum, sed appetens, ut Catonem dixisses.* »

Telle était la justice impériale et sacerdotale. Elle n'a pas changé.

Les armes les plus terribles de la Révolution française, la loi des suspects, la loi meurtrière de prairial, ces décrets homicides qui violaient la pudeur de la conscience et désertaient le principe de la libre défense des accusés, elle les a puisés dans l'arsenal des lois romaines (1). Je désavoue et je déteste ces funestes lois par lesquelles s'est frappée elle-même la Révolution. Je n'ai pas encore entendu dire que le parti sacerdotal ait désavoué les doctrines du concile de Constance. Il persiste dans le respect de ces procédures irrégulières, dans la tradition de ces interrogatoires dérisoires? Je persévère dans mon culte pour le droit, et dans mon amour pour l'indépendance de l'esprit.

Je ne veux de terreur ni au nom des Dieux, ni au nom des rois, ni au nom des peuples. Un peuple terrorisé est la proie désignée du despotisme.

Le concile n'aboutit pas; il élit un nouveau pape, Martin V, en 1417. Le pape est chargé de présenter, de son côté, un plan de réforme dans l'Église. Ce plan n'est pas agréé. Le concile se sépare. En 1431, un nouveau concile s'assemble à

---

(1) « La forme des procédures devint un moyen de perdre qui on voulait, » a dit Voltaire.

Bâle. De Bâle, il est transporté à Florence, de Florence à Lausanne, et se dissout en 1449 sans avoir rien fait.

Ainsi, par le schisme d'Occident, l'Église s'est divisée ellemême; par l'anarchie de ses conciles, elle a manifesté l'anarchie qui vivait dans son âme et témoigné, en même temps, de son intolérance et de sa faiblesse.

II.

Un troisième signe auquel se reconnaissent les gouvernements menacés de mourir, c'est que ceux qui les soutenaient jadis, maintenant les accusent. Réveillés, éclairés par la lumière de l'universelle conscience, ils s'aperçoivent enfin qu'ils ont aimé une ombre, soutenu l'injustice, exalté la corruption, justifié les entreprises contre la loi, glorifié la bassesse; et ils s'efforcent de remettre un peu d'honneur et de vertu dans un logis qui, tout à l'heure, va s'écrouler.

Jean de Paris, d'Ailly, Gerson, Clemengis, comme autrefois saint Bernard. saint Benoit, saint Dominique, saint François, s'efforcèrent d'arrêter le catholicisme sur la pente qui mène aux abîmes. Ils se proposaient de le raffermir en le rajeunissant. Pareils à ces législateurs grecs ou romains qui rappelaient à un peuple déchu les vieilles lois et les vieilles mœurs, ces grands docteurs de l'Église aspirent à la replonger dans les eaux salutaires des premiers jours; ils voudraient la retremper dans le Jourdain et dans la limpidité du lac de Tibériade. L'Italie, l'Espagne, la France et l'Angleterre appelaient une réforme. Au sein même du concile, il y avait des orateurs qui ne cessaient de protester contre la tyrannie du Saint-Siége et l'antichristianisme des papes. De même qu'au mois d'août 1789, dans une nuit immortelle, les abus féodaux furent signalés et condamnés par le duc d'Aiguillon, le duc de Liancourt, le vicomte de Noailles et la majorité des nobles, de même, la corruption cléricale était dévoilée par Gerson.

« La cour de Rome, » disait le chancelier, « a inventé

« mille offices pour avoir de l'argent, et à peine y en trouve-
« t-on un seul pour cultiver la vertu. Là, on ne parle, depuis
« le matin jusqu'au soir, que d'armées, que de terres, que de
« villes, que d'argent; mais rarement, ou plutôt jamais, on
« n'y parle de chasteté, d'aumône, de justice, de fidélité et
« de bonnes mœurs. De sorte que cette cour, qui était autre-
« fois spirituelle, est devenue mondaine, diabolique, tyran-
« nique, et pire que toute autre cour séculière. »

Il protestait contre l'alliance des idées chrétiennes et des formes païennes :

« On a transféré à la Vierge les honneurs que les païens
« rendaient à Cérès; et à saint Pierre on a transféré ceux que
« l'on rendait à Auguste. Du Panthéon, qui était le temple
« de tous les dieux, le pape a fait l'Église de tous les saints. »

Il attaquait, il flétrissait Benoît XIII, Grégoire XII, Alexandre V, Jean XXIII :

« Nous ne devons point souffrir, » s'écriait-il, « que l'Épouse
« de Jésus-Christ soit prostituée à des homicides, à des adul-
« tères et à des ravisseurs. »

Que dirai-je du violent petit livre de Clemengis, sur la corruption de l'Église? Il éclata brusquement dans toute la chrétienté. Certes, des satires contre l'Eglise, on en avait fait de tout temps. L'une des premières se trouve dans un des Capitulaires de Charlemagne. Albigeois, Vaudois, Hussites, sont les grands satiriques religieux du moyen-âge. Dante, Pétrarque, Chaucer, au XIV^e siècle, avaient lancé contre Rome des traits pénétrants. Mais quoi! c'étaient des laïques; l'Église leur refusait le droit de la juger. Ici, vers 1400, les Universités, les plus grands docteurs, l'Eglise elle-même, attaquent, censurent, frappent l'Eglise. La guerre, les disputes, les aigres remontrances, les accusations envenimées, partent de son sein, s'y alimentent, s'y recrutent pour se répandre au dehors comme une lave de scandale. Avignon et Rome se révèlent au monde. Ces deux villes rivales prennent un plaisir amer à s'accuser, à s'outrager, sans songer que leurs aveux et leurs griefs tourneront à la confusion de leur principe. La guerre ici n'est plus d'adversaires étrangers, elle éclate dans des cœurs d'amis. Le catholicisme, auparavant, ébranlé par des sectaires, mais toujours debout, s'enfonce à soi-même le couteau. Il se suicide. Vous diriez que la rebellion de la justice et de la probité est partagée par ceux-là même qu'elle condamne à disparaître. O spectacle bien fait pour consoler les vaincus! Il vient un temps où le victorieux se déchire.

La fiscalité surtout, la vénalité des deux siéges de Rome et d'Avignon, qui vendaient les bénéfices longtemps avant qu'ils ne vaquassent, est caractérisée par des mots terribles.

« N'a-t-on pas vu, » disent les uns, » les courtiers du pape « de Rome courir toute l'Italie pour s'informer s'il n'y avait « pas quelque bénéficiaire malade, puis bien vite dire à Rome « qu'il était mort? N'a-t-on pas vu ce pape, ce marchand de « mauvaise foi, vendre à plusieurs le même bénéfice, et, la « marchandise déjà livrée, la proclamer encore et la vendre « au second, troisième et quatrième acheteur? »

« Et vous, » répondaient les autres, « vous qui réclamez « pour le pape la succession des prêtres, ne venez-vous pas « au chevet de l'agonisant raffler toute sa dépouille? Un prêtre « déjà inhumé a été tiré du sépulcre et le cadavre déterré « pour le mettre à nu. »

Ces invectives furieuses, Clemengis les ramasse dans son pamphlet. « Il les lance en bloc contre les papes, les cardinaux, les évêques, les chanoines, les moines, jusque sur le dernier des frères mendiants » (1). Son ardeur l'emporte, l'égare au delà des limites du vrai. Passionné, aveuglé par sa passion, il ne voit pas que si l'Église était telle, en effet, qu'il la dépeint, une réforme devenait impossible et insuffisante. Il ne fallait plus purifier, mais extirper. Arrivés à ce degré de corruption, les gouvernements ne se peuvent réformer; ils sont désignés pour mourir, à moins que les peuples ne rampent, comme des larves, dans l'abjection et dans la honte.

---

(1) Michelet.

Rome impériale se coucha, durant six cents ans, sur un pareil grabat, splendide et sordide.

Elle fut réveillée en sursaut, arrachée de sa fange et de son opulence, par les Huns d'Attila et les Goths de Théodoric.

L'Europe du XVIe siècle fut sauvée par le grand cœur de l'Allemagne.

III.

Il était besoin d'une race nouvelle pour introniser dans le monde le principe réformateur, pour lui donner l'élan, l'aplomb, la force. Les précurseurs français, provençaux, italiens, jusqu'en leur colère contre Rome, conservaient un fond de respect, de terreur, de tendresse. Rome les irrite, mais elle les éblouit. Au moment qu'ils l'attaquent avec le plus de violence, il lui suffirait, pour les réduire, d'apparaître dans sa majesté formidable.

Savonarole lui-même, ce tribun de l'Évangile, cette voix prophétique qui, d'avance, devant Jean de la Mirandole, éperdu et dont les cheveux se hérissaient, annonçait l'invasion de Charles VIII, destinée à punir les fautes et les crimes de la papauté et de l'Italie, Hiéronimo Savonarole, excommunié par Borgia, mourut docilement, renié du peuple de Florence.

L'Allemagne résistera. Luther, Melanchton, Ulric de Hutten, Franz de Sickingen, héritiers des Frédéric et des Henri, refuseront de plier devant Rome.

Il y a, dans la manière dont l'Allemagne déclare et soutient la guerre religieuse, un souvenir du farouche héroïsme des Barbares du Danube et du Rhin.

Tout est préparé d'ailleurs. Nous avons vu grandir lentement les oppositions et les résistances. L'esprit humain est saturé d'une atmosphère d'indépendance. Vienne l'occasion, jaillisse l'étincelle, et c'en est fait !

L'étincelle a été la vente des indulgences.

« Nulle foire, nul marché, ne présente un aspect plus cynique que l'Allemagne,

« Les pasteurs d'hommes, sans détour, y font l'encan de « leurs troupeaux, Double vente des corps et des âmes. Les « maquignons se croisent. A grand bruit passent et repassent « les marchands de suffrages, les marchands d'indulgences. » (Michelet.)

On vend l'empire, et on escompte le Paradis.

Ajoutez à ce honteux commerce, le matérialisme sans cesse grandissant d'une religion spiritualiste, le culte des images poussé au fétichisme, l'auréole des saints éclipsant la splendeur de Dieu, les pèlerinages aux reliques merveilleuses, les exhibitions grotesques : ici un morceau de l'arche de Noé, ou de la crèche de Jésus-Christ, une plume de l'aile de l'archange saint Michel ; ailleurs, l'haleine de saint Joseph, recueillie dans un gant par Nicomède ; plus loin, du lait et des cheveux de la Vierge, une goutte de la sueur du Christ, des larmes de saint Pierre. Songez qu'en 1510, la collection de reliques, rassemblées à grands frais par l'électeur de Saxe, dans l'église du château de Wittemberg, ne renfermait pas moins de dix-neuf mille objets. Mesurez par là l'énormité du trafic.

Partout éclate un chœur de protestations. Depuis Erasme jusqu'à Luther, de l'Italie, de la Hollande, des Pays-Bas, de l'Allemagne, de la France, l'esprit nouveau souffle sur la face du monde, et le grand Zwingli, au pied des Alpes, continue le combat de la raison émancipée.

Ce fut en effet un combat, une mêlée où tous se jetèrent, armés diversement, mais unis sous le signe de l'indépendance de l'esprit. Une voix leur avait dit : *In hoc signo vinces !* C'était la voix de la Renaissance, le cri de ralliement de la conscience et de la volonté.

Pareils aux philosophes du XVIIIe siècle qui, dans leur ardeur de détruire et de fonder parmi les ruines, se donnaient la main, depuis Voltaire, Montesquieu, Buffon, jusqu'à Jean-

Jacques Rousseau et à Mably, les réformateurs du XVI^e siècle (sauf quelques dissidences ordinaires aux époques de transition et familières aux tempéraments révolutionnaires) marchaient au même but avec un ensemble, une audace, et cependant une liberté d'allures qui ne s'est plus retrouvée depuis. Humanistes, soldats, théologiens, politiques, divisés, d'ailleurs, étaient unis sur un point : détruire la puissance romaine. Les premiers, au nom de la résurrection des lettres grecques et latines, en haine de la scolastique ; les seconds, par vaillance et bravoure, par l'instinct des batailles ; les théologiens pour restaurer le christianisme et rajeunir la révélation ; les politiques par impatience des empiétements et de la suprématie spirituelle et temporelle de la papauté.

IV.

A la tête des humanistes, je remarque la figure fine, spirituelle et sceptique d'Erasme. D'humeur légère et vagabonde, pareil à Jean Froissart, il changea perpétuellement de demeure. Tantôt en Hollande, tantôt en France, en Italie, en Belgique, en Allemagne.

« Tel est, disait-il lui-même, mon tempérament que je ne puis vivre longtemps en aucun lieu. »

Incapable aussi de fixer son mobile esprit, d'asseoir sa volonté. Satirique, mordant, vif, ailé, on l'a comparé à Voltaire. Comme lui, il sut châtier les mœurs de la cour de Rome et du clergé, sans s'attirer leur colère. Il eût volontiers dédié ses livres au pape, comme fit Voltaire de sa tragédie de Mahomet à Benoist XIV.

Erasme aimait les doux loisirs. Homme de lettres et non homme de lutte, prudent, avisé, il mit tous ses efforts à ne point paraître luthérien. Il écrivait à Luther, mais en secret, et dans des termes qui n'étaient pas de nature à le compromettre.

« A ceux qui m'ont parlé de toi, j'ai affirmé que je ne te « connaissais pas, que je n'avais pas encore lu tes livres, « qu'en conséquence je ne pouvais ni approuver ni désap« prouver tes doctrines... Je me réserve, je serai plus utile « en servant à faire fleurir les lettres. Il me semble qu'on « avance plus les choses par la modestie et la politesse que « par l'emportement... Il vaut mieux crier contre ceux qui « abusent de l'autorité des pontifes que contre les pontifes « eux-mêmes... Prenons garde surtout de parler un langage « arrogant et factieux. »

Par ces capitulations, il déplaisait au fougueux, à l'indomptable Luther. Il l'irritait et le blessait par son admirable Trait du libre arbitre, *de libero arbitrio*, opposé à la doctrine de la grâce contenue dans le traité luthérien *De servo arbitrio*, de la volonté esclave.

« Si je vis, écrivait Luther au docteur Jonas et au docteur « Pomeranus, je veux avec l'aide de Dieu purger l'Eglise de « son ordure. » « Erasme, disait-il un jour en voyant son « portrait, Erasme, comme sa figure le montre, est un homme « plein de ruse et de malice qui s'est moqué de Dieu et de « la religion. »

Et cependant Erasme, en ses colloques, a fait plus de protestants que les colloques de Calvin. Ses plaisanteries, comme autant de flèches, perçaient Rome, et leur blessure restait cuisante, vibrante. Une chose lui manqua : l'audace ; non celle de l'esprit, mais celle du cœur,

« Je vois bien, disait-il, dans l'Eglise, beaucoup de choses « qui gagneraient à être changées et dont la réforme apporterait un grand bien à la religion chrétienne, mais cela ne « me plaît guère qui ne peut être fait sans tumulte. »

Hésitant par manque de foi :

« Je ne trouve nulle part ailleurs que dans l'Eglise catho« lique rien de solide pour m'appuyer. Cette doctrine changée, « il n'y aurait pour moi aucune base de probabilité, sinon « de certitude. J'aime donc mieux persister dans l'ancienne « tradition, si imparfaite qu'elle soit, à mon avis. »

Le spirituel et attique Erasme aurait enclos la Réforme dans les limites silencieuses de son cabinet de travail. Réformateur à huis-clos, libéral du coin du feu, révolutionnaire spéculatif, il ignorait que la science toute seule est impuissante à renverser les idoles. Il y faut la vaillance. Ce n'est pas assez d'être un penseur, il faut être un héros.

Ce double caractère fut celui du chevalier Ulric de Hutten, né en 1488 d'une des plus nobles familles de la Franconie, de ce pays où tout homme est noble. Les Hutten avaient trente chevaliers au service de l'empire. Au château de Steckelberg, manoir des Hutten, tout respirait la guerre :

« Partout, dit Ulric, l'odeur de la poudre, des chevaux, « des troupeaux, des bœufs, et sur la lisière des grands bois « qui nous entourent, les hurlements des loups. Notre porte, « ouverte à tous, laisse souvent passer des assassins et des « voleurs. »

Là, au sein de cette farouche solitude, à l'ombre des pins, des sapins et des chênes, se forma le génie le plus ardent, la volonté la plus nette, le plus chevaleresque courage qui servirent jamais une grande et noble cause.

Maigre, frêle, chétif, on voulait faire de lui un moine. Il étudia en effet à l'abbaye de Fulda. A seize ans, il s'enfuit, résistant aux insinuations de l'abbé, aux ordres de son père, aux larmes de sa mère; il s'enfuit, pauvre, mais emportant et sauvant sa conscience. Sa courte vie de 1488 à 1525 fut une guerre.

« Et cet homme de combat fut, comme il arrive aux vrais « braves, un homme de douceur pourtant, un cœur bon et « pacifique. Lorsque l'intrépide Zwingli, le meilleur juge des « braves, le reçut à Zurich : « Le voilà donc, s'écria-t-il, ce « destructeur, ce terrible Hutten! lui que nous voyons si « affable pour le peuple et les enfants! Cette bouche d'où « souffla sur le pape ce terrible orage, elle ne respire que « douceur et bonté » (1).

---

(1) Michelet.

Elle respirait aussi l'amour (non pas seulement l'amour de Dieu....)

« Grand patriote, dit Herder, hardi penseur! enthousiaste
« apôtre du vrai! il était de force à soulever la moitié d'un
« monde! »

En ce temps d'aube et de lumière, au XVI^e siècle matinal, l'Allemagne appelait Ulric l'*Eveilleur du genre humain.*

Il sonnait la diane des idées; et, suivant la pittoresque expression de M. Michelet, il fut le coq vigilant et hardi de la réforme. Homme d'épée, homme de style, ami de Franz de Sickingen dont il nommait le château la *forteresse de la justice,* il apporta dans la polémique l'ardeur du soldat et l'éclat du glaive. Poëte, il écrivit le *Triomphe de Capnion* (nom savant de Reuchlin), poëme d'une énergie sauvage, violent, brutal, premier cri d'une âme indignée et frémissante. Prosateur vivant, souple, varié, émule d'Erasme en latinité correcte, mais n'abjurant jamais son humeur allemande, il écrit une satire puissante : *Epistolæ obscurorum virorum.*

« Satire nationale, dit Herdez, pleine de feu, d'esprit et
« d'une merveilleuse exactitude. La satire tiède, qui n'est ni
« chair ni poisson, n'a jamais corrigé personne. Ce livre a été
« très-utile, pourquoi? il était tout à fait vrai. Il vivait,
« comme tout ce que Hutten a écrit. »

Que dire de son enflammé livre, étincelant, brûlant, du *Vadiscus* ou de la *Triade romaine?* Il faudrait traduire en entier ce formidable pamphlet. Lisez-en les pages les plus vives dans l'éloquente et sincère histoire des réformateurs du XVI^e siècle, par mon ami Chauffour-Kestner. Pénétrez-vous de leur âpre et mordante saveur.

Admirez cette langue, dantesque par la puissance de l'invective, mais où vibre le grand cœur de l'Allemagne, profond et limpide comme le Rhin. Méditez, mûrissez la maxime d'Ulrich de Hutten :

« *Par la vérité à la liberté! Par la liberté à la vérité!* »

Cette devise du chevalier a été celle de Luther.

Quelle soit enfin la nôtre! Le monde sera sauvé par elle.

VI

Je ne puis étudier à fond ce vigoureux génie, ce grand homme, cet homme honnête, cordial, humain, ce lutteur opiniâtre, ce fraternel, cet audacieux, cet intolérant Luther. Il y a vingt hommes en lui. En Luther, palpite et tressaille l'Allemagne; en Luther, s'agitent et se combattent le moyen-âge et les temps modernes; en Luther, sont aux prises la liberté et la fatalité, l'ombre et la lumière, le moine et l'homme, la raison et la foi, le passé et l'avenir, le diable et Dieu.

Nul n'était plus terrible à ses adversaires; nul ne fut plus doux à son foyer. A son amour pour la femme et pour l'enfant, il joignait l'amour de la nature, et par là, rompait avec la doctrine qui considère l'enfance comme l'héritière d'une tache indélébile, la femme comme une embûche, et regarde l'univers dans le miroir du mysticisme ou de la fantaisie. Pauvre, il supportait la pauvreté en riant.

Un an après son mariage, il écrivait à Stiefel: « Catherine, « ma chère côte, te salue; elle se porte fort bien, grâce à « Dieu; douce pour moi, obéissante et facile en toutes choses, « au delà de mon espérance. Je ne voudrais pas changer ma « pauvreté pour les richesses de Crésus. »

« Si le monde, » disait-il, « ne veut plus nous nourrir pour « la parole, apprenons à vivre de nos mains. »

Il se fit tourneur, jardinier, maçon, horloger.

« J'ai planté un jardin, » écrit-il à Spalatin, « j'ai construit « une fontaine, et à l'un et à l'autre, j'ai assez bien réussi. « Viens, et tu seras couronné de lis et de roses. » (Décembre, 1525.)

« Je suis passé maître en horlogerie. Cela m'est précieux « pour marquer l'heure à mes ivrognes de Saxons, qui font « plus attention à leurs verres qu'à l'heure, et ne s'inquiètent « pas beaucoup si le soleil, l'horloge ou celui qui la règle, se « trompent. »

En 1523, il voulait résigner le revenu de son couvent entre les mains de l'Electeur :

« Puisque nous ne lisons plus, ni ne braillons, ni ne messons, ni ne faisons aucune chose de ce qu'a institué la fondation, nous ne pouvons plus vivre de cet argent ; on a droit de le réclamer. »

Quoi de plus grave et de plus pénétrant que ces paroles du père de famille :

« Celui qui insulte les prédicateurs et les femmes ne réussira pas. C'est des femmes que viennent les enfants, par quoi se maintient le gouvernement de la famille et de l'État. Qui les méprise, méprise Dieu et les hommes. »

Quoi de plus tendre que ce souvenir :

« Elle disait bien, mon hôtesse d'Eisenach, quand j'y étais aux écoles : Il n'est sur terre chose plus douce que d'être aimé d'une femme ! »

Deux cents ans avant J.-J. Rousseau, le grand et bon docteur Martin Luther proclamait la sainte innocence des petits enfants :

« Tu es l'innocent petit fou de Notre Seigneur, » disait-il à son fils Jean, « sous la grâce et non sous la loi. Tu es sans crainte, sans inquiétude ; tout ce que tu fais est bien fait. »

A l'innocence des enfants, par un élan de charité universelle, il associait la candeur des petits oiseaux :

« Un soir, le docteur Martin Luther voyait un petit oiseau perché sur un arbre, et s'y posant pour passer la nuit ; il dit : « Ce petit oiseau a choisi son abri et va dormir bien paisiblement ; il ne s'inquiète pas, il ne songe pas au gîte du lendemain ; il se tient bien tranquille sur sa petite branche, et laisse Dieu songer pour lui. »

Résigné au martyre, il disait avec la simplicité des grandes âmes :

« Jean Huss a été brûlé, et moi aussi, je serai tué, s'il plaît à Dieu » (1).

---

(1) MICHELET. *Mémoires de Luther.*

Cette vie ondoyante, diverse, est cependant marquée du sceau de l'unité. Luther a voulu, voilà sa force; Luther a aimé, et par là il est immortel. Il a osé, et par l'audace, il a vaincu.

« Comme tous les grands hommes, il avait le tempérament « de son époque; il était sanguin; c'était un homme de combat. Sa colère avait du génie. » (Esquiros.)

Il le dit lui-même : « Dans la colère, mon tempérament se « retrempe, mon esprit s'aiguise... Je n'écris et je ne parle « jamais mieux qu'en colère. »

C'était un Mirabeau saxon.

Impatient de contradictions, prompt à l'invective, lorsqu'il fut condamné par les éminents docteurs de l'Université de Paris, ces graves théologiens ne furent à ses yeux que « des ignares, des paresseux, des crasseux, des porcs, des limaces, des larves, des ânes. » Assuré de vaincre Rome, saisissant le triomphe jusque par delà le tombeau, « Dieu verra, » disait-il, « lequel des deux se lassera le premier, le pape ou Lu- « ther. L'inéluctable destin le presse. Voici donc les armes « dont on se sert aujourd'hui pour vaincre les hérétiques? le « feu et la colère des docteurs? Continuez, porcs, et si vous « l'osez, brûlez-moi. Je suis là; je vous attends. Après ma « mort, je vous poursuivrai de mes cendres jetées au plus « profond des mers. Je fatiguerai de mon ombre cet abomi- « nable troupeau. Vivant, je suis l'ennemi de la papauté; « brûlé, je serai deux fois son ennemi. Faites, ânes, porcs, « ce que vous pouvez; vous avez Luther pour ours dans « votre voie, et pour lion dans votre sentier. »

Quel lutteur que ce moine d'Erfurt! Je crois que M. Hugo s'est trompé lorsqu'il lui fait dire, en présence des morts couchés dans le cimetière : *Invideo quia quiescunt.*

Quel orage dans sa vie et dans son esprit! Ceux qui l'ont accusé de contradiction montrent bien qu'ils ne connaissent pas les tempéraments révolutionnaires. Les inconséquences de Luther, ainsi que ses prêches sur les places publiques, dans les rues, dans les cabarets, forment la plus grande partie de sa puissance. Ce n'est point un Erasme érudit et délicat que le bruit effarouche. Sa muse ne craint point de tremper ses pieds divins dans la boue où, pieds nus, marchent les pauvres. C'est un esprit en proie au démon de la révolte, brutal, sauvage, grondant, inspiré; c'est le vieux Germain, le fils des vainqueurs de Varus, qui se réveille, boit le vin de l'indépendance dans sa coupe saxonne, et se jette tête baissée dans la bataille des idées.

Quelles sont ses armes? La Parole et le Livre. Par la Parole, il délie les âmes liées au joug romain; au nom du Livre, il juge les pontifes. La Bible sera désormais la loi, et tout chrétien sera l'interprète de la Bible. C'est la fin de l'autorité et le commencement du droit. Luther met la raison hors de tutelle. Il dissout le conseil judiciaire imposé à l'esprit humain.

Toutefois, dans cette âme indomptable, vous rencontrerez deux génies différents. L'un qui brise les liens du passé, l'autre qui nie le libre arbitre de l'homme. Comme son ancêtre Jean Huss, il se dresse debout, planté sur sa raison, contre les Pères, les pontifes, les conciles; mais afin d'affranchir l'homme de la suprématie de l'Église et de l'arracher au pouvoir du prêtre, il le plonge et l'abîme en Dieu. Il remet directement au Christ tout ce que l'Église s'attribuait. « Plus « d'intermédiaire entre le Christ et l'humanité. Chaque « homme est pape et porte en lui son concile » (1).

Luther affranchit l'individu, il lui donne la liberté, l'autorité, il fait de chaque homme une Église inviolable. Mais pour dépouiller le prêtre, il a dépouillé l'homme même. C'est là sa faiblesse, sa fatale antinomie, engendrée par une sorte de nécessité politique. Nos pères ont assisté à un pareil spectacle.

En 89, les représentants du peuple abritaient leur indépendance envers les nobles, le clergé, les ministres, dans la souveraineté absolue du roi. Luther, pour se soustraire à l'autorité romaine, se réfugie au sein de Dieu, et là il abdique.

---

(1) E. Quinet

89 nous fournirait bien d'autres rapprochements. Qu'était-ce que le serment du Jeu de paume? L'affirmation du droit, sa déclaration de guerre à la force. Que signifie l'attitude de Luther à la diète de Worms, devant le pape et l'empereur? Elle est l'affirmation de la conscience en face de la tradition.

A la noblesse française, le tiers-état opposait le sentiment nouveau et résistant d'une nouvelle énergie sociale, réclamant sa part dans la nation. Aux deux autorités qui représentent le passé dans sa majesté inviolable, « Luther opposait son grand cœur, voilà tout. » Mais ce cœur porte en soi-même un monde indestructible. C'est une énergie nouvelle qui s'installe à jamais dans la cité morale.

« Ma conscience, » disait-il d'un ton humble et superbe, « est prisonnière de la parole de Dieu. »

« Je ne reconnais pas des hommes comme juges de la « parole divine. Et qu'ainsi, Dieu me soit en aide ! Amen. »

De cette affirmation des droits individuels, il suit que l'homme sera désormais son maître, son docteur et son juge. Le livre même sur lequel Luther appuyait la Réforme, peut disparaître sans péril pour l'humanité. Nous n'avons plus besoin d'épeler l'Évangile. Il est temps de le pratiquer. Le XVIII^e siècle a déchiré le voile que Rome mettait entre l'homme et Dieu; nos pères ont répandu sur toute la terre la liberté que la Réforme avait fait naître; ils ont été la Bible de l'Europe et du monde; ils ont vu Dieu face à face, dans la nature et dans la science; ils lui ont parlé comme ses fils et ses égaux, ils ont communié avec le Verbe.

Et nous, nous incarnerons ce Verbe dans les institutions et dans les lois, nous l'écrirons sur toute la surface du globe, nous en pénétrerons la société moderne, nous ferons de chaque peuple un réformateur vivant. Nous bâtirons l'Église qu'entrevoyait Zwingli. Il y réunissait tous les saints, Socrate et Caton entre David et saint Paul.

« Vos ancêtres y seront aussi, » disait-il à François Ier.

Il n'y aura pas une âme fidèle, pas un héros, pas un homme de bien qui y manque. Nous serons tous unis dans l'égalité et la justice. Alors s'accomplira la réconciliation du catholicisme et de la Réforme. Cette Église du travail, de la probité, de l'amitié et de la paix, unira les hommes dans une vaste association, où les efforts individuels, dirigés par l'enseignement, modérés par la loi, formeront librement l'harmonie humaine.

XVI.

CALVIN.

DE L'ESPRIT DU CALVINISME.

I.

J'entreprends de vous faire connaître trois hommes qui, à un moment du XVI^e siècle, se sont rencontrés dans le Paris de François I^{er} et de Henri II. Étrange et merveilleuse époque, où la splendeur des lettres, des sciences et des arts étincelle à côté de la corruption des mœurs, parmi les orages des guerres religieuses et civiles. Jamais plus éclatant divorce n'apparut entre l'esprit et l'âme d'un peuple. Le premier rayonne de toutes les lumières, la seconde est atteinte de toutes les souillures.

Des savants tels que Budé, Henri et Robert Etienne, Etienne Dolet, ressuscitaient l'antiquité; des philosophes, comme Ramus, s'efforçaient de renouveler la métaphysique, la logique, la grammaire, la rhétorique, les mathématiques, hardiment rompaient avec la scolastique et avec Aristote, s'élançaient vers la philosophie de l'avenir et préparaient, par leurs travaux et par leur martyre, le siècle de René Descartes. Dumoulin, Beaudoin, Gui-Coquille, Alciat, le grand et pur Michel de l'Hospital, l'immortel Cujas, enseignaient les lois romaines, retrouvaient le texte véritable des jurisconsultes du IIe et du IIIe siècles, des Papinien, des Ulpien; faisaient de la France la patrie du Droit, lui attiraient, de la part d'un écrivain étranger, ce magnifique éloge : « Si la « jurisprudence romaine se perdait chez les autres nations, « on la retrouverait tout entière chez les Français; » et ne séparant pas la jurisprudence de la justice, tenaient « que « le bien public doit exalter les forces du jurisconsulte, et « que l'amour de l'honnête doit régner sur son âme. »

Madrid, la Muette, Saint-Germain, Villers-Cotterets, Chantilly, Chambord étalaient les merveilles, les hardiesses, les délicatesses d'une architecture vraiment nationale. Jean d'Angoulême concourait, pour l'exécution d'un Christ, avec le vieux Michel Ange; Jean Goujon, d'un ciseau incomparable, sculptait les bas-reliefs d'Ecouen et les portes de Saint-Maclou de Rouen; Philibert Delorme bâtissait la facade de l'église Saint-Nizier à Lyon; les artistes italiens, Primatice, le Rosso, Andrea del Sarto couvraient de leurs puissantes et sensuelles peintures les murailles de Fontainebleau; un héros, Bernard de Palissy, âme religieuse et austère, cœur vaillant, ouvrier infatigable, poursuivait pendant douze ans la recherche de la composition des émaux, restait plus d'un mois « sans que sa chemise séchât sur lui, » vendait ses dernières hardes, brûlait ses derniers meubles pour alimenter ses fourneaux; jetait les fondements de la science géologique, et prononcait cette parole féconde et forte : « La nature est la grande ouvrière, « l'homme est ouvrier comme elle. »

Alors Paris, comme jadis Athènes, Rome, Florence, était la cité éclairante de l'univers. On y venait de tous les points de l'Europe, non comme dans une auberge de rapides et énervants plaisirs, mais comme dans un temple.

Les trois hommes le traversèrent. Ils s'appelaient Calvin, Loyola, Rabelais.

Je m'efforcerai, dans l'étude successive de ces trois grands esprits, d'éviter les piéges attirants et perfides du parallèle, ce triomphe et cet écueil des littératures de décadence, exercice de rhéteur, idoine à faire briller les étincelles et miroiter les facettes de l'esprit, aux dépens et grand dommage du bon sens et de la vérité.

Ces entretiens sont-ils, en effet, pour moi un jeu, un tournoi de parole, un plagiat des harangues académiques? Ils sont un échange de nos pensées, une communion virile de nos vœux, de nos regrets, de nos espérances. Nous ne vivons ici, ni dans une école, ni dans une secte, ni dans un système, mais en pleine humanité.

J'étudierai donc librement ces trois génies qui sont la synthèse du XVIe siècle.

L'un, Calvin, représente le protestantisme, la réformation triomphante et régularisée, installée dans le gouvernement et dans la loi. On peut dire qu'il a fondé Genève, le grand refuge des bannis. Froidement, il a fermé les portes de l'Eglise romaine et constitué l'Eglise calviniste à laquelle appartiendront Coligny, Clément Marot, Agrippa d'Aubigné, un saint, un poëte, un soldat.

Luther avait le grand cœur allemand, la fougue germanique. Calvin a la méthode, la netteté française. Du génie romain dont la France ne s'est jamais bien affranchie, il garda l'intolérance dogmatique et la rigidité formaliste.

L'autre, Loyola, représente le jésuitisme fondé contre la Réforme.

Rome, en tout temps, avait eu la coutume de créer un ordre monastique pour l'opposer aux hérésies naissantes. Dès le XIIe siècle, florissaient les Dominicains, c'est-à-dire la discipline, l'autorité, l'inquisition, le bûcher, le glaive; et les Franciscains, dont la parole plébéienne, l'éloquence mystique et emportée, le puissant instinct dramatique, transformaient la chaire en tribune et en théâtre. Maintenant, contre la Réforme, qui est vie, mouvement, chaleur, lumière, Rome autorisera l'ordre de l'ombre spirituelle et de la mort morale.

L'autre, Rabelais, représente la Renaissance. Est-il catholique? non. Protestant? non. Jésuite? encore moins. Quoi donc? homme! *homo et vir*. Il appartient à la grande famille des âmes indépendantes. Ni Rome ni Genève ne lui suffisent. Il lui faut l'Humanité. Le Vatican, Saint-Pierre, et leurs magnificences païennes, l'Église génevoise, froide et nue, hantée par la majesté de l'invisible; ces marbres sculptés et ces murailles blanches pèsent sur lui; il étouffe sous ces voutes orthodoxes et ne respire à l'aise que parmi les bois, les prés et les vignes, sous le regard clément et souriant des cieux.

Je vois en eux trois religions. Celle de Calvin est la religion de la méthode, de la dialectique, de l'individualisme. Celle de Loyola est la religion de l'obéissance, du silence, de la passivité. Religion politique, ambitieuse, elle commande, au profit de la secte, l'évanouissement de toute volonté personnelle.

Calvin proscrit le sentiment. Loyola énerve la virilité de l'âme.

Rabelais éveille, développe, élargit, trempe le cœur et la raison, parmi les douceurs et les caresses fortifiantes de la maternelle et benoite nature.

II.

En étudiant aujourd'hui le fondateur de la république de Genève, génie essentiellement politique, dépourvu d'idéal, revêtu d'une sorte de grandeur âpre et aride, je ne blesserai pas les consciences. Le réformateur n'ayant été ni un révélateur, ni un soldat, ni un martyr, sa mémoire n'excite point le trouble légendaire. Il appartient à l'histoire. Il lui a toujours appartenu. Nul n'a songé à faire de Calvin le héros d'un poëme. Calvin n'a pas les proportions épiques. Par sa parole, par ses œuvres, par sa vie, il est en pleine clarté moderne, hors des brumes du moyen-âge, échappé de ces fantastiques brouillards du Rhin où flottent et grandissent Luther, Ulrich de Hutten, Sikingen et Mélanchton. Ceux-ci, par maint côté, surprennent l'imagination, plongent dans le roman; Calvin relève de la critique.

Mais je dérangerai peut-être des préjugés théologiques, je souleverais des voiles que d'autres ont respectés. Qu'importe? Lamennais l'a dit avant moi :

« Soyez infidèle, déiste, athée, on ne s'en alarmera guère, « on ne s'en fâchera même pas. Mais prenez garde de heurter « les opinions des théologiens et les intérêts de la hiérarchie. « Ceci ne se pardonne point. »

Par une lâche complaisance, par une capitulation puérile, laisserai-je dans l'ombre le côté intolérant du calvinisme, moi qui ai ressuscité et glorifié les morts frappés par l'orthodoxie romaine, depuis Jean Hus et Savonarole jusqu'à Giordano Bruno et à Vanini? J'obéirai à l'ordre de la justice, je serai son avocat et son greffier; je convierai les deux cultes à se réconcilier au sein d'un idéal supérieur; je les conjurerai de ne pas se poursuivre d'anathèmes jusque dans la mort, et je répéterai sans cesse : « Les hommes de violence et de vengeance « ne réussissent jamais à rien d'utile pour l'humanité. « Si l'on veut que l'avenir germe, il ne faut pas le « semer sur les tombeaux! » (1.)

D'ailleurs, au moment de contempler cette rigide et ascétique figure de Calvin, de parcourir les points essentiels de sa doctrine, d'apprécier la solide clarté de sa parole, la savante beauté de son style, et de dire quel fut le crime de sa vie, je place mes jugements sous la protection de Zwingli :

« La vérité, disait le pasteur de Glaris, est une dette sacrée « que tout homme doit à tout homme. C'est par la vérité « que l'homme se rapproche de Dieu. Toutes les autres vertus « en découlent; elle est leur mère et leur source, et leur « plus solide fondement. La vérité est à l'esprit de l'homme « ce que le soleil est au monde. »

---

(1) LAMENNAIS. *Pensées posthumes.*

III.

Si l'on veut connaître la différence qui existe entre Luther et Calvin, il suffit de regarder leurs portraits :

La figure ouverte, large, sanguine de Luther annonce l'expansion, la puissance physique; il serait sensuel s'il n'était purifié par la chasteté de la foi. Son regard rayonne d'inspiration, de spontanéité, d'enthousiasme; ses tempes pleines et fortes sont le signe de ses vigoureux instincts; il a je ne sais quoi de léonin dans les plis de la face; son col musculeux se noue superbement à des épaules d'athlète. Luther est un tribun, un apôtre, un artiste; il réunit Gracchus, Saint-Luc et Palestrina. Il attire, on va à lui comme à tout ce qui est bon et fort; son geste affirme, menace, protége; c'est un homme-centre et légion, comme Diderot, Mirabeau, Danton. Autour de lui, derrière lui, je devine le génie invisible des révolutions, et je vois bien que ce moine solitaire est suivi par une armée.

Calvin, au contraire, a la figure longue, étroite, pâle, bistrée, l'œil clair, perçant, d'une pénétration implacable; la flamme de la pensée y brille, nulle autre. Vainement je cherche l'étincelle humide. Ses souffrances seules l'avertissent qu'il a un corps. Les sillons de ses rides sont-ils creusés par les passions humaines? Plutôt par les veilles impatientes d'un savant de combat. Le sourire lui est étranger aussi bien que les larmes. Il ne savoura jamais la profonde gaieté germaine, la joie, fille de la bonté. Voyez-le, mourant, à demi-couché sur son lit, soutenu par un seigneur de la République : le geste, l'attitude, le pli du front, les joues blèmes, le frémissement des lèvres, la main droite étendue vers l'auditoire attendri, la gauche posée sur la Bible, cette bouche dont la dernière confession et la dernière prière ont l'accent de l'affirmation et de l'autorité, tout signifie réflexion, résolution froide, lucidité, force indomptable de caractère. J'aperçois un sombre éclair de jalousie doctorale et de défiance; je reconnais l'ardeur, l'inquiétude soupçonneuse d'un sectaire, l'âpreté de la volonté.

La volonté, en effet, c'est tout Calvin. Une volonté implacable dirigée par une conscience inflexible.

Par la volonté, il domptera la maladie ; la volonté le fera homme d'Etat, législateur, écrivain.

« Il était, dit Pasquier, homme bien écrivant, tant en latin « qu'en français, et auquel notre langue française est grandement redevable pour l'avoir enrichie d'une infinité de « beaux traits ; merveilleusement versé et nourri aux livres « de la Sainte-Ecriture, et tel que s'il eût tourné son esprit « à la bonne voie, il pouvait être mis au parangon des plus « signalés docteurs de l'Eglise ; d'ailleurs, au milieu de ses « livres et de son étude, il était d'une nature remuante le « plus possible pour l'avancement de sa secte. »

« Luther, dit Bossuet, triomphait de vive voix, mais la « plume de Calvin était plus correcte, surtout en latin, et « son style qui était plus triste, était aussi plus suivi et plus « châtié. Ils excellent l'un et l'autre à parler la langue de « leur pays. »

Avant Descartes, Balzac et Pascal, il fonda la prose française dans sa clarté, sa méthode, sa sobriété, sa gravité rapide.

Ce n'est ni la prose de Rabelais, originale, étrange, primesautière, savoureuse, étincelante, ni celle de Montaigne, gracieuse, nonchalante, savamment diffuse, abondante en méandres, en retours sur elle-même, surchargée de citations et de souvenirs, et ne succombant jamais sous le poids de cette érudition immense et fleurie. Ce n'est pas la langue hardie, éloquente, à moitié grecque et romaine d'Estienne de La Boëtie. C'est une prose sobre, forte, précise, pure, mais triste et amère. Une constante lumière en jaillit, pareille à la lueur aiguë de l'acier.

IV.

Il s'appelait Jean Cauvin, et, suivant la mode du temps, avait latinisé son nom en Calvinus, dont nous avons fait Calvin. Né dans la *colérique Picardie,* le 10 juillet 1509, à Noyon, la vieille ville qui appartint à Karle, fils de Pépin le Bref, né peuple, fils d'un procureur fiscal de l'évêché, petit-fils d'un tonnelier, il fut pourvu à douze ans d'une prébende ou chappellenie de la cathédrale, à dix-huit ans de la cure de Marteville, sans être dans les ordres. Son esprit de justice se révolta bientôt à l'idée de toucher les émoluments d'une place dont il ne pouvait ni ne voulait remplir les charges. Il renonça à cette cure qu'il possédait un peu à la manière de ces nobles d'avant 89, colonels au maillot et propriétaires, au biberon, d'un régiment de hussards; alla à Orléans étudier les lois romaines sous Pierre de l'Estoile, jurisconsulte estimé, chroniqueur abondant et consciencieux; puis à Bourges, sous le fameux lombard Pierre Alciati, créateur de la méthode historique et archéologique dont Cujas se servit en homme de génie.

Initié au luthéranisme par son compatriote Robert Olivetanus, il y fut confirmé par un savant allemand, Melchior Wolmar.

En 1531, nous trouvons Calvin à l'université de Paris. Francois I^er^ venait de fonder, à côté de l'enseignement orthodoxe, scolastique et vieillot de la Sorbonne, l'enseignement plus libre, plus jeune et plus vivant du Collége royal, depuis Collége de France. Là, Paolo Paradisio et Agathio Guidaceria enseignaient l'hébreu; Pierre Danès et Toussaint, le grec.

« Le grec est la langue des hérésies! » s'écriait Noël Beda.

« L'hébreu mène à judaïser! » reprenaient les théologiens.

« Où allons-nous? » soupirait le cœur des vieillards doctoraux.

Nous allions d'un pied leste et hardi à la sécularisation du haut enseignement. Nos pères célébraient les fiançailles des lettres et des sciences, et arrachaient enfin à l'Eglise la direction de l'intelligence humaine.

La Sorbonne s'en vengea en supprimant la publicité des cours de sa faculté des arts. La pudique Sorbonne, âgée de deux cents ans, refusa de se commettre en public avec ces jeunes étourdis.

Quant à Calvin, étudiant austère, laborieux, âme repliée sur elle-même, ses compagnons l'appelaient *M. l'Accusatif*, à cause de son penchant à blâmer, à censurer. Déjà apparaissait le rude instituteur de la république de Genève. Et cependant (ô sainte inspiration de la jeunesse !), son premier livre traitait de la Clémence. C'était un commentaire de Senèque.

Parler de clémence, en certains temps, c'est conspirer contre l'ordre. Obligé de s'expatrier, le jeune huguenot se réfugia à Bâle.

Sois bénie, noble ville, qui abritas les méditations et les espérances de tant d'exilés ; toi qui gardes, en ta terre libre, le corps de notre cher et grand Charras jusqu'au jour où la France, rendue à la liberté de ses souvenirs, revendiquera les restes de ce soldat du droit et de la Révolution ! (1.)

Là, en 1535, Calvin publia son livre de l'*Institution de la Religion chrétienne,* dédié au roi François Ier, comme une apologétique « pour les pauvres fidèles persécutés. »

Ce livre, écrit d'abord en latin et merveilleusement traduit par son auteur, n'était pas l'énorme traité théologique que nous connaissons, encyclopédie du protestantisme ; c'était une courte apologie, éloquente, rapide, pathétique, dans la manière de Tertullien. Travailleur infatigable, Calvin en a fait successivement une véritable somme dogmatique où se trouve compris l'ordre civil lui-même. Mais, à la différence de saint Thomas qui résumait, condensait un système établi, appuyait

---

(1) Le lieutenant-colonel Charras, proscrit du 2 décembre.

au sol sacré de la tradition romaine, éternisait, immobilisait le présent, Calvin formule le programme d'un système nouveau, la charte d'une société qui va naître.

Avec une puissance d'assimilation que j'admire, et qui ne s'est retrouvée au même degré qu'en Voltaire et Montesquieu, il emprunte les principaux points, essentiels, de sa doctrine à Luther, Mélanchton, Œcolampade. Il ne dédaigne pas de consulter les anabaptistes. Profonde politique et sage !

Voulez-vous enfin, ô conservateurs, mériter le nom que vous vous arrogez ? Voulez-vous désarmer de ses justes griefs, plus redoutables que ses colères, le parti du mouvement ? Empruntez-lui ce qu'il a de bon, d'honnête, de sensé, de généreux. Réchauffez-vous à sa flamme. Car il ne suffit pas de dédaigner ses adversaires, ni de calomnier leurs intentions. L'esprit humain ne reculera ni devant un sourire, ni devant un outrage. Toute la science et toute la sagesse ne sont pas encloses et incarnées dans les classes qui gouvernent. Autour d'elles gronde et se plaint l'océan des hommes. C'est là aussi qu'il faut regarder. Il convient de donner au peuple enseignement, travail, sympathie, lumière. C'est là sa soif et sa faim, son espérance et son droit.

Elargissez vos rues, assainissez les quartiers insalubres, donnez à l'homme un toit digne de lui. Mais, en même temps, élargissez les âmes et distribuez gratis le pain des esprits.

Calvin empruntait donc à ces anabaptistes dont les révoltes avaient scandalisé Luther et troublé les âmes les plus fermes. Mais leurs doctrines, il se les assimile, il les marque à son empreinte, il les pétrit de sa volonté. Il n'a pas l'originalité créatrice de l'invention ; il a la puissance directrice de la méthode.

En quoi il est neuf, c'est par son organisation de l'Église. Là, il asseoit la réforme sur sa double base religieuse et civile. Il fonde le presbytérianisme, la plus énergique et la plus vivace des sectes protestantes, qui prendra une part si active à la révolution d'Angleterre. M. Guizot ne l'a pas assez compris. Ce haut et raide doctrinaire n'a vu, dans le mouvement anglais, que les côtés politiques qui, en réalité, sont les moindres. Surtout, avec une puérilité grave, il y a recherché des analogies avec la révolution française, ne voyant pas que celle-ci n'a point été une révolution religieuse et qu'elle a échoué à cause de cela.

J'étudierai la partie politique et morale de l'œuvre de Calvin, en tant qu'elle intéresse la marche de l'esprit humain.

Quelle est la doctrine politique de Calvin ? Est-il indifférent comme Luther? Chacun sait que celui-ci s'accommodait de toute espèce de gouvernement. Intraitable sur la question dogmatique, ailleurs il se montrait conciliant. Irréconciliable avec la papauté, il fut soumis aux autres puissances temporelles. Des rois et des grands seigneurs le protégèrent. Il ne connut la passion politique, étrangère à son tempérament, qu'à l'époque de sa violente résistance aux anabaptistes.

Calvin sera-t-il républicain comme Zwingli ? Le pasteur de Glaris appartient à l'école démocratique. Sa vie, ses livres sont profondément empreints de l'esprit populaire. Les vieux échos du Rutli lui ont appris la liberté, l'égalité et la bravoure. Véritable héros, il aspire à s'immoler pour sa cause :
« Réjouissez-vous, disait-il, que Dieu se serve de votre « sang pour arroser et féconder la semence de sa parole, « plutôt que de le laisser perdre dans votre corps mourant... « si vous reculez, vous êtes perdus ; mais si vous mourez « pour la doctrine de Dieu, elle vivra et portera ses fruits... « Néron, Domitien et Maximien n'ont pu arrêter la doctrine « du Christ à sa naissance ; combien moins encore pourront-« ils la chasser aujourd'hui, si vous leur résistez en hommes ?... « Vous êtes à la solde de Dieu : plus votre nom sera méprisé « parmi les hommes, plus il sera glorifié dans le ciel. A « l'œuvre donc, vous tous qui êtes les soldats de Dieu. « Voyons enfin qui sera le plus fort, de Dieu ou de tous ces « danseurs de cours. Je ne parle pas des seigneurs pieux, « mais des rudes adversaires de l'Évangile qui ne savent que « brûler les livres, piller les propriétés, tuer de pauvres « chrétiens sans défense. Qu'ils le sachent : à la violence

« on opposera la violence. Dieu peut attendre : ils ne lui « échapperont point. Je le dis à tous ceux qui tiennent le « pouvoir : Soyez assez sages pour ne pas croire que la force « vaut mieux que le droit. » (Chauffour-Kestner, t. I, p. 345.)

En un style ardent comme son âme, Zwingli énumérait l'insolence des grands, les misères du peuple, les richesses des prêtres :

« Les tyrans sont aussi nombreux aujourd'hui que les puces « au mois d'août... Ils mettent de nouveaux impôts sur le « pauvre peuple pour payer leur luxe, leurs festins, leurs « maîtresses, leurs guerres ; ils établissent, au milieu du « pays, les juifs et les usuriers qui escomptent aux pauvres « gens la vie si cher que ni juifs, ni princes ne valent tant « d'argent. Ils donnent à des monopoleurs le commerce des « épices, de l'étain, du cuivre, de la toile ; tout le monde en « est ruiné, car les monopoleurs fixent le prix qu'ils veulent. « Par là, ils amassent trésors sur trésors. Puis les princes « viennent et leur prennent leurs richesses, comme on prend « le miel aux abeilles... A quoi il faut ajouter le luxe et les « richesses des prêtres, le mauvais emploi qu'il font de ces « trésors qui devraient être le patrimoine des pauvres. » (Ch.-Kest., t. I, p. 347).

Zwingli, trois siècles avant la révolution, édictait des maximes où je trouve en germe le dernier article de la constitution de 93. Nos pères disaient :

« Il y a oppression de tout le corps social, lorsqu'un seul « de ses membres est opprimé. Contre la tyrannie, l'insur« rection est le plus saint des devoirs. »

Le curé de Glaris avait écrit :

« Le peuple n'a pas seulement le droit de se défaire d'un « tyran, c'est son devoir. Si un peuple tolère la tyrannie, il « ne peut manquer d'être puni avec le tyran, et qui pourrait « s'en plaindre? Etant si tièdes dans l'amour de la justice, « nous tolérons tous les crimes des tyrans, et par là nous « sommes justement déchirés par eux et châtiés avec eux. »

Avec un sentiment élevé et pur de la fraternité des hommes, avec un cœur dont les vibrations rappellent le chaleureux mysticisme de Joachim de Flore, Zwingli disait :

« Tous, nous naissons et mourons nus : c'est une preuve « que nous sommes de même sang... Nul ne s'appartient à « lui-même : il est tout à ses frères. »

Egalement ennemi de la monarchie héréditaire où se perd toute dignité, et de l'esprit de secte où s'anéantit la justice et par qui la victoire du droit se change en défaite, Zwingli disait :

« L'on dit que le tyran règne par sa propre volonté. Je vois « donc ce qu'est la monarchie héréditaire. Son vrai nom est « tyrannie. »

« Non, je n'aime pas ces scissions et ces sectes. Quiconque « n'est pas contre moi est pour moi. Christ a ordonné de laisser croître l'ivraie et le froment jusqu'au jour de la moisson... C'est par l'action assidue de la Parole que nous animerons les tièdes, que nous convertirons les infidèles... « Soyez patients avec les faibles; n'abandonnez pas ces pauvres brebis malades qui appartiennent aussi au bercail du « Seigneur... »

Il affirmait la souveraineté du peuple. Ame fière et virginale, haute comme les Alpes, il pratiquait la bravoure de la prédication; sa parole brillait de l'éclair pur et vengeur des lacs et des épées.

« La vie est un combat, » s'écriait-il, « heureux ceux qui « souffrent la persécution pour la justice. »

Pareil aux Vaudois, il proclamait l'inviolabilité et l'autonomie de la conscience humaine :

« Quand mille hommes, quand la communauté tout entière, « sauf un seul membre, confirmeraient l'explication donnée, « ils ne peuvent forcer ce seul croyant à l'admettre, si, dans « sa conscience, il la juge contraire à la parole de Dieu. »

Vous chercherez en vain dans l'œuvre du dictateur de Genève ces maximes fortes, indépendantes, généreuses.

Calvin est-il monarchique? Certes, il enseigne l'obéissance aux magistrats, aux mauvais princes comme aux bons. Il écrit cette parole de doctrinaire qui porte en soi la permanence de toutes les dictatures :

« Il n'est pas permis aux personnes privées de s'élever « contre les tyrans, mais seulement à ceux qui, selon les « lois du pays, sont protecteurs et défenseurs des peuples. »

Mais par une sorte de repentir d'un si triste abandon du droit populaire, il prononce une parole terrible, la même que répèteront les prêtres de la Ligue et qu'avait écrite Marianna :

« Le Seigneur suscite aulcunes fois de ses serviteurs qui « font l'exécution de sa vengeance sur les tyrans. »

En même temps, contre les anabaptistes, il soutient la nécessité « d'un gouvernement civil quelconque, » sachant bien que la pire des servitudes est l'absence de la loi.

Familier avec les politiques de l'antiquité, disciple d'Aristote, il distingue trois espèces de gouvernements : monarchie, aristocratie, démocratie. Et l'oligarchie? dites-vous. Elle rentre dans l'aristocratie. Elle est l'aristocratie de l'argent, le patriciat aléatoire de la richesse; gouvernement exécrable, elle insulte à la fois à la tradition et à l'égalité. La richesse, en effet, est une force sociale, un élément de production, un outil de travail; mais s'il est vrai qu'elle impose des devoirs, elle ne saurait constituer aucun droit.

« Si l'on fait, » dit Calvin, « la comparaison des trois gou- « vernements, la prééminence de ceux qui gouvernent, te- « nant le peuple en liberté, sera plus à priser, non point de « soi, mais parce qu'il est quasi-miracle que les rois se modè- « rent si bien que leur volonté ne se fourvoie jamais d'é- « quité, ni droiture. »

Fidèle interprète de la Bible, Calvin adopte le gouvernement populaire. « Il n'y avait pas de roi en Israël, mais chacun « faisait ce qui lui semblait être droit, » dit le livre des juges; et la même doctrine est maintes fois affirmée dans le livre de Samuel : « Le roi prendra vos fils et les mettra sur ses cha- « riots, et parmi ses gens de cheval, et ils courront devant « son chariot. »

« Il prendra aussi vos filles pour en faire des parfumeuses, « des cuisinières et des boulangères. »

« Il prendra aussi vos champs, vos vignes, et les terres où « sont vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs. »

« Il dîmera vos troupeaux et vous serez ses esclaves. »

Zwingli, dans sa bonne foi lumineuse, poussant jusqu'au bout les conséquences de son principe de liberté, enseignait, comme un devoir des peuples, l'insurrection contre le tyran. Plus prudent peut-être, mais d'une prudence pleine de réserves et d'embûches, Calvin nie qu'on ait le droit de conquérir le gouvernement libre, « là où il n'existe pas, » et d'autre part, il qualifiait de traîtres et de déloyaux, « ceux qui le détruisent et l'amoindrissent « là où il existe. »

Ou je me trompe fort, ou cette acceptation pure et simple du fait accompli est une dérogation manifeste aux principes fondamentaux de la Réforme. La souveraineté de la conscience abdique aux mains de la fatalité; et celle-ci n'a d'autre correctif que l'intervention hasardeuse de la Providence suscitant un tyrannicide.

De même que Bossuet courbait son monarque absolu et sa royauté de droit divin sous la majesté et sous les verges de l'Église, de même Calvin soumet sa république naissante à l'autorité sacerdotale.

L'Église calviniste tient tout en sa main, elle règne, elle gouverne, elle administre. Elle est l'âme et le corps de la cité. Elle en est le juge et le pasteur, le prophète et l'apôtre, le tribun et le magistrat. Ses ordres sont absolus, sa politique indiscutable, sa police sacrée. Cela se vit à Genève lorsque Farel y appela Calvin pour « y avancer l'Évangile. » Une série de mesures rigoureuses signala bientôt son influence. Une confession de foi, acceptée par la majorité des citoyens, fut imposée à chacun sous peine de bannissement. Un culte sans symboles, sans cérémonies et sans formes, dans des temples froids et nus, annonça le règne de l'abstraction théologique. Les derniers rites, les dernières fêtes, conservés par Luther et Zwingli, disparurent. La licence des mœurs fut poursuivie par la censure ecclésiastique jusque dans le foyer domestique. Genève, cette Florence de la Suisse, Genève aux mœurs si douces, trop faciles, mais au cœur limpide et profond comme les eaux du Léman, devint une ville morne, sombre, silencieuse.

La censure sur les livres, la censure sur les discours. Ordre à tout citoyen de ne garder en son logis, sous peine d'amende, « et, en cas de récidive, sous peine de la prison, aucune « image. Une femme mariée sort dans la ville un dimanche « avec des cheveux plus abattus qu'il ne se doit faire, on la « fait mettre en prison, elle, les dames qui l'ont menée, et « celle qui l'a coiffée. Un malheureux auquel on saisit un « jeu de cartes est exposé au poteau, son jeu de cartes sur « les épaules. Tout blasphème est justiciable du magistrat. « Les femmes adultères sont jetées dans le Rhône » (1). Douceur du Christ, ami de Madeleine, qu'êtes-vous devenue? Grand cœur compatissant de Luther, où donc es-tu? Bonté chevaleresque de Ulric de Hutten, je vous appelle! Viens, Zwingli, verser les flots de ta charité sur cette ville où domine, implacable, une morale d'État, où la règle des couvents s'impose aux hommes libres!

La doctrine morale de Calvin est marquée par une contradiction non moins étrange et fatale. Cet esprit vif et net, chez qui la sévérité même n'est que l'exagération du principe de justice, cet homme qui a commencé sa vie par l'étude du droit et dont la logique s'est formée aux écoles de Paris, d'Orléans et de Bourges; ce contemporain de Budé, de Rabelais et de Ramus, initié par ses maîtres à la grande tradition des lois romaines, le voici aux prises avec l'insondable problème de la prédestination. Que va-t-il faire? De quel côté penchera la balance que tiennent ses mains frêles et frémissantes? Il écrit d'abord ces mots :

« Quand il plaira à Dieu retirer de ce monde un enfant

---

(1) Esquiros. *Fastes populaires.*

« avant qu'on ait le temps de le baptiser, il ne le faut pour-
« tant tenir pour damné... la promesse de Dieu a bien assez
« de vertu pour le sauver... »

Il sauve donc, sans baptême, les élus. Mais les autres? ô terreur! dogme sinistre! prophétie mensongère, parole digne d'Oreste!

« Les enfants même apportent du ventre de leur mère leur damnation. »

La voilà, brutalement exprimée, cette fausse loi de la prédestination et de la grâce. Telle est, dépouillée des artifices oratoires et du charme mystique de la cité de Dieu, la doctrine de saint Augustin, dans laquelle on peut dire que le moyen-âge est enfermé. Prison sombre où, durant mille ans, agonise et prie la foule des déshérités! Sinistre état civil qui enregistre, pour l'éternité, des fils aînés, des cadets et des bâtards! Axe meurtrier sur lequel repose l'inégalité des castes et des classes!

Damnés avant de naître! L'enfance, l'innocence, vouées aux flammes invisibles! Le démon saisissant le pauvre petit nouveau-né dès les entrailles de sa mère! Ce spectre derrière ce berceau! L'immense brume obscure de l'abîme étendue sur l'aube de l'humanité!...

VI.

La Réforme a été un grand mouvement de liberté, d'affranchissement de l'esprit. Elle a introduit le libre examen, la souveraineté individuelle de la raison en des domaines hantés et possédés jusque-là par l'autorité, tenus à fief par la tradition. Au Pape et au Concile, elle a substitué l'homme même. C'est ainsi qu'elle a été jugée par M. Guizot : « La Réforme, disait-il, a été un besoin nouveau de penser, de juger librement. » Ces paroles, Luther, Zwingli, Ulrich de Hutten les avaient justifiées d'avance. Le premier à Worms, *seul contre tous*, reprenant l'attitude de Jean Huss à Constance : « Je ne crois ni au Pape ni au Concile, je ne reconnais « point leur autorité. » « *Pontifici autem romano et solis* « *conciliis non credo, nec ipsorum auctoritatem recipio.* »

A l'orateur impérial qui lui criait : « Abjures-tu? ou n'abjures-tu pas? » il répondait : « Je ne puis, je ne veux rien « révoquer; ma conscience est prisonnière de Dieu; l'on ne « peut conseiller à personne d'agir contre sa conscience. Me « voici donc, je ne puis faire autrement. Que Dieu me soit « en aide ! Amen. »

Zwingli, en matière religieuse, n'admettait aucun juge : « Qui sera juge? La vérité qui a sa preuve dans l'Ecriture... « Quand la parole de Dieu a été lue et expliquée devant « l'assemblée, chacun juge, selon sa conscience, si elle a été « bien ou mal expliquée. L'homme intérieur juge la parole « extérieure, et voit si elle est conforme ou non à la loi « divine. »

Le chevalier Ulrich écrivait à Luther : « On dit que tu es « excommunié. Combien cela te grandirait, Luther! Tous les « hommes vraiment religieux diraient de toi : « Ils ont en« chaîné la parole du juste et condamné le sang innocent, « mais le Seigneur notre Dieu les punira de leur injustice et « les fera périr dans leur iniquité. »

Tout autre est Calvin. Lui aussi, aux jours de sa jeunesse, sous le coup des persécutions, avait écrit à François I^er^ et vanté la clémence comme la première vertu des rois. Plus tard, renonçant à l'héritage transmis par Ulrich, Zwingli, Luther; enfermant la Réforme dans une sorte de citadelle administrative et politique, abjurant la tolérance qu'il invoquait autrefois, il proscrit l'autonomie de la conscience au nom de la nécessité d'une religion d'Etat.

« Les magistrats, disait-il, sont tenus de vaquer à maintenir rigoureusement la loi de Dieu. »

Bossuet dit-il autre chose? La Politique tirée de l'Ecriture sainte ne consacre pas en termes plus formels la nécessité d'une religion officielle. L'erreur de Calvin a été, d'avance, celle de Jean-Jacques Rousseau dans le *Contrat social.* Le dangereux devoir de veiller aux intérêts divins confié par l'évêque de Meaux au roi et à ses ministres, Calvin et Rousseau le délèguent aux magistrats de la République. Il y a, des deux côtés, violation de la liberté de conscience, promiscuité du spirituel et du temporel; la raison humaine leur est suspecte; le sentiment religieux, le plus fier, le plus indomptable, le plus spontané de tous, se dénature et s'avilit sous la main de la police.

Non que le législateur de Genève professe dogmatiquement, dans l'institution chrétienne, la persécution et l'extirpation des hérésies. Il ne pousse pas à ce point les conséquences de son principe; il n'a pas ici l'inflexibilité de Bossuet. Mais, les principes étant plus forts que les hommes, le glaive et le bûcher de saint Dominique sont sortis, comme la flamme et la fumée d'un cratère, de la doctrine de Calvin.

VII.

Un jour, un étranger vint à Genève. Il logea dans une maison connue sous le nom d'hôtel de la Rose. Cet étranger était Michel Servet.

Servet, ou Servède, était né à Tudela, ville du royaume d'Aragon. Il appartenait à cette forte et nerveuse race espagnole, ardente, prompte à l'illuminisme, agitée par ses souvenirs non moins que par ses espérances; *Inquietus est et magna moliens hispaniorum animus.*

Inspiré, emporté par l'esprit du XVI^e^ siècle, l'Aragonais rêvait de jouer le rôle de réformateur. Il eut, à Bâle, plusieurs conférences avec Œcolampade. « Tu te plains, disait ce « dernier, que je sois sévère et dur. Je serai doux sur tout « le reste; mais envers les blasphèmes contre le Christ, je « ne puis. Tu dis que le monde a été de toute éternité, « quoiqu'il soit créé par Dieu. Tu nies que le Christ soit le « fils. »

Servet était un hérétique dans l'hérésie. Après la Bible, ses livres préférés étaient le Coran et le Talmud. Arabe, non de religion, mais d'esprit, peut-être de race, âme vaste, curieuse, enthousiaste et positive, il y avait en lui l'esprit même de l'Islamisme. Sa figure était d'un Maure : peau jaune, dorée, bistrée comme les roches basaltiques bronzées par le soleil du Rhône ; traits allongés, secs, résolus ; les yeux noirs, vifs, mobiles, étincelants.

Il avait vécu, dans l'ombre, à Bâle, à Strasbourg, à Lyon. Il avait annoté et commenté le système de Ptolémée. A Lyon, il écrivit son livre : *De trinitatis erroribus.*

L'embarras était de la publier. Les théologiens calvinistes, en véritables jaloux, verrouillaient la jeune liberté, l'enfermaient sous les poutres de leur froide église. Servet adressa son manuscrit à Haguenau, en Alsace, et vint lui-même à Strasbourg surveiller les épreuves.

En 1531, le livre parut.

Le succès fut considérable grâce aux anathèmes de Buces, d'Œcolampade, de Mélanchton.

Sept ans après, il publiait la restitution du Christianisme, *Christianismi restitutio.*

Ce livre étrange, effaré comme une apocalypse, contient en soi l'obscurité, le désordre, l'immensité du chaos. Il répand, pêle-mêle, la fumée et la lueur. Mélange prodigieux de panthéisme, de rationalisme, de mathématique et de politique, Pythagore, Anaxagoras, Parménide, Zoroastre, Trismégiste, sont ses ancêtres ; et non pas seulement Chrysostôme, Augustin et Basile de Césarée. J'y retrouve la fougue et l'assurance de Tertulien, associées à la curiosité orageuse d'Origène. Je sens ici l'Orient tout entier, le Zend Avesta, le Rig-Vedas, le démesuré, l'éclatant Islam mystérieux. La tradition souterraine du monde est là ; c'est la statue d'Isis et la prêtresse de Delphes, et le dieu de Délos, égaré dans les forêts indiennes, debout sur la pierre d'Horeb, agenouillés sur la paille de l'étable de Bethléem. Çà et là, confusément, éclatent des propositions hardies qui éclairent le livre d'une magique et superbe clarté. On pourrait le nommer la *Somme* des idées et des rêves du genre humain. Il y est dit :

« La substance universelle et omniforme de Dieu anime les « hommes et tous les autres êtres. Son esprit est infus en « nous depuis l'origine des terres.

« Au commencement des choses, les êtres étaient confusé« ment pensés en Dieu.

« L'homme pensait en Dieu et assistait, dès l'origine des « choses, à la création du monde.

« Les images de toutes choses étaient en Dieu depuis l'éter« nité.

« La consommation de la loi est l'amour. Le Christ a dit « lui-même que toute loi consistait dans la charité.

« La charité nous identifie à Dieu.

« Dieu est une sympathie universelle.

« Les choses ont déjà changé plusieurs fois à la surface du « globe. Le vieux ciel fut l'ombre du ciel nouveau; la vieille « terre, l'ombre de la terre nouvelle; le vieil homme, l'ombre « de l'homme nouveau.

« Toutes choses, dans le monde, sont pleines de Dieu, c'est« à-dire des énergies divines dont l'océan de l'être les a « animées dès le principe.

« L'homme est un dieu qui grandit » (1).

Les commentaires et les annotations des livres de Ptolémée attestaient d'ailleurs un homme pénétré de l'esprit et du souffle de la renaïssance, un véritable contemporain de Rabelais, un adorateur de la nature.

« Adorer Dieu dans la nature, » disait-il, « ce n'est pas « changer de dieu, c'est changer de temple. »

Et cependant le doux Mélanchton, au Sénat de la ville de Vienne, où Servet, misérablement vivait en corrigeant des épreuves, écrivait, d'une plume trempée dans du fiel de colombe; il exhortait les autorités civiles à étouffer en herbe les erreurs de ce méchant homme.

---

(1) ESQUIROS. *Les Fastes populaires.*

Calvin et Servet s'étaient jadis rencontrés à Paris. Servet, disait-on, avait alors fui le combat théologique. Plus tard, une correspondance échangée entre eux, des lettres acerbes, un livre injuste et violent, injurieux pour Calvin, creusèrent lentement l'abîme où devait disparaître le principe de tolérance proclamé dans le monde par les pasteurs Vaudois, et, après eux, par Ulhric, Luther et Zwingli.

Exaspéré, Calvin écrivait à Viret, en 1546 : « Je ne veux « pas lui engager ma foi, car, si jamais il vient à Genève et « que j'y aie autorité. il n'en sortira pas vivant... »

Il y vint, le malheureux Servet. Échappé des prisons de Vienne, il fuyait, laissant derrière lui son livre et son effigie brûlés par la main du bourreau, sur la place Charnève. Il prit la route de la Suisse au lieu de celle du Piémont. De Genève, il projetait de se rendre à Zurich. Mais le lac était agité; une barque qu'il attendait n'arrivait pas ; la mort arrivait à sa place. Les espions de Calvin lui ayant dépeint l'étranger de l'hôtel de la Rose, Calvin reconnut son adversaire. Le Saultier, suivi du syndic, se présenta au logis de l'exilé, et le conduisit en prison sur l'ordre de Calvin : *Nec sane dissimulo,* disait ce dernier, *mea opera consilioque jure in carcerem fuisse conveatum.*

Incontinent, le procès fut engagé. L'accusateur était un nommé Nicolas Fontaine, créature du dictateur, *Nicolaus Meus,* disait Calvin. Il avait formulé trente-neuf questions sur lesquelles il demandait l'interrogatoire. La trente-septième accusait Servet d'injures contre Calvin.

Interrogé sur l'athéisme de son commentaire de Ptolémée : « Ptolémée, répondit-il, est athéiste, et non pas moi. »

« Je fus bien aise, » écrivit Calvin, « de clore la bouche à « ce mécréant, et je lui demandai pourquoi alors il avait « signé le travail d'un autre. Tant il y a que ce vilain chien « étant ainsi abattu par de si vives raisons, ne put que torcheau son mulseau en disant : « Passons outre, il n'y a « point là de mal. »

A Fontaine succéda Calvin lui-même. Duel terrible, inégal!

Servet captif, malade, écrivait à ses juges :

« Ou condamnez-moi tout de suite, ou renvoyez-moi de « prison. Vous voyez que Calvin est au bout de son rouleau, « ne sachant ce qu'il doit faire, et pour son plaisir il veut me « faire ici pourrir en la prison. Les poux me mangent tout « vif ; mes chausses sont déchirées, et je n'ai de quoi changer « ni pourpoint ni chemise, qu'une méchante. »

Il fallait en finir.

Calvin publia *une brève réfutation des erreurs et des impiétés de Michel Servet.*

« Quiconque pensera honnêtement verra que le but de cet « homme fut d'éteindre la lumière de la saine doctrine et de « renverser toute religion. »

La sentence fut rendue le 23 octobre : « Toi, Michel Servet, « condamnons à devoir être lié et mené au lieu de Campel, « et là, devoir être, à un pilori, attaché et brûlé tout vif avec « ton livre. Et ainsi tu finiras tes jours, pour donner exemple « aux autres qui tels cas voudraient commettre. »

On dit que Calvin s'efforça de faire changer ce genre de supplice. Il ne le put, la loi pénale de Genève républicaine et protestante étant encore une loi catholique, vestige de l'antique servage.

Exemple mémorable ! ô leçon de l'histoire ! Qui de nous n'a déjà vu sortir, de la fosse mal fermée des vieux despotismes, le spectre d'une loi saisissant à la gorge la jeune Liberté ?

Servet, étant coiffé d'une couronne de gazon saupoudrée de soufre, le bourreau le lia au poteau avec une chaîne de fer ; son col était entouré d'une corde de chanvre ; son livre était attaché à son flanc gauche ; son supplice dura une demi-heure ; son dernier cri fut : « Jésus, fils du Dieu éter- « nel, ayez pitié de moi ! »

« Au même instant, on entendit le bruit d'une fenêtre qui « se fermait ; c'était celle par où Calvin était venu assister à « la mort de son ennemi » (1).

---

(1) Esquiros.

Henri III, caché derrière une tapisserie en son château de Blois, assista au meurtre du duc de Guise, et quand la besogne fut faite, il dit, effrayé de la taille du mort : « Il me paraît « plus grand couché que debout. »

VIII.

Et cependant Calvin a fait de grandes choses, donné un grand exemple. J'admire son enseignement, sa prédication infatigable, sa correspondance avec toute l'Europe, la simplicité de sa vie. Ce dictateur d'une ville opulente vécut et mourut pauvre. « J'ai toutes les peines du monde, » écrivait-il à Viret, « même dans les bonnes années, à joindre les « deux bouts. »

Dans l'inventaire de son mobilier, fait après sa mort, on lit ces mots : « Mobilier de Calvin rendu à la seigneurie : Un « chalict de noyer point menuisé, une table de noyer carrée, « un banc de plane près de cette table, un buffet de noyer « ferré, le bois d'un lave-main de noyer, un coffre de noyer « ferré, une chaise à dos de noyer menuisée, une table de « bois carrée, un banc de plane, une autre table de noyer « carrée, un chalict de noyer, quatre tables en sapin, une « douzaine d'escabelles, tant bonnes que méchantes ; un pupitre à livres. » Sa fortune ne dépassait pas deux cents écus. Il les distribua, par son testament : au collége, dix écus, à la bourse des pauvres étrangers, dix écus, à l'une de ses sœurs, dix écus ; à deux neveux, quatre-vingts écus ; à deux nièces, soixante écus ; à un autre neveu, vingt-cinq écus ; en tout cent quatre-vingt-quinze écus.

En son collége, pâle, malade, exténué, soutenu sur les bras de ses auditeurs, il enseignait, dogmatisait, prêchait sans trêve. Huit cents personnes de toute langue et de toute nation l'écoutaient. Trente imprimeurs, nuit et jour, sous la direction de Robert Estienne, exilé, de Crespin, de Badius, multipliaient des livres que des colporteurs héroïques cachaient sur eux, faisaient pénétrer en France, en Italie, en Angleterre, aux Pays-Bas. « Missions terribles ! Convaincus d'avoir sur « eux un évangile français, ils étaient brûlés » (1).

Calvin inspirait, entretenait, enflammait cet apostolat. Nul n'a eu une passion plus ardente de prosélytisme, ni une vue plus claire et plus hardie des moyens de propagande. Il conspirait, non par le couteau, mais par le livre. Il ne tuait pas, il éclairait. Pour machine infernale, il avait la presse. Il se battait avec des caractères d'imprimerie. Heureux s'il n'eût jamais employé d'autres armes ! Mais son parti, chaque jour, comptait de nouveaux martyrs ; il vivait, d'une vie précaire et misérable, au sein de la violence ; il voulut vaincre par la force.

Ainsi les terroristes, au bruit des insurrections de Lyon et de la Vendée, défendaient la Révolution par la hache.

Calvin sacrifiant Servet, c'est Robespierre immolant Danton. Ils n'ont sauvé ni l'unité protestante, ni la République. L'histoire ne peut les absoudre. Elle ne connaît que la justice ; et, si les passions politiques s'égarent, elle les ramène au respect du droit. Devant le bûcher de Servet, au pied de l'échafaud de Mme Roland, de Marie-Antoinette et de Saint-Just, au pied du gibet de John Brown, elle proclame la liberté de la conscience, et l'inviolabilité de la vie.

La Réforme, en frappant Servet, se frappait elle-même, et mentait à son principe. Elle avait émancipé la raison, multiplié les écoles, affranchi l'esprit humain. Sa gloire est d'être enchaînée au respect de la conscience. Du jour où elle renoncerait à son respect, elle signerait sa propre déchéance et son abdication.

---

(1) Michelet.

XVII.

DE L'ESPRIT DU JÉSUITISME.

I.

Dans mon dernier entretien, je disais : la Réforme étant chaleur, vie, mouvement, lumière, Rome lui opposera l'ordre monastique de l'ombre et de la mort morale. A ce grand élan de liberté elle répondra par l'organisation de la plus durable des servitudes, je veux dire le servage de l'esprit et de la volonté.

Pour se convaincre de la puissance émancipatrice de la Réforme, ce n'est pas assez de la voir triomphante, associée au gouvernement des affaires humaines, délivrant à la fois les princes et les peuples. Il faut la saisir en son germe, dans la pensée et la parole de ses tribuns, de ses écrivains, de ses confesseurs. Tous, depuis Ulrich de Hutten et Franz de Sickingen jusqu'à Luther et à Zwingli, rompent avec le moyen-âge. Et cette rupture n'est pas seulement théologique et dogmatique; elle est philosophique, littéraire, artistique. Le divorce éclate dans toutes les sphères de l'intellect, parmi toutes les zones de l'activité. Ce que le moyen-âge subissait, elle le secoue; ce qu'il adorait, elle le brûle; les doctrines dont il croyait vivre, elle les réduit en poussière. Vous croiriez, au premier aspect, assister à la ruine d'un monde; mais sur ces débris, s'élève un monde nouveau. Ainsi, en 1789, la Révolution détruisait et fondait; un souffle mystérieux, venu des hautes régions de l'âme, passait sur l'ancien régime, l'abolissait, ou plutôt le transformait; Montesquieu, Voltaire, Diderot, Mably, J.-J. Rousseau, du fond de leurs tombes assistaient à cette création qu'ils avaient préparée, inspirée, entrevue; leurs ossements tressaillaient. Les peuples qui jadis marchaient, avilis et courbés sous la hiérarchie et le privilége, se relevaient au nom de l'égalité.

Les Réformateurs, nourris au sein de la scolastique, en connaissaient les piéges, les subtilités, le néant.

Ils cherchaient la clarté, la droiture et la vie là où elles étaient en effet, aux écoles de la Renaissance, dans l'Évangile librement interprété, surtout dans les livres des anciens.

Ulrich et son ami Crotus Rubianus, après avoir à Erfurth connu Luther, arrivaient à l'université de Cologne pleins d'ardeur pour la science.

Science vaine, creuse, déclamatoire.

« Nous apprîmes, » écrivait le Chevalier, « à fulminer des « arguments, à nous assommer à coups de syllogismes, à sou- « tenir jusqu'à trente propositions, à prouver le pour et le « contre. »

Élève du savant Ragius Æsticampius qui fut chassé de sa chaire par les théologiens de l'université de Cologne, disciple de Reuchlin, admirateur de Luther, ami de Franz de Sickingen, ardent, fougueux, éloquent, spirituel comme Camille Desmoulins, sincère et hardi comme Loustalot, la parole d'Ulrich vibre de l'impatience superbe de la jeunesse :

« Ceignez-vous les flancs, théologistes, et hâtez-vous de « vous enfuir » disait-il, « nous sommes plus de vingt con- « jurés pour votre infamie et votre ruine... Nous le devons à « la république des lettres... à la religion que vous avez en- « veloppée de ténèbres, à qui nous avons rendu la lumière. « Jérôme a reparu, l'Evangile a vu le jour... Le travail est « ardent partout. Et vous, que faites-vous? De quel droit « usurpez-vous le titre de théologien, vous qui avez réduit

« cette noble science à répéter de vains bavardages, de stériles et verbeuses inepties de vieillards? »

Luther a connu autant que personne cette fougue rénovatrice. Ses mémoires (1) abondent de traits qui en rendent témoignage. Bible, Évangile, Pères de l'Église, il discute les autorités sur lesquelles, jalouse, veillait l'orthodoxie romaine. De l'apocalypse de Jean de Pathmos, il dira :

« Je ne regarde ce livre ni comme apostolique, ni comme prophétique. »

De Jérôme : « On peut lire Jérôme pour l'étude de l'histoire; quant à la foi, et à la bonne vraie religion et doctrine, il n'y en a pas un mot dans ses écrits. »

Ailleurs : « J'ai proscrit Origène. Chrysostôme n'a point d'autorité chez moi. Basile n'est qu'un moine; je n'en donnerais pas un cheveu... »

Il entre vaillamment dans le mouvement de la Renaissance; il comprend que l'instruction est le premier des biens.

« Il faut que les magistrats veillent à l'instruction des enfants. Établir des écoles est un de leurs premiers devoirs. »

« Il doit y avoir des écoles pour les filles. »

« On devrait fonder des bibliothèques publiques. »

« Je regrette de ne pas avoir plus de temps à donner à l'étude des poëtes; j'avais acheté un Homère pour devenir Grec. »

Avec un sentiment juste et élevé de l'apostolat, il disait :

« Je veux que les hommes du peuple, les enfants, les domestiques me comprennent... Si je sais du grec, de l'hébreu, du latin, je le réserve pour nos réunions de savants. Alors nous en disons de si subtiles que Dieu même en est étonné. »

Brusque, véhément, inspiré, inculte :

---

(1) *Mémoire de Luther*, par Michelet.

« Mon style à moi, vomit un déluge, un chaos de paroles...
« il me semble qu'il m'a été donné quelque chose de ce qua-
« druple esprit d'Élie, rapide comme le vent, dévorant comme
« le feu, qui renverse les montagnes et qui brise les pierres. »

Puis, des mots exquis, pénétrants, tels que ce billet écrit à Eisleben, deux jours avant sa mort :

« Personne ne comprendra Virgile dans les *Bucoliques*,
« s'il n'a été cinq ans pasteur. Personne ne comprendra Vir-
« gile dans les *Géorgiques*, s'il n'a été cinq ans laboureur. »

« Nous sommes, disait-il, de pauvres mendiants. »

Mendiants des miettes du festin de l'antiquité, mendiants d'Homère, d'Hésiode, de Cicéron et de Virgile, pauvres à qui font l'aumône les génies sacrés ou profanes, les réformateurs avaient le sens profond de la tradition du genre humain, l'instinct de l'immortalité de l'esprit. Luther portait au doigt une bague d'or sur laquelle on voyait une petite tête de mort avec ces mots : *mori sæpe cogita*; mais autour du chaton était écrit : *O mors, ero mors tua.* O mort, je serai ta mort!

Pénétré du même respect filial pour l'étude des langues antiques, Zwingli dira :

« Elles sont les vraies pioches avec lesquelles nous creu-
« sons jusqu'aux racines de la vérité. »

A Vienne, à Berne, à Bâle, à Glaris, il poursuivait avec ardeur ses études littéraires. Sans cesse, à ses amis il demandait les livres sortis des presses d'Allemagne, d'Italie. D'un sens droit, d'un goût exquis, il jugeait merveilleusement les anciens; il a, dans sa correspondance, des aperçus pleins de justesse et de lumière, il rencontre des mots qui restent comme véritables formules de critique :

« Platon a bu à la source sacrée. Mais quelque admiration
« que j'aie pour sa richesse, sa splendeur et son ampleur,
« j'apprécie aussi la finesse d'Aristote, sa clarté et son éru-
« dition. »

« Senèque est le laboureur des âmes (*agricola animarum.*) »

« Tite-Live est un vaste fleuve d'histoire. »

« Sous l'apparente idolâtrie de l'art et de la parole, Pin-

« dare jette les éclairs les plus extraordinaires et les plus « divins oracles. Sa droiture est sans égale ; sa pureté « telle, qu'on chercherait en vain dans ses poësies « une expression lascive. Personne plus que lui n'eut un « cœur incorruptible, épris du juste, du vrai, du saint. C'est « de là que coule à flots limpides toute sa poësie. Aucun « auteur grec ne me semble aussi utile pour l'intelligence « des Ecritures, surtout des Psaumes de Job, de ces chants « divins qui n'ont pas d'égaux pour la piété et pour l'esprit, « pas de supérieurs pour la beauté. »

Dans la même admiration, en véritable fils de la Renaissance, il associe David et Pindare, Platon et saint Paul.

« J'ai toujours pensé que les savants et les sages forment « comme une société d'élite où chacun prend la parole à son « tour. Le sage, selon le mot de Socrate, est un bien public. »

L'humble curé de Glaris, le pasteur éloquent de Einsiedeln, le curé de Zurich, Zwingli, n'admettait aucun juge en matière religieuse, aucun autre que la raison de chacun et sa conscience. Il s'élevait contre les indulgences, les pèlerinages, les fêtes, la célébration pharisaïque du dimanche.

« Je n'ai vu nulle part que rester dans l'oisiveté soit ser« vir Dieu. »

« Tous les chrétiens forment une seule famille de frères ; « donc plus d'ordres, plus de sectes. »

C'est la parole même de Michel de l'Hospital. Ici le Réformateur suisse donne la main au grand juriste français. Ils se rencontrent et s'unissent dans le culte du droit et de la fraternité, ils s'embrassent dans le temple de la justice. Et en effet, il n'y a pas deux lois, il n'y en a qu'une : « Aimons-nous ! » L'amour est plus fort que la mort.

II.

Par cette résurrection de la sagesse antique, par cette libre interprétation du texte éternel de la Bible universelle, par cette affirmation de l'identité du genre humain, le Moyen-âge était vaincu, et avec lui la Papauté qui en est l'institution viscérale.

Rome comprit le danger.

Elle reprit ses vieilles armes; elle appuya sur un ordre religieux sa résistance à la Réforme

Le Jésuitisme n'a pas d'autre raison d'être. En le saisissant pour se défendre, Rome a fait preuve de plus d'habileté politique que de grandeur morale; mais encore faut-il convenir qu'elle a choisi l'ordre qui convenait le mieux aux besoins du moment. Par là sans doute l'avenir lui échappait, mais elle allait au plus pressé. C'est la tactique ordinaire des institutions que l'esprit abandonne. Pour retenir le plat de lentilles d'Esaü, elles abdiquent leur droit d'aînesse. Afin de vivre un jour de plus, elles embrassent le système qui les conduit à une mort assurée. Désespérant de s'élargir assez pour que les peuples respirent à l'aise en leur sein, elles se réfugient obstinément derrière les murs croulants d'une masure qui les abrite à peine. Immobiles, elles s'arrêtent sur un point du temps qu'elles croient inexpugnable.

Le flot monte, ce point disparaît, car il n'y a d'inaccessible que le droit.

Cependant le monachisme, quoi qu'en ait dit Voltaire, n'était pas un pur néant.

Rabelais, en son chapitre « Pourquoi les moines sont refuis du monde et pourquoi les uns ont le nez plus grand « que les autres, » parle le langage de la satire, et il a raison.

Il avisait surtout à déraciner l'institution en décadence. Les moines de Rabelais sont cordeliers, carmes déchaussés et capucins, moines de Cervantes, de Machiavel, de Pulci et de Pontano.

La philosophie de l'histoire juge autrement les ordres monastiques.

L'Eglise a véritablement vécu en eux et par eux pendant de longs siècles, jusqu'au jour où ils se sont pétrifiés dans l'immobile adoration d'eux-mêmes, attachés et rivés à leurs intérêts, occupés non à recueillir les vestiges des sciences, à répandre parmi les peuples le grain de la parole, mais à s'enrichir des dépouilles de la crédulité publique.

Chacun d'eux symbolise, incarne en soi une phase du Christianisme et du Catholicisme. Les anachorètes, les moines de Saint-Basile, les Bénédictins ont exprimé tour à tour et fécondé l'esprit de l'Eglise.

Les premiers, en un temps de corruptions et d'embûches, préservaient, par la vie contemplative, la virginité de l'Evangile. Seuls avec leur âme, prosternés, rêveurs, silencieux, ils écoutaient en tremblant les vagues murmures de l'infini.

Saint Benoît, sous la même loi, sous les mêmes toits lourds, réunissait et disciplinait une petite société d'hommes, en dehors du monde.

« L'esprit de sa règle, a dit E. Quinet, est d'occuper saintement chaque heure dans l'attente taciturne du dernier jour qui approche. »

C'est le temps où le monde vivait, comme un mourant, les yeux éblouis et terrifiés par la vision de l'Invisible et de l'Eternité.

Auparavant, dès le VII^e siècle, saint Colomban, jeune encore, beau, éloquent, inspiré, débarquait dans la Gaule franque, prêchait, évangélisait ces chrétiens barbares, qui n'avaient en effet du christianisme que les formes extérieures. Les disciples affluaient en si grand nombre autour de lui qu'il lui fallut bâtir successivement trois monastères dans les montagnes des Vosges, Anegrai, Luxeuil et Fontaines. Cette invasion de l'ascétisme et de l'idéalisme celtique-irlandais corrigeait la mollesse des Gallo-Romains et des Germains.

Les monastères éclosent alors de toutes parts, aux bords des torrents du Jura, sur les ballons des Vosges, dans les bois marécageux et les plaines inondées du Brabant et des Flandres. Ces colonies d'associés défrichent le sol comme les âmes.

C'est le berceau de la civilisation; le monastère est le centre des cités.

Mais c'est aussi le commencement de l'ambition et des richesses de l'église qui iront grossissant sans cesse et sans mesure, jusqu'au jour où la Réforme et sa fille la Révolution aboliront la main-morte, rendant au peuple les biens qui jamais n'avaient cessé de lui appartenir en droit.

Plus tard, sortis de l'ombre et du silence des cloîtres, les Dominicains et les Franciscains, se mêlant au monde, porteront au dehors la Parole. Par eux, l'Église prendra part au mouvement de l'esprit humain, aspirera à le diriger, ou à le réduire.

C'est le temps où les éclairs de la raison sillonnaient çà et là le ciel brumeux de la Bohême, et l'azur profond de la Provence et des Alpes. Hussites, Albigeois, Vaudois s'efforçaient d'échapper à Rome. Désespérant de les ressaisir par la Parole, elle les anéantit par le glaive de Saint-Dominique.

Mais la Réforme, comment la frappera-t-elle? Ce n'est plus ici une peuplade de laboureurs et de bergers.

C'est l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, tout un monde de consciences armées qu'il s'agit de courber sous les fourches. Les théatins, les barnabites, les somasques, les franciscains réformés et changés en capucins, les ordres aristocratiques et les ordres plébéiens sont impuissants. De toutes parts l'Eglise menacée s'écroule; à chaque heure qui sonne, une pierre tombe de l'édifice.

Alors, avec une habileté incomparable, l'Eglise s'empare du jésuitisme. Ordre nomade et cosmopolite, sans patrie, sans famille, sans liens d'aucune sorte que l'intérêt de la compagnie, il se pliera à toutes les nécessités d'une lutte engagée sur tant de points de l'Europe.

Comme les franciscains et les dominicains, il prêchera; comme les théologiens du moyen-âge, il sera rompu à la gymnastique des dissertations et des thèses, à la subtile interprétation des textes. Jurisconsulte, il faussera l'esprit de la loi; politique, il sera tour à tour l'ennemi des peuples et des princes, il fomentera, aigrira, enfièvrera la Ligue, il conseillera Philippe II. Surtout, reprenant la vieille tradition du clergé de Charlemagne, il enseignera. Il connaissait d'avance la maxime de Leibnitz : « Faites-moi maître de l'enseignement, « et je me charge de changer la face du monde. »

Rival de la Sorbonne et de l'Université, il finira par s'y installer en maître. Directeur des consciences royales, mêlé sinistrement à toutes les intrigues, vingt fois chassé, vingt fois réintégré, il aspire sans cesse à régenter, à conduire, à pétrir les jeunes générations. Il comprend que s'il a la jeunesse, il a l'avenir. Or, jadis la jeunesse allait à la Réforme, à la Renaissance, comme elle va toujours au vrai, au beau, au saint, au juste. Je parle ici de ceux qui sont jeunes, et non pas de ces vieillards de vingt ans qui parviennent mal à cacher, sous le fard d'un scepticisme avorté, le néant de leur âme. Je parle de ceux qui cherchent plutôt à faire leur devoir qu'à faire leur chemin, et que les honneurs sans l'honneur ne savent pas séduire; je parle des nobles natures qui restent fidèles au culte du droit vaincu et dont les dédains généreux et superbes font pâlir l'iniquité victorieuse !

Le jésuitisme voulut donc s'emparer de la jeunesse. Il le voudra toujours. C'est sa loi. Au XVIᵉ siècle, il combattait la Renaissance et la Réforme. Aujourd'hui, il se propose d'extirper l'esprit de la Révolution. L'entreprise est hardie; le but est grand. Il s'agit de la destinée même du monde. Nous avons le droit et le devoir de connaître les doctrines politiques, philosophiques et sociales d'un ordre qui pèse d'un tel poids dans la balance de l'histoire.

Je ne recommencerai, ni les Provinciales, ni Voltaire.

Ce ne sont pas les casuistes, ce n'est ni le père Nonotte, ni Garasse, ni Escobar, ni Patouillet que je me propose de traduire à la barre de l'ironie.

Je suis d'ailleurs peu disposéà rire en heurtant la planche d'un sépulcre.

Saisissons le fond même du jésuitisme.

Je m'adresse à l'âme de la secte. Je remonte à ses origines;

et, plus tolérant qu'elle ne l'est pour ses adversaires, je ne l'outragerai ni dans son berceau, ni dans ses exils.

III.

Je demande ce que le catholicisme ultramontain va enfanter pour se défendre, et ce qu'il va proposer à l'Italie, à l'Espagne, à la Belgique, à la France, dans le dessein d'arrêter la Réforme à leurs frontières; — comme s'il y avait des frontières pour les conquêtes de l'esprit.

« Dans la galerie de Hamptoncourt, ce palais légué par Wolsey à Henri VIII, parmi les images de tous les princes et de tous les hommes illustres de l'Angleterre, depuis l'avènement des Tudor jusqu'à nos jours, se trouve égarée, nous ne savons par quel accident, une figure basanée, d'une sorte de beauté étrange. Rien ne saurait rendre la tension extrême de cette physionomie, la fixité terrible de ce regard d'acier qui vous suit longtemps jusque dans vos rêves » (1).

On attribue ce portrait au Titien.

C'est le portrait d'Ignace de Loyola, ou plutôt d'Inigo Lopez de Recalde y Loyola, gentilhomme, né en Biscaye, au château de Loyola, en 1491. Il venait au monde dans le pays catholique par excellence, l'Espagne dévote, chevaleresque, romanesque, la patrie du Cid Campéador et de sainte Thérèse.

Le roman envahissait l'Espagne. Roman des mendiants, constaté par une littérature nouvelle, le genre picaresque; roman chevaleresque des Amadis, d'origine portugaise, et qui posséda l'Espagne jusqu'au commencement du XVII^e^ siècle où commence l'ère des bergeries dont le dauphinois Honoré d'Urfé tirera l'Astrée; romans dévots, rosaires, livres sur la Vierge, littérature de couvent.

---

(1) Henri Martin.

Sainte Thérèse nous dit elle-même, l'effet précoce de ses lectures sur elle. Don Quichotte en cornette, elle fuit, à dix ans, la maison paternelle, ayant son frère pour Sancho Pança.

Ignace de Loyola, malade d'une blessure reçue au siége de Pampelune, était cloué sur son lit, durant une longue convalescence.

Les romans de chevalerie lui manquant, il lisait les livres de piété, la Vie des Saints, la légende dorée, chauffés à blanc du soleil et de l'imagination espagnols. Une nuit, la Vierge lui apparut tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Cette vue « l'inonde d'une volupté divine, » chasse de son cœur les voluptés charnelles. Il n'aura plus désormais d'autres amours que Marie et l'enfant Jésus.

A l'abbaye de Montserrat, il fit la veillée des armes, dans l'église, comme pour recevoir l'ordre de chevalerie. Au matin, il vêtit, non pas l'armure de chevalier, mais l'habit de pèlerin, suspendit ses armes aux murs de la chapelle, et se rendit au monastère de Manresa, couvent de moines mendiants. Là, par des austérités excessives, il surexcita en lui le penchant à l'illuminisme. Il resta, dit-on, une fois, toute une semaine, en catalepsie.

En se rendant à Montserrat, il rencontra un Maure, s'efforça de le convertir au dogme de l'Immaculée-Conception. Le Maure résiste vigoureusement, combat, armé, équipé de logique et de physiologie ; il cède pour la conception, nie pour l'accouchement. En chevalier de la Vierge, Ignace délibère s'il tuera le Maure :

« Si ma mule suit le Maure, je le tuerai ; si elle tourne à « l'opposite, je le laisserai vivre. » Heureusement, elle prit l'autre route.

Les Provinciales n'ont pas inventé le casuisme.

Dirai-je son pèlerinage à Jérusalem, et qu'au retour, en Espagne, il se fit écolier à trente-deux ans? Son voyage à Paris où il s'assied sur les bancs du collége Montaigu?

J'ai hâte d'arriver à son apostolat, à ses livres, à la fondation de sa compagnie. Pour lui, en effet, les études classiques étaient peu de chose; tout au plus un moyen, un instrument. Dès les premiers jours de sa maladie, il roulait la pensée de fonder un nouvel ordre monastique. Jamais volonté ne fut plus active, plus immuable que celle de ce destructeur de la volonté. Ayant, par lui-même, éprouvé qu'elle est la vertu substantielle, il la redouta chez autrui comme un danger pour la durée de son œuvre.

Le 15 août 1534, accompagné de cinq écoliers espagnols, François Xavier, Lainez, Salmeron, Rodriguez, Bobadilla, d'un Savoyard, Lefèvre, il gravissait les hauteurs de Montmartre. Là, sur ce sol arrosé du sang des martyrs, ils se lièrent par un vœu. Ils jurèrent :

« De renoncer aux biens de ce monde, de se consacrer au « salut de leur prochain et de faire le voyage de Jérusalem; « que s'ils ne pouvaient s'embarquer dans un certain délai, « ou rester à Jérusalem, ils reviendraient à Rome se jeter aux « pieds du souverain pontife, afin qu'il se servît d'eux à sa « volonté pour le salut des âmes. »

Ce vœu fut renouvelé l'année suivante. Aux sept premiers, s'étaient joints deux Français, Broët et Coduret, et un Genevois, Lejai. En 1538, les dix associés se retrouvèrent à Venise. La guerre leur fermait les mers; ne pouvant partir pour Jérusalem, ils allèrent à Rome.

Moment grave! heure solennelle! Les voyez-vous ces dix hommes, foulant, sous leurs sandales, la poussière et la cendre des générations endormies? Nul jamais n'aborda Rome sans un frémissement. Dante a exprimé l'impression qu'il ressentit au spectacle de la foule immense, qui, au temps du jubilé, allait et venait le long du pont Saint-Ange; « comme les « Romains, à cause de la foule, l'an du jubilé, ont réglé la « manière de passer sur le pont. Tous, d'un côté, ont le front » tourné vers le château et vont à Saint-Pierre, et de l'autre « côté, vers le mont. »

Plus tard, Pétrarque écrivait : « Je me rappelle ce que vous « me disiez un jour à Avignon : « Pétrarque, n'allez pas à « Rome; ce n'est plus qu'un fantôme; vous n'y trouverez que

« des ruines. » Ces débris, ces ruines, ont quelque chose de « majestueux, qui m'imprime une sorte de vénération. Loin « d'être étonné que Rome ait subjugué l'univers; je ne le « suis que de ce qu'elle l'a fait si tard. »

Le nonchalant Montaigne lui-même, en son voyage d'Allemagne et d'Italie, s'étonne de la grandeur des monuments romains, ces ossements de marbre de l'histoire. De nos jours l'abbé de Lamennais a consulté dans Rome et pesé les destinées du catholicisme. Elle attire les hommes et les peuples.

Ignace de Loyola acheva dans Rome ce qu'il avait commencé à Paris. Le groupe d'où sortira l'immense société de Jésus est constitué.

Par quelles armes luttera-t-il contre l'esprit nouveau? Quel sera le glaive de ce Jacob en son duel contre l'archange de la Réforme?

Un livre: Les *Exercices spirituels*.

Opposé au protestantisme, qui est la religion de l'invisible, le culte de l'abstraction, l'école de l'absolu, le jésuitisme s'adresse aux sens. Loyola, ce grand mystique, détrône le mysticisme. Avec une connaissance profonde des faiblesses du cœur, il met la sensation à la place de la méditation, et destitue la pensée et la foi au profit des langueurs et des extases du sentiment.

Lui, il avait véritablement éprouvé les hallucinations et les vertiges de l'extase; mais, même en cet état, il a pu se juger, se connaître, s'analyser froidement. Un second Loyola, avec une force de pénétration qui m'épouvante, a sondé l'âme de Loyola illuminé, extatique.

Cet homme semble avoir deux âmes, dont l'une est employée à épier l'autre, à surprendre ses secrets, à dérober, à détruire sa candeur et sa virginité.

Alors, instruit par ce sinistre espionnage de soi-même, il rédigea, pour ses disciples, un traité, un code, un manuel, une physiologie de l'extase et de la sainteté. L'enthousiasme, la passion, la charité, tout l'homme en mot, il le réduisit en procédé, en mécanisme, en machine. Il éteignit la flamme, disciplina la volonté, tua la vie. Trente jours lui suffisent pour dompter, réduire une âme, *triginta dies.* Au bout de ce temps, elle est brisée.

Que si l'âme veut s'élever à la connaissance des dogmes, s'emparer de l'absolu, Loyola la guide par maints chemins détournés, l'assouplit, l'égare et l'énerve, non par la foudroyante vision de l'abîme, mais par le mirage de la sensation. Son Dieu est un Dieu charnel.

« Tâchez, à Bethléem, au jardin des Olives, tâchez même « au Calvaire, d'appliquer les cinq sens. Voyez et écoutez, « touchez, goûtez, flairez la Passion » (1).

Mesurez l'abîme où tombe l'âme! Il n'y a plus d'âme. C'en est fait de l'inspiration, de la spontanéité, du génie même de la religion chrétienne.

La direction succède à la croyance. Où est le grand Dieu des Apôtres, le Dieu de saint Paul, le Dieu nouveau et inconnu qu'il annonçait aux juges de l'Aréopage? Qu'est devenu le Christ des Pères de l'Église, le pâle crucifié des anachorètes? Comment l'idéal s'est-il évanoui? Voici que la pensée elle-même se fait chair et se matérialise. L'Évangile devient drame et n'est plus doctrine. La méthode de Loyola, c'est l'exil de l'Esprit, la proscription même de l'essence du christianisme. On n'adorera plus Dieu en esprit et en vérité; on adorera le cœur sanglant de Jésus; on se prosternera devant des amulettes, des talismans, des images parlantes, pleurantes. Je dis que le paganisme est restauré dans les petits côtés de son puissant naturalisme. Le grand Pan est mort pour jamais; mais on conserve les larmes de Narcisse et le sang qui coule des arbres où sont enfermées les nymphes.

Pour prévenir tout danger d'émancipation, lorsque, en 1548, les *Exercices spirituels* furent imprimés en latin, il fut expressément interdit de communiquer le livre, de le laisser sortir des mains de ceux qui ont charge de diriger les autres.

---

(1) Michelet.

Luther, au contraire, Zwingli, Calvin, tous les réformateurs, multipliaient, distribuaient, répandaient, vulgarisaient la Bible et l'Évangile. Cette publicité des Écritures est la caractéristique de la Réforme. La coupe passe de mains en mains; chacun y boit la vie et l'espérance. Le protestantisme, par la parole et par le livre, émancipe la raison, brise le joug de la lettre, ouvre les portes, manifeste Dieu. Le jésuitisme impose à ses adeptes une direction indiscutable, mystérieuse, une obéissance muette, aveugle. Il gouverne, caché, redoutable, vigilant, un peuple d'âmes captives.

Il se résume, en effet, en un seul mot : *obéissance.*

« Écrivez, disait Loyola mourant, écrivez. Je désire que la « Compagnie sache mes dernières pensées sur la vertu d'o« béissance. » Elles étaient celles mêmes de toute sa vie. Un an avant sa mort il avait dicté quelques maximes qu'on peut considérer comme son testament :

« A l'entrée en religion, je dois être entièrement résigné « (c'est-à-dire dépouillé de ma volonté propre et dépendant « de la volonté d'autrui)... Je dois me laisser manier comme « la cire molle, qui obéit à la main qui lui donne la forme... « Je dois faire de moi comme un corps mort qui n'a ni volonté « ni sentiment, comme une marionnette qui tourne où l'on « veut la faire tourner, comme un bâton dans la main d'un « vieillard qui s'en sert à son vouloir, *sicut baculus in manu* « *senis, perindè ac cadaver.* »

IV

Par quel moyen la société attirera-t-elle en son sein les âmes qu'elle se propose d'énerver et d'assouplir? Une fois attirées, conquises, comment les conservera-t-elle? Enfin quelle sera, au dehors et dans les affaires du monde, sa conduite, son attitude?

Le livre des *Exercices spirituels* est sans doute l'œuvre fondamentale et sectrice. Il en existe deux autres qui en sont les commentaires : le *Directorium* et les *Constitutions*. Les Exercices spirituels regardaient plutôt la théorie ; le *Directorium* et les *Constitutionss* ont des livres pratiques. Rédigé par le général de l'ordre, Aquaviva, homme d'une politique consommée, le *Directorium* semble dicté par l'esprit même de Machiavel. Les principes matérialistes appliqués au gouvernement du prince par le grand Florentin, Aquaviva les emploie pour le gouvernement, je me trompe, pour l'anéantissement de toute résistance et de toute volonté. Jamais chaîne de servitude ne fut plus étroitement serrée, jamais pierre de sépulcre ne fut plus solidement scellée sur une âme vivante ; et, par un chef-d'œuvre de tactique, l'âme ne s'aperçoit pas qu'on l'enchaîne et qu'on l'ensevelit.

Autour du néophyte, on fait l'isolement. Seul, livré, abandonné à lui-même, confiné dans une sorte de prison cellulaire, il lit les Exercices spirituels, et chaque jour l'instructeur paraît, geôlier de cette âme captive qu'il pousse plus avant dans la mort morale.

Lorsque la pauvre âme exténuée, haletante, étouffe dans l'agonie, *in illà quasi agonià suffocatur*, alors il est bon de la laisser un peu respirer, *sinendus est aliquandò respirare ;* lorsqu'elle a repris haleine, *cùm deindè quodammodo respirat*, car il ne convient pas de la torturer sans relâche, *non semper affligatur*, froidement on lui laisse le choix, *electionem*. O profondeur insondable ! On dit à ce fantôme, à ce spectre de vie qu'il est libre de choisir. Il le croit ; pressé par la faim de la mort, il la désire, il l'appelle, il la demande, il l'exige, et c'est volontairement qu'il entre dans la servitude éternelle.

Ainsi, trois siècles d'avance est appliqué à l'esprit humain, à l'intelligence, à la volonté, le système impitoyable de la prison Mazas.

Quant aux *Constitutions*, tout y est glacé, comme dans une avenue funéraire, mais tout y est prévu, ordonné, ingénieusement distribué.

« Le général doit connaître, par tous les moyens, le carac-

« ractère, les aptitudes, les actes de chaque membre de « la société; chacun doit révéler ce qui regarde les autres, « *manifestare sesse invicem*... Pas d'enthousiasme; pas d'en« traînement; pas d'amitié; on vivra seul, ou à trois, jamais « à deux. »

Je vois partout le travail minutieusement organisé, le mécanisme régulier d'une fabrique de tisserand. Ils tissent, en effet, silencieusement, la toile où sera pris le catholicisme tout entier. Ces hommes n'agissent pas et ils ont l'air d'agir. Pères provinciaux, préposés, recteurs, examinateurs, consulteurs, admoniteurs, procurateurs, préfets des choses spirituelles, préfets de la santé, préfets de la bibliothèque, du réfectoire, veilleur, économe, etc., une armée de fonctionnaires (1). Mais l'homme? le chrétien? qu'en avez-vous fait?

Il faut, avant tout, disent-ils, réprimer les grands inctincts, développer les petits. De là vient que la Compagnie n'a pas compté un seul grand homme depuis sa fondation. Ignace de Loyola les domine tous de sa hauteur terrible. Il a fait le désert, il l'a rempli de la poussière des énergies humaines, afin de rester à jamais le plus grand.

Lorsque la chaire retentit d'accents éloquents et graves, je m'assure qu'ils ne tombent pas des lèvres d'un de ses disciples. Nulle flamme, nulle grandeur, jamais un cri puissant sorti des entrailles. Bossuet n'est pas de l'Ordre, Bourdaloue en est. Le Père Lacordaire était dominicain. Le Père Félix jésuite. Leurs poëtes s'appellent Lemoine, tant raillé par Pascal, ou Gresset, auteur du Méchant et de Ververt. De l'esprit, beaucoup; de génie, point. Ils ne chantent pas, ils gazouillent; leur poésie est un ramage.

Confesseurs des rois, directeurs des femmes, ils ont mérité cette parole sanglante de La Bruyère :

« Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le déposi-

---

(1) Chose remarquable et triste! Le fonctionarisme jésuitique s'empare de la société moderne qui se pétrifie de plus en plus dans une hiérarchie glaciale.

« taire du secret des familles, à manger souvent à de bonnes « tables, à se promener en carrosse, à ménager pour les autres « et pour soi-même tous les intérêts humains, et cela seul a « fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du « soin des âmes, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs. »

Jamais ils ne vont au grand, aux purs et hauts sommets de l'intelligence, jamais ils ne pénètrent dans les abîmes sacrés. Leur philosophie est dérisoire, leur littérature est fade, leur art est mesquin, bouffi, grassouillet. Ils fondent cependant des colléges. C'est là, comme je l'ai dit, le grand œuvre, le puissant mobile, la savante politique de l'Ordre. En outre, si leurs maisons professes ne peuvent avoir de revenus, il y a exception pour les colléges; « *la pauvreté nuit trop aux études,* » dit le révérend Père Petrus Ribadaneira dans sa Vie de Ignace de Loyola; en sorte que la Société pourra être fort riche, tandis que ses membres seront censés vivre d'aumônes.

Dans ces colléges, manuscrits, bibliothèques, instruments de physique, d'astronomie, tout abonde. Vous diriez les temples de la science, *templa serena.* Allons au fond.

Demandons à un livre destiné à être secret, *Ratio studiorum*, comment le jésuitisme entend la science, la philosophie, la poésie, l'art. Je touche ici à un point essentiel.

« Que personne, même dans les matières qui ne sont d'au« cun intérêt pour la piété, ne pose jamais une question « nouvelle! *Nemo novas introducat questiones.*

« Que les hommes d'un esprit trop libéral soient repoussés « de l'enseignement! *A docendi munere, sine dubio remo« vendi.*

« Que les questions sur Dieu soient écartées! *Quæstiones de « Deo prætereantur.*

« Que l'on ne permette pas de s'arrêter à l'idée de l'Être « plus de deux ou trois jours!

« Qu'on ne parle pas de la pensée de substance! *Nihil « dicant.*

« Qu'on s'abstienne de discuter sur les principes! *Caveant* « *ne ingrediantur disputationem de principiis.*

« Qu'on ne s'occupe en rien ni de la cause première, ni de « la liberté, ni de l'éternité de Dieu! Il convient surtout de « s'abstenir. *Multo magis abstinendum, nihil dicant, nihil* « *agant!* Qu'ils passent sans examiner, *non examinendo* (1).

V.

Esquiver les problèmes, ruser avec l'Infini, se dérober à l'appel du vrai, mettre en tout le masque à la place de la réalité, chercher la paix dans l'abdication, voilà le fond de la théorie. Ils reviennent à la scolastique, au culte des mots.

D'ailleurs force joûtes, combats, tournois littéraires, spectacles, solennités, comme aux beaux jours des philosophes cornificiens.

L'art, ce fils aîné de la lumière, ce reflet de l'invisible, cette image de la beauté incorruptible, ce miroir où la nature se reconnaît; l'art qui, dans l'architecture, reproduit les hautes futaies des bois, les profils des monts, les frais asiles des vallées; qui, par la statuaire et la peinture, imprime aux traits mortels le sceau du divin et les sacre d'immortalité; qui, par la poésie et la musique, crée le rhythme des paroles, des sons et des nombres; l'art, qui s'est appelé tour à tour David et qui a chanté les psaumes sur Néhiloth et sur Muth-Labben; Homère, et qui a raconté les combats des Argiens aux belles cnémides contre les Troyens dompteurs de chevaux; Eschyle, et qui a cloué Prométhée sur le Caucase et Oreste à son remords; Lucrèce, et qui a célébré les forces indomptables de la nature et l'énergie créatrice de Vénus; Raphaël, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Véronèse, Rubens, et qui a fait la Transfiguration, la Cène, la Joconde, orné les voûtes de la chapelle Sixtine, sculpté la Notte, Moïse et Laurent de Médicis, peint les Noces de Cana et la Descente de Croix d'un pinceau fougueux et flamboyant ; qui s'est appelé Shakespeare, et qui a fait pleurer Ophélia, rugir Richard III et Titania sourire dans la rosée et les brumes matinales ; qui s'est appelé Palestrina, Mozart, Haynd, Beethoven, et sur le monde déployait l'immense nuée lumineuse et sonore de l'harmonie ; l'art qui crée les épopées, anime les marbres, bâtit les Parthénons et les Églises, élève les colonnes Trajanes, et, sur les arcs triomphaux, plante fièrement les victoires aptères ; l'art divin, humain, vivant, frémissant, inspiré n'est plus qu'un jeu poétique, une matière à amplification, un thème à réminiscences ; l'originalité disparaît, l'imagination rumine, l'invention avorte, la fantaisie marque le pas, Pégase, stupéfait, se sent pousser les oreilles d'Aliboron, Virgile aboutit au Père Lemoine, Dante au Père Lefèvre, et, du fond de l'Iliade expurgée, sort le gentil Ververt, un perroquet !

---

(1) E. Quinet. *De l'Ultramontanisme.*

VI

Un dernier mot, et j'achève. Les jésuites ont coutume de se couvrir du drapeau de la liberté. C'est là une de leurs tactiques. Au XVIe siècle ils défendaient le libre arbitre, comme Luther et Calvin.

Ils proclamaient, sous Philippe II, et de son aveu, le principe de la souveraineté du peuple. Au XVIIe siècle, ils combattirent, chez les jansénistes, la doctrine énervante et funeste de la grâce. Paroles stériles ! combats illusoires ! Voyez-les au Concile de Trente, écoutez leur orateur, leur général, Lainez :

« L'Église est destituée de toute liberté, de toute juridic-
« tion, elle est née dans la servitude. »

L'infaillibilité du Pape est affirmée, en même temps que l'autorité des conciles est abolie. Dès 1540 ils avaient juré à Paul III une obéissance sans réserves.

« Si le Saint-Père me commandait, disait Loyola, de monter « dans une barque, sans mât, sans voiles, sans rames, sans « vivres, et de traverser ainsi la mer, j'irais, non-seulement « sans murmure, mais avec joie. »

Ces prétendus amis de la liberté organisent, en effet, la servitude. On le vit clairement au XVIIIe siècle ; la philosophie, la Révolution, le droit des peuples n'eurent pas d'ennemis plus acharnés.

Savez-vous quand ils réclament la liberté ? C'est lorsqu'ils sont assurés qu'elle est morte. Si elle ressuscite, ils conspirent de l'anéantir. Dans la tombe, ils l'évoquent. Est-elle debout, ils l'enterrent.

Interrogez l'Espagne et l'Italie. Qu'ont-ils fait de ces nations pendant près de deux cents ans ?... Songez à ce qu'ils firent de vos aïeux au temps du duc d'Albe ; rappelez-vous vos routes couvertes d'exilés, de fugitifs, de condamnés à mort ; souvenez-vous que « les bêtes sauvages couraient le « pays et que les louves venaient allaiter leurs petits dans « les fermes abandonnées. »

Contre les jésuites, ni les rigueurs, ni la discussion, ni les sarcasmes ne peuvent rien. Aussi bien les uns et les autres sont épuisés. On ne recommence pas l'histoire.

Bannis d'Anvers, en 1578, pour s'être refusés à la pacification de Gand ; chassés de France, en 1594, comme complices de Jean Chatel ; chassés de la Hollande, en 1598, comme complices de l'assassinat de Maurice de Nassau ; chassés de Venise en 1606 ; de Naples et des Pays-Bas en 1622 ; de la Bohême en 1618 ; de l'Inde en 1623 ; soupçonnés, en 1610, d'avoir armé Ravaillac ; banqueroutiers à Séville en 1646 ; proscrits, en 1723, des états de Pierre le Grand ; du Portugal en 1759 ; de l'Espagne en 1767 ; condamnés et flétris par arrêt du Parlement en 1762 ; exilés de France deux ans après ; exilés de Rome et de toute la chrétienté en 1773 ; raillés, moqués, bafoués, percés à jour par la satire Ménippée, par

Marnix de Saint-Aldegonde, par Rabelais, Pascal et Paul Louis; chansonnés par Béranger, vomis par la conscience humaine, les jésuites sont aujourd'hui plus nombreux, plus riches, plus puissants, plus dangereux que jamais. Le catholicisme est leur chose. Rome leur appartient. Ils y sont maîtres. Silencieusement, abrités et protégés par la complicité ou la faiblesse des gouvernements, ils ourdissent la trame où se prennent les générations.

C'est en vain que leur général, François de Borgia, prononça jadis sur eux cet anathème : « Il viendra un temps où « vous ne mettrez plus de bornes à votre orgueil et à votre « ambition, où vous ne vous occuperez plus qu'à accumuler « des richesses et à vous faire du crédit; où vous négligerez « la pratique des vertus; alors il n'y aura puissance sur la « terre qui puisse vous ramener à votre première perfection, « et s'il est possible de vous détruire, on vous détruira. »

Ces temps sont venus, et la prédiction ne s'est pas réalisée. Je ne connais, pour les combattre avec efficacité, qu'un seul moyen. Pamphlets, discours, exils sont impuissants, et ces derniers sont souvent injustes. Moi, je conseillerais les proscriptions!.. Je dresserais contre eux les tables de Sylla!.. Mon ambition est plus haute et mon vouloir plus ferme.

Promettons d'établir et de diriger notre vie sur des principes opposés à l'esprit du jésuitisme; je veux dire sur la sincérité et la justice. Ce n'est pas seulement la raison, la philosophie, l'histoire, la science, la Révolution, c'est l'âme même du monde qu'il s'agit de sauver.

Je veux, d'une indomptable volonté, et vous avec moi, opposer à la doctrine de l'ombre et de la mort celle de la lumière et de la vie. Je repousse cet enseignement dérisoire, cette discipline implacable, cette obéissance servile; je ne veux pas de ce masque sur la face du vrai.

Il n'est qu'un seul enseignement qui soit digne de l'homme. Il sait faire leur part à la mère, au père, à la république; il crée des enfants, des citoyens, des travailleurs; libre et progressif, il comprend trois foyers : famille, patrie, humanité.

La véritable philosophie ne recule devant aucun problème et frappe hardiment à la porte des mystères. « Ouvrez, dit-elle, « au nom de la raison! » Elle s'unit de plus en plus à l'étude scientifique de la nature et déserte à jamais le drame légendaire et mystique du Golgotha et du Thabor.

L'art véritable ne s'arrête ni ne se pétrifie dans le plagiat et dans le commentaire; il grandit, il élargit ses ailes au sein de l'idéal et dans les profondeurs de l'infini.

Un jour, il y a environ vingt ans, M. de Montalembert, à la tribune de la Chambre des pairs de France, prononçait, comme un défi, les paroles suivantes :

« Les fils des Croisés ne reculeront pas devant les fils de Voltaire ! »

Eh bien, je le déclare, les libres penseurs qui ne sont pas seulement fils de Voltaire, mais qui se font gloire de descendre de l'antique et robuste lignée de Luther, de Rabelais, de Marnix, de Pierre Bayle, de René Descartes, de Buffon, de Montesquieu, de Vico, de Beccaria, de Kant, de Herder et de Franklin; cette race indomptable des protestants de la Raison, cette famille des défenseurs de la justice, ces confesseurs de la science et de la vérité ne reculeront pas devant les fils de Loyola!

XVIII.

RABELAIS.

I.

Une grande et féconde parole a été dite par M. Michelet :

« La Renaissance marche à la nature, s'y assimile lente-
« ment... Telle est la profonde peinture de Vinci, qui vit le
« premier la grande pensée moderne : l'universelle parenté
« de la nature... Un monde d'humanité commence alors, de
« sympathie universelle. L'homme est enfin le frère du monde.
« C'est là le vrai sens de la Renaissance : tendresse, bonté
« pour la nature. Le parti des libres penseurs, c'est le parti
« humain et sympathique. »

Ce retour à la nature, dans toutes les sphères de l'esprit, n'eut pas lieu brusquement. Déjà il avait été préparé au XII^e^, au XIII^e^ siècles par les travaux d'Abailard, de Roger Bacon, par le livre mystique de Joachim de Flore. Au plus obscur du moyen-âge brillent, çà et là, quelques étoiles. Mais quelle est faible et vacillante, quelle est éphémère cette lueur!

A quel caractère reconnaîtrons-nous la Renaissance, et comment triompheront définitivement la raison et la justice? Premièrement par la révélation de l'Italie, lorsque Charles VIII, Louis XII, François I^er^ passent les Alpes, mettent le pied sur la terre des antiques chefs-d'œuvre. Deuxièmement lorsque

Guttenberg, et après lui les Alde, les Étienne, les Froben imprimeront les jurisconsultes, les philosophes et les poëtes. Alors apparaît le colossal *Corpus juris*. Le droit romain se lève contre le droit canonique, et la Rome papale est dépassée de toute la hauteur du droit humain par la Rome éternelle.

Virgile est imprimé en 1470, Homère en 1488, Aristote en 1498, Platon en 1512.

Alde, en 1508, fit paraître une édition complète des Adages d'Érasme. Froben, de Bâle, les réimprima six fois, et Budé, le savant numismate et philologue, disait de ce livre : « C'est « le magasin de Minerve, tout le monde y a recours, comme « aux feuilles de la sybille. »

On vit alors clairement que cette antiquité représentée à leur image par les Yanotus de Bragmardo, dont parle Rabelais, « tondus à la césarine, tousseux, vêtus du lirripipion, « syllogisant en la pierre philosophale, abbréviateurs, scrip- « teurs, copistes, barbouilleurs de papier, chaffoureux de « parchemin, » était l'élégance même, l'urbanité, la grâce, la beauté. Les jeunes étudiants s'énamourèrent de la blonde Vénus, et les vieillards soupirèrent pour Minerve ou Hébé.

Un enthousiasme éclata, immense, universel. Avec la même ardeur dont Brunelleschi avait fouillé Rome, on exhumait les médailles, les monnaies, les bas-reliefs, les manuscrits. La France, à son tour, était saisie de la fièvre savante des Pic de la Mirandole, des Politien, des Filelfe. Elle écartelait son blason scolastique et féodal des armes d'Homère et de Virgile.

Les imprimeurs étaient les prophètes de cette résurrection.

Le jour, la nuit, dans la vieille rue Saint-Jean de Beauvais, au clos Bruneau, gémissaient les presses de la famille des Estienne. Tout le monde y travaillait, les femmes et les hommes; tous vivant de la même vie intellectuelle, dévoués à la même idée, rompant le pain des mêmes chefs-d'œuvre, communiant à la table sainte de l'antiquité. Les correcteurs étaient les plus grands esprits du temps : le Grec Lascaris, descendant des empereurs de Byzance; l'historien de l'Allemagne Rhenanus; l'Aquitain Rançonnet, depuis président du Parlement de Paris ; Musurus, que Léon X fit archevêque.

« Postérité! disait Henri Estienne, tu pourras reposer,
« nous travaillons pour toi. Tu dormiras paisible, heureuse
« de nos veilles. »

Et dans sa préface de Thucydide, dédiée à son frère :
« Reçois, ami, le produit des sueurs qu'un travail âpre tire
« de mon front, pendant le rude hiver, pendant les sombres
« nuits, où j'écris au vent de la bise. »

II

Parmi tant d'hommes altérés, dévorés de la soif de l'antiquité, éclairés par la lumière des temps nouveaux, et qui aspirent à rajeunir le monde en le plongeant aux sources de Rome et d'Athènes, dans le Tibre et dans l'Illyssus, déserteurs du moyen-âge, soldats de la Renaissance, le plus grand, le meilleur, le plus étrange est François Rabelais. Il a bu, souvent jusqu'à l'ivresse, à la coupe ciselée et profonde de l'antiquité; mais, toujours, même en ces savantes orgies greco-romaines, il conserva le sens profond de la vie une et universelle.

Génie véritablement humain, il appartient à cette race de rares et grands esprits dont un critique a dit :

« Dans le passé grec, après la grande figure d'Homère,
« qui ouvre glorieusement cette famille et qui nous donne
« le génie primitif de la plus belle portion de l'humanité, on
« est embarrassé de savoir qui y rattacher encore » (1).

Pour moi, j'y rattacherais, sans hésiter, Eschyle et Aristophane. Le premier, figure grandiose, épique, dramatique, sacerdotale; le génie même de la tragédie. Le second, étincelant, lyrique, audacieux, le masque même de la comédie et de la satire. A Rome je n'y rangerais ni Virgile, ni Horace, encore moins Ovide ou Lucain. Virgile, quelle que soit mon admiration pour sa poésie mélodieuse, pénétrante, procède d'Homère dans l'Énéide, dans les Bucoliques, de Théocrite le Syracusain, de Bion et de Moschus, et d'Hésiode dans les Géorgiques. Horace n'est qu'un mélange heureux, délicat et charmant de Pindare et d'Anacréon. Ovide et Lucain offrent déjà les symptômes des décadences. Mais j'associerais aux demi-dieux de la littérature : Plaute et Lucrèce; Plaute aussi grand, aussi profond et divers qu'Aristophane; Lucrèce, plus grand qu'Hésiode, « esprit qui cherche le fonds de tout » (1), philosophe, poëte, visionnaire, et dont le vers semble parfois trempé aux sources mêmes de l'infini.

---

(1) SAINTE-BEUVE. *Préface de Molière.*

III.

Les tempéraments sont inégaux, les armes sont diversement trempées, dans la lutte entreprise, au XVI^e^ siècle, contre le moyen-âge, qui s'obstine à ne pas mourir, se retranchant derrière les institutions lorsqu'il est fini dans les idées; résistant encore dans les couvents, dans les parlements, à la Sorbonne, c'est-à-dire au sein même de la mort, lorsqu'il est vaincu par l'esprit de vie. Apre et dur combat éclairé par le glaive catholique qui tua Ramus, et par la lueur des fagots calvinistes qui brûlèrent Servet.

Le moyen-âge est attaqué par les philologues, Budé, les Estienne, Etienne Dolet; par les poëtes, Marot, Ronsard, Joachim du Bellay; par les réformateurs, par les juristes.

Les philologues, en restaurant les lettres anciennes, manifestent l'identité de l'âme du monde. Les poëtes, par la richesse de leurs vers, l'audace de leur prosodie, l'opulence de leurs rimes et l'éclatante splendeur de leurs amours, attestent la fin des macérations; ils chantent, oiseaux bleus couleur du temps, dans l'aube et la rosée et les matinales fraîcheurs des jours qui vont naître. Les réformateurs détrônent l'autorité romaine au profit de la conscience qu'ils saluent comme la reine du monde. Les juristes, parmi la poussière et la poudre des lois féodales, ressuscitent le droit et préparent l'égalité civile.

---

(1) V. HUGO. *Shakespeare.*

Rabelais s'empare tour à tour de toutes ces puissances. Mais son arme meurtrière, son glaive acéré, flamboyant, sa formidable épée de Gargantua, sa croix de frère Jean des Entommeures, c'est l'ironie.

L'ironie, en effet, est le ton général des livres que le despotisme ou le fanatisme de leur temps obligent à dérober, sous son voile, la justice, la vérité, l'avenir.

Lucien, Pétrone, employaient l'ironie aux heures de décadence. Aulu-Gelle les a suivis en ce chemin oblique, de traverse, et qui cependant mène au but.

A la colère léonine et superbe de Juvénal succède la moquerie de Martial. La satire dantesque dort, couchée sur le marbre de Ravenne, et je vois s'échapper en riant, du pli de ses draperies funèbres, la badinerie ailée de Boccace et d'Arioste.

L'Italie, en cette voie, avait précédé la France. Je parle de la France du XVI^e siècle, car nul n'a égalé l'audace de nos troubadours et de nos trouvères.

Pulci, l'ami de Laurent de Médicis, dans son poëme de *Morgante*, fustige tout ce qui dominait au XV^e siècle : hommes d'église, monarques, chevaliers, seigneurs. Il se moque indifféremment des paladins et des moines. Héritier des fabliaux, libre et joyeux bourgeois de Florence, poëte préféré des *popolani grassi*, « sans plan, sans méthode, il suit son caprice, *cappricio*, comme dit le mot italien » (1).

Satire, érudition, volupté, telle était l'Italie du XV^e siècle.

---

(1) Philarète Chasles.

Pulci, Pontano, le Pogge, Politien lui-même s'affublaient volontiers du costume du Pulcinello, quittaient la plume pour la batte d'Arlequin, et carnavalisaient sans trève.

Ils annonçaient, trois cents ans d'avance, l'esprit railleur, niveleur, frondeur, révolutionnaire de Diderot et de Beaumarchais, l'humeur érotique de Parny, et trop souvent l'attitude débraillée de Piron et de Vadé, la corruption licencieuse de Crébillon fils. J'y reconnais parfois l'aimable et gai bon sens des romans philosophiques de Voltaire. Candide, Zadig, l'Ingénu, Micromégas, sont les arrière-cousins des contes d'Italie. On les reconnaît aisément à certain air de parenté qui est l'esprit tempéré par la grâce.

Rabelais, formé à l'école italienne, aviva, de sa bonne humeur gauloise, l'esprit italien; dépassa ses hardiesses et ses gaietés; compléta le sourire de Pulci et d'Arioste par le rire à plein ventre de Grandgousier. Il donna à la satire l'ampleur de l'épopée.

C'est Homère, barbouillé de purée septembrale, dormant et ronflant sous les treilles.

IV.

On peut consulter, sur les rares détails de sa vie, une notice des frères Scévole de Sainte-Marthe, les recherches manuscrites du théologien Antoine Le Roy, des notes communiquées par quelques habitants du Perche et de l'Anjou, une savante notice par le bibliophile Jacob, une page de l'Histoire de France de Henri Martin, et une spirituelle préface de M. Barré.

Il naquit vers 1483, à une lieue de Chinon, en Touraine, « *pays plaisant, serein, gratieux,* » dans une métairie de son père, aubergiste assez riche, établi à Chinon même, sous l'enseigne de la Lamproie.

De la Touraine, comme P. L. Courier, il a gardé la gaieté tourangeaude, aiguisée de malice, pétillante comme le vin de Vouvray et d'Azaï. De l'auberge paternelle il a reproduit le cliquetis des casseroles, le glou-glou des bouteilles, le bruissement des lèche-frites, le virement des broches, le bouillonnement des marmites, la fumée des rôts, l'énormité de la mangeaille. Il est né goinfre.

Il commença son éducation au couvent des bénédictins de Seuillé, où, dans un certain dom Buinard, il trouva le prototype de frère Jean des Entommeures. De là, il étudia au monastère de la Basmette, près d'Angers; puis à l'université de cette ville. Enfin, il entra comme novice au couvent de Fontenay-le-Comte, en Poitou, maison de l'ordre de Saint-François, où il reçut la prêtrise en 1511.

Lié avec Budé, avec André Tiraqueau, avec le savant helléniste Pierre Amy, « qui parlait le grec un peu mieux qu'on « ne récite aujourd'hui le latin en Sorbonne, et le français à « l'académie, » il se perfectionna dans l'étude des langues anciennes et modernes et devint un des meilleurs philologues, et peut-être le plus étonnant polyglote de son temps.

Emprisonné dans l'*in pace* de son couvent franciscain, il obtint du pape Clément VII la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, et finit bientôt après par le clergé séculier. Abbé rieur et voyageur, puissant convive, bien reçu de chacun, il changea maintes fois de paroisse. Le suivrai-je au château de Glatigny, fief patrimonial de ses amis les frères du Bellay? A la cure de Souday où il fut exilé? En sa retraite de Langey, ermitage caché sous les treilles, où, pendant plusieurs années, il amassa les trésors d'une érudition encyclopédique? On y voit encore son logis, les deux lamproies qu'il fit sculpter au fronton et son portrait, grossièrement taillé dans la pierre, y rit largement d'un rire de Faune et de Silène.

A l'âge de quarante ans, il étudia la médecine à l'école de Montpellier. Les livres, l'observation, la nature l'avaient déjà initié. En 1532, reçu médecin, mais non docteur, nous le retrouvons à Lyon où l'attendait Etienne Dolet. Là, dans l'imprimerie de Gryphius, il donnait ses soins à quelquesunes de ces merveilleuses éditions du XVIe siècle, particulièrement à celles d'Hippocrate et de Galien.

Ses débuts d'écrivain furent sérieux, ainsi qu'il convenait à son habit de prêtre et de médecin. Mais le temps des Valois était peu propre aux livres graves. Les gelosi italiens avaient le pas sur les savants commentateurs. On se serait cru en pleine cour d'amours provençale, moins la grâce galante d'Arles et de Toulouse. François Ier, superbe homme d'armes et de fière tournure, n'eut jamais la poétique bonhomie du roi René. Sa galanterie brusque, ses emportés caprices, l'égoïsme brutal et le sensuel instinct de ses passions, sentaient le reître et le lansquenet plus que le troubadour.

Blessé des dédains d'un public fait à l'image de son roi, Rabelais écrivit la chronique gargantuine de laquelle il est dit au prologue du Pantagruel : « Trouvez-moi livre, en quel-« que langue, en quelque faculté et science que ce soit, qui « ait telles vertus, propriétés et prérogatives, et je payerai « chopine de tripes...; il en a esté plus vendu par les impri-« meurs en deux mois qu'il ne sera acheté de bibles en neuf « ans. »

Une pensée satirique l'avait inspirée. Rabelais y attaquait la mode des romans de chevalerie, se moquait allègrement des Florestan, des Amadis, des Philocopes, des Guillaume sans paour, des Huon de Bordeaux et autres livres de « haulte « futaye ; » devançait Cervantès, complétait l'Arioste et préludait à Gargantua.

Pantagruel, son second livre, fut publié avant le premier. Il y en eut trois éditions en une année.

Alors, Jean du Bellay, évêque de Paris, envoyé en ambassade à Rome par François Ier, emmena avec lui ce joyeux savant, ce farceur de génie, ce fantaisiste plein de bon sens, ce fou raisonnable à merveille.

Tout le monde connaît la légende rabelaisienne, les bouffonneries à la cour pontificale, la demande d'excommunication faite à Clément VII « parce que les fagots excommuniés « ne brûlent pas, » le retour à Lyon, les poisons pour le roi et la reine, poisons destinés à être saisis afin de faire le voyage de Lyon à Paris aux frais de dame justice.

Revenu à Lyon, après sa dernière escapade, Rabelais y reprit ses travaux de philologie et de médecine, fut nommé médecin du grand hôpital en 1532, et donna des leçons d'anatomie sur le cadavre.

Il publia des almanachs, réimprima Pantagruel, imprima pour la première fois Gargantua.

« On commença par toute la France, » dit M. Paul Lacroix, « à chercher le sens caché de ces livres de haulte graisse, « légers au pourchas et hardis à la rencontre, que Rabelais « compare à de petites boîtes « peintes au-dessus de figures « légères et frivoles, et renfermant les fines drogues, pierre-« ries et autres choses précieuses. »

Image renouvelée de Platon comparant Socrate aux silènes grotesques des marchands d'Athènes.

Mais l'intolérance, le fanatisme veillaient. Rabelais, également odieux aux calvinistes dont la rigide et austère doctrine s'accommodait mal avec sa débonnaireté; aux catholiques percés par ses sarcasmes et qui le considéraient comme un apostat, rejoignit de nouveau à Rome son ancien protecteur, le cardinal du Bellay. Il obtint du Pape l'absolution pour l'irrégularité de sa vie comme ecclésiastique, pour sa fuite de l'église de Maillezais, l'habit de prêtre régulier échangé contre celui de prêtre séculier, l'exercice public de la médecine, et autres menus péchés. Il l'obtint par l'entremise de deux prélats italiens, probablement engagés en secret dans la règle de Thélèmes, et, chose rare et difficile, il l'obtint gratuitement.

En 1545, le roi lui accordait approbation et privilége pour la suite du Pantagruel attendue depuis dix ans.

Il mourut curé de Meudon, non dans sa cure, mais à Paris, le 9 avril 1553, dans une maison de la rue des Jardins, quartier Saint-Antoine.

Il mourut en sceptique, suivant les uns, en athée suivant les autres. Je n'entends point pénétrer ces augustes mystères de la dernière heure. Je suis de ceux qui respectent les secrets de la mort. Devant le lit de Rabelais, comme devant celui de Voltaire, il convient de rester debout et tête nue. Je laisse à d'autres le triste et facile courage de condamner ou d'absoudre, comme s'ils étaient les dispensateurs de la justice éternelle et les jurés de la Providence.

Quand il serait vrai que Rabelais eût prononcé ces paroles : « Je vais chercher un grand peut-être, » qui de nous a le droit de s'en irriter et d'en charger sa mémoire ? Qu'il se montre et qu'il parle, l'homme qui, ayant vu clair dans l'invisible, osera dire à ce mourant : « Tu blasphèmes, et je sais comment les âmes vivent de l'autre côté du tombeau ! »

D'ailleurs si Rabelais n'a été ni calviniste, ni luthérien, ni catholique, ni ultramontain, ni gallican; s'il a refusé de s'enclore dans une secte, ne serait-il pas téméraire d'affirmer qu'il fut volontairement etranger aux lumières de la religion naturelle, lui qui, tantôt avec une verve bouffonne, tantôt avec une simplicité attendrissante, écrivait :

« Mon Dieu, c'est cettuy grand bon piteux Dieu, lequel « créa les salades, harans, merlans, etc., etc., item les bons « vins. » (Lettre à Antoine Nollet, bailli d'Orléans.)

« C'est aussi le Dieu de Platon, le grand plasmateur, » écrit Gargantua à son fils Pantagruel, « qu'il convient servir, « aimer et craindre, et dont la parole demeure éternellement. « Non doncques sans juste et équitable cause je rends grâces « à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir « veoir mon anticquité chenue refleurir en ta jeunesse. Car « quand, par le plaisir de lui qui tout régit et modère, mon « âme laissera cette habitation humaine, je ne me réputerai « totalement mourir, ains passer d'un lieu en un aultre, « attendu que en toy et par toy je demeure en mon image, « visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre « gens d'honneur et mes amis, comme je soulais... Par quoy, « ainsi comme en toi demeure l'image de mon corps, si « pareillement ne reluisaient les mœurs de l'âme, l'on ne « te jugerait peut-être garde et thrésor de l'immortalité de

« notre nom; et le plaisir que je prendrais ce voyant serait « petit, considérant que la moindre partie de moy, qui est « le corps, demeurerait, et la meilleure, qui est l'âme, et par « laquelle demeure notre nom en bénédiction entre les « hommes, serait dégénérante et abastardie. »

Quoi de plus religieux que ces paroles de Pantagruel sur l'ordre et l'harmonie des mondes?

« Quelque chose que vous disent ces fols astrologues de « Louvain, de Nurenberg, de Tubinge et de Lyon, ne croyez « que ceste année, y ait autre gouvernement de l'universel « monde que Dieu le Créateur, le quel, par sa divine parole, « tout régit et modère, par la quelle sont toutes choses en leur « nature et propriété et condition; et sans la maintenance et « gouvernance du quel toutes choses seraient en un moment « réduites à néant, comme de néant elles ont été par lui pro« duites en leur estre. Car de lui vient, en lui se parfaict tout « être et tout bien, toute vie et mouvement... Doncques le « gouverneur de cette armée et toute aultre sera Dieu tout « puissant. » (Pantagruéline pronostication.)

Le premier, parmi les modernes et bien avant Pascal, reprenant l'idée des alexandrins d'après Hermès Trismégiste, il donnait de l'Etre Suprême une définition dont la grandeur n'a été dépassée par aucune théologie :

« Dieu est une infinie sphère, le centre de la quelle est en « chacun lieu de l'univers, la circonférence, point. »

Par là il appartient à la tradition religieuse du monde. Le Dieu de Rabelais est le Dieu des Vedas, de Zoroastre, de Confucius, de Socrate, de Platon, de Cléante le Stoïcien, de Marc-Aurèle et de Voltaire. C'est le Dieu de la Nature et de l'Humanité.

V.

L'œuvre de Rabelais, intitulée : la *Vie de Gargantua et de Pantagruel,* se divise en deux parties principales : Livre premier : la vie très-horrifique, du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par Alcofribas Nasier, abstracteur de quintessence. — Livre second : Pantagruel, roi des dipsodes, restitué en son naturel, avec ses faits et prouesses épouvantables, par feu maitre Alcofribas Nasier, abstracteur de quintessence. — Plus, trois autres livres; en tout cinq. Telle est l'étendue de cette épopée bouffonne.

Le prologue de Gargantua est, comme chacun sait, précédé d'une épitre en vers :

AUX LECTEURS.

Amis lecteurs qui ce livre lisez,
Dépouillez-vous de toute affection,
Et, le lisant, ne vous scandalisez.
Il ne contient mal, ni infection.
Vrai est qu'ici peu de perfection,
Vous apprendrez, sinon en cas de rire;
Autre argument ne peut mon cœur élire;
Voyant le deuil qui vous mine et consomme.
Mieux est de ris que de larmes écrire;
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Et par cette porte du rire, par ce porche de l'immense gaieté, Rabelais s'élance et vous entraîne dans les domaines de la fantaisie. Il chante d'une voix trop souvent avinée l'Iliade de l'ivresse de la raison. Semblable à Erasme, il donne à la sagesse les grelots de la Folie.

Comparer Rabelais à Boccace, à Cervantes, d'autres, avant moi, l'ont fait. Pour moi, je ne le puis. Il est leur père, sans doute; mais qu'ils sont loin d'être ses égaux! Ils rient sur une tombe; ils achèvent par l'ironie des choses depuis longtemps mourantes. Semblables aux fossoyeurs d'Hamlet, ils chantent au fond de la fosse, sur la terre où germent les vers des cadavres.

« Boccace, » a dit M. Edgard Quinet, dans ses immortelles *Révolutions d'Italie*, « Boccace est le premier Italien qui se « soit résigné au sort de l'Italie; bien plus, il s'en console. »

Il ajoute : « Les quarante-six chants du poëme d'Arioste se « déroulent sans laisser éclater une plainte émue. Durant

« quinze ans, les étrangers en armes entrent par toutes les « portes ; mais le poëme, sans s'interrompre, se poursuit toujours plus serein. La mort même de l'Italie ne peut l'arrêter. »

Toute autre est l'épopée de Gargantua et de Pantagruel.

Rabelais regarde vers l'aurore. Il y a ici un souffle immense, une respiration de Titan qui soulève l'Etna, une science de bénédictin inspiré, une douceur et une ferveur d'apôtre, les élans d'un poëte, la sagesse d'un philosophe, la vision d'un prophète ; surtout un grand cœur, aimant, humain, fraternel.

On a reproché à ce livre son obscurité. Elle tient à deux causes : premièrement à la profondeur du génie rabelaisien, grand comme la nature, et comme elle, plein de lumière et d'ombre. Deuxièmement à la nécessité de dérober aux maîtres la parole qui affranchit l'esclave. C'est l'obscurité de la folie de Brutus.

Dante aussi est obscur. Il a sur son style la nuée des hauts lieux, et dans son âme la brume de l'Océan. Il dit : « O vous, qui avez l'entendement sain, découvrez la doctrine « qui se cache sous le voile de ces vers étranges : »

O voi, ch' avete gl'intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde,
Sotto il velame degli versi strani.

« De même Rabelais : « Vistes-vous oncques chien rencontrant quelque os médulaire ? C'est, comme dit Platon, « lib. 20 de Rep., la bête du monde la plus philosophe. Si « vous l'avez vu, vous avez pu noter de quelle dévotion il le « guette, de quel soin il le garde, de quelle ferveur il le tient, « de quelle prudence il l'entoure, de quelle affection il le « brise, et de quelle diligence il le suce. Qui l'induict à ce « faire ? Quel est l'espoir de son étude ? Quel bien prétend-il ? « Rien qu'un peu de mouelle... A l'exemple d'icellui, vous « convient d'être sages, pour fleurer, sentir et estimer ces « beaux livres... Puis, par curieuse leçon et méditation fré-

« quente, rompre l'os et sugcer la substantifique mouelle, « c'est-à-dire ce que j'entends par ces symboles pythagori- « ques, avec espoir certain d'être faits escorts et preux à la « dite lecture, car en icelle bien aultre goût trouverez et doc- « trine plus absconse, la quelle vous révélera de très-haults « sacrements et mystères horrifiques, tant en ce qui concerne « notre religion, qu'aussi l'état politique et vie œconomique. »

D'aucuns, s'efforçant de trouver le sens historique des personnages, ont ajouté à ces obscurités celles de leurs commentaires ou de leurs gloses. Gargantua, suivant les uns, c'est François Ier; suivant les autres, Henri d'Albret; Grandgousier, père de Gargantua, c'est Louis XII ou Jean d'Albret; Pantagruel serait Antoine de Bourbon ou Henri II; Panurge, c'est le cardinal d'Amboise ou le cardinal de Lorraine, ou l'évêque de Valence; Pichrocole, roi de Lerné, qui fait la guerre à Grandgousier, c'est le duc de Savoie, ou Ferdinand d'Aragon, ou Charles Quint, ou François Ier.

De même, au temps de Molière, Alceste était M. de Montansier, ou tel autre personnage.

A ces habiles qui savent le fin du fin, Rabelais répond :

« Vous m'interprétez comme qui pain interprette pierre ; « poisson, serpent ; œuf, scorpion. »

Rabelais est créateur de types, comme Homère, comme Cervantès, comme Shakespeare, comme Molière, comme Le Sage, et non faiseur de portraits au pastel comme Marivaux. Le portrait ne reproduit qu'un être, un atôme de la création, une minute du temps. Le type est universel et immortel. Achille, Diomède, Don Quichotte, Sancho Pança, Hamlet, Falstaff, Sganarelle, Don Juan, Pantagruel, Panurge, Gil Blas, vivent à jamais dans le monde des idées et des êtres.

Nul, comme créateur de types, n'a dépassé Rabelais. Il a l'inépuisable fécondité d'Homère « le plus grand créateur après Dieu. » Dindenaut, Badebec, Bridoie, Grippeminauds, Thaumaste, Poonocratès, Rondibilis, Trouillogan, cette famille burlesque, bouffonne, plantureuse, fille de l'imagination, race du rêve, elle vit, elle renaît sans cesse, elle marche, elle respire, elle traverse les âges, elle a la fécondité, la réalité, l'éternité.

La puissance de l'artiste égale ici, et reproduit l'énergie créatrice de la nature. Chimiste surhumain, Rabelais travaille dans le laboratoire de l'infini.

Ignorance, fainéantise, goinfrerie des moines, vénalité des juges, avidité et vanité des rois, impôts arbitraires, intérêts usuraires, dîmes, corvée, gabelles, main-morte, débauche, hypocrisie, fausses décrétales, vaine scolastique, misère du peuple, infatuation des grands, magistrats qui décident des procès par le sort des dés, écoliers enfarinés de grec et de latin et dédaigneux de leur langue maternelle, mignons de cour, mignons d'église, truands, ribaux, filles de joie, tortures, supplices, tenailles, roues, gibets, toutes les laideurs, toutes les haines, tous les vices du moyen-âge, Rabelais les expose en son miroir redoutable; il voit clair, d'un œil jovial et terrible, au fond des corruptions; il éclate de rire au nez du catholicisme confondu: il tance, il fustige, il flagelle, il déchire les hontes qui, sous son fouet vengeur, se tordent en mille attitudes d'un burlesque formidable; il nettoie, d'un balai gigantesque, les étables d'Augias; il y a en lui du Silène, de l'Hercule et du Diogène; il danse la bourrée avec les bacchantes de Vouvray, il coupe d'un seul coup les têtes de l'hydre féodale, et dirait volontiers au roi de Marignan: ôte-toi de mon soleil.

Rabelais est le médecin universel.

Cette universalité est à la fois dans le fonds et dans la forme. Elle est la pensée même du livre. Science universelle, bienveillance universelle, humanité, tolérance, respect de la pensée humaine et du sang humain, consolation, espérance, gaîté, faire rire ceux qui pleurent, guérir le corps et l'âme; aimer les enfants qui sont la promesse; aider aux vieillards qui sont le souvenir; bâtir sur la tradition le temple de l'amitié, du travail et de la paix; composer ses fondements de toute la science du passé, et les asseoir dans son ombre féconde et vénérable, pendant que le faîte blanchit dans l'aube ; telle est l'œuvre de Rabelais.

Il va plus loin que la Réforme et touche à la Révolution. Il chante comme Luther, il rit comme Voltaire.

Il comprend, comme les conventionnels, que l'école est une fabrique d'âmes. Pareil aux grands législateurs, il veut reprendre toutes choses par la base, refaire l'humanité par l'éducation.

Contre le moyen-âge qui disait à l'homme : « La nature est « mauvaise, impuissante à te sauver, » il dit : « La nature est bonne, travaille, ton salut est en toi. »

C'est la parole même de Galilée : « la mente umana opera « di Dio. » C'est la parole de Bernard de Palissy : « Je n'ai « point eu d'autre livre que le ciel et la terre ; il est donné à « tous de lire et de connaître ce beau livre. » C'est la parole de Rousseau : « Tout est bien sortant des mains de l'auteur « des choses. »

C'est le cri de la conscience humaine.

Par là Rabelais rompt avec la scolastique, le monachisme, la discipline, l'obéissance. Il abroge la grâce, et inaugure la justice.

De sa cité-modèle, de son Atlantide, l'abbaye de Thélèmes, « jouxte la rivière de Loire, à deux lieues de la grande fo« rest du port Huault, » il proscrit « les cagots, hypocrites, scribes et pharisiens, basochiens mangeurs de populaire. »

Cy n'entrez pas, hypocrites bigots,
Vieux matagots, mariteux, boursouflés,
Torcols, badaults plus que n'étaient les Goths, etc.

« Toute leur vie (des Thélémites) estait employée non par « lois, statuts ou règles ; mais selon leur vouloir et propre « arbitre. Se levaient du lict quand bon leur semblait ; bu« vaient, mangeaient, travaillaient, dormoient, quand le dé« sir leur venait. Nul ne les esveilloit, nul ne les parforçoit « ni à boire, ni à manger, ni à faire autre chose quelconque.

« Ainsi l'avait establi Gargantua. En leur règle n'estait que « cette clause :

Fais ce que vouldras.

« Parceque gens libères, bien nés, bien instruicts, conver- « sants en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct « et aiguillon qui toujours les poulse à faicts vertueux, et « retire du vice ; le quel ils nommaient honneur. »

Lorsque s'allument les buchers de Dolet et de Berquin, Rabelais cesse de rire, il est éloquent, âpre, amer ; il s'indigne contre les juges sanguinaires, « ces chats fourrés qui brû- « lent, écartellent, décapitent, ruinent et minent tout, sans « distinction de bien et de mal. »

C'est l'accent Juvénalesque des Tragiques d'Agrippa D'Aubigné.

En un temps de batailles et de conquêtes, sous le roi de Marignan, de Pavie et de Cerisoles, Rabelais vantait les douceurs de la paix, dénonçait la vanité des guerres. Il disait : « Foi, loi, raison, Dieu condamnent les conquérants. »

Dans ses admirables chapitres sur l'éducation de Gargantua, dont Clément écrivait à Voltaire : « Je ne crois pas « qu'on ait rien dit de plus sensé sur l'éducation que ce qu'on « lit dans les 14e, 15e, 23e et 24e chapitres de Garguantua, « où il fait sentir si finement tout le vice et le ridicule des « études de ce temps-là, et donne ensuite un plan si raison- « nable d'une éducation forte et salutaire à l'esprit comme au « corps. » — Chapitres qui arrachaient à M. Guizot lui-même cet aveu : « On ne m'entendra pas sans étonnement nom- « mer d'abord Rabelais comme un de ceux qui ont le mieux « pensé et le mieux parlé en fait d'éducation, avant Locke et « Rousseau, »

Rabelais agrandit et anime l'étude et l'observation de la nature par l'enseignement des sciences morales. Il donne à la science une âme ; il élève l'esprit du jeune disciple ; il lui apprend à chercher Dieu, c'est-à-dire l'universelle et vivante harmonie dans les insectes, dans les plantes, dans les mousses, dans les astres, au sein des hauteurs et des profondeurs. Chaque soir, le maître et l'élève, les travaux du jour terminés, s'en vont : « Au lieu de leur logis le plus découvert, voir la face du ciel, noter les aspects des astres... Ils « prient Dieu le créateur, en l'adorant et ratifiant leur foi en« vers lui, et le glorifiant de sa bonté immense. »

C'est Rabelais qui a dit cette forte parole, si douce et si grave à la fois : « A bien sûrement et plaisamment parfaire « le chemin de la connaissance divine, deux choses sont né« cessaires : guide de Dieu et compagnie d'homme. »

C'est lui qui, dans le discours de Panurge, à la louange des presteurs et detteurs, enseignait le principe de la solidarité des intérêts : « Représentez-vous un monde auquel un « chacun prête, un chacun doive ; tous soient detteurs, tous « soient prêteurs, ô quelle harmonie sera parmi les réguliers « mouvements des cieux !... O comme nature s'y délectera « en ses œuvres et productions ! Cérès chargée de blés, Bac« chus de vins, Flora de fleurs, Pomone de fruits, Junon en « son air serein, sereine, salubre et plaisante. »

VI.

Tel est, dans sa simplicité lumineuse et sa grâce abondante, le penseur, le maître, le moraliste, le génie civilisateur, le père de l'éducation religieuse et libre, le prophète.

Quant au satirique, lisez le chapitre 14 : « Comment Gar« gantua fut institué en lettres latines. »

Le chapitre 3 de Pantagruel : « Du deuil que mena Gar« gantua de la mort de sa femme Badebec. »

Le chapitre 6 : « Comment Pantagruel rencontra un Li« mousin qui contrefaisait le langage français. »

Le chapitre 13 : « Comment Pantagruel donna sentence « sur le différend des deux seigneurs. »

Le chapitre 30 : « Comment Epistemon qui avait la tête « coupée fut guéri habilement par Panurge. »

Les chapitres dans lesquels Panurge « en phantaisie de se « marier, consulte Epistemon, Her Trippa, frère Jean des Entommeures, un philosophe, un médecin, un théologien, un « légiste, Rondibilis, Trouillogan, la sibylle de Roust « Nazdecabre et Raminagrobis. »

Les chapitres : « Comment naissent les procès et comme « ils viennent à perfection; comment Bridoye décide les pro« cès par le sort des dés. » « Comment Pantagruel passa « l'île de Tapinois, en laquelle régnait Quaresmeprenant. « Enfin parcourez avec Rabelais, l'île Sonnante, le royaume « de la Quintessence, l'isle des Esclots, le pays de Satin, le « pays des Lanternois; descendez sous terre, entrez au « temple de la dive Bouteille, c'est-à-dire de la lumière. »

Et dites si jamais imagination fut plus efflorescente, fantaisie plus ailée, rire plus homérique et bon sens plus robuste.

On a reproché avec raison, à l'auteur du Gargantua et du Pantagruel, le cynisme violent où son style semble se complaire. Je pense, en effet, que cette ivrognerie de langage blesse, rebute bon nombre d'esprits fins et purs. C'est ce que La Bruyère entendait par ces mots trop sévères : « C'est un « monstrueux assemblage d'une moralité fine et ingénieuse « et d'une sale corruption. Où il est mauvais il passe bien « au delà du pire; c'est le charme de la canaille. » Mais La Bruyère ajoutait : « Où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à « l'excellent; il peut être le mets des plus délicats. »

Boileau disait : « Rabelais, c'est la raison en masque. » J'ai dit la cause de ce masque. Quant à celle de sa trivialité orgiaque, il en est deux principales, essentielles : premièrement son temps, qui fut celui de Brantôme, de Beroald de Varville et de Marguerite de Navarre; en second lieu, sa condition de moine. Il n'a pas été préservé par l'influence de la femme; hélas ! il ne vécut jamais au sein de cette sérénité et de cette prud'homie qui entoure la mère de famille, la compagne dévouée, chaste et fidèle. Un écrivain a dit de la femme qu'elle est la conscience de l'homme. J'ajoute qu'elle est sa pudeur, La pudeur manque à Rabelais; mais il possède les deux grands caractères des hommes de génie : l'originalité, l'universalité.

Par sa verve éclatante et sa liberté d'esprit, il est l'ancêtre de Molière, de La Fontaine, de Lesage, de Voltaire, de P.-L. Courier et de Béranger, l'héritier des trouvères, le compagnon de François Villon. Par son amour pour l'enfance et son profond instinct des lois de l'éducation, il descend de Socrate, de Platon, de Xénophon, de Plutarque et des Pères; il annonce Rollin, Locke, Condorcet et Lakanal. L'ironie socratique s'unit, en lui, au rire de Pantagruel; son abbaye de Thélèmes participe à la fois des jardins d'Académus et des écoles créées par la Convention nationale.

« Entrez! qu'on fonde ici la foi profonde! »

Catholiques, protestants, israélites, fils du concile de Trente, confesseurs de la Diète d'Augsbourg, fils de Moïse et de David, si les dogmes ont divisé nos pères, que les idées nous rapprochent et nous réconcilient! oublions nos controverses et nos colères! Au nom de vos saints et de vos héros, je vous adjure! Si vos synagogues, vos temples et vos églises ont été des lieux de discorde et des places de guerre, si la maison de votre dieu a été la maison de la haine, que l'école soit celle de l'amitié! Aimons-nous sur ces bancs de bois où règne l'égalité. Nous aurons toujours assez de temps pour nous haïr.

Soyons frères dans l'école, afin de l'être dans la vie et dans la mort!

FIN.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Dédicace à la Belgique I

Préface III

I. — Introduction. De l'importance de la parole 1

II. — Origines de l'éloquence. 25

III. — De la parole à Athènes 43

IV. — Ecole socratique. 59

V. — Ecole platonicienne 75

VI. — Ecole stoïcienne 95

VII. — De l'éloquence à Rome 113

VIII. — De l'éloquence chrétienne 131

IX. — Les pères de l'église 147

X. — Dominicains et Franciscains. 169

XI. — Albigeois et Vaudois 195

XII. — La comédie divine. 219

XIII. — La Renaissance. Les inventeurs 241

XIV. — La Renaissance. Les artistes 259

XV. — De l'esprit de la réforme. 283

XVI. — De l'esprit du calvinisme 303

XVII. — De l'esprit du jésuitisme 329

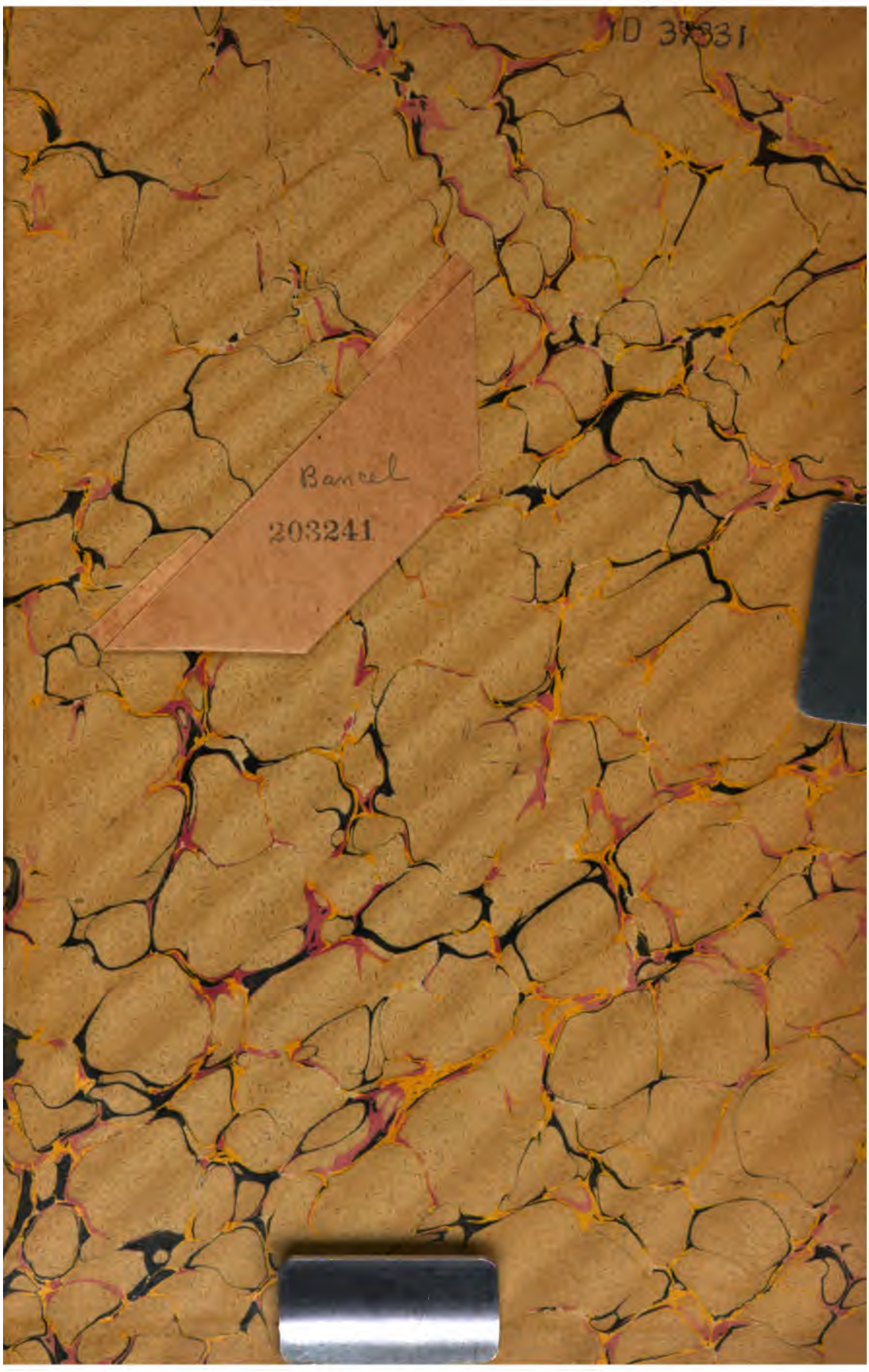
XVIII. — Rabelais 353

Paris. — Typographie Gaittet, rue du Jardinet, 1.

Rare

C.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE GAITTET
Rue du Jardinet, 1.



D 37831

Bancel
203241